Gene

Wolfe

L'ombre du bourreau

Le livre du Nouveau Soleil, I

folio SF

GENE WOLFE

L'OMBRE DU BOURREAU

Première partie du Livre du Nouveau Soleil

Roman traduit de l'américain
par WILLIAM DESMOND

Traductions harmonisées
par PATRICK MARCEL

DENOEL
Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original :

The Shadow of the Torturer

© Gene Wolfe, 1980

pour la présente traduction française.
© Éditions Denoël, 2006
ISBN : 2-207-25634-0

Avant-propos.

Voici réuni pour la toute première fois l'ensemble du cycle du bourreau Sévérian, cycle aussi connu sous le nom de *Livre du Nouveau Soleil (Book of the New Suri)*.

Quand j'écris ici pour « la toute première fois » il ne s'agit pas d'une formule plus ou moins commerciale, mais d'un simple constat… car l'édition américaine en trois volumes *Shadow & Claw, Sword & Citadel* ne contient que les quatre premiers romans du cycle. Dans la présente édition, ces quatre romans sont suivis du *Nouveau Soleil de Teur,* et de toutes les nouvelles et essais que Gene Wolfe a écrits autour de Sévérian et de Teur.

Comme il est d'usage dans la collection « Lunes d'encre », toutes les traductions ont été revues et harmonisées, ici par Patrick Marcel, un travail colossal étant donné la richesse peu commune de ce cycle tiraillé entre science-fiction et *fantasy*.

Je profite surtout de cet avant-propos pour remercier Gene Wolfe qui a eu la gentillesse d'établir le sommaire de cette intégrale, faisant par ailleurs preuve d'une disponibilité et d'une réactivité assez rares, ainsi que ses agents américain et français qui ont été l'un comme l'autre d'un grand secours.

G. D.

Les millénaires sont pour Toi
comme le soir qui passe ;
aussi brefs que la dernière veille de la nuit,
avant l'apparition du soleil.

1

Résurrection et mort

Peut-être avais-je déjà éprouvé quelque pressentiment de ce qu'allait être mon avenir. Dans mon esprit, le portail rouillé et fermé qui se dressait devant nous, ainsi que les nappes de brouillard qui s'effilochaient et se tortillaient entre ses barreaux comme des chemins de montagne, sont restés les symboles de mon exil. Sans doute est-ce la raison pour laquelle j'en ai commencé le récit en partant des conséquences de notre baignade ; c'est en effet au cours de celle-ci que moi, l'apprenti bourreau Sévérian, j'ai bien failli me noyer.

« La garde est partie. » Mon ami Roche s'adressait à Drotte, qui venait également de faire la même constatation.

Le jeune Eata suggéra sans grande conviction que nous cherchions un peu plus loin ; d'un geste de son bras menu et couvert de taches de rousseur, il montra les quelques milliers de pas du mur, qui s'étiraient au milieu du bidonville et grimpaient la colline jusqu'à ce qu'ils touchent enfin la muraille élevée de la Citadelle. Un chemin que, beaucoup plus tard, j'allais prendre.

« Pour essayer de franchir la barbacane sans laissez-passer ? Mais ils feraient prévenir maître Gurloes.

— Et pourquoi la garde s'est-elle donc éloignée ?

— C'est sans importance. » Drotte secoua le portail. « Eata, regarde si tu ne peux pas te glisser entre les barreaux. »

Drotte était notre capitaine. Eata engagea un bras et une jambe à travers la grille métallique ; mais il fut tout de suite évident que le reste de son corps ne pourrait pas suivre.

« Il y a quelqu'un qui vient », murmura Roche. Drotte arracha Eata à la barrière.

Je regardai vers le bas de la rue. Des lanternes se balançaient, tandis que le brouillard étouffait le bruit des voix et des pas. J'aurais bien voulu me cacher, mais Drotte me retint en disant : « Attends, j'aperçois des lances.

— Crois-tu que c'est la garde qui s'en retourne ? »

Il secoua la tête. « Ils sont trop nombreux.

— Une bonne douzaine d'hommes », ajouta Drotte.

Encore tout mouillés des eaux du Gyoll, nous attendîmes.

Dans les recoins les plus profonds de ma mémoire, nous nous tenons toujours là, immobiles et tremblants. De même que tout ce qui semble impérissable se rapproche inexorablement de sa propre destruction, de même ces instants, qui nous paraissent tout ce qu'il y a de plus fugitifs au moment où nous les vivons, se recréent d'eux-mêmes – non pas seulement dans ma mémoire (laquelle en fin de compte, retient tout jusque dans le moindre détail), mais aussi dans les battements de mon cœur et les picotements de mon cuir chevelu – si bien qu'ils sont remis à neuf un peu de la même façon que, chaque matin, se reconstitue notre Communauté, quand s'élèvent les sons perçants de ses clairons.

Les hommes ne portaient pas d'armures, comme je pus rapidement m'en apercevoir à la lueur jaunâtre des lanternes ; ils portaient en revanche des lances, comme l'avait dit Drotte, ainsi que des massues et des hachettes. À sa ceinture, leur chef avait glissé un long couteau à lame double ; mais je m'intéressais bien davantage à la lourde clef qui pendait à son cou, retenue par une corde, et qui paraissait à même d'ouvrir et de fermer la serrure du portail.

Le petit Eata, tout excité, ne cessait pas de s'agiter ; le chef nous vit, et souleva sa lanterne. « Nous attendons de pouvoir rentrer, notre Maître », dit Drotte. Il était plus grand que son interlocuteur, mais il plaqua sur son visage basané une expression humble et respectueuse.

« Pas avant l'aube », répondit le chef avec brusquerie. « Vous n'aviez qu'à retourner chez vous un peu plus tôt, jeunes gens.

— Notre Maître, les hommes de garde devaient nous laisser rentrer, mais il n'y a plus personne.

— Vous ne rentrerez pas ce soir. » Le chef mit la main sur la poignée de son couteau, puis fit un pas en avant. Je craignis, pendant un instant, qu'il ne devinât qui nous étions.

Drotte s'écarta, et nous restâmes tous derrière lui. « Notre Maître, qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas des soldats.

— Nous sommes les volontaires », dit l'un des autres. « Nous venons protéger nos morts.

— Dans ce cas, vous pouvez nous laisser rentrer. » Le chef nous tournait déjà le dos. « En dehors de nous, personne ne rentrera dans cet endroit. » La clef grinça dans la serrure, à quoi répondit un gémissement du portail. Avant que quiconque ait pu l'arrêter, Eata s'était engouffré dans le passage. L'un des hommes jura, puis le chef et deux de ses volontaires coururent après Eata ; mais il était plus agile qu'eux. Nous vîmes ses cheveux couleur filasse et sa chemise rapiécée zigzaguer au milieu des tombes à ras du sol des pauvres, puis il disparut dans le fouillis des monuments élevés un peu plus haut. Drotte tenta de se lancer à sa poursuite, mais deux hommes le saisirent par les bras.

« Il faut le retrouver, nous n'allons pas vous voler vos morts !

— Pourquoi voulez-vous donc tellement entrer ici ? demanda un des volontaires.

— Pour ramasser des simples, répliqua Drotte. Nous sommes des potards. Ne voulez-vous pas que les malades guérissent ? »

Le volontaire le regardait fixement. L'homme à la clef avait fait tomber sa lanterne quand il s'était lancé à la poursuite d'Eata, et il n'en restait plus que deux allumées. Dans le peu de lumière qu'elles produisaient, l'interlocuteur de Drotte avait l'air stupide et innocent ; sans doute n'était-il qu'un simple ouvrier.

Drotte poursuivit : « Vous savez certainement que certaines herbes atteignent leur efficacité maximale quand on les retire du sol des cimetières au clair de lune. Il va bientôt geler, et tout sera mort ; c'est pourquoi nos maîtres veulent faire des provisions pour l'hiver. Tous les trois se sont arrangés pour que

nous puissions entrer ici ce soir ; quant au gamin, son père l'a laissé nous accompagner pour qu'il nous aide.

— Vous n'avez rien pour mettre vos plantes. »

Encore aujourd'hui, j'admire Drotte pour la manière dont il s'en sortit. « Nous devons les lier en gerbes pour qu'elles sèchent », répliqua-t-il. Et sans hésiter, il tira un long morceau de ficelle de sa poche.

« Je vois », dit le volontaire. De toute évidence, rien n'était moins vrai. Roche et moi nous étions pendant ce temps rapprochés de la barrière.

Drotte s'en écarta délibérément. « Si vous ne nous laissez pas ramasser nos herbes, il vaut mieux que nous partions. Jamais nous n'arriverons à retrouver le garçon maintenant.

— Il n'en est pas question. Il faut le récupérer.

— Bon, d'accord », dit Drotte comme à regret ; nous entrâmes tous, suivis des volontaires. Certains mythes ont avancé que le monde réel était une construction de l'esprit humain, pour cette raison que nos motivations sont dictées par des catégories artificielles dans lesquelles nous classons des choses qui sont fondamentalement indifférenciées – des choses plus faibles que les mots que nous leur accolons. Je compris intuitivement ce principe cette nuit-là, quand j'entendis le dernier des volontaires refermer le portail derrière nous.

L'un des hommes qui était jusqu'ici resté silencieux dit alors : « Je vais surveiller la tombe de ma mère. Nous avons perdu beaucoup trop de temps. Ils pourraient déjà l'avoir emmenée à une bonne lieue d'ici. »

Parmi les autres, quelques-uns acquiescèrent en grommelant, et le groupe commença de se disperser ; une lanterne se dirigea vers la gauche, une autre vers la droite. Nous empruntâmes l'allée centrale (celle que nous prenions toujours pour retourner à l'endroit où le mur de la Citadelle s'est effondré) avec le reste des volontaires.

Il est dans ma nature – c'est mon bonheur et ma malédiction – de ne rien oublier. Le moindre bruit de chaîne, le moindre souffle de vent, chaque chose vue, sentie ou goûtée, tout reste fixé, inchangé, dans mon esprit ; je sais fort bien qu'il n'en va pas de même pour tout le monde, mais je n'arrive pas à

me figurer ce que cela peut vouloir dire, oublier : comme si quelqu'un avait dormi, alors qu'en réalité ce qu'il a vécu s'est simplement éloigné dans le temps. Les quelques pas que nous avons faits dans l'allée toute blanche me reviennent maintenant. Il faisait froid, et le froid allait en augmentant. Nous n'avions pas de lumière, et le brouillard qui montait du Gyoll commençait à s'épaissir sérieusement. Quelques oiseaux étaient venus se réfugier pour la nuit sur les pins et les cyprès, et ils voletaient maladroitement d'arbre en arbre. Je me souviens du contact de mes mains sur mes bras que je frictionnais, d'une lanterne qui dansait parmi les stèles à quelque distance, comment aussi le brouillard faisait ressortir l'odeur de l'eau du fleuve qui imprégnait encore ma chemise, et du parfum âcre et fort de la terre fraîchement retournée. J'avais frôlé la mort ce jour-là, étouffant dans le réseau de racines dont j'étais prisonnier ; et la nuit allait marquer mon passage à la vie adulte.

Il y eut une détonation, et quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant : un éclair d'énergie violette fendit l'obscurité comme un coin, et la nuit se referma sur lui dans un roulement de tonnerre. Quelque part, un monument s'écroula bruyamment. Puis ce fut le silence… un silence dans lequel tout, autour de moi, semblait s'être dissous. Nous commençâmes à courir. Des hommes criaient, assez loin de nous. J'entendis sonner de l'acier contre de la pierre, comme si l'on avait frappé la plaque commémorative de l'une des tombes avec un badelaire. Je m'élançai sur un chemin qui m'était (ou du moins me paraissait) complètement inconnu, un long ruban fait d'ossements brisés, à peine assez large pour deux personnes marchant de front, et qui s'enfonçait dans un creux de terrain. À cause du brouillard, je ne pouvais rien voir d'autre que les stèles qui se dressaient de chaque côté. D'un seul coup, le chemin ne fut plus sous mes pieds, comme s'il venait d'être brutalement enlevé – sans doute n'avais-je pas remarqué le coude qu'il faisait. Je fis un saut de côté afin d'éviter un obélisque qui semblait s'être brusquement dressé devant moi, pour me jeter de plein fouet contre un homme enveloppé dans un manteau noir.

Mais il était aussi solide qu'un arbre ; le choc me projeta en l'air et me coupa le souffle. Il grommela des imprécations, puis j'entendis le sifflement particulier d'une arme blanche avec laquelle on fait des moulinets. Une autre voix s'éleva : « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Quelqu'un m'est rentré dedans, mais il a disparu aussitôt ; je ne sais pas qui c'est. »

Je demeurai immobile.

Une femme dit à ce moment : « Ouvre la lampe. » Sa voix avait la douceur d'un roucoulement de tourterelle, mais le ton était pressant.

L'homme que j'avais heurté répondit alors : « Ils vont nous tomber dessus comme une meute de dholes, Madame.

— De toute façon, ils ne vont pas tarder. Vodalus a tiré, vous l'avez bien entendu.

— Plutôt pour les tenir au large. »

Avec un accent que mon manque d'expérience m'empêchait de reconnaître comme celui d'un exultant, l'homme qui avait parlé le premier dit à son tour : « J'aurais préféré qu'on ne l'apporte pas. Une telle arme n'est pas nécessaire contre cette sorte de gens. » Il était maintenant beaucoup plus près de moi, et je pus l'apercevoir un instant après à travers le brouillard ; il était très grand et mince, ne portait rien sur le chef, et se tenait près de l'homme plus trapu auquel je m'étais cogné. Un troisième personnage se tenait là, emmitouflé dans un vêtement noir – la femme, vraisemblablement. D'avoir eu le souffle coupé m'avait aussi fait perdre toute force dans les jambes, mais je me débrouillai pour me glisser derrière le piétement d'une statue. Une fois à l'abri, je me mis à les observer furtivement.

Mes yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. Je pouvais distinguer le visage en forme de cœur de la femme, et remarquai qu'elle était presque aussi grande que l'homme mince qu'elle avait appelé Vodalus. L'homme trapu avait disparu, mais je l'entendis prononcer : « Plus de corde. » Sa voix me fit comprendre qu'il n'était guère qu'à un ou deux pas de l'endroit où je me tenais accroupi, mais il semblait s'être évanoui comme de l'eau jetée dans un puits. Je vis alors bouger quelque chose de sombre (sans doute le haut de son chapeau) tout près des

pieds de l'homme mince, et compris presque ce qui lui était arrivé : il y avait un trou à cet endroit, et il se trouvait dedans.

La femme demanda : « Comment est-elle ?

— Fraîche comme une fleur, Madame. La puanteur est à peine sensible – rien qui vaille la peine de s'inquiéter. » Faisant preuve de davantage d'agilité que je l'en aurais cru capable, il jaillit du trou. « Donnez-moi maintenant une extrémité de la corde et gardez l'autre, Suzerain ; nous allons la sortir comme une carotte. »

La femme dit quelque chose que je ne compris pas, et l'homme élancé lui répondit : « Vous n'étiez pas obligée de venir, Théa. Mais qu'est-ce que les autres penseraient, si je n'avais pris aucun risque ? » Lui et l'homme trapu ahanèrent en tirant, et je vis apparaître à leurs pieds quelque chose de blanc. Ils se penchèrent pour soulever l'objet. Mais comme si quelque amchaspand venait de toucher le groupe de sa baguette magique, le brouillard se mit à tourbillonner et se dissipa autour d'eux, laissant passer un rayon de lune de couleur verdâtre. C'était le cadavre d'une femme qu'ils soulevaient. Ses cheveux, de teinte autrefois sombre, entouraient en désordre son visage livide ; elle portait une longue robe coupée dans un tissu très pâle.

« Vous voyez, dit l'homme trapu, c'est comme je vous l'ai déjà dit, Suzerain, Madame. Neuf fois sur dix, il n'y a rien de spécial. Il nous reste simplement à franchir le mur maintenant. »

Ces mots n'étaient pas sitôt sortis de sa bouche que quelqu'un se mit à crier. Trois volontaires s'avançaient dans l'allée conduisant au bord du creux du terrain. « Empêchez-les d'aller plus loin, Suzerain », grogna l'homme, qui chargea le cadavre sur son épaule. « Moi je prends soin de ça, et conduis Madame en lieu sûr.

— Garde-le », dit Vodalus. Le pistolet qu'il tendait refléta la lumière de la lune, comme aurait fait un miroir.

L'homme trapu resta bouche bée un instant. « Je ne m'en suis jamais servi, Suzerain…

— Prends-le, tu peux en avoir besoin. » Vodalus se baissa puis se redressa, tenant à la main une sorte de bâton sombre. Il

y eut un bruit de métal frottant sur du bois, et une lame étroite, éblouissante, apparut alors. Il s'écria : « Prenez garde à vous ! »

Comme une colombe qui dominerait pendant quelques instants un arctotherium, la femme retira le pistolet brillant des mains de l'homme trapu, et tous deux s'enfoncèrent dans le brouillard.

Les trois volontaires avaient tout d'abord hésité. Mais maintenant, l'un d'eux s'éloignait vers la droite, un autre vers la gauche, afin d'attaquer de trois côtés à la fois. L'homme resté au milieu, et qui se tenait toujours sur le chemin fait d'ossements brisés, était armé d'une lance, et l'un de ses compagnons d'une hache.

Le troisième était le chef auquel Drotte s'était adressé devant le portail. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Vodalus, et de quel droit accordé par Érèbe venez-vous ici faire ce que vous y avez fait ? »

Vodalus ne répondit pas, mais la pointe de son épée semblait un œil qui allait de l'un à l'autre.

Le chef cria d'une voix râpeuse : « Allons-y tous ensemble, maintenant, il faut l'attraper ! » Malgré tout, ils avancèrent de façon hésitante, et avant qu'ils aient pu se rapprocher suffisamment, Vodalus bondit en avant. Je vis luire la lame de son épée dans la pénombre et l'entendis qui éraflait la pointe de la lance – bruissement métallique d'un serpent d'acier glissant sur une barre de ferraille. L'homme à la lance hurla et fit un saut en arrière ; Vodalus fit de même (craignant, je suppose, que les deux autres ne l'attaquassent par-derrière), mais il perdit l'équilibre et tomba.

Tout cela se passait dans le brouillard et la pénombre. Je sais l'avoir vu, mais pour l'essentiel, les hommes n'étaient guère que des ombres issues du néant – comme l'avait été la femme au visage en forme de cœur. Néanmoins, je me sentis touché. Peut-être était-ce la volonté de Vodalus de mourir pour la protéger qui me rendait la femme précieuse ; mais c'est certainement cette volonté qui enflamma mon admiration pour lui. Bien souvent depuis lors, je me suis tenu sur la plate-forme branlante dressée au milieu de la place du marché d'une ville, *Terminus Est* en position de repos devant moi, tandis qu'un misérable

vagabond était agenouillé à mes pieds ; et quand j'entendais les murmures et les sifflements de haine de la foule, et ressentais un sentiment que j'appréciais beaucoup moins, l'admiration de ceux qui trouvent une joie malsaine dans les douleurs et le trépas qui ne sont pas les leurs, je me souvenais alors de Vodalus au bord de la tombe, et, quand je soulevais mon épée, j'arrivais presque à croire qu'elle allait frapper pour lui en retombant.

Comme je l'ai dit, il trébucha. J'eus la certitude, en cet instant, que ma vie venait de basculer du même côté que lui.

Les volontaires qui s'étaient placés de part et d'autre de Vodalus se jetèrent sur lui, mais il n'avait pas lâché son arme. Je vis luire l'éclair de la lame alors que son propriétaire était encore à terre. Je me rappelle avoir pensé combien j'aurais aimé posséder une telle épée le jour où Drotte devint capitaine des apprentis, et ce faisant, je m'identifiais à Vodalus.

L'homme à la hache, vers lequel il avait porté sa botte, recula ; mais le chef, armé de son couteau, continua d'avancer. Je m'étais relevé et regardais le combat par-dessus l'épaule d'un ange de calcédoine. Je vis le couteau s'abaisser et manquer d'une largeur de pouce Vodalus qui s'était écarté d'un mouvement de reptation. La lame se planta dans le sol jusqu'à la garde. Vodalus tenta de porter un coup à son assaillant, mais celui-ci était trop près pour la longueur de l'épée. Au lieu de s'écarter, le chef lâcha son arme et se saisit de lui comme un lutteur. Le combat se poursuivait tout au bord de la tombe ouverte – Vodalus avait vraisemblablement trébuché sur le tas de terre qui en provenait.

L'autre volontaire brandit sa hache mais hésita à frapper, car son chef s'interposait entre lui et Vodalus. Il fit le tour des deux hommes au sol, et se retrouva à moins d'un pas de l'endroit où je me cachais. Pendant qu'il changeait de place, je vis Vodalus se saisir du couteau et le planter dans la gorge du chef. La hache était sur le point de s'abattre ; je saisis la hampe juste en dessous du fer, presque par réflexe, et me trouvai d'un seul coup en train de lutter, donnant des coups de pied et de poing.

Tout fut fini en un instant. Le volontaire dont je tenais l'arme ensanglantée était mort, et son chef se tordait à nos

pieds. L'homme à la lance s'était enfui, et son arme, devenue inutile, gisait en travers du chemin. Vodalus récupéra un fourreau noir qui se trouvait dans l'herbe et y glissa son épée. « Qui es-tu ?

— Je me nomme Sévérian. Je suis bourreau – ou plutôt je suis apprenti bourreau, Suzerain. Je fais partie de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence. » Je pris une profonde inspiration. « Je suis Vodalarien. L'un des milliers de Vodalariens dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. » Je n'avais moi-même entendu ce terme que très rarement.

« Tiens. » Il me mit quelque chose dans la main, une petite pièce au toucher si doux que l'on aurait dit qu'elle avait été graissée. Je la gardai serrée dans mon poing, debout près de la tombe qui venait d'être violée, tandis qu'il s'éloignait à grands pas. Il disparut dans le brouillard bien avant d'avoir atteint le bord, et après un court moment, un atmoptère argenté, aussi effilé qu'un dard, passa en rugissant au-dessus de ma tête.

Le couteau, pour quelque raison, n'était plus planté dans le cou de l'homme, qui avait maintenant rendu l'âme. Peut-être l'avait-il lui-même arraché avant de mourir. En me baissant pour le ramasser, je constatai que la pièce était toujours dans ma main, et je la glissai dans une poche.

Nous croyons inventer les symboles. La vérité est que ce sont eux qui nous inventent ; nous sommes leurs créatures, nous sommes modelés par leurs arêtes dures et bien dessinées. Quand les soldats prononcent leurs vœux, on leur donne une pièce, un asimi frappé à l'effigie de l'Autarque, vu de profil. En acceptant cette pièce de monnaie, ils acceptent également les devoirs et les charges de la vie militaire : dès cet instant les voilà soldats, quand bien même ils ne connaîtraient rien au maniement des armes. J'ignorais encore tout de cette coutume, mais c'est une grande erreur que de s'imaginer ne pas être influencé par de telles choses parce que nous n'en savons rien ; et croire cela, en réalité, c'est croire en la forme la plus triviale et la plus superstitieuse de magie. Seul celui qui voudrait être sorcier met toute sa confiance dans le pur savoir et attend tout de son efficacité ; les personnes rationnelles, quant à elles,

savent que les choses se produisent d'elles-mêmes ou pas du tout.

C'est ainsi que je ne connaissais rien, au moment où la pièce de Vodalus tomba dans ma poche, du dogme et des idées du mouvement qu'il dirigeait, mais je les appris rapidement, car ils étaient dans l'air. Comme lui, je haïssais l'Autarchie, sans avoir la moindre notion de ce qui pourrait la remplacer. Comme lui, je méprisais les exultants qui n'avaient pas osé se dresser contre l'Autarque, et qui lui accordaient les plus belles de leurs filles au cours des cérémonies de concubinage. Comme lui, je détestais le peuple pour son manque de discipline et de but commun. Parmi toutes les valeurs que maître Malrubius, qui avait été maître des apprentis lorsque j'étais un jeune garçon, avait essayé de m'enseigner, et que maître Palémon s'efforçait toujours de m'imposer, je n'en acceptais qu'une : la loyauté envers la guilde. Ce faisant, je restais parfaitement cohérent avec moi-même : tel que je ressentais la chose, il me paraissait tout à fait possible de servir Vodalus et de demeurer bourreau. C'est de cette manière que j'entamai le long voyage par lequel j'ai été acculé vers le trône.

2

Sévérian

Ma mémoire m'accable. Ayant été élevé parmi les bourreaux, je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère ; et mes frères en apprentissage ne connaissaient pas non plus leurs parents. De temps en temps, mais surtout au début de l'hiver, on voyait de pauvres diables venir cogner à la porte des Cadavres, dans l'espoir d'être admis comme membres de notre ancienne guilde. Ils se lançaient souvent, pour le bénéfice du frère Portier, dans un récit détaillé des souffrances qu'ils étaient prêts à infliger, en échange d'un foyer et de nourriture, et il leur arrivait même d'apporter des animaux sur lesquels ils avaient exercé leur talent.

Aucun d'entre eux n'était jamais admis. Une tradition qui remonte à nos jours de gloire, bien plus ancienne que l'époque actuelle en pleine dégénérescence, ou même que l'époque précédente, une époque dont seuls quelques érudits connaissent encore le nom, interdit formellement ce genre de recrutement. Au cours de la période que je décris, qui a vu la guilde se réduire au point de n'avoir que deux maîtres et un peu moins d'une vingtaine de compagnons, cette tradition était toujours respectée.

À compter de mes souvenirs les plus anciens, je me rappelle tout. Le premier d'entre eux a pour cadre la Vieille Cour, où je me vois en train d'empiler des galets. Cette cour est située au sud-ouest du donjon des Sorcières et elle est indépendante de la grande Cour. La muraille d'enceinte, que notre guilde est censée aider à défendre, tombait déjà en ruine et exhibait un grand

trou entre la tour Rouge et celle de l'Ours ; j'avais l'habitude de me rendre à cet endroit et de grimper sur les amas de dalles, faites d'un métal impossible à fondre, qui s'étaient écroulées ; de là, je contemplais la nécropole qui descend de ce côté de la colline de la Citadelle.

Elle devint, quand je fus plus âgé, mon terrain de jeu favori. Pendant le jour, ses allées sinueuses étaient parcourues par des patrouilles, mais les factionnaires se souciaient bien davantage des tombes fraîches de la partie basse et comme ils savaient que nous faisions partie des bourreaux, il était fort rare qu'ils aient suffisamment de courage pour venir nous chasser de nos cachettes, dans les massifs de cyprès.

Notre nécropole passe pour être la plus ancienne de Nessus. C'est très certainement inexact, mais l'existence même de cette erreur constitue une preuve de sa grande antiquité, bien que les Autarques ne s'y soient jamais fait enterrer, même à l'époque où la Citadelle leur tenait lieu de place forte ; quant aux grandes familles, maintenant comme autrefois, elles préfèrent déposer leurs morts aux longs membres sous les voûtes des caveaux creusés sur leurs terres. Les écuyers et les Optimats de la cité, en revanche, aiment bien les hauteurs du cimetière, tout près du mur de la Citadelle ; les terres du peuple s'étendent en dessous, jusqu'aux terres basses, pour venir s'arrêter tout contre le quartier qui longe le Gyoll, remplies de fosses communes. Pendant mon enfance, je m'avançais rarement seul aussi loin, même pas à mi-chemin.

Pour ces expéditions, nous nous retrouvions toujours tous les trois, Drotte, Roche et moi. Ce n'est que plus tard qu'Eata, le plus âgé parmi les autres apprentis, se joignit à nous. Aucun d'entre nous n'était né chez les bourreaux ; ce n'est d'ailleurs le cas pour personne. On raconte qu'autrefois, il y avait aussi bien des femmes que des hommes dans la guilde, et que les filles et les garçons qui naissaient en son sein étaient élevés dans ses mystères, comme c'est encore actuellement la coutume parmi les fabricants de lampes, les orfèvres et beaucoup d'autres guildes. Mais Ymar-le-presque-juste, après avoir observé de quelle cruauté les femmes étaient capables, et qu'il leur arrivait

souvent d'outrepasser les punitions qu'il avait décrétées, ordonna qu'il n'y ait plus, à l'avenir, de femmes parmi les bourreaux.

Depuis cette époque, le renouvellement de nos effectifs n'est assuré que par la prise en charge des enfants de ceux qui tombent entre nos mains. À l'intérieur de la tour Matachine, qui appartient à notre guilde, se trouve un pan de mur dans lequel est fichée une barre de fer, à la hauteur de l'aine d'un adulte. Les enfants mâles assez petits pour tenir debout en dessous sont élevés par nous. Quand on nous envoie une femme enceinte, nous lui ouvrons le ventre. Si le bébé se met à respirer, nous engageons une nourrice, du moins s'il s'agit d'un garçon. Les filles sont données aux sorcières. C'est ainsi qu'il en va depuis l'époque d'Ymar, une époque si lointaine que voilà des siècles qu'elle est oubliée.

Cela explique qu'aucun d'entre nous ne connaisse ses origines. Chacun aimerait bien pouvoir se dire exultant, et il est vrai que des personnes de haut lignage nous sont souvent confiées. Au cours de l'enfance, nous nous perdions en conjectures sur notre naissance, et essayions de questionner ceux qui étaient les plus anciens parmi les compagnons ; mais ils restaient repliés sur leur propre amertume et ne nous disaient pas grand-chose. Eata, qui était persuadé de descendre d'une certaine famille faisant partie de l'un des grands clans du Nord, en avait dessiné les armes sur le plafond au-dessus de sa couchette l'année même où commence ce récit.

De mon côté, j'avais déjà adopté comme mien un symbole gravé dans le bronze, qui figurait sur le fronton de l'un des mausolées de la nécropole. On y voyait une fontaine jaillir au-dessus des eaux et un vaisseau *volant*[1] sous lequel était dessinée une rose. Il y avait longtemps que la porte du tombeau ne fermait plus, et deux cercueils vides se trouvaient à même le sol. Trois autres, beaucoup trop lourds pour que je puisse les déplacer, encore intacts, étaient placés sur des étagères, le long d'un mur. Ce ne sont ni les cercueils fermés ni ceux qui étaient vides qui m'attiraient en cet endroit, bien qu'il me soit arrivé de

[1] En français dans le texte, souligné par l'auteur (N.d.T.).

m'asseoir, pour me reposer, sur ce qui restait du capitonnage décoloré mais encore doux de l'un de ceux qui étaient au sol. Non, c'était plutôt la petitesse de la pièce, l'épaisseur de ses murs de pierre, l'unique et étroite fenêtre avec son barreau vertical, ainsi que la porte infidèle, pourtant massive et lourde, éternellement bloquée en position entrouverte.

Que ce soit par la porte ou à travers la fenêtre, je pouvais, sans être vu moi-même, observer toute la vie qui s'épanouissait à l'extérieur, au milieu des arbres, des buissons et de l'herbe. Les linottes et les lapins qui s'enfuyaient à mon approche ne pouvaient ni m'entendre ni me sentir quand je me trouvais dans mon refuge. Je pus voir le corbeau des tempêtes construire son nid et élever ses petits à hauteur de visage, le renard roux passer en trottinant, la queue dressée, et même une fois, ce renard géant, plus grand que la plupart des chiens, que l'on appelle le loup à crinière ; il poursuivait, au crépuscule, quelque quête mystérieuse, en provenance des quartiers en ruine du sud. Les caracaras chassaient les vipères pour moi, et c'est du haut d'un pin que le faucon déployait ses ailes et prenait le vent.

Il suffit de quelques instants pour décrire ces choses que j'ai observées pendant tant d'heures. Mais toutes les décades d'un saros ne suffiraient pas à détailler l'intégralité de ce qu'elles pouvaient signifier pour le jeune apprenti habillé de haillons que j'étais en ce temps-là. J'étais obsédé par deux pensées, presque des rêves, qui m'étaient devenues infiniment précieuses. La première était qu'à une époque proche, le temps lui-même allait s'arrêter… Les jours colorés qui défilaient depuis si longtemps comme ces foulards que les prestidigitateurs produisent à la chaîne toucheraient à leur fin, et le soleil maussade jetterait ses derniers feux. La seconde était qu'il se trouvait quelque part une lumière miraculeuse – je me l'imaginais tour à tour comme une bougie ou comme un flambeau – qui engendrait la vie, quel que soit l'objet sur lequel elle se posait, si bien que si elle touchait une feuille tombée d'un arbre, il y poussait des membres et des organes sensitifs, ou si elle effleurait un buisson brun et broussailleux, il s'y ouvrait deux yeux noirs, et il se mettait à grimper aux arbres.

Parfois cependant, en particulier pendant les heures somnolentes du milieu de la journée, il n'y avait que peu de chose à observer. Je contemplais alors le blason au-dessus de la porte, me demandant ce qu'avaient à voir avec moi un navire, une rose et une fontaine, ou j'examinais le bronze funéraire que j'avais trouvé et installé dans un coin après l'avoir nettoyé. Il représentait un homme mort grandeur nature, ses lourdes paupières fermées sur ses yeux. À la lumière qui tombait de la petite fenêtre, j'étudiais son visage tout en le comparant au mien dont j'apercevais le reflet dans le métal poli. J'avais tout comme lui un nez droit, des yeux enfoncés dans les orbites et des joues creuses ; j'aurais bien aimé savoir s'il avait également eu une chevelure noire.

J'allais rarement dans la nécropole au cours de l'hiver ; pendant l'été, en revanche, ce mausolée profané ainsi que d'autres endroits me procuraient des postes d'observation et de quoi me reposer au frais. Drotte, Roche et Eata venaient aussi, mais je ne leur ai jamais montré ma cachette favorite ; ils avaient également, je le savais, leurs retraites secrètes. Quand nous étions ensemble, il était bien rare que nous pénétrions dans les tombes, préférant plutôt nous fabriquer des épées avec des bâtons, engager des batailles et nous poursuivre ; il nous arrivait aussi de lancer des pommes de pin sur les soldats, de strier de traits des planches sur les tombes récentes pour jouer aux dames avec des cailloux, aux osselets ainsi qu'aux cordes et aux colimaçons.

Nous nous amusions aussi dans ce véritable labyrinthe qu'était la Citadelle, et nous allions nager dans la grande citerne située sous le donjon de la Cloche. Il faisait toujours froid et humide, même en été, en dessous de la voûte qui surplombait un bassin circulaire dont les eaux noires, immobiles, nous paraissaient sans fond. Les conditions n'étaient pas plus mauvaises en hiver, d'autant plus que la chose avait le suprême avantage d'être interdite ; avec un frisson de délice, nous nous glissions furtivement dans l'escalier y conduisant, à un moment où nous aurions dû nous trouver ailleurs. Nous n'allumions nos torches qu'après avoir remis en place la barre qui verrouillait la trappe. Alors, au moment où, dans un crépitement de poix en

train de brûler, s'élevaient les premières flammes, nos ombres se mettaient à danser sur les murs suintant d'humidité !

J'ai déjà fait allusion à l'autre endroit où nous nous baignions, le Gyoll, le fleuve qui déroule ses méandres à travers Nessus comme un grand serpent fatigué. Avec le retour du beau temps, nous partions en bande à travers la nécropole pour rejoindre ses rives, longeant tout d'abord les vieux sépulcres des exultants proches des murs de la Citadelle, puis les vaniteuses maisons des morts des Optimats, avant de nous engager dans la forêt pétrifiée des monuments du commun ; nous nous efforcions, en passant devant les gaillards qui montaient la garde appuyés sur leur hallebarde, de prendre un air de circonstance, sérieux et plein de componction. Il fallait enfin zigzaguer au milieu des monticules nus et dépouillés abritant les morts les plus pauvres, et qui, à la première pluie, se transformaient en flaques boueuses.

C'est dans la partie la plus basse de l'enceinte de la nécropole que se trouvait le portail de fer dont il a déjà été question. C'est par là que passaient les corps destinés à la fosse commune. Nous avions l'impression, en franchissant ses battants rouillés, que nous étions seulement maintenant hors de la Citadelle – c'est-à-dire en violation flagrante du règlement qui limitait nos allées et venues. Nous croyions (ou faisions semblant de croire) que nous serions torturés si nos frères plus âgés découvraient nos escapades ; mais nous ne risquions rien de plus, en réalité, que d'être battus – car telle est la générosité des bourreaux, que j'allais trahir par la suite.

Les locataires des habitations à étages qui s'entassaient le long des rues crasseuses, en revanche, nous faisaient courir un plus grand danger tandis que nous descendions vers le fleuve. Il m'arrive de penser que ce qui a permis à la guilde de perdurer aussi longtemps tient au fait qu'elle est une sorte de point de mire canalisant la haine du peuple, qui se trouve ainsi détournée de l'Autarque, des exultants et de l'armée, et même, dans une certaine mesure, des blêmes Cacogènes venus des étoiles lointaines, qui, parfois, visitent Teur.

Le même genre de pressentiment qui permettait aux gardes de soupçonner notre identité semblait aussi souvent s'emparer

de la population de ces quartiers ; il nous arrivait de recevoir le contenu de pots de chambre jeté des fenêtres les plus hautes et nous étions suivis d'une rumeur où grondait la colère. Mais la peur qui engendrait cette haine avait aussi la vertu de nous protéger. On ne nous faisait pas réellement violence, et même, une fois ou deux, alors que les gens venaient d'apprendre qu'il nous avait été confié quelque qildgrave tyrannique ou un conseiller vénal, on nous criait toutes sortes de suggestions sur la manière d'en disposer – la plupart étaient obscènes, et beaucoup impraticables.

Cela faisait des centaines d'années que le Gyoll ne coulait plus entre ses berges naturelles à l'endroit où nous nous baignions. Là, sur une longueur d'environ quarante mètres, confinés entre des murs de pierre, poussaient des nénuphars bleus en grande quantité. Des volées de marches destinées à l'accostage des bateaux descendaient jusqu'à l'eau en plusieurs points, et, par les journées les plus chaudes, elles étaient toujours occupées par un groupe de dix à quinze adolescents braillards.

Nous n'avions pas les moyens, à nous quatre, de les faire déguerpir, mais ils ne pouvaient pas (ou du moins ne voulaient pas) nous refuser l'accès à ces escaliers ; en attendant, quel que soit le groupe auquel nous choisissions de nous joindre, on ne manquait jamais de nous lancer force menaces au moment où nous nous en approchions et de tenir des propos méprisants quand nous y étions mêlés. Les jeunes gens, malgré tout, ne tardaient pas à s'en aller, et nous nous retrouvions rapidement seuls possesseurs des lieux – cela jusqu'à la prochaine partie de baignade, naturellement.

Si j'ai choisi de décrire tout cela maintenant, c'est que je n'y suis jamais retourné après le jour où je sauvai la vie de Vodalus. Drotte et Roche croyaient que c'était par crainte de me retrouver enfermé à l'extérieur. Mais Eata, j'en ai l'impression (souvent les garçons, juste avant de devenir des hommes, ont ce genre d'intuition, quasi féminine), avait bien deviné : c'était à cause des nénuphars.

La nécropole ne s'était jamais imposée à mes yeux comme une ville de mort ; je savais que ses roses pourpres (que d'autres

trouvent tellement hideuses) abritaient des centaines de petits animaux et d'oiseaux. Les exécutions auxquelles j'ai assisté, ou celles auxquelles j'ai si souvent moi-même procédé, ne sont rien de plus qu'une forme de négoce, une boucherie d'êtres humains dont la plupart sont moins innocents que le bétail et ont moins de valeur que lui. Quand je pense à ma propre mort, à celle de quelqu'un qui s'est montré aimable avec moi, ou même à la mort du soleil, l'image qui me vient à l'esprit est celle d'un nénuphar, avec ses feuilles vernissées et pâles et sa fleur azurée. Mais sous les feuilles et la fleur se trouvent des racines noires, aussi fines et solides que des cheveux, qui s'enfoncent dans les sombres profondeurs des eaux.

Avec l'innocence de la jeunesse, nous ne nous étions jamais posé de questions sur ces plantes. Nous nous jetions à l'eau parmi elles en nous éclaboussant, nous les poussions de côté et nous les ignorions. Dans une certaine mesure, leur parfum masquait l'odeur nauséabonde qui montait des eaux. Le jour où je sauvai la vie de Vodalus, je plongeai, comme je l'avais fait des milliers de fois, dans ce fouillis de plantes.

Je ne remontai pas. Sans le savoir, je m'étais avancé dans une zone où les racines paraissaient beaucoup plus épaisses que celles que j'avais rencontrées jusqu'alors. En un instant, je me trouvai pris dans d'innombrables rets. Mes yeux étaient grands ouverts, mais à part le filet noir des racines, je ne voyais rien. Je nageais, et si je sentais bien bouger mes bras et mes jambes dans leurs milliers de vrilles, mon corps n'avançait pas. Je me mis à les saisir et à les arracher à pleines poignées, mais cela fait, j'étais toujours retenu. On aurait dit que mes poumons remontaient dans ma gorge pour m'étouffer, ou qu'ils allaient jaillir d'eux-mêmes dans l'eau. J'étais submergé par l'envie violente de respirer, d'aspirer le fluide noir et froid qui m'environnait.

Je ne savais même plus quelle était la direction de la surface et n'avais plus conscience de l'eau en tant qu'eau. Mes membres étaient sans force. Je n'avais plus peur, et pourtant je savais que j'étais en train de mourir – peut-être même étais-je déjà mort. Une sonnerie puissante et désagréable se mit à retentir à mes oreilles, et je commençai à avoir des visions.

Maître Malrubius, qui était mort quelques années auparavant, nous réveillait en tambourinant sur la cloison avec une cuiller : c'était le son métallique que j'entendais. J'étais étendu sur ma couchette, incapable de me redresser, alors que Drotte, Roche et tous les plus jeunes étaient déjà debout, bâillant et cherchant leurs vêtements maladroitement. Le manteau de maître Malrubius était rejeté en arrière, et je pouvais voir les chairs affaissées de sa poitrine et de son ventre, là où les muscles et la graisse avaient fondu avec le temps, ne laissant qu'un triangle de poils, aussi gris que de la moisissure. J'essayai de lui parler pour lui dire que j'étais réveillé, mais je ne pouvais émettre le moindre son. Il se mit à marcher de long en large près de la cloison qu'il frappait toujours de sa cuiller. Après un temps qui me parut très long, il finit par atteindre la fenêtre, s'arrêta et se pencha à l'extérieur. Je savais qu'il me cherchait dans la Vieille Cour, en dessous.

Il ne pouvait cependant pas voir aussi loin. Je me trouvais dans l'une des cellules un étage plus bas que la salle d'examen. Là, étendu sur le dos, je contemplais le plafond gris. Une femme que je ne pouvais pas voir se mit à pleurer, et je n'avais pas une conscience aussi aiguë de ses sanglots que de la cuiller qui sonnait, sonnait, sonnait. L'obscurité se referma au-dessus de moi. Puis de cette obscurité émergea un visage de femme, immense comme la face verte de la lune. Ce n'était pas elle qui pleurait : je pouvais toujours entendre les gémissements, alors que j'avais en face de moi une figure paisible, une figure appartenant même à ce genre de beauté qui supporte difficilement d'être affectée d'une expression. Ses mains se tendirent vers moi, et instantanément, je devins un oisillon, celui-là même que j'avais enlevé à son nid l'année passée dans l'espoir de le dresser à venir se poser sur mon doigt, et chacune de ses mains était aussi longue que les cercueils sur lesquels je me reposais parfois dans mon mausolée secret. Elles me saisirent, me tirèrent vers le haut, puis me repoussèrent vers le bas, loin du visage et des sanglots qui l'accompagnaient, au plus profond de la noirceur, jusqu'à ce que je touche finalement ce que je pris pour la vase du fond et jaillisse, à travers elle, dans un monde de lumière bordé de noir.

Je ne pouvais toujours pas respirer. Je n'en avais même plus envie, et ma cage thoracique n'était plus animée de son mouvement spontané. Je glissais dans l'eau, sans savoir comment. (J'appris plus tard que Drotte m'avait saisi par les cheveux.) Je me retrouvai soudain étendu sur les pierres visqueuses avec Roche, puis Drotte, puis à nouveau Roche, me soufflant dans la bouche. J'étais environné d'yeux exactement comme on est environné de motifs répétés quand on regarde dans un kaléidoscope et je pensai que quelque défaut de ma vision multipliait les yeux d'Eata.

Finalement, je me dégageai de Roche pour vomir de grandes quantités d'eau noire. Après cela, je me sentis mieux. Je pus m'asseoir et recommencer à respirer d'une façon asthmatique ; j'avais l'impression d'être sans force et mes mains tremblaient, mais je pouvais bouger les bras. Les yeux qui m'entouraient appartenaient à des personnes véritables, celles qui demeuraient dans les immeubles de la berge. Une femme apporta un bol d'une boisson chaude quelconque – je n'arrivais pas à me rendre compte s'il s'agissait de thé ou de bouillon, je savais seulement que c'était brûlant, un peu salé et qu'il s'en dégageait une odeur de fumée. Je tentai d'en avaler un peu, mais je me brûlai légèrement la langue et les joues.

« Est-ce que tu l'as fait exprès ? demanda Drotte. Comment es-tu remonté ? »

Je secouai la tête.

Dans la foule, quelqu'un commenta : « Il a littéralement jailli de l'eau ! »

Roche m'aida à faire cesser le tremblement de mes mains. « Nous avons cru que tu étais sorti un peu plus loin. Que tu voulais nous jouer un tour.

— J'ai vu Malrubius », dis-je.

Un vieil homme, sans doute un batelier à en croire ses vêtements tachés de goudron, prit Roche par l'épaule. « Qui est-ce ?

— C'était le maître des apprentis. Mais il est mort.

— Ce n'était pas une femme ? » Le vieillard tenait toujours Roche, mais c'est moi qu'il regardait.

« Non, non, répondit Roche. Il n'y a pas de femmes dans notre guilde. »

En dépit de la boisson bouillante et de la chaleur du jour, j'avais encore froid. L'un des jeunes avec lesquels nous nous battions parfois apporta une couverture poussiéreuse dans laquelle je m'enveloppai ; mais je mis longtemps avant d'avoir assez de forces pour marcher, si bien qu'au moment où nous regagnâmes le portail de la nécropole, la statue de la nuit qui se trouve au sommet du khan, sur la rive opposée, n'était plus qu'un minuscule trait noir sur le disque enflammé du soleil, et le portail lui-même était tiré, le verrou fermé.

3

Le visage de l'Autarque

Il était déjà assez tard, le lendemain matin, quand je pensai à regarder la pièce que Vodalus m'avait donnée. Comme d'habitude nous avions pris notre petit déjeuner après avoir servi les compagnons dans le réfectoire ; puis nous avions rejoint notre salle de classe, où maître Palémon nous donna une courte leçon préparatoire. Après quoi, nous le suivîmes dans les niveaux inférieurs pour examiner le travail fait au cours de la nuit précédente.

Mais avant de poursuivre, il convient peut-être d'expliquer plus en détail la fonction de notre tour Matachine. Elle est située à l'arrière de la Citadelle dont elle domine le mur occidental. Les bureaux de nos maîtres se trouvent au niveau du sol ; c'est là qu'ils consultent les officiers de justice et s'entretiennent avec les responsables des autres guildes. Notre salle commune se trouve juste au-dessus, les cuisines étant dans le fond. C'est à l'étage suivant que sont installées les cellules privées des maîtres, lesquels, en des jours meilleurs, étaient bien plus nombreux. Les cellules des compagnons occupent l'étage au-dessus, et c'est tout en haut qu'ont été installés leur dortoir et leur salle de classe, à côté d'une série de greniers et de cellules abandonnées. La salle des canons couronne l'édifice, et ce sont ces ultimes bouches à feu que la guilde est censée employer, si jamais la Citadelle venait à être attaquée.

Mais c'est en dessous de ce même édifice que se déroulent les activités véritables de la guilde. Le premier sous-sol abrite la salle d'examen, le second, qui se trouve en réalité à l'extérieur

de la tour proprement dite (car la salle d'examen n'est que la chambre de propulsion de la structure originale), contient le labyrinthe appelé « les oubliettes ». Celles-ci comportent trois niveaux utilisables, que l'on peut atteindre grâce à un escalier central. Les cellules sont simples, sèches et propres, et contiennent une petite table, une chaise et un lit étroit fixé au sol au milieu de la pièce.

Les lumières qui éclairent les oubliettes sont de cet ancien modèle qui passe pour fonctionner éternellement, bien que certaines d'entre elles soient maintenant éteintes. Dans la triste pénombre de leurs corridors, ce matin, mes sentiments étaient joyeux, en contraste avec les lieux : c'est ici que j'allais œuvrer quand je serais devenu compagnon, c'est ici que je pratiquerais l'ancien art, que je m'élèverais jusqu'au rang de Maître, et c'est d'ici que je jetterais les fondations qui permettront de rétablir la guilde dans son ancienne gloire. L'atmosphère de l'endroit semblait m'envelopper, comme une couverture qui aurait été chauffée devant un feu, dégageant un parfum de propreté.

Nous fîmes halte devant une cellule, et le compagnon de service fit grincer la clef en la tournant dans la serrure. À l'intérieur, notre cliente releva la tête et ouvrit ses yeux sombres qu'elle avait très grands. Maître Palémon portait le manteau taillé dans la zibeline et le masque de velours propres à son rang ; je suppose que c'est cette tenue qui dut l'effrayer, à moins que ce ne fût le renflement du système optique qu'il portait pour bien voir. Elle ne disait pas un mot, et, bien entendu, aucun d'entre nous ne lui adressa la parole.

« Nous avons ici, commença maître Palémon de sa voix la plus neutre, quelque chose qui sort de la routine des punitions judiciaires courantes, et qui est une excellente illustration des techniques modernes. Notre cliente a été mise à la question au cours de la nuit dernière – peut-être certains d'entre vous l'ont-ils entendue. Nous lui avons fait prendre vingt gouttes de cette teinture, avant son supplice, et dix par la suite. Cette dose n'a pas permis d'éviter totalement l'état de choc et la perte de conscience ; c'est pourquoi nous avons mis fin à la séance après lui avoir écorché la jambe droite, comme vous l'allez voir. » Il fit un signe à Drotte, qui commença à défaire les bandages.

« La moitié de la jambe ? demanda Roche.

— Non, toute la jambe. Cette femme était servante, et maître Gurloes affirme que, d'après ses constatations, elles ont la peau dure. Ce qui s'est révélé exact, en l'occurrence. Nous avons procédé à une incision circulaire simple en dessous du genou, dont nous avons saisi le bord avec huit pinces. Le travail extrêmement soigné de maître Gurloes, aidé de Mennas, Odo et Eigil a permis que soit retiré tout ce qui se trouve entre le genou et les orteils sans qu'il y ait besoin d'avoir davantage recours au scalpel. »

Nous nous regroupâmes autour de Drotte, et les garçons les plus jeunes se bousculaient, feignant de connaître les endroits importants à regarder. Toutes les artères et les veines essentielles étaient intactes, mais il y avait une hémorragie générale quoique très lente. J'aidai Drotte à refaire les pansements.

Au moment précis où nous étions sur le point de partir, la femme murmura : « Je ne sais rien. Si seulement, oh ! Vous devez me croire : je parlerais si je savais quelque chose… Elle est partie avec Vodalus de la Forêt, j'ignore où. » À l'extérieur, jouant l'innocence, je demandai à maître Palémon qui était Vodalus de la Forêt.

« Combien de fois ai-je dit que vous ne devez rien entendre de ce que dit un client soumis à la question ?

— Très souvent, Maître.

— Et c'est resté sans effet. La cérémonie de la Prise de Masque est pour bientôt ; Drotte et Roche vont devenir compagnons et toi, capitaine des apprentis. Est-ce là l'exemple que tu veux donner aux garçons ?

— Non, Maître. »

Drotte, qui se trouvait derrière le vieil homme, me lança un regard éloquent, disant qu'il en savait long sur Vodalus et qu'il m'en parlerait à un moment plus propice.

« Il y eut une époque où l'on crevait le tympan des compagnons. Aimerais-tu voir rétablir cette tradition ? Et sors les mains de tes poches quand je te parle, Sévérian. »

Je les y avais mises intentionnellement, car je savais que cela détournerait sa colère ; mais en les retirant, je pris conscience

que je n'avais pas cessé de tripoter la pièce que Vodalus m'avait donnée la nuit précédente. Le terrible souvenir du combat me l'avait fait oublier, mais je mourais maintenant d'envie de la regarder, chose parfaitement impossible alors que maître Palémon braquait ses verres brillants sur moi.

« Quand un client parle, Sévérian, tu n'entends rien. Absolument rien. Pense aux souris, dont les couinements n'ont aucun sens pour les humains. »

Je me mis à plisser les yeux, pour bien montrer que j'étais en train de penser aux souris.

Pendant tout le long et fastidieux trajet qui, par l'escalier, nous menait jusqu'à notre salle de classe, l'envie de regarder la petite pièce que je serrais dans mon poing ne cessa de me démanger ; mais je savais que dans ce cas, le garçon qui me suivait – il s'agissait en l'occurrence d'Eusignius, l'un des jeunes apprentis – ne manquerait pas de remarquer mon geste. Une fois en classe, maître Palémon se mit à discourir à propos d'un cadavre vieux de dix jours ; la pièce, pendant ce temps, était comme un charbon ardent, mais je n'osais pas la regarder.

Ce n'est qu'au cours de l'après-midi que je pus m'isoler et trouver une cachette derrière les ruines d'une muraille d'enceinte, au milieu des mousses lustrées ; mais j'hésitais alors, mon poing fermé dans un rayon de soleil. Je redoutais, en l'ouvrant, que ma déception ne fut trop forte pour être supportable.

Non pas que je me sois soucié de sa valeur. Et, j'étais déjà un homme, mais je disposais de si peu d'argent que la moindre pièce représentait une fortune pour moi. Non. Ce qui me fascinait, c'est que cette petite pièce, encore mystérieuse mais plus pour longtemps, était la seule chose qui me reliait à Vodalus et à la ravissante femme encapuchonnée, ainsi qu'à l'homme qui avait tenté de me frapper de sa pelle ; elle représentait le seul butin gagné dans le combat au bord de la tombe. Je n'avais jamais connu d'autre vie que celle que je menais au sein de la guilde, et elle me paraissait soudain aussi grise que la guenille qui me tenait lieu de chemise, comparée à l'éclair de l'épée de l'exultant et au son du coup de feu répercuté

en écho au milieu des tombes. Tout cela risquait de s'évanouir au moment où j'allais ouvrir la main.

Je finis par regarder la pièce, après m'être bien régalé de ces délicieuses frayeurs. Il s'agissait d'un chrisos, c'est-à-dire de l'or, et je refermai vivement la main, redoutant de l'avoir confondue avec un orichalque de cuivre ; j'attendis que le courage me revienne.

C'était la première fois que je touchais une pièce en or. J'avais vu assez souvent des orichalques et en avais même possédé. J'avais aussi aperçu une ou deux fois des asimis d'argent. Mais tout ce que je savais des chrisos était aussi vague et confus que ce que je savais du monde extérieur qui existait au-delà des limites de Nessus et des autres continents étrangers, au nord, à l'est et à l'ouest.

Celui que je tenais représentait ce que je pris à première vue pour un visage de femme couronnée, ni jeune ni vieux, silencieux et énigmatique dans sa couleur de citrine. Je finis par retourner la pièce et j'en eus le souffle coupé : le revers était frappé de l'image du même vaisseau volant qui figurait au milieu des armes que j'avais faites miennes, au fronton de mon mausolée secret. Il semblait n'y avoir aucune explication – au point même qu'à ce moment-là, je ne me donnai même pas la peine d'essayer d'en trouver tant j'étais persuadé que toutes mes spéculations seraient inutiles. Au lieu de cela, je remis la pièce au fond de ma poche, et c'est dans une sorte de transe que je courus rejoindre mes camarades apprentis.

Il était hors de question que je transporte en permanence la pièce sur moi. À la première occasion, je gagnai discrètement la nécropole pour retrouver mon mausolée. Le temps venait de changer, et ce jour-là, il me fallut franchir des bosquets où je me fis arroser avant de patauger au milieu de grandes herbes couchées par l'approche de l'hiver. Une fois sur place, ce ne fut pas la grotte accueillante et fraîche que je trouvai, mais une chausse-trappe glaciale où j'éprouvai la proximité d'ennemis trop vagues pour pouvoir être désignés, d'adversaires de Vodalus, qui avaient maintenant la certitude que j'étais devenu son féal juré ; dès que j'allais entrer, ils se précipiteraient pour refermer sur moi la lourde porte dont ils avaient auparavant

huilé les gonds. Bien entendu je savais que tout cela était parfaitement absurde. Mais je savais aussi que malgré tout, il s'y cachait quelque vérité et que la présence que je ressentais était proche dans le temps. Que ce soit dans plusieurs mois ou plusieurs années, il était possible qu'à un moment donné ces ennemis m'attendent ; en arrêtant le mouvement de la hache, j'avais choisi de combattre, décision qu'un bourreau, en général, ne prend jamais.

Tout près de l'endroit où j'avais dressé la stèle funéraire, il y avait dans le dallage une pierre descellée. Je la soulevai et déposai le chrisos en dessous, puis je murmurai une incantation que Roche m'avait apprise quelques années auparavant, une courte formule mise en vers qui permettait aux objets cachés de ne pas être trouvés :

D'où je te laisse, tu ne bouges
Qu'oncques nul que moi ne te voie,
Prends la transparence du verre,
Sauf pour moi.

Ici sois sauf, ne t'en va point,
Trompe la main qui s'approcherait
Rends l'œil des autres incrédule
Et attends-moi.

Pour que le charme soit véritablement efficace, il aurait fallu marcher autour de la cachette à minuit en tenant à la main une chandelle faite de graisse de cadavre ; mais, rien qu'à cette idée je me mis à rire, car elle me faisait penser au mensonge de Drotte sur les simples qu'il faut absolument cueillir à minuit sur les tombes. Je décidai donc de me contenter de la récitation de la formule et découvris avec un certain étonnement que j'étais maintenant assez vieux pour ne pas en avoir honte.

Les jours passèrent. Le souvenir de ma dernière visite au mausolée restait suffisamment vivace pour me dissuader d'y retourner afin de vérifier si mon trésor était toujours intact ; ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en manquait. Puis tomba la

première neige. Le mur d'enceinte se trouva transformé en une barrière glissante et pratiquement infranchissable, et la nécropole perdit son aspect familier : il y avait maintenant à sa place un étrange désert de mamelons trompeurs, fait de monuments soudain plus grands sous leur couche de neige fraîche, et d'arbres et de buissons réduits de moitié sous son poids.

Dans notre guilde, la coutume veut que l'apprentissage devienne de plus en plus contraignant au fur et à mesure que l'on avance en âge et l'on a progressivement de plus en plus de devoirs à remplir. Les enfants les plus jeunes n'ont aucun travail à exécuter ; puis à partir de l'âge de six ans, tout ce qu'ils ont à faire est de courir dans les escaliers de la tour Matachine pour porter des messages ; mais, tout fiers de la confiance que l'on vient de leur accorder, ils n'ont guère l'impression de travailler. Plus il grandit, cependant, plus le jeune apprenti voit augmenter ses responsabilités qui le conduisent alors à fréquenter d'autres parties de la Citadelle ; il entre en contact avec les soldats qui gardent la barbacane et apprend là que les apprentis soldats ont des tambours, des trompettes, des ophicléides, des bottes et même parfois des cuirasses dorées ; à la tour de l'Ours, il voit des garçons qui ne sont pas plus âgés que lui s'initier au dressage d'animaux de combat de toutes sortes, d'énormes dogues dont la tête a la taille de celle des lions, des diatrymae plus grands que des hommes, au bec enrobé de métal ; mais il lui faut aussi se rendre en cent autres endroits où il découvre bientôt que sa guilde suscite la haine et le mépris de tous, et en particulier de ceux-là mêmes qui recourent à ses services. Vient également le temps des corvées de nettoyage et de cuisine. Le frère Cuisinier se réserve les aspects intéressants et agréables de la préparation des repas, laissant l'épluchage des légumes aux apprentis qui doivent en outre servir les compagnons et descendre d'innombrables plateaux jusqu'au fond des oubliettes.

À cette époque, je ne m'en doutais pas, mais cette vie d'apprenti que je menais, et qui jusqu'ici n'avait fait que devenir de plus en plus pénible, aussi loin que je me souvienne, allait brusquement se transformer et se faire beaucoup plus agréable.

L'année qui précède son accession au grade de compagnon, l'apprenti vétéran doit principalement surveiller le travail de ses cadets ; sa nourriture s'améliore, et même ses vêtements sont de meilleure qualité. Les compagnons les plus jeunes le traitent presque en égal ; mais il a surtout la charge de responsabilités véritables, ce qui l'ennoblit, et le plaisir de donner et de faire exécuter des ordres.

Il est adulte quand il en arrive à ce point. Il ne travaille plus que dans la spécialité à laquelle il a été préparé ; il est libre de quitter la Citadelle quand son service est terminé et reçoit de coquettes sommes pour aller se distraire. Si un bourreau finit par accéder au statut de maître, honneur qui exige un vote unanime de tous les maîtres vivants, il pourra choisir les tâches qui lui plaisent et participera à la direction des affaires de la guilde.

Mais vous devez comprendre qu'en cette année dont je rapporte ici les événements, l'année où j'ai sauvé la vie de Vodalus, je n'avais pas la moindre idée de tout cela. L'hiver, m'avait-on dit, avait mis fin à la campagne militaire dans le Nord, et l'Autarque, avec son état-major et ses conseillers, avait regagné son siège de Justice. « Voilà pourquoi, m'avait expliqué Roche, nous avons tous ces nouveaux clients. D'autres doivent d'ailleurs venir… des douzaines, voire même des centaines. Il nous faudra peut-être rouvrir le quatrième niveau. » Il agita sa main marquée de taches de rousseur, en un geste montrant qu'il était prêt, quant à lui, à faire tout ce qu'il faudrait.

« Est-il ici, l'Autarque ? Ici, dans la Citadelle ? Au Grand Donjon ? demandai-je.

— Bien sûr que non. S'il venait, tu le saurais, tu ne crois pas ? Il y aurait des parades, des inspections, toutes sortes d'activités. Des appartements l'attendent, mais cela fait un siècle que l'on n'en a pas ouvert les portes. Il se trouve sans doute dans sa retraite cachée – le Manoir Absolu – quelque part au nord de la ville.

— Tu ne sais pas où, exactement ? »

Roche se mit sur la défensive. « On ne peut pas dire où il se trouve, pour la bonne raison qu'il n'y a rien là, rien, sinon le

Manoir Absolu lui-même. Il est où il est. Au nord, sur l'autre rive.

— Au-delà du mur ? »

Il sourit de mon ignorance. « Beaucoup plus loin. À des semaines de marche. L'Autarque peut bien entendu se rendre ici en un instant s'il le désire, avec un atmoptère. Et c'est à la tour du Drapeau qu'atterrirait son appareil. »

Nos nouveaux clients, en revanche, n'arrivaient pas en atmoptère. Les moins importants se présentaient en convois de dix à vingt individus, hommes ou femmes, enchaînés par le cou les uns aux autres. Leurs escortes se composaient de dimarques, des soldats endurcis dont les armures avaient l'air d'avoir rudement servi. Chaque client avait avec lui un cylindre de cuivre scellé, contenant en principe ses papiers et le destin qui l'attendait. Bien entendu, ils avaient tous brisé le sceau et lu les documents ; certains d'entre eux les avaient détruits ou échangés contre d'autres. Ceux qui se présentaient démunis de tout papier seraient gardés, jusqu'à ce que des instructions les concernant nous arrivent – c'est-à-dire probablement, jusqu'à la fin de leur vie. Quant à ceux qui avaient échangé leurs papiers contre ceux d'un autre, ils avaient également échangé leur destin ; ils seraient gardés ou relâchés, torturés ou exécutés à la place d'un autre.

Les prisonniers les plus importants arrivaient dans des charrettes blindées. La fonction des plaques de métal et des barreaux des fenêtres n'était pas tant de prévenir toute tentative d'évasion, que d'empêcher qu'ils soient repris au cours d'un coup de main ; le premier de ces véhicules n'avait pas encore franchi dans un grondement de tonnerre l'entrée est de la tour des Sorcières et pénétré dans la Vieille Cour, que toute la guilde bourdonnait de rumeurs sur quelque raid audacieux conçu et organisé par Vodalus. Tous mes camarades et une bonne partie des compagnons, en effet, étaient persuadés que la plupart de ces gens étaient ses partisans, ses amis ou ses alliés. Cette raison n'aurait pas été suffisante pour que je les libère ; j'aurais couvert la guilde d'opprobre – chose que je n'étais pas prêt à faire, en dépit de l'attachement que je lui portais, à lui et à l'action qu'il menait, et qui, de toute façon, n'était pas envisageable. Mais

j'espérais en revanche pouvoir procurer à ceux que je considérais comme mes frères d'armes, toutes les petites faveurs qu'il me serait possible de leur donner dans la mesure de mes moyens : voler des suppléments de nourriture à la cuisine ou sur les plateaux de prisonniers moins dignes d'attention qu'eux-mêmes – de la viande en particulier.

Mais un jour d'orage, j'eus l'occasion d'apprendre qui étaient ces gens. J'étais en train de nettoyer le plancher du bureau de maître Gurloes lorsqu'il dut s'absenter pour quelque raison de service, et laissa les dossiers nouvellement arrivés empilés sur son secrétaire. Dès que la porte se fut refermée sur lui, je me précipitai pour les ouvrir et j'eus le temps de parcourir la plupart avant d'entendre à nouveau son pas lourd dans l'escalier. Aucun des prisonniers dont j'avais lu les dossiers – absolument aucun – n'était un partisan de Vodalus.

On ne trouvait parmi eux que des commerçants qui avaient tenté de tirer abusivement parti de certains marchés de fournitures passés avec l'armée, des individus qui s'étaient infiltrés dans nos lignes afin d'espionner pour le compte des Asciens, sans parler d'une poignée de sordides criminels de droit commun. C'était tout.

En allant vider le contenu de mon seau dans le puisard de la Vieille Cour, je vis un véhicule blindé arrêté là ; les bêtes à longue crinière de son attelage écumaient et piaffaient encore, tandis que les gardes de l'escorte, leur haut bonnet fourré toujours sur la tête, acceptaient timidement les gobelets de vin chaud fumant que nous leur offrions. Je crus saisir au passage le nom de Vodalus ; mais on aurait dit que j'avais été le seul à l'entendre, et j'eus soudain l'impression que Vodalus n'était rien d'autre qu'une création de mon esprit, un lémure fantomatique né du brouillard, et que seul était bien réel l'homme que j'avais tué avec sa propre hache. Les dossiers que j'avais parcourus un moment auparavant étaient comme autant de feuilles avec lesquelles le vent m'aurait fouetté le visage.

Ce fut dans ces quelques instants de confusion que, pour la première fois, je pris conscience d'être fou, du moins dans une certaine mesure. On aurait certes pu prétendre que je venais de vivre l'expérience la plus éprouvante de toute ma vie. J'avais

souvent menti à maître Gurloes et à maître Palémon, ainsi qu'à maître Malrubius quand il était encore en vie ; à Drotte parce qu'il était mon capitaine, à Roche parce qu'il était plus fort et plus âgé que moi, à Eata et aux jeunes apprentis plus petits dans l'espoir de me faire respecter d'eux. Mais à ce moment-là, qui me disait que mon propre esprit n'était pas en train de me mentir ? Que tous mes mensonges n'étaient pas en train de se retourner contre moi ? Si bien que moi, qui me souvenais de chaque chose, je ne pouvais même pas être assuré de la réalité de ces souvenirs qui n'étaient peut-être que des rêves. Je me rappelais pourtant le visage de Vodalus éclairé par la lune ; mais c'était précisément lui que je voulais alors voir.

Je me rappelais le son de sa voix tandis qu'il me parlait, mais j'avais souhaité l'entendre, tout comme la voix de la femme.

Par une nuit glaciale, je me glissai à nouveau dans le mausolée et sortis le chrisos de sa cachette. Le visage usé et serein d'androgyne qui figurait sur l'envers n'était pas celui de Vodalus.

4

Triskèle

C’est alors que j’étais puni pour quelque infraction mineure et occupé à dégager, à l’aide d’un bâton, une conduite prise par le gel, que je le trouvai, à l’endroit où les occupants de la tour de l’Ours se débarrassent de leurs déchets – les corps déchiquetés des animaux tués au cours des exercices. Notre guilde, elle, enterre les siens près du mur d’enceinte et dispose d’un terrain dans la partie inférieure de la nécropole pour les dépouilles de ses clients. Mais ceux de la tour de l’Ours abandonnent les cadavres aux bons soins des autres : de tous, il était le plus petit.

Certaines rencontres ne changent rien dans nos vies. Teur continue à tourner son visage vieilli vers le Soleil, lequel lance ses rayons sur son manteau de neige ; il scintille de mille feux, et on dirait parfois que toutes les petites stalactites de glace qui pendent des mâchicoulis des tours sont autant de copies de la Griffe du Conciliateur, le plus précieux des joyaux. Et chacun, à l’exception des plus sages, s’imagine que la neige fondra pour laisser la place à un été qui n’en finira pas de se prolonger.

Mais il ne se produit rien de tel ; le paradis ne se maintient que pendant une ou deux veilles, des ombres bleues comme du lait coupé d’eau commencent à s’allonger sur la neige qui se soulève et danse sous les rafales du vent d’est. La nuit arrive, et tout se retrouve comme avant.

Ma rencontre avec Triskèle s’est un peu faite sur ce modèle.

Je crus un moment qu’elle aurait pu et aurait dû changer complètement le cours des choses, mais ce ne fut qu’un épisode de quelques mois ; quand tout fut terminé et que l’animal eut

disparu, un hiver de plus s'était achevé, le jour de la fête de Katharine la Bienheureuse était revenu – et rien n'avait changé. J'aimerais pouvoir vous dire à quel point il avait l'air pitoyable quand je le touchai, et comme il s'en montra heureux.

Il était couché sur le côté, tout couvert de sang coagulé et devenu aussi dur que du goudron à cause du froid ce même froid qui en avait également conservé la couleur rouge et brillante. Je m'en approchai et lui mis la main sur la tête, sans très bien savoir pourquoi. Il paraissait aussi mort que tout le reste, mais il ouvrit un œil qu'il tourna vers moi ; son regard exprimait la certitude que le pire était maintenant passé : j'ai fait ma part, semblait-il dire, porté ma croix, accompli ma tâche du mieux que j'ai pu ; ton tour est venu de remplir ton devoir envers moi.

Eussions-nous été à la belle saison, je l'aurais laissé mourir. Mais cela faisait déjà pas mal de temps que je n'avais pas vu un seul animal vivant, pas même un charognard tel que le thylacodon. Je le caressai à nouveau, et il se mit à me lécher la main ; il me fut dès lors impossible de l'abandonner.

Je le soulevai et fus surpris par son poids ; je ne savais qu'en faire et me mis à imaginer des solutions. Dans notre dortoir, il serait immanquablement découvert avant qu'une chandelle ne se soit consumée de la largeur d'un doigt, j'en avais la certitude. La Citadelle est immense et forme un véritable labyrinthe ; certaines de ses tours comportent des pièces et des passages où presque personne ne s'aventure, et bien des bâtiments qui sont construits entre elles sont inoccupés et déserts comme les couloirs souterrains qui les relient. Malgré tout, je n'arrivais pas à imaginer comment atteindre l'un de ces endroits sans être vu une bonne demi-douzaine de fois le long du parcours et je finis par rejoindre les quartiers de notre propre guilde avec la pauvre bête.

Il me fallait maintenant franchir le passage qui mène aux niveaux où se trouvent les cellules, toujours gardé par un compagnon de faction en haut des marches. La première idée qui me vint à l'esprit fut de le mettre dans le panier qui sert à transporter les draps propres des clients dont on refait le lit. C'était justement jour de blanchisserie, et rien n'aurait été plus

facile que de faire un voyage de plus qu'il n'était nécessaire ; il paraissait fort peu probable que le compagnon de garde remarque quoi que ce soit. Les inconvénients majeurs de ce plan étaient qu'il exigeait d'attendre que sèche le linge propre, c'est-à-dire plus d'une veille, et de risquer d'avoir à répondre aux questions du frère de service au troisième niveau, quand il me verrait m'engager dans l'escalier du quatrième, inoccupé.

Au lieu de cela, je laissai le chien dans la salle d'examen – il était trop faible pour s'en éloigner – et j'offris à l'homme de service de prendre sa place en haut des escaliers. Trop heureux de l'occasion qui se présentait de se reposer, il se débarrassa prestement de son épée-bouchère à large lame (qu'en théorie il m'était interdit de toucher) et de son manteau de fuligine (que je n'avais pas non plus le droit de porter, quoique ma taille dépassât déjà celle de la plupart des compagnons) ; si bien que d'un peu loin, on ne risquait pas de remarquer la substitution. Je me drapai dans le manteau, et dès que le garde eut tourné le dos, je déposai l'épée dans un coin et courus chercher mon chien. Les manteaux de la guilde sont toujours amples, et celui-ci l'était particulièrement, dans la mesure où le frère que j'avais remplacé possédait une large carrure. Qui plus est, la teinte fuligineuse, qui est plus sombre que le noir, efface admirablement bien tout ce qui est plis, gonflements et formes, et ne laisse voir à l'œil qu'une masse obscure et étale à laquelle le regard ne s'accroche pas. Une fois le capuchon relevé, les compagnons qui se trouvaient à leur table aux différents niveaux (si tant est qu'ils aient levé les yeux vers l'escalier au moment où je passai) ont dû me prendre pour un frère avec un peu plus d'embonpoint que la moyenne. Même l'homme de service au troisième niveau, là où sont rassemblés les clients qui ont perdu la raison et qui hurlent en secouant leurs chaînes, ne pouvait rien trouver d'extraordinaire à ce que l'un des compagnons descende jusqu'au quatrième niveau, une rumeur persistante voulant qu'il soit remis en état, et ne pas faire davantage attention au jeune apprenti qui, peu de temps après que ledit compagnon fut remonté, se précipitait à nouveau vers les étages les plus bas : de toute évidence, le compagnon avait

oublié quelque chose que le jeune garçon était chargé de récupérer.

L'endroit n'avait rien d'engageant. Environ la moitié des anciennes lumières fonctionnait encore, mais la boue avait peu à peu envahi les couloirs et formait une couche d'une main d'épaisseur. Une table de service se tenait toujours à l'endroit où, peut-être deux cents ans auparavant, elle avait été abandonnée ; le bois en était complètement pourri et elle menaçait de s'écrouler au premier choc.

L'eau n'était pourtant jamais montée bien haut dans ce secteur, et l'extrémité la plus éloignée du corridor que je choisis comme refuge n'avait pas de dépôt de boue. Je déposai mon chien sur une couchette de client et le nettoyai aussi bien que je pus à l'aide des éponges que j'avais dérobées dans la salle d'examen.

Sa fourrure, sous la croûte formée par le sang séché, était courte, raide et fauve. Il avait la queue coupée tellement court que ce qu'il en restait était plus large que long ; on avait fait de même avec ses oreilles dont il ne restait presque rien, à part une sorte de pointe raide, de l'épaisseur d'un doigt. Son poitrail avait été laissé béant après son dernier combat, et je pouvais voir ses muscles larges et plats, assoupis comme des constricteurs rouge pâle. Il n'avait plus de patte avant droite et le moignon qui lui restait était en bouillie. Je l'excisai après avoir suturé la plaie de sa poitrine le mieux possible, mais il se remit à saigner. Il me fallut donc trouver l'artère et la coudre, puis, comme maître Palémon nous avait appris, l'enrouler dans un repli de peau pour laisser une cicatrice aussi nette que possible.

De temps en temps, Triskèle me léchait la main pendant que je travaillais ; et quand j'eus posé le dernier point il commença à passer délicatement sa langue sur la couture, comme font les ours, qui, en se léchant, reforment un autre membre. Ses mâchoires étaient aussi puissantes que celles d'un arctotherium et ses canines faisaient la longueur de mon index ; en revanche, ses gencives étaient blanches. Mais à ce moment-là, il n'y avait pas plus de force dans ces mâchoires que dans la main d'un

cadavre. Dans ses yeux jaunes se devinait une sorte de folie paisible.

Le soir même, je m'arrangeai pour échanger une corvée avec le garçon chargé d'apporter leurs repas aux détenus. Comme certains d'entre eux ne mangeaient pas, il restait toujours quelques plateaux garnis, et je pus en détourner deux que j'apportai à Triskèle, me demandant s'il était toujours en vie.

C'était le cas. Il avait réussi, je ne sais trop comment, à descendre de la couchette où je l'avais laissé et à ramper – car il ne pouvait se tenir sur les pattes qui lui restaient – jusqu'à l'endroit où commençait la partie boueuse et où un peu d'eau s'était accumulée. Ce fut là que je le retrouvai. J'avais avec moi de la soupe, du pain noir et deux carafes d'eau. Il but un bol de soupe, mais quand je voulus lui faire manger le pain, il se montra incapable de le mâcher suffisamment pour pouvoir l'avaler. Je le trempai alors dans l'autre bol de soupe que je finis de remplir avec le contenu des deux carafes au fur et à mesure, jusqu'à ce qu'elles soient vides.

Une fois étendu sur ma couchette, tout en haut de la tour, je m'imaginais encore entendre sa respiration laborieuse. Je me redressai plusieurs fois, prêtant l'oreille, mais le son diminuait aussitôt et disparaissait pour renaître peu après que je me fus de nouveau allongé. Peut-être n'était-ce que les battements de mon cœur. Si je l'avais trouvé un an ou deux auparavant, il serait devenu pour moi un objet d'adoration. J'en aurais parlé à Drotte et aux autres, et tous nous l'aurions adoré. Mais maintenant, je ne voyais en lui que le pauvre animal qu'il était, sans toutefois pouvoir le laisser mourir : j'aurais eu l'impression de rompre quelque foi jurée au fond de moi-même. Cela faisait bien peu de temps que j'étais un homme – dans la mesure où j'en étais véritablement un – et je ne pouvais supporter l'idée d'être en tant qu'homme quelqu'un de si différent de ce que j'étais comme jeune garçon. Je pouvais me souvenir du moindre instant de mon passé, de la chose la plus infime que j'avais vue ou pensée, du plus simple des rêves. Comment aurais-je pu détruire ce passé ? Je levai mes mains et essayai de les distinguer dans l'obscurité. Je savais que sur leur dos, les veines

étaient saillantes, maintenant. Et que l'on est adulte lorsque ces veines saillent.

Je fis un rêve pendant lequel j'arpentais à nouveau le quatrième niveau ; je trouvai là un ami énorme dont les babines gouttaient. Il me parla.

Je servis à nouveau les clients le lendemain matin et volai de la nourriture pour l'apporter au chien – tout en espérant qu'il serait mort. Mais non. Il leva son museau dans ma direction et parut me sourire, sa gueule était tellement grande que l'on aurait dit qu'elle allait se séparer en deux moitiés ; mais il ne tenta pas de se lever. Je le nourris donc. J'étais sur le point de le quitter, lorsque je fus frappé par la misère dans laquelle il se trouvait. Voici qu'il dépendait entièrement de moi. De moi ! À un certain moment, il avait été prisé ; on l'avait entraîné comme on entraîne des coureurs avant une course ; il avait marché fièrement, son énorme poitrail, aussi large que celui d'un homme, solidement planté sur les deux piliers de ses pattes. Et maintenant, il était réduit à l'état de fantôme. Même son nom avait disparu, emporté par le sang qu'il avait perdu.

Quand j'en avais le temps, je me rendais à la tour de l'Ours et j'essayais de nouer des liens d'amitié avec les dresseurs d'animaux que je rencontrais. Ils avaient leur propre guilde, et bien qu'elle fût moins importante que la nôtre, elle n'en possédait pas moins des traditions propres, d'ailleurs fort étranges. Dans une certaine mesure, ces traditions étaient les mêmes que celles des bourreaux, ce qui m'étonna beaucoup ; mais je ne pouvais toutefois en pénétrer les arcanes. Lorsqu'un compagnon y était élevé à la dignité de Maître, il devait se placer sous une grille sur laquelle se tenait un taureau saignant à mort ; à un moment donné dans leur vie, tous les frères devaient prendre en mariage une lionne ou une ourse, après quoi ils fuyaient systématiquement les femmes humaines.

Tout cela pour dire qu'il existe entre eux et les animaux qu'ils conduisent dans les fosses un lien assez semblable à celui qui existe entre nous-mêmes et nos clients. Maintenant que j'ai voyagé bien loin de notre tour, je peux dire que j'ai toujours retrouvé, répété sans qu'il en soit pris conscience, le type de

relations en vigueur dans notre guilde – à la manière dont les miroirs du père Inire renvoient les images à l'infini dans le Manoir Absolu –, quelle que soit l'activité à laquelle se livrent les sociétés et les groupes : si bien que, tout comme nous, ils sont aussi composés de bourreaux. Le chasseur entretient avec le gibier qu'il chasse le même rapport que nous entretenons avec nos clients ; il en va de même pour le négociant par rapport à son client ; pour le soldat par rapport aux ennemis de la Communauté ; pour le gouverneur par rapport à ceux qu'il gouverne ; pour les hommes par rapport aux femmes. Tous, nous aimons ce que nous détruisons.

Une semaine plus tard, je ne trouvai que les empreintes boitillantes de Triskèle lorsque je descendis au quatrième sous-sol. Il était parti, mais bien certain que le compagnon de service au troisième niveau m'en aurait parlé s'il l'avait vu monter, je me mis à sa recherche. Les empreintes me conduisirent rapidement jusqu'à une porte étroite qui donnait sur un labyrinthe confus de corridors sans lumière, un endroit dont je ne soupçonnais même pas l'existence à ce moment-là. Il m'était impossible de suivre sa trace dans l'obscurité, mais je m'avançai quand même, dans l'espoir qu'il perçoive mon odeur dans l'air immobile et vienne à moi. Je ne tardai évidemment pas à me perdre et je ne continuai à progresser que parce que j'étais incapable de revenir en arrière.

Je n'ai aucun moyen de savoir quelle est exactement l'ancienneté de ces tunnels. Quelque chose me dit, cependant, et sans que je puisse justifier pourquoi, qu'ils sont beaucoup plus vieux que la Citadelle sous laquelle ils se trouvent, si antique qu'elle soit. Elle-même date de la fin de cette période au cours de laquelle s'est fait sentir le besoin de voler, de conquérir d'autres soleils que le nôtre, et plus exactement de l'époque où les moyens de réussir de telles entreprises se raréfiaient et se mouraient, comme un feu sans aliments. Si lointains que soient ces temps dont nous ne savons même pas un seul nom, nous nous en souvenons encore. Mais ils furent précédés d'une autre période, une période où l'on s'enterrait et où l'on creusait, celle

qui a percé ces galeries sombres et qui est maintenant totalement oubliée.

Quoi qu'il en fût, j'étais effrayé de me trouver là-dedans. Je courus – me jetant parfois sur un mur – jusqu'à ce que je finisse par apercevoir un faible point de lumière et puisse émerger, laborieusement, d'un trou à peine assez large pour me permettre de passer la tête et les épaules.

Je me retrouvai en train de ramper sur le piédestal recouvert de glace de l'un de ces anciens cadrans dont les multiples facettes donnent chacune une heure différente. C'est sans aucun doute les longues périodes de gel de ces derniers siècles, qui, en pénétrant dans les tunnels sous-jacents, avaient fini par en soulever les fondations ; tout le cadran avait basculé de telle manière qu'il en arrivait à faire un angle comparable à celui de l'un de ses propres gnomons et que son ombre, parcourant l'étendue de neige immaculée, indiquait le passage silencieux des courtes journées d'hiver.

L'endroit était un jardin d'été, mais fort différent de celui de notre nécropole. Ici, pas d'arbres jamais taillés ou de gazon devenu prairie ; c'est dans des jardinières que des rosiers avaient fleuri, et le sol était fait de mosaïques. Des statues d'animaux, tournant le dos aux quatre murs de la cour, regardaient toutes en direction du cadran incliné. Il y avait des énormes barylambdas, des arctotheriums qui sont les rois des ours, des glyptodons et des smilodons aux défenses comme des glaives. Tous étaient maintenant recouverts de neige. Je cherchai des yeux les empreintes de Triskèle, mais il n'était pas venu ici.

Les murs de la cour étaient percés de fenêtres hautes et étroites au travers desquelles je ne distinguais ni lumière ni mouvement. Les flèches des tours de la Citadelle s'élevaient de chaque côté, ce qui me permit de savoir que je ne l'avais pas quittée – bien au contraire, on aurait dit que je m'étais rapproché de son centre même, en un endroit où je ne m'étais jamais rendu auparavant. Tremblant de froid, je gagnai la porte la plus proche et frappai sur le battant. Dominé par l'impression que j'aurais pu parcourir éternellement le labyrinthe de tunnels sans jamais en trouver la sortie, j'étais bien résolu à briser l'une

des fenêtres, au besoin, plutôt que de prendre à nouveau ce chemin. Aucun son ne provenait de l'intérieur, et je battis longtemps de mes poings le panneau de bois.

Il n'y a en vérité aucun moyen de décrire la sensation particulière d'être regardé dans le dos. J'en ai entendu parler comme d'un chatouillis dans la région de la nuque, et même comme le sentiment que deux yeux flottent dans les ténèbres et vous observent, mais, du moins pour moi, il ne s'agit pas de cela. Je me sens gagné par une sorte de gêne sans cause apparente, à quoi s'ajoute l'impression que je ne dois pas me retourner, car cela me donnerait l'air idiot de quelqu'un qui se soumet à une intuition sans fondements. Pourtant, en fin de compte, c'est ce que l'on finit par faire. Je me retournai donc, imaginant vaguement que quelqu'un m'avait suivi par le trou qui se trouvait à la base du cadran.

Au lieu de cela, je vis une jeune femme emmitouflée dans ses fourrures, qui se tenait devant l'une des portes située de l'autre côté de la cour. Je lui fis signe de la main et m'élançai précipitamment dans sa direction, à cause du froid. Elle s'avança également vers moi, et nous nous rencontrâmes vers la partie la plus éloignée du cadran. Elle me demanda qui j'étais et ce que je faisais ici, et je lui répondis du mieux que je pus. Son visage, sous son capuchon de fourrure, était délicieusement modelé ; son manteau, ses bottes fourrées, tout ce qu'elle portait évoquait douceur et richesse, et j'avais d'autant plus conscience, tandis que je lui parlais, de mon aspect minable, avec ma chemise et mon pantalon rapiécés, et mes chaussures couvertes de boue.

Elle s'appelait Valéria. « Votre chien n'est pas ici, dit-elle. Vous pouvez vérifier vous-même, si vous ne me croyez pas.

— Je vous crois bien volontiers ; je voudrais seulement pouvoir retourner à l'endroit d'où je viens, à la tour Matachine, sans avoir à passer de nouveau par les tunnels.

— Vous êtes très courageux. Je connais ce trou depuis que je suis toute petite, mais je n'ai jamais osé y pénétrer.

— Je voudrais bien entrer, c'est-à-dire entrer ici », dis-je.

Elle ouvrit la porte par laquelle elle était venue, et me conduisit dans une pièce tendue de tapisseries où se trouvaient

d'antiques chaises au dossier raide qui semblaient aussi inamovibles que les statues de la cour envahie par le gel. Un feu chétif se mourait dans un brasero placé près de l'un des murs. Nous nous en rapprochâmes, et elle ôta son manteau tandis que je tendais mes mains pour les réchauffer.

« Ne faisait-il pas très froid, dans ces tunnels ?

— Pas autant qu'à l'extérieur. Qui plus est, je courais et il n'y avait pas de vent.

— Je vois. C'est tout de même bizarre qu'ils débouchent dans l'Atrium du Temps. » Elle me semblait plus jeune que moi, mais quelque chose, dans sa robe métallisée et dans les replis d'ombre de ses cheveux sombres, donnait une impression d'antiquité et la faisait paraître plus âgée que maître Palémon : comme la rescapée de jours depuis longtemps révolus.

« Est-ce ainsi que vous l'appelez, l'Atrium du Temps ? C'est à cause du cadran, je suppose.

— Non ; on a mis le cadran ici à cause de ce nom. Aimez-vous les langues mortes ? Elles comportent des devises. *Lux dei vitae viam monstrat,* c'est-à-dire : « Les rayons du Nouveau Soleil éclairent le chemin de la vie. » *Felicibus brevis, miseris hora longa.* « L'homme attend longtemps le bonheur. » *Aspice ut aspiciar. »*

Avec quelque honte, je dus lui avouer que je ne connaissais pas d'autre langue que celle que nous parlions, et encore assez mal.

Avant que je ne la quitte, nous bavardâmes pendant plus d'une veille de sentinelle. Sa famille et elle occupaient les lieux depuis toujours. Ils avaient au début attendu de pouvoir quitter Teur avec l'Autarque qui régnait alors, puis avaient fini par simplement attendre, car il n'y avait d'autre issue pour eux que d'attendre. Ils avaient donné un grand nombre de gouverneurs à la Citadelle, mais le dernier était mort il y a plusieurs générations de cela ; ils étaient peu à peu devenus pauvres, et les tours qui leur appartenaient tombaient en ruine. Valéria n'avait jamais dépassé les étages inférieurs.

« Certaines des tours sont d'une construction plus solide que les autres, dis-je. La tour des Sorcières, à l'intérieur, est également abîmée.

— Cet endroit existe-t-il vraiment ? Ma nourrice m'en a parlé quand j'étais enfant – pour me faire peur –, mais je croyais qu'il ne s'agissait que d'un conte. Elle racontait aussi qu'il y avait une tour des Tortures, où tous ceux qui entraient mouraient dans les affres de l'angoisse. »

Je lui répondis que dans ce dernier cas, ce n'était en effet qu'une fable.

« La grande époque de ces tours a d'ailleurs quelque chose de fabuleux pour moi, dit-elle. À l'heure actuelle, plus personne de mon sang ne va porter la guerre chez les ennemis de la Communauté, ou ne nous sert d'otage au Puits des Orchidées.

— Peut-être que l'une de vos sœurs sera bientôt requise », répliquai-je, car, pour quelque obscure raison, je me refusais d'imaginer qu'elle-même serait prise.

« Je suis la seule fille de toute la famille… et même le seul enfant ! »

Une servante âgée nous apporta du thé et des gâteaux, petits et durs. Ce n'était pas du thé véritable, mais ce maté venu du nord, que nous donnons parfois à nos détenus parce qu'il est très bon marché.

Valéria sourit. « Vous avez retrouvé quelque réconfort ici, voyez-vous. Vous êtes inquiet pour votre pauvre chien, à cause de son infirmité. Mais lui aussi, peut-être, a trouvé l'hospitalité. Vous l'aimez ; quelqu'un d'autre peut donc l'aimer. Vous l'aimez ; vous pouvez donc en aimer un autre. »

J'acquiesçai, tout en pensant au fond de moi-même que je n'aurais jamais d'autre chien, ce qui se révéla exact.

Une autre semaine s'écoula encore avant que je ne visse à nouveau Triskèle. Je portais ce jour-là le courrier à la barbacane, et soudain il fut là, sautant autour de moi. Il avait appris à courir avec une patte en moins, un peu comme un acrobate qui se tient en équilibre sur une boule dorée.

Après cela, je le vis environ une ou deux fois par mois tant qu'il y eut de la neige. Je n'appris jamais qui l'avait trouvé, qui le nourrissait et prenait soin de lui ; mais j'aime à penser qu'il s'agit de quelqu'un qui, à l'arrivée du printemps, l'a emmené

avec lui, peut-être vers le nord, où se trouvent les villages de toile dans les vallées campagnardes qui séparent les montagnes.

5

Le restaurateur de tableaux et autres personnages

De tous les jours de fête de notre guilde, celui de Katharine la Bienheureuse est le plus faste ; il fait en effet revivre tout ce qui est notre héritage, et c'est à cette occasion que les compagnons deviennent maîtres – si jamais ils accèdent à cet honneur – et les apprentis, compagnons. Je ne décrirai pas ici les cérémonies qui ont lieu au cours de cette journée, me réservant de le faire pour la fois où j'ai été moi-même élevé au compagnonnage ; mais c'est pendant cette année où se situe le début de mon récit, l'année du combat au bord de la tombe, que Drotte et Roche devinrent compagnons, et que je me retrouvai capitaine des apprentis.

Je ne sentis peser sur moi toute la force qui émanait de ce rituel qu'au moment où il était sur le point de s'achever. Je m'étais installé dans la chapelle en ruine, prenant plaisir à admirer le faste de la cérémonie, et je n'avais présent à l'esprit – encore dominé par l'humeur agréable avec laquelle j'avais suivi les préparatifs de la fête – que le fait que j'allais être vétéran de tous les apprentis quand elle serait terminée.

Peu à peu, cependant, un certain sentiment d'inquiétude s'infiltra lentement en moi. Je me sentis malheureux avant même de savoir que je n'étais plus heureux et me courbais déjà sous le poids de responsabilités dont je n'avais pas encore mesuré pleinement l'étendue. Je me souvins des difficultés que Drotte eut à affronter pour maintenir l'ordre dans nos rangs ;

c'est ce que j'allais avoir à faire sans disposer de la même force que lui, ni d'un camarade comme celui qu'il avait eu, son fidèle lieutenant Roche, un garçon de son âge. L'ultime antienne toucha à sa fin, maître Gurloes et maître Palémon, leurs masques rehaussés d'or sur le visage, franchirent lentement le portail, les anciens compagnons soulevèrent Drotte et Roche sur leurs épaules – alors que ces derniers fouillaient déjà dans la sabretache attachée à leur ceinture pour en sortir les pétards du feu d'artifice qui allait être tiré à l'extérieur – et pendant ce temps je m'étais armé de courage et avais même eu le temps de concevoir un plan d'action rudimentaire.

C'était nous, les apprentis, qui devions assurer le service de la fête après avoir ôté les vêtements relativement propres et en bon état qui nous avaient été remis pour la cérémonie. Après que le dernier feu de Bengale se fut éteint et que les servants, dans leur geste annuel d'amitié, eurent déchiré le ciel d'une salve de leur plus grosse pièce d'artillerie, du haut du Grand Donjon, je bousculai les apprentis chargés des différentes corvées ; déjà, ils me jetaient des regards pleins de rancune, ou du moins, je me l'imaginai. De retour au dortoir, je verrouillai la porte et installai une couchette devant.

Après moi, Eata était le plus âgé de tous, et la chance avait voulu que je me sois montré suffisamment amical envers lui par le passé, pour qu'il ne se doute de rien jusqu'au dernier moment, ni puisse m'opposer une résistance véritable. Je le saisis à la gorge et lui cognai la tête une bonne demi-douzaine de fois contre la cloison ; puis je lui donnai quelques coups de pied qui l'obligèrent à se recroqueviller. « Bon, maintenant, lui demandai-je, veux-tu devenir mon second ? Réponds ! »

Il ne pouvait pas parler, mais il approuva de la tête.

« Parfait. Je m'occupe de Timon, et toi du plus fort après lui. »

Le temps de cent respirations – et elles étaient rapides ! –, tous les garçons avaient été obligés de faire leur soumission après avoir reçu quelques coups. Il se passa trois semaines avant qu'il y en ait un seul qui ose me désobéir, mais ce ne fut qu'un cas isolé et non une rébellion de masse.

J'avais de nouvelles fonctions à remplir en tant que capitaine des apprentis, mais je jouissais également de plus de liberté qu'auparavant. J'étais chargé de vérifier que les repas des compagnons, quand ils étaient de service, étaient servis bien chauds, et de superviser la corvée des plateaux à l'intention de nos clients. Je distribuais les tâches dans les travaux de cuisine et, en classe, je surveillais les devoirs et les exercices. Il m'arrivait beaucoup plus fréquemment qu'autrefois d'avoir à porter des messages jusqu'aux endroits les plus reculés de la Citadelle, et, dans une faible mesure, je participais déjà aux décisions concernant les affaires de la guilde. C'est ainsi que j'acquis une grande familiarité de tous les coins et recoins de la Citadelle, même des moins fréquentés : des greniers où s'entassaient les huches géantes et où rôdaient des chats maléfiques, des remparts balayés par le vent, qui dominaient des bidonvilles à demi décomposés, ainsi que de la pinacothèque, avec sa grande galerie surmontée d'un plafond voûté en brique et percé de fenêtres, au sol dallé de pierres recouvert de tapis ici et là, et encadrée de murs dont les arches puissantes et sombres débouchaient sur des rangées de pièces encombrées – comme la galerie elle-même – de peintures innombrables.

Beaucoup d'entre elles étaient si anciennes et noires de fumée que je n'arrivais pas à en discerner le sujet ; dans d'autres cas, je n'étais pas capable d'en deviner la signification – un danseur dont les ailes ressemblaient à des sangsues, une femme apparemment silencieuse qui se tenait au-dessous d'un masque mortuaire, une dague à lame double à la main. Un jour, alors que j'avais bien parcouru une lieue parmi ces peintures énigmatiques, je tombai sur un vieil homme, perché tout en haut d'une échelle. J'hésitai à lui demander mon chemin, car il avait l'air très absorbé par sa tâche, et je craignais de le déranger.

L'œuvre qu'il était en train de nettoyer représentait un personnage en armure campé devant un paysage de désolation. Il n'avait pas d'arme, mais tenait une hampe portant un bizarre drapeau tout raide. La visière de son casque était entièrement recouverte d'or, sans fentes pour les yeux ni système de

ventilation, et on ne voyait rien d'autre sur sa surface impeccablement polie que le reflet parfait du paysage désertique.

Je fus profondément affecté par ce guerrier venu d'un monde mort, sans que je puisse dire pourquoi, ni même quel type d'émotion il soulevait en moi. Pour quelque raison obscure, j'aurais aimé décrocher le tableau et l'emporter, non pas dans notre nécropole, mais dans l'une de ces forêts d'altitude dont notre nécropole – chose que je comprenais déjà – n'était qu'une image idéalisée mais faussée. Sa place me paraissait être parmi les arbres, et le bas de son cadre aurait dû s'enfoncer dans l'herbe nouvelle.

« Et c'est comme ça, dit une voix derrière moi, qu'ils se sont tous échappés. Vodalus a obtenu ce qu'il était venu chercher, tu vois.

— Dis donc », dit une deuxième voix, d'un ton cassant, « qu'est-ce que tu fabriques ici ? »

Je me retournai et vis deux écuyers dont les vêtements brillants se rapprochaient, aussi près qu'il était possible de l'oser, de ceux d'exultants. Je répondis que j'avais une communication à porter à l'archiviste et montrai mon enveloppe.

« Parfait, dit l'écuyer qui s'était adressé à moi. Sais-tu au moins où se trouvent les archives ?

— J'étais sur le point de poser la question, Sieur.

— Alors c'est que tu n'es pas le bon messager pour porter ce pli, n'est-ce pas ? Donne-le-moi, je le confierai à un de mes pages.

— Cela m'est impossible, Sieur. Je dois moi-même le remettre à son destinataire. »

L'autre écuyer intervint : « Il est inutile d'être aussi rude avec ce jeune homme, Racheau.

— Bien entendu, tu ne sais pas ce qu'il est.

— Mais toi tu le sais. »

Celui qui s'appelait Racheau acquiesça. « De quelle partie de la Citadelle viens-tu, messager ?

— De la tour Matachine. C'est maître Gurloes qui m'envoie chez l'archiviste. »

Le visage du second écuyer se rembrunit. « Tu es donc un bourreau.

— Simplement un apprenti, Sieur.

— Dans ce cas, je ne m'étonne plus que mon ami préfère te voir disparaître. Suis la galerie jusqu'à la troisième porte, franchis le coude et continue sur une centaine de pas environ. Là, grimpe l'escalier qui mène au second niveau et prends le corridor sud, celui qui se termine par une double porte au fond.

— Merci », répondis-je, m'apprêtant à partir dans la direction qu'il m'avait indiquée.

« Attends un peu. Si tu vas par là maintenant, il nous faudra te suivre. »

Racheau prit la parole : « J'aime autant l'avoir devant moi que derrière. »

J'attendis malgré tout, une main encore posée sur l'un des barreaux de l'échelle, qu'ils aient disparu au premier coude de la galerie.

À la manière de ces amis idéalisés qui, en rêve, s'adressent à nous du haut de leur nuage, le vieil homme me dit : « Ainsi tu es un bourreau, n'est-ce pas ? Sais-tu que je n'ai jamais été à la tour Matachine ! »

Son regard éteint me rappelait un peu celui des tortues que nous nous amusions parfois à effrayer sur les rives du Gyoll, son nez et son menton se rejoignaient presque.

« Puissé-je ne jamais vous y voir non plus, répondis-je poliment.

— Je n'ai plus rien à craindre maintenant. Que pourriez-vous faire d'une carcasse comme la mienne ? Mon cœur s'arrêterait comme ça ! » Il laissa tomber l'éponge qu'il tenait dans son seau et essaya de faire claquer ses doigts humides, sans y parvenir. « Mais je sais où elle se situe ; c'est juste derrière le donjon des Sorcières. Exact, non ?

— En effet », dis-je, un peu surpris que les sorcières soient mieux connues que nous.

« C'est bien ce que je pensais. Pourtant personne n'en parle jamais. Tu es en colère contre ces écuyers, et je ne t'en blâme pas. Mais il faudrait que tu comprennes leur cas. Tout se passe comme s'ils étaient des exultants, mais en réalité ils n'en sont

pas. Ils ont peur de mourir, de souffrir et d'agir comme des exultants. C'est dur pour eux.

— Leur caste devrait être abolie. Si Vodalus était là, il les enverrait casser des cailloux. Ce ne sont que des fossiles venus d'un autre âge ; de quelle utilité peuvent-ils encore être ? »

Le vieil homme redressa la tête. « Bah ! De quelle utilité ont-ils jamais été, le sais-tu ? »

Je dus admettre que je l'ignorais, et, tel un vieux singe, il dégringola de son échelle ; il était tout en bras et en jambes, l'ensemble étant surmonté d'un cou fripé. Il avait les mains aussi longues que mes pieds, et ses doigts crochus étaient parcourus de veines bleues. « Mon nom est Roudessind ; je suis le conservateur. Tu connais le vieil Oultan, je parie ? Non, bien sûr que non. Si c'était le cas, tu connaîtrais le chemin de la bibliothèque.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de venir dans cette partie de la Citadelle auparavant.

— Jamais ? Mais c'est la plus belle. Les arts, la musique, les livres. Nous avons ici un Féchine qui représente trois jeunes filles en train de se mettre des guirlandes de fleurs dans les cheveux ; il est tellement réaliste qu'on s'attend à voir les abeilles venir butiner. Un Quartillosa également. Il n'est plus guère connu, Quartillosa ; d'ailleurs s'il l'était, son tableau ne serait pas ici. Mais le jour même de sa naissance, il dessinait déjà mieux que les cracheurs de couleurs dont on s'entiche de nos jours. Nous récupérons ce dont on ne veut pas au Manoir Absolu, vois-tu. Autrement dit, les œuvres les plus anciennes qui sont les meilleures la plupart du temps. D'être restées accrochées si longtemps, elles nous arrivent noires de crasse et je les remets en état. Dans certains cas, je suis même obligé de les nettoyer une deuxième fois, si elles sont restées trop longuement exposées ici. Regarde donc aussi celui-ci, ce tableau, il te plaît ? »

Il ne me parut pas dangereux de l'admettre.

« Pour ce dernier, c'est la troisième fois ! Quand je suis entré ici, c'était comme apprenti du vieux Branwallader, et c'est lui qui m'a enseigné la technique de la restauration. Il s'est servi de ce tableau pour ses leçons, disant que de toute façon il ne valait

rien. C'est par ce coin, là en bas, qu'il a commencé ; quand il eut terminé la remise à neuf d'une surface grande comme la main, il m'abandonna la toile, et c'est moi qui ai fini le travail. Ma femme vivait encore quand je l'ai nettoyé pour la deuxième fois, peu de temps après la naissance de notre seconde fille je crois. Il n'était pas tout à fait aussi sombre, mais j'étais préoccupé par différentes affaires, et j'avais besoin de faire quelque chose de mes mains. Et voici qu'aujourd'hui, je me suis mis dans la tête de lui rendre son éclat. Car il en a besoin ! Regarde comme il se nettoie bien… Tu peux voir ici Teur la bleue qui passe à nouveau par-dessus son épaule, fraîche comme l'œil de l'Autarque. »

Pendant tout ce bavardage, le nom de Vodalus me trottait dans la tête. J'avais la certitude que le vieil homme n'était descendu de son échelle que parce que je l'avais mentionné et je voulais le questionner à ce sujet. Mais, en dépit de mes efforts, je fus incapable d'amener la conversation sur lui. Après être resté un moment silencieux, je me mis à craindre qu'il ne remonte sur son échelle pour se mettre à nouveau à nettoyer le tableau ; à court d'idées, je lui demandai : « Est-ce que c'est la Lune ? Je croyais qu'elle était plus fertile d'après ce qu'on m'en avait dit.

— C'est bien le cas maintenant, en effet. Cette représentation date d'avant l'irrigation. Tu vois ces tons de brun-gris ? C'est ce que tu aurais vu à cette époque, si tu avais levé le nez, au lieu de la couleur verte actuelle. Elle ne paraissait d'ailleurs pas aussi grosse non plus parce qu'elle n'était pas aussi proche de Teur – du moins d'après ce que prétendait maître Branwallader. Tandis que maintenant, il y a suffisamment d'arbres pour cacher Nilammon lui-même, comme dit le vieux proverbe. »

Je saisis la balle au bond. « Ou Vodalus. »

Roudessind se mit à caqueter. « Ou lui, c'est bien vrai. Toute votre bande doit se frotter les mains en attendant de l'avoir. Avez-vous quelques projets particuliers ? »

Je n'avais pas la moindre connaissance que la guilde eût quelques tortures spéciales réservées à des individus précis ; mais je voulus avoir l'air au courant et répondis : « Nous trouverons bien une idée.

— J'imagine que vous le ferez. Il y a peu de temps, cependant, j'aurais cru que vous étiez plutôt pour lui. Toujours est-il que vous allez devoir être patients s'il se cache dans les forêts de la Lune. »

Roudessind contempla le tableau avec l'air de l'apprécier pleinement avant de me tourner le dos. « J'oubliais. Il te faut aller voir notre vieux maître Oultan. Retourne sur tes pas jusqu'à cet endroit par lequel tu es arrivé.

— Je connais le chemin, l'interrompis-je. Les écuyers me l'ont expliqué. »

Le vieux conservateur, d'une bouffée de son haleine rance, souffla aux quatre vents mes informations. « Ce qu'ils t'ont dit te permettrait tout juste d'atteindre la salle de lecture. En partant d'ici, il te faudrait une bonne veille pour rencontrer maître Oultan, si jamais tu y arrivais. Non, retourne plutôt par cette voûte, traverse dans toute sa longueur la pièce immense qui donne là et descends l'escalier qui se trouve au fond. Tu finiras par trouver une porte verrouillée. Cogne dessus jusqu'à ce que quelqu'un vienne t'ouvrir. C'est tout en bas des rayonnages, et c'est là où se trouve le bureau d'Oultan. »

Comme Roudessind me suivait des yeux, je m'en tins à ses indications ; mais je n'aimais pas beaucoup ce qui concernait la porte fermée à clef, ni le fait de descendre des escaliers qui évoquaient pour moi les anciens tunnels que j'avais parcourus à la recherche de Triskèle.

Je dois avouer que je me sentais beaucoup moins sûr de moi que lorsque je me trouvais dans des ailes de la Citadelle que je connaissais déjà. J'ai appris depuis que les étrangers qui ont l'occasion de la visiter sont frappés d'effroi par ses dimensions, alors qu'elle n'est pourtant qu'un grain de sable perdu au milieu de la ville qui l'entoure. Quant à nous, qui avons grandi en deçà du grand mur d'enceinte gris et avons appris les noms de la centaine de repères nécessaires pour pouvoir s'y retrouver, ainsi que les relations qu'ils entretiennent, nous nous trouvons tout désemparés, précisément du fait de ce savoir, quand nous sommes éloignés de ces lieux qui nous sont familiers.

C'est ainsi que je me sentais en franchissant l'arche que m'avait indiquée le vieil homme ; tout comme le reste de la

galerie voûtée, elle était bâtie en briques rougeâtres et tristes ; mais elle était soutenue par deux piliers aux chapiteaux ornés de visages de dormeurs, dont les lèvres fermées et pâles et les yeux clos me parurent plus terribles que les masques d'angoisse peints à même le métal de notre propre tour.

Un livre était figuré dans chacun des tableaux de la salle où je m'avançai. Il y en avait même parfois plusieurs, ou alors il était mis en valeur. Il me fallait examiner une toile assez longtemps, dans certains cas, avant de pouvoir découvrir le coin d'une reliure dépassant de la poche d'une robe de femme, ou d'arriver à comprendre que l'espèce de tortillon étrange que je voyais était en réalité couvert de mots cousus à la manière de fils.

L'escalier, aux marches hautes et étroites, n'avait pas de rampe. Comme il tournait en s'enfonçant, il ne me fallut pas descendre plus de trente marches pour que disparaisse la lumière en provenance de la salle que je venais de quitter. L'obscurité fut bientôt telle que je dus continuer mon chemin en étendant les mains devant moi par crainte de me rompre la tête sur la porte.

Cependant, mes mains tâtonnantes ne rencontrèrent que le vide. L'escalier prit fin, et je faillis trébucher en voulant descendre une marche inexistante. Je me retrouvai finalement en train d'avancer au hasard, sur un sol inégal, et dans l'obscurité la plus totale.

« Qui va là ? » demanda soudain une voix. Elle résonnait étrangement, comme une cloche frappée dans une cave.

6

Le maître conservateur

Dans le noir, l'écho renvoya le « qui va là ? » sonore. D'un ton aussi assuré que possible, je répondis : « Quelqu'un qui porte un message.

— Eh bien, dites-le-moi. »

Mes yeux avaient fini par s'habituer à l'obscurité, et je parvins à distinguer très vaguement une silhouette de haute taille qui avançait dans la pénombre, au milieu de formes dépenaillées et indistinctes encore plus grandes. « Il s'agit d'une lettre, Sieur. Êtes-vous bien maître Oultan, le conservateur ?

— Précisément lui. » Il s'était immobilisé devant moi. Ce que j'avais tout d'abord pris pour un empiècement de couleur blanchâtre de son habit, se révéla alors n'être en réalité qu'une barbe immense qui descendait presque jusqu'à sa taille. Déjà, à cette époque, je faisais partie de ces gens dont on dit qu'ils ont une stature élevée : mais cet homme faisait une bonne tête et demie de plus que moi – un véritable exultant.

« Voici le pli, Sieur », dis-je en tendant la lettre.

Il ne la prit pas. « De qui es-tu l'apprenti ? » J'eus l'impression d'entendre de nouveau résonner du bronze et j'éprouvai brusquement le sentiment que nous étions morts tous les deux ; l'obscurité qui nous entourait n'était que la terre de la tombe qui écrasait nos yeux, terre à travers laquelle nous appelait une cloche, afin que nous allions nous recueillir auprès de l'autel de quelque hypogée secret. La silhouette féminine que j'avais vue arrachée à sa tombe se dressa devant moi de manière si réaliste que je pouvais presque en discerner les traits dans

l'auréole de blancheur du personnage qui me parlait. « L'apprenti de qui ? demanda-t-il de nouveau.

— De personne en particulier. C'est-à-dire, je suis apprenti de notre guilde. C'est maître Gurloes qui m'envoie, Sieur. Mais c'est surtout maître Palémon qui enseigne à nous, les apprentis.

— Pas la grammaire, en tout cas. » Très lentement, la main de l'homme de haute taille tâtonna dans la direction de la lettre.

« Oh si, la grammaire aussi. » En parlant à ce personnage qui devait déjà être un vieillard le jour de ma naissance, j'avais l'impression d'être encore un enfant. « Maître Palémon dit que nous devons savoir lire, calculer et écrire, car lorsque nous serons maîtres à notre tour, il nous faudra recevoir les instructions de la cour et envoyer des lettres, ainsi que tenir les registres et faire les comptes.

— Des lettres comme celle-ci, répliqua la silhouette indistincte qui se tenait devant moi. Des lettres comme celle-ci.

— Oui, Sieur. Exactement.

— Et que dit-elle ?

— Je l'ignore, Sieur. Elle est cachetée.

— Si je l'ouvre », j'entendis se rompre le fragile cachet de cire sous la pression de ses doigts, « me la liras-tu ?

— Il fait bien sombre ici, dis-je d'un ton dubitatif.

— Il nous faut donc faire appel à Cyby. Excuse-moi. » Je crus le voir, dans l'obscurité, se tourner et mettre les mains en trompette devant sa bouche : « Cy-by, Cy-by ! » Ce nom résonna dans les couloirs sans lumière, dont je devinais la présence tout autour de moi, comme si le battant de fer venait de frapper les parois de bronze d'un bord l'autre.

Une réponse lointaine nous parvint, et nous attendîmes quelque temps en silence.

J'aperçus finalement une lueur qui s'avançait le long d'une allée étroite, prise, me sembla-t-il, entre les parois abruptes de deux murs de pierre grossièrement taillée. Une fois proche, je vis qu'il s'agissait d'un chandelier à cinq branches, porté par un homme trapu, se tenant très droit. L'homme avait une quarantaine d'années et son visage plat était très pâle. À côté de moi, Oultan dit : « Te voilà enfin, Cyby. As-tu apporté de la lumière avec toi ?

— Oui, Maître. Qui est-ce ?

— Un messager avec une lettre. » Puis sur un mode moins familier, maître Oultan s'adressa à moi : « Cyby que voici est mon propre apprenti. Nous aussi, les conservateurs, nous avons une guilde, et les bibliothécaires en sont une partie. Je suis actuellement le seul maître bibliothécaire ici, et notre coutume veut que les apprentis soient confiés aux vétérans de la guilde. Cela fait plusieurs années que Cyby est avec moi maintenant. »

Je dis à Cyby que j'étais honoré de faire sa connaissance et demandai, avec une certaine timidité, quel était le jour de fête des conservateurs – question qui m'était sans doute venue à l'esprit pour avoir pensé que beaucoup avaient dû mourir sans que Cyby accède au grade de compagnon.

« Il est déjà passé », répondit maître Oultan. Il regardait dans ma direction tout en parlant, et à la lumière des bougies, je pus constater que ses yeux étaient de la couleur du lait coupé d'eau. « C'est au tout début du printemps. Une bien belle journée, en vérité. La plupart du temps, c'est au moment où les arbres font pointer leurs nouvelles feuilles. »

Il n'y avait pas d'arbres dans la Grande Cour, mais néanmoins, j'approuvai. Puis, prenant soudain conscience qu'il ne me voyait pas, j'ajoutai : « Oui, une belle journée, avec une douce brise.

— C'est tout à fait cela. Tu es un jeune homme comme je les aime. » Il posa sa main sur mon épaule, et je ne pus m'empêcher de remarquer que ses doigts étaient noircis par la poussière. « Cyby est aussi un jeune homme selon mon cœur. Il sera bibliothécaire en chef quand je ne serai plus ici. Sais-tu que nous avons une procession des conservateurs ? Nous descendons l'avenue Youbar. Il marche à mes côtés, et nous portons tous deux le vêtement gris. Quelle est donc la couleur de ta guilde ?

— Fuligine, répondis-je. La couleur qui est plus noire que le noir lui-même.

— Il y a des arbres – des sycomores, des chênes, des érables, des rochers, des arbres aux quarante écus – qui passent pour être les plus anciens de Teur. Leurs ramures étendent leur ombre de chaque côté de l'avenue Youbar, et il y en a encore

davantage sur les esplanades du centre. Les commerçants viennent sur le pas de leur porte regarder passer la confrérie des conservateurs, démodée il est vrai, mais les libraires et les antiquaires nous ovationnent. Je suppose que, bien modestement, nous constituons l'un des spectacles de printemps à Nessus.

— Ce doit être très impressionnant, dis-je.

— C'est le cas, certes. Puis nous nous rendons à la cathédrale, qui est très belle. Les cierges y brûlent alors par milliers, semblables à un reflet de soleil sur une mer nocturne. Il y a aussi des bougies emprisonnées dans des verres bleus qui symbolisent la Griffe. C'est enveloppée dans cette lumière que se déroule notre cérémonie, au pied de l'autel principal. Dis-moi, ta guilde se rend-elle également à la cathédrale ? »

J'expliquai que nous utilisions la chapelle qui se trouve à l'intérieur de la Citadelle, et exprimai ma surprise d'apprendre que les bibliothécaires et les autres conservateurs quittaient son enceinte.

« Nous y sommes autorisés, vois-tu. La bibliothèque elle-même en fait autant, n'est-ce pas, Cyby ?

— C'est bien vrai, Maître. » Cyby avait un front haut et carré, et ses cheveux étaient plantés très en retrait. Cela lui donnait une expression légèrement enfantine, et faisait paraître son visage plus petit. Oultan avait certainement dû le parcourir des doigts, comme le faisait parfois maître Palémon avec le mien, et je comprenais pourquoi il pouvait encore le considérer comme un jeune homme.

« Vous êtes donc en contact étroit avec vos collègues de la ville », dis-je.

Le vieillard caressa sa barbe. « Intime même : nous sommes aussi les bibliothécaires de la ville, puisque la bibliothèque est celle de la ville, et également du Manoir Absolu, pour tout dire. Sans parler du reste.

— Voulez-vous dire que la populace de la ville a le droit d'entrer dans la Citadelle et d'utiliser les services de la bibliothèque ?

— Nullement, répondit Oultan. Ce que je veux dire, c'est que la bibliothèque s'étend au-delà de l'enceinte de la Citadelle ; je

ne crois d'ailleurs pas qu'elle soit la seule de nos institutions à le faire. C'est ce qui explique que le contenu de notre forteresse puisse être plus grand que le contenant. »

Il me prit par l'épaule en parlant, et nous commençâmes à marcher dans les allées étroites qui s'allongeaient entre les piles de rayonnages. Cyby nous suivait en tenant bien haut son candélabre, davantage pour son bénéfice que pour le mien, j'en avais l'impression, mais cela me permettait d'en voir assez pour éviter d'entrer en collision avec les étagères de chêne sombre entre lesquelles nous passions. « Jusqu'ici tes yeux ne t'ont pas fait défaut, reprit maître Oultan après un moment. Crains-tu de voir se terminer cette rangée ?

— Non, Sieur », dis-je, car j'étais en fait sans appréhension. Aussi loin que portait la lumière des bougies, on ne voyait que des livres serrés sur des étagères qui allaient du sol jusqu'au plafond, à une grande hauteur. Certaines des étagères étaient en désordre, d'autres au contraire bien rangées ; une ou deux fois, je remarquai des traces montrant que des rats avaient fait leurs nids parmi les ouvrages et les avaient réarrangés de manière à jouir de refuges douillets et confortables à deux ou même trois étages. En dessous, les couvertures des livres étaient maculées de leurs déjections qui traçaient en caractères brutaux leur langage ordurier.

Et toujours les livres s'accumulaient : des rangées de dos reliés en veau, en maroquin, en tissu, en papier ou en cent matériaux divers que je ne connaissais pas ; certains nous renvoyaient des reflets de leurs dorures, d'autres avaient leur titre inscrit en noir, et quelques-uns comportaient des étiquettes tellement anciennes et jaunies qu'on aurait dit des feuilles mortes.

« La piste tracée par l'encre n'a pas de fin, me dit maître Oultan. C'est à peu près ce qu'a dit un ancien sage. Il vivait il y a bien longtemps, et je me demande ce qu'il dirait s'il pouvait nous voir maintenant… Un autre a prétendu qu'un homme pourrait donner sa vie pour parcourir une collection de livres, mais je serais bien curieux de connaître celui qui pourrait venir à bout de celle-ci – quel que soit le sujet.

— Je regardais les reliures », lui répondis-je, me sentant assez sot.

« Tu ne connais pas ton bonheur ! Et cependant je suis content. Je ne peux plus les voir, mais je me souviens du plaisir qu'elles me donnaient autrefois – peu de temps après que je fus devenu maître bibliothécaire. Je pense que je devais avoir la cinquantaine à l'époque ; cela faisait des années, vois-tu, que j'étais apprenti, de nombreuses années.

— Est-ce possible, Sieur ?

— Certes. Mon maître s'appelait Gerbold, et on avait l'impression qu'il ne mourrait ; cela dura des lustres, et pour moi les années se suivaient et se ressemblaient toutes. Mais pendant tout ce temps j'ai lu, et j'imagine que bien peu de personnes ont autant lu que moi. Comme le font la plupart des jeunes gens, j'ai commencé par m'attaquer aux ouvrages qui me plaisaient. J'en vins à constater que ce plaisir était considérablement réduit par le temps que je passais à rechercher ce genre d'ouvrages et je mis donc au point un plan d'étude à mon seul bénéfice, approfondissant des sciences obscures, les unes après les autres, depuis leur tout début jusqu'aux temps présents. Finalement, j'arrivai même à épuiser ce domaine. C'est alors que, en partant de la grande bibliothèque d'ébène, qui se trouve au centre de la salle que nous avons préservée pendant trois siècles dans l'attente de l'Autarque Sulpicius (et dans laquelle, par conséquent, personne n'entre jamais), j'ai lu pendant quinze ans en m'éloignant progressivement de ce point – jusqu'à deux livres par jour. »

Derrière nous, Cyby murmura : « Merveilleux, Sieur. » Je le soupçonnais d'avoir déjà entendu cette histoire de nombreuses fois.

« Puis s'est produit ce que je n'attendais plus : maître Gerbold mourut. Trente ans auparavant, j'aurais été son successeur idéal, pour des raisons de prédilection, d'éducation et d'expérience, mais aussi par ma jeunesse, mes relations de famille et du fait de mon ambition. Mais au moment où la chose arriva, c'était tout le contraire ; j'avais attendu trop longtemps, et attendre était devenu ma seule raison d'être. En plus, mon esprit étouffait sous le poids d'une multitude de faits inutiles. Je

m'obligeai néanmoins à remplir mon office et passai plus d'heures que tu ne pourrais jamais te l'imaginer à essayer de me souvenir des projets et des devises que j'avais préparés tant d'années avant que je n'accède à ce poste. »

Il garda un moment le silence, et je compris qu'il s'enfonçait dans un esprit plus vaste et plus sombre que sa gigantesque bibliothèque.

« Mais j'étais devenu l'esclave de ma vieille habitude, lire. Je perdais des jours et même des semaines entières ainsi, alors que j'aurais dû m'occuper des affaires d'une administration qui attendait que se manifeste mon autorité. Puis, aussi soudainement que se déclenche la sonnerie d'un réveil, je fus pris d'une nouvelle passion qui chassa la première. Tu as certainement deviné de quoi il s'agit. »

Je lui avouai que ce n'était pas le cas.

« J'étais en train de lire – c'est du moins ce que je croyais – assis à la lumière de cette fenêtre en rotonde du quarante-neuvième étage qui donne – j'ai oublié, Cyby ; sur quoi donne-t-elle ?

— Sur le jardin du tapissier, Sieur.

— Oui, cela me revient maintenant, un jardinet tout en gris et bruns. Je crois qu'ils y faisaient sécher du romarin pour mettre dans les oreillers. J'étais donc assis là, comme je l'ai dit ; au bout de plusieurs veilles, je m'aperçus qu'en réalité je ne lisais plus. Il me fallut un bon moment avant de pouvoir comprendre à quoi j'avais passé tout ce temps : quand j'essayais de me le figurer, je n'arrivais qu'à évoquer certaines odeurs, certaines textures, certaines couleurs – choses qui ne semblaient pas avoir le moindre rapport avec le sujet du livre que j'avais à la main. Je finis par prendre conscience qu'au lieu de l'avoir lu, je l'avais examiné en tant qu'objet, dans son aspect physique. Le rouge dont je me souvenais provenait du signet cousu sur le bandeau ; c'est un ruban qui permet de savoir à quelle page on s'est arrêté. La texture dont je sentais encore le léger picotement dans mes doigts était celle du papier sur lequel le livre était imprimé, et quant à l'odeur qui emplissait mes narines, elle émanait du vieux cuir de la reliure, imprégné d'essence d'écorce de bouleau. Ce n'est que du jour où j'ai vu les

livres tels qu'ils étaient, que j'ai compris comment il fallait en prendre soin. »

Sa main étreignit un peu plus fort mon épaule.

« Nous avons ici des livres qui sont reliés en peau d'échnidés, de krakens et de bêtes dont l'espèce a disparu depuis tellement de temps, que ceux qui les étudient admettent la plupart du temps qu'il n'en existe pas de traces autres que fossiles. Il en est d'autres entièrement reliés en métal, dans des alliages dont le secret s'est perdu, d'autres encore dont les couvertures sont incrustées de pierres précieuses. Certains ouvrages sont placés dans des emboîtages d'un bois parfumé ayant franchi les gouffres inconcevables qui séparent les différentes créations – des livres doublement précieux, car il n'y a personne sur Teur qui soit capable de les lire.

« Le papier de certains volumes est composé de plantes qui dégagent des alcaloïdes bizarres ; si bien que le lecteur non averti, lorsqu'il en tourne les pages, est victime d'étranges fantasmes et rêve de chimères. Il y a des livres dont les pages ne sont pas en papier, mais faites de délicates lamelles de jade blanc, d'ivoire ou de nacre ; il y a ceux, composés directement sur les feuilles desséchées d'une plante qui nous est totalement inconnue ; des livres qui ne se présentent même pas comme des livres : ce sont des rouleaux, des tablettes ou des documents écrits sur toutes sortes de substances… Sans parler de ce cube de cristal – je ne me souviens plus très bien où il se trouve maintenant – guère plus grand que l'ongle de ton pouce, et qui, à lui seul, contient plus de livres que toute la bibliothèque elle-même. La dernière des prostituées pourrait s'en servir de boucle d'oreille et cependant, le monde ne contient pas assez de choses écrites pour l'égaler. C'est tout cela que je finis par apprendre, et c'est à la conservation d'un tel trésor que je consacrai ma vie.

« Pendant sept ans, je travaillai avec acharnement à cette entreprise ; c'est alors, au moment précis où le problème superficiel mais urgent de la conservation était en passe d'être résolu, et que nous nous apprêtions à procéder au premier inventaire général de la bibliothèque depuis sa création, que mes yeux commencèrent à s'éteindre dans leurs orbites. Celui-là même qui m'avait confié la garde de tous les livres me rendit

aveugle, afin que je sache en la garde de qui se trouvaient les gardiens.

— Si vous ne pouvez pas lire la lettre que j'ai apportée, Sieur, dis-je, je serais heureux de vous la lire.

— Tu as raison, murmura maître Oultan. Je l'avais oubliée. Cyby va la lire ; il lit très bien. Viens ici, Cyby. »

Je tins le candélabre à la place de Cyby qui déroula le parchemin craquant et l'éleva comme s'il s'apprêtait à faire une proclamation ; nous nous tenions tous les trois dans le cercle étroit de lumière du candélabre, au milieu d'un inimaginable entassement de livres.

« De la part de maître Gurloes, de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence.

— Comment, interrompit maître Oultan, tu es donc un bourreau, jeune homme ? »

Je lui confirmai la chose, et comme le silence se prolongeait, Cyby recommença sa lecture : « De la part de maître Gurloes, de l'ordre des Enquêteurs…

— Attends », dit Oultan. À nouveau, Cyby s'arrêta ; je n'osais pas bouger, le candélabre à la main, et sentis le rouge me monter aux joues. Finalement, maître Oultan reprit la parole et sa voix était tout autant dépourvue d'émotion que lorsqu'il m'avait confié que Cyby lisait bien. « C'est à peine si je me souviens du jour de mon admission dans notre guilde. Tu connais certainement la méthode que nous employons pour recruter nos membres ? »

Je dus avouer que non.

« Une règle très ancienne veut qu'il y ait, dans chaque bibliothèque, une salle réservée aux enfants ; on y trouve des livres d'images vivement colorés, comme les aiment en général les enfants, ainsi que quelques contes de fées et récits d'aventures fantastiques. De nombreux enfants viennent dans cette salle, mais on ne s'y intéresse pas tant qu'ils y restent confinés. »

Il hésita un instant, et quoique l'expression de son visage n'ait pas changé, j'eus l'impression qu'il craignait de faire de la peine à Cyby avec ce qu'il s'apprêtait à dire.

« Mais de temps en temps, l'un des bibliothécaires remarque, chez un enfant solitaire et d'âge encore tendre, un comportement différent : il quitte de plus en plus souvent la salle de lecture en question, et arrive même à ne plus jamais y mettre les pieds. Un tel enfant finit toujours par découvrir, sur quelque étagère basse mais mal éclairée, *Le Livre d'or*. Tu n'as jamais vu ce livre et tu ne le verras jamais, car tu as dépassé l'âge auquel on le trouve.

— Il doit être magnifique, dis-je.

— C'est vrai, en effet. À moins que ma mémoire ne me trahisse, il est relié en bougran noir, et le dos est très décoloré. Plusieurs des feuillets se sont détachés, et certaines planches ont disparu. Mais c'est un livre absolument délicieux ; j'aimerais pouvoir le retrouver, même si pour moi, tous les livres resteront à jamais fermés, dorénavant.

« En temps opportun, l'enfant découvre donc le livre, disais-je. C'est alors qu'interviennent les bibliothécaires – comme des vampires, prétendent certains, mais d'autres préfèrent les voir comme ces fées qui se font marraines à l'occasion d'un baptême. Ils parlent à l'enfant qui se joint à leurs rangs. Il fait désormais partie du personnel de la bibliothèque, quoi qu'il advienne, et bientôt, ses parents n'en entendent plus parler. J'imagine que les choses doivent se passer de manière très semblable chez les bourreaux.

— Nous prenons les enfants qui tombent entre nos mains, dis-je, et seulement quand ils sont très jeunes.

— Nous faisons de même, murmura le vieil homme. C'est pourquoi nous n'avons aucun droit de vous condamner. Continue ta lecture, Cyby.

— De la part de maître Gurloes, de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence, à l'archiviste de la Citadelle : Frère, salut.

« De par la volonté d'une cour de justice, nous avons en nos donjons la châtelaine Thècle, une exultante ; et nous voudrions lui fournir, pour répondre à son désir, toutes choses pouvant adoucir la rigueur de son séjour, dans la mesure où sont respectées les règles de prudence et de sécurité. En attendant le moment où elle devra affronter les bois de tourments et de

justice de notre compétence – ou encore, comme elle m'a demandé de vous le dire, en attendant que le cœur de l'Autarque, dont la mansuétude infinie ne connaît aucun obstacle, muraille ou océan, se soit adouci à son égard, comme elle le demande dans ses prières –, la châtelaine Thècle vous mande, conformément à vos responsabilités, de lui faire tenir certains livres, lesquels sont…

— Tu peux sauter les titres, dit Oultan. Il y en a combien ?

— Quatre, Sieur.

— Pas de problème dans ce cas. Poursuis.

— Ce pour quoi, archiviste, nous vous serions extrêmement reconnaissant. Signé : Gurloes, maître de l'Ordre Honorable, communément appelé guilde des bourreaux.

— Connais-tu quelques-uns des titres de la liste de maître Gurloes, Cyby ?

— Trois d'entre eux, Sieur.

— Excellent. Va les chercher, s'il te plaît. Quel est donc le quatrième ?

— *Le Livre des Merveilles de Teur et de Ciel, Sieur*.

— De mieux en mieux – il en existe un exemplaire à deux rangées d'ici. Quand tu auras trouvé ces volumes, tu viendras nous rejoindre à l'endroit où ce jeune homme que nous avons déjà retenu trop longtemps, je le crains, est arrivé ici. »

Je voulus restituer le candélabre à Cyby, mais d'un signe, il me signifia de le garder et disparut en trottinant dans une allée étroite. Oultan s'avança à grands pas dans la direction opposée, se déplaçant avec autant de sûreté que s'il y voyait. « Je m'en souviens très bien, dit-il, la reliure est en cordouan brun, les tranches sont dorées, et on y trouve des gravures dues à Gwinoc, rehaussées d'encres de couleur passées à la main. Il est placé sur la troisième étagère à partir du bas, appuyé sur un gros *in-folio* dans une jaquette en toile verte – je crois bien qu'il s'agit de *La Vie des dix-sept Mégathériens,* de Blaithmaïc. »

Avant tout pour lui faire savoir que j'étais toujours auprès de lui (quoique son ouïe excessivement fine dût très certainement enregistrer le bruit de mes pas), je lui demandai : « De quoi parle-t-il, Sieur ? Le livre sur Teur et Ciel, veux-je dire.

— Comment, répondit-il, c'est tout ce que tu trouves à demander à un bibliothécaire ? Nous nous occupons des livres eux-mêmes, non de leur contenu. »

Je perçus une nuance d'amusement dans sa repartie. « Je crois que vous connaissez aussi le contenu de tous les livres qui se trouvent ici, Sieur.

— Oh que non. Mais Les Merveilles de Teur et de Ciel étaient un classique, il y a trois ou quatre siècles ; il rapporte les légendes les plus populaires des anciens temps. Celle qui m'a le plus intéressé concerne les Historiens ; elle parle d'une époque où il était possible de faire remonter les légendes jusqu'à des faits qui n'étaient pas tout à fait oubliés. Tu comprends le paradoxe, j'imagine : les légendes existaient-elles à l'époque en question ? Sinon, comment sont-elles nées ?

— Est-ce qu'elles parlent de serpents géants, de femmes qui pouvaient voler, Sieur ?

— Bien sûr, répondit Oultan, qui se baissa tout en parlant. Mais ces histoires ne figurent pas dans la légende des Historiens. » Il brandit triomphalement un petit volume relié d'un cuir tout craquelé. « Jette un coup d'œil là-dessus, jeune homme, et dis-moi si je n'avais pas raison ! »

Je posai le candélabre sur le sol et m'accroupis à côté de lui. Le livre que je tenais dans les mains était si vieux et raide, et sentait tellement le moisi, que j'aurais parié qu'on ne l'avait pas ouvert depuis plus d'un siècle ; la page de titre confirma cependant que le vieil homme pouvait à bon droit se vanter de sa mémoire. En caractères plus petits, un sous-titre annonçait : « Compilation faite d'après des sources imprimées des secrets universels, tellement anciennes que leur signification s'est obscurcie avec le temps. »

« Eh bien, demanda maître Oultan, avais-je raison ou non ? »

J'ouvris le livre au hasard et lus : «… au moyen de quoi il est possible de graver une image avec tellement d'habileté que si elle était détruite, on pourrait la retrouver enfouie dans l'un de ses fragments – dans n'importe lequel de ses fragments. » Je suppose que c'est le mot « enfouie » qui évoqua dans mon esprit les événements dont j'avais été le témoin au cours de la nuit où

j'avais reçu le chrisos : « Maître, répondis-je, vous êtes prodigieux.

— Non, mais je me trompe rarement.

— Vous me comprendrez mieux que quiconque, Maître, quand je vous dirai que je me suis permis de lire quelques lignes dans ce livre. Vous avez certainement entendu parler des mangeurs de cadavres. Je me suis laissé dire que le fait de dévorer la chair d'un mort, si l'on y ajoute l'effet de certains polychrestes, permet d'en revivre l'existence.

— C'est manquer de sagesse que de trop en savoir sur ce genre de pratiques, murmura l'archiviste comme pour lui-même. Et cependant, si je m'arrête à l'idée de partager l'esprit d'historiens comme Loman ou Hermas…» Sans doute était-il aveugle depuis tant d'années qu'il en avait oublié combien l'expression de nos visages pouvait trahir nos sentiments les plus profonds et les révéler. Celle que je vis sur le sien à la lueur du candélabre traduisait un désir tellement puissant, que, par simple décence, je me sentis obligé de détourner les yeux ; mais sa voix était toujours aussi calme et gardait son timbre de cloche, ample et solennel. « D'après ce que j'ai lu autrefois, néanmoins, tu as raison, quoique je ne me souvienne pas que cette question soit évoquée dans le livre que tu tiens.

— Maître, repris-je, je vous donne ma parole que je ne vous soupçonne nullement d'une chose pareille. Mais pourriez-vous répondre à cette question : si deux personnes violent ensemble une tombe, que l'une prenne par exemple la main droite et l'autre la gauche, est-ce que celui qui mange la droite ne connaîtra que la moitié de la vie du mort, tandis que l'autre connaîtra l'autre moitié ? Et si c'est le cas, que se passe-t-il s'il se présente un troisième comparse et qu'il dévore un pied ?

— Quel dommage que tu sois bourreau, dit Oultan. Tu aurais pu faire un excellent philosophe. Non, pour autant que je comprenne ce sujet diabolique, chacun possède la vie en entier.

— Dans ce cas, toute la vie d'un homme se trouve concentrée dans sa main droite comme dans sa main gauche, et dans chacun de ses doigts, aussi ?

— Je crois que chacun des participants doit consommer plus d'une bouchée pour arriver au résultat souhaité. Cependant, je

suppose qu'au moins en théorie, ce que tu avances est juste. Toute la vie d'une personne se retrouve dans l'un de ses doigts. »

Nous avions repris le chemin emprunté à l'aller ; mais comme le passage était beaucoup trop étroit pour que nous puissions avancer de front, je marchais maintenant devant lui en tenant le candélabre – si bien qu'un étranger qui nous aurait vus se serait imaginé que j'éclairais le chemin pour lui. « Mais, Sieur, dis-je, comment cela est-il possible ? Si l'on poursuit le même raisonnement, on en arrive à dire qu'une vie peut résider dans la moindre articulation de chaque doigt, et cela est sûrement impossible.

— Quelles sont les dimensions d'une vie d'homme ? demanda Oultan.

— Je n'ai aucun moyen de le savoir ; mais n'est-elle pas plus grande qu'une petite articulation ?

— Tu la vois à son début et tu en attends beaucoup. Moi, qui la considère à partir de sa fin, je sais combien elle est insignifiante. J'imagine que c'est pour cette raison, d'ailleurs, que des créatures dépravées consomment la chair de cadavres : elles en veulent davantage. Laisse-moi te poser une question à mon tour. Sais-tu qu'un fils peut ressembler à son père d'une manière frappante ?

— Je l'ai entendu dire, en effet. Et je le crois », répondis-je. Je ne pus m'empêcher de penser aux parents que j'avais eus et ne connaîtrais jamais.

« Tu admettras donc qu'il est possible, si un fils ressemble fortement à son père, qu'un type de visage donné puisse se répéter pendant plusieurs générations. Autrement dit, si un fils ressemble à son père et que son propre fils lui ressemble, et si le fils de son fils lui ressemble, l'arrière-petit-fils au bout du compte, ressemblera à son arrière-grand-père.

— Oui.

— Et cependant, le germe qui a donné naissance à chacun d'eux était contenu dans une drachme d'un liquide colloïdal ; s'ils n'en proviennent pas, quelle est leur origine ? »

J'étais incapable de répondre à cette question et continuai à marcher, plongé dans la plus grande perplexité. Nous

regagnâmes bientôt la porte par laquelle nous étions passés pour gagner les étages inférieurs de la bibliothèque. Cyby s'y trouvait déjà, avec les autres livres mentionnés dans la lettre de maître Gurloes. Je les lui pris, saluai Maître Oultan, et je me trouvai très soulagé de quitter enfin l'atmosphère étouffante qui régnait entre les rayonnages. Il m'arriva de retourner à nouveau dans les étages supérieurs de cette partie de la Citadelle, mais jamais dans cette cave sépulcrale, et d'ailleurs je ne le souhaitais pas.

L'un des trois volumes apportés par Cyby était aussi grand que le dessus d'une petite table ; il faisait bien une coudée de large pour une petite aune de hauteur. D'après les armes qui figuraient sur sa couverture en saffian de maroquin, on pouvait penser qu'il s'agissait de l'histoire de quelque noble famille. Les autres livres étaient beaucoup plus petits. L'un d'eux, relié de vert, à peine plus grand que ma main et guère plus épais que mon index, se révéla être une compilation de pensées dévotes, illustrée d'images évoquant des émaux et représentant des pantocrateurs et des hypostases ascétiques, auréolés de noir et habillés de robes serties de joyaux. Je m'arrêtai un moment pour les regarder auprès d'une fontaine à sec, dans un petit jardin oublié qu'inondait un pâle soleil d'hiver.

Mais au moment où je m'apprêtais à ouvrir l'un des autres volumes, j'eus ce sentiment d'être pressé par le temps qui est peut-être ce qui nous montre le mieux que nous avons quitté l'enfance. Cela faisait déjà deux bonnes veilles que je m'étais absenté de la tour Matachine pour une simple commission, et la lumière n'allait pas tarder à baisser. Je rassemblai les livres et me précipitai – quoique sans le savoir encore – vers ce qui allait être ma destinée, c'est-à-dire en fin de compte moi-même, en la personne de la châtelaine Thècle.

7

La traîtresse

Il était déjà l'heure d'apporter leurs repas aux compagnons de service dans les cachots, et la tâche m'en incombait. Drotte avait la responsabilité du premier niveau, mais je ne lui apportai son plateau qu'en dernier, car je voulais lui parler avant de remonter. La vérité était que ma tête bouillonnait de pensées engendrées par la visite que je venais de faire à l'archiviste et que je voulais lui en faire part.

Tout d'abord, je ne le trouvai pas. Je posai son plateau et les quatre livres sur sa table et criai son nom. Un moment plus tard, sa réponse me parvint d'une cellule peu éloignée. J'y courus aussitôt et regardai à travers le guichet grillagé, placé à hauteur d'yeux dans la porte. Drotte était penché sur la cliente, une femme d'âge moyen en très mauvais état, étendue sur sa couchette. Il y avait du sang sur le sol.

Il était trop occupé pour seulement tourner la tête. « Est-ce toi, Sévérian ?

— Oui ; j'ai apporté ton repas, ainsi que des livres pour la châtelaine Thècle. Est-ce que je peux t'aider ?

— Non, c'est inutile. Elle vient d'arracher ses pansements pour se faire saigner à mort, mais j'ai pu intervenir à temps. Laisse mon plateau sur la table, veux-tu ? Tu pourrais en revanche faire passer ceux des clients pour moi, si tu as une minute. »

J'hésitai. Les apprentis, en principe, ne doivent pas s'occuper des personnes confiées à la garde de la guilde.

« N'aie donc pas peur ! Tout ce que tu as à faire est de pousser les plateaux à travers la fente.

— Il y a aussi les livres.

— Tu n'auras qu'à les glisser dans la fente, eux aussi. » Je l'observai encore un instant tandis qu'il s'affairait à panser la femme, dont le visage était livide ; puis je m'éloignai, trouvai les plateaux qui n'avaient pas encore été distribués et entrepris de faire comme il me l'avait dit. La plupart des clients qui se trouvaient dans les cellules avaient encore assez de force pour se lever et se saisir du plateau que je leur passais. Pour les autres, je me contentai de le poser devant la porte, laissant à Drotte le soin de les porter lui-même à l'intérieur des cellules, un peu plus tard. Je vis plusieurs femmes d'apparence aristocratique, mais aucune ne me parut pouvoir être identifiée comme la châtelaine Thècle, une exultante qui venait à peine d'arriver et qui, du moins pour l'instant, devait être traitée avec déférence.

Elle se trouvait, comme j'aurais dû le deviner, dans la dernière cellule. Au mobilier habituel, composé d'une table, d'une chaise et d'un lit, avait été ajouté un tapis ; en outre, à la place des haillons régulièrement attribués par la guilde, elle portait une robe blanche avec d'amples manches. L'extrémité de ces manches et le bas de la robe étaient maintenant fort sales, mais le vêtement avait conservé une grande élégance, qui me le rendait tout aussi étranger qu'il était déplacé dans cette cellule. Lors de cette première fois où je la vis, elle était en train de faire de la broderie, à la lueur d'une bougie dont l'éclat était augmenté par un réflecteur en argent ; sans doute sentit-elle mon regard peser sur elle. J'aimerais pouvoir dire, maintenant, que l'expression de son visage était dépourvue de frayeur, mais ce serait faux. Bien que presque parfaitement cachée, on pouvait y lire de la terreur.

« Tout va bien, dis-je aussitôt. J'apporte votre repas. »

Elle inclina la tête en me remerciant, puis se leva et vint jusqu'à la porte. Elle était encore plus grande que je ne l'aurais cru, et c'est tout juste si elle pouvait se tenir droite dans la petite cellule. Bien que son visage fût plutôt triangulaire qu'en forme de cœur, il me rappela celui de la femme qui avait accompagné Vodalus à la nécropole. Peut-être cela tenait-il à ses grands yeux

violets aux paupières ombrées de bleu, ou encore à sa chevelure noire, qui, formant un V prononcé sur son front, évoquait plus ou moins le capuchon d'un manteau. Quelle qu'ait été la raison, je l'aimai sur-le-champ – ou du moins je l'aimai dans la mesure où un jeune sot est capable d'aimer. Mais comme je n'étais qu'un jeune sot, je ne m'en doutais même pas.

Sa main blanche, froide, légèrement moite et incroyablement étroite, effleura la mienne au moment où elle se saisit du plateau. « Ce n'est qu'un repas ordinaire, lui dis-je. Je crois que vous pourriez obtenir quelque chose de mieux si vous le demandiez.

— Vous ne portez pas de masque, répondit-elle. Votre visage est le premier que je vois depuis que je suis ici.

— Je ne suis qu'un apprenti. Je ne recevrai mon masque que l'année prochaine. »

Elle sourit, et j'éprouvai la même émotion que lorsque je m'étais retrouvé dans l'Atrium du Temps, et que j'avais été conduit dans une pièce où il faisait bon et où l'on m'avait offert de la nourriture. Elle avait de petites dents fines et très blanches que découvrait une grande bouche. Ses yeux, tous deux aussi profonds que la citerne dans le sous-sol de la tour de la Cloche, illuminaient son sourire.

« Je suis désolé, la coupai-je. Je ne vous ai pas écoutée. »

Son sourire rayonna à nouveau, et elle inclina son délicieux visage sur le côté. « Je vous disais combien j'étais heureuse de voir votre visage, je vous demandais si c'était vous qui, à l'avenir, m'apporteriez mes repas, et comment s'appelle ce qu'il y a sur ce plateau.

— Non, non, ce ne sera pas moi. Seulement aujourd'hui, parce que Drotte est occupé. » J'essayai de me souvenir de quoi était composé son repas, car, à travers la grille du guichet, je ne pouvais pas voir le plateau qu'elle avait posé sur la petite table. J'avais beau me creuser la cervelle, impossible de me le rappeler. Je finis par lui dire maladroitement : « Il vaudrait probablement mieux manger ce qu'il y a. Mais je crois que vous pourriez avoir mieux en demandant à Drotte.

— Pourquoi donc ? J'ai bien l'intention de tout manger. Les gens avaient l'habitude de me faire des compliments sur ma

silhouette élancée, mais croyez-moi, j'ai autant d'appétit qu'un loup. » Elle reprit le plateau et me le tendit, comme si elle avait compris que j'aurais besoin de toute l'aide possible pour en dévoiler les mystères.

« Il y a des poireaux, châtelaine, dis-je. Ces choses vertes. Les petits pois bruns sont des lentilles. Et ça, c'est du pain.

— Châtelaine ? Inutile de faire tant de cérémonies. Vous êtes mon geôlier, et vous pouvez m'appeler comme vous voulez. » Il y avait une nuance d'amusement dans ses grands yeux profonds, maintenant.

« Je ne désire pas vous insulter, répondis-je. Préférez-vous que je vous appelle autrement ?

— Appelez-moi donc Thècle ; c'est mon nom. Les titres sont faits pour les situations officielles et les noms pour celles qui ne le sont pas – et ce ne peut être davantage le cas ici. J'imagine que les choses se passeront aussi avec un certain formalisme, lorsque je recevrai mon châtiment ?

— C'est en effet habituellement le cas pour les exultants.

— Je suppose qu'il y aura également un exarque, dans la mesure où vous le laisserez entrer, dans son costume constellé de taches écarlates. Et quelques autres, sans doute – le starets Egine, peut-être. Êtes-vous certain que ceci est bien du pain ? » Elle toucha la tranche de l'un de ses doigts effilés, si blanc que j'imaginai un instant que le pain allait le salir.

« Absolument, dis-je. La châtelaine a certainement déjà dû manger du pain auparavant ?

— Pas comme celui-ci. » Elle prit la tranche, qui était fort mince, et en arracha un morceau d'un coup de dents, vif et net. « Ce n'est pas si mauvais, après tout. Vous dites que je pourrais avoir droit à une meilleure nourriture, si j'en fais la demande ?

— C'est ce que je crois, châtelaine.

— Thècle. J'ai réclamé des livres, au moment où je suis arrivée, il y a deux jours. Mais je ne les ai pas encore eus.

— C'est moi qui les ai ; ils sont ici. » Je courus jusqu'à la table de Drotte, ramassai les ouvrages et glissai le plus petit d'entre eux par la fente.

« C'est merveilleux ! Et les autres ?

— Il y en a encore trois. » Le livre à couverture brune passa aussi facilement par la fente, mais les deux autres, le vert et le gros *in-folio* aux armoiries, se révélèrent trop épais. « Drotte viendra plus tard ouvrir la porte et vous les donnera, dis-je.

— Ne pouvez-vous le faire ? C'est affreux de les apercevoir à travers ce guichet et de ne pas même pouvoir les toucher.

— Officiellement, je n'ai même pas le droit de vous apporter votre plateau ; c'est le travail de Drotte.

— Cependant, vous l'avez fait. En outre, c'est vous qui m'avez apporté ces livres. Votre rôle n'est-il pas de me les remettre ? »

Je n'avais que de faibles arguments à lui opposer, sachant qu'en principe, elle avait raison. Le règlement appliqué aux apprentis, lorsqu'ils travaillent à l'étage des cachots, avait pour but d'empêcher les évasions ; mais je savais qu'en dépit de sa taille, cette mince jeune femme n'était pas en mesure de me maîtriser, et que, même si elle y arrivait, elle n'avait pratiquement aucune chance de sortir de notre donjon. J'allai jusqu'à la porte de la cellule dans laquelle Drotte était encore occupé à soigner la cliente qui avait voulu s'ôter la vie et revins avec ses clefs.

Quand je me retrouvai devant elle, la porte de sa propre cellule fermée à double tour dans mon dos, je fus incapable d'articuler un son. Je posai les livres sur la table, entre le chandelier et le plateau ; c'est à peine s'il y avait assez de place. Cela fait je restai debout à attendre, sachant que j'aurais dû sortir, mais incapable de bouger.

« Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? »

Je me mis sur le lit, lui laissant la chaise.

« Si nous nous trouvions dans mon appartement, au Manoir Absolu, je pourrais vous offrir quelque chose de plus confortable. Malheureusement, vous ne m'avez jamais rendu visite lorsque j'y demeurais. »

Je secouai la tête.

« À part ce qu'il y a sur le plateau, je n'ai pas le moindre rafraîchissement à vous offrir. Aimez-vous les lentilles ?

— Je ne les mangerai pas, châtelaine. Il va bientôt être l'heure de souper pour moi, et c'est tout juste s'il y en a assez pour vous.

— C'est exact. » Elle prit un poireau, et comme si elle n'avait aucune idée de la manière d'en disposer, elle l'engloutit à la manière d'un bateleur de foire avalant une vipère. « Et qu'avez-vous au menu ?

— Des poireaux, des lentilles, du pain et du ragoût de mouton.

— Ah, les bourreaux ont droit au mouton ; c'est là qu'est la différence. Et quel est donc votre nom, maître bourreau ?

— Sévérian. Mais c'est inutile, châtelaine. Cela ne servira à rien. »

Elle sourit. « Qu'est-ce qui est inutile ?

— D'essayer de gagner mon amitié. Je ne pourrais jamais vous rendre la liberté. Je ne le ferais pas, fussiez-vous la seule amie que j'eusse au monde.

— Je n'ai pas pensé que vous le pourriez, Sévérian.

— Dans ce cas, pourquoi prendre la peine d'engager la conversation avec moi ? »

Elle soupira et toute trace de joie s'évanouit de son visage, comme disparaît de la pierre le rayon de soleil auquel un mendiant tente de se réchauffer. « À qui d'autre pourrais-je parler ? Il est bien possible que ce soit avec vous seul, Sévérian, que j'aie l'occasion de le faire – pendant quelques jours ou quelques semaines – avant de mourir. Je sais ce que vous pensez : si j'étais de retour dans mon appartement, je ne vous jetterais même pas un regard. Mais vous vous trompez. On ne peut parler avec tout le monde car il y a trop de monde ; mais la veille même du jour où j'ai été arrêtée, j'ai bavardé un moment avec l'homme qui tenait ma monture. Je lui ai adressé la parole parce que je devais attendre, bien entendu, mais il a dit quelque chose qui m'a intéressée.

— Vous ne me reverrez plus ; c'est Drotte qui vous apportera vos repas.

— Et non vous ? Demandez-lui la permission de le faire. » Elle prit mes mains dans les siennes ; elles étaient glacées.

« J'essayerai, répondis-je.

— Faites-le. Essayez. Dites-lui que je veux une nourriture meilleure que celle-ci, et que ce soit vous qui me serviez – non,

attendez, je le lui demanderai moi-même. De qui prend-il ses ordres ?

— De maître Gurloes.

— Je vais dire à l'autre – c'est bien Drotte, n'est-ce pas ? – que je veux lui parler. Vous avez raison, il faudra qu'ils le fassent. L'Autarque peut tout aussi bien me faire relâcher, ils ne savent pas. » Ses yeux lançaient des éclairs.

« Je vais dire à Drotte que vous voulez le voir dès qu'il sera libre », dis-je en me levant.

« Attendez. N'allez-vous pas me demander pourquoi je suis enfermée ici ?

— Je sais très bien pourquoi vous êtes ici, répliquai-je en refermant la porte. Pour être torturée, en fin de compte, comme les autres. » La chose était cruelle à dire, et je la lâchai sans y réfléchir, comme font les jeunes gens, simplement parce que c'était ce qui m'était venu à l'esprit. Rien n'était plus vrai, cependant, et en un sens je me sentis content, tout en tournant la clef dans la serrure, de l'avoir dit.

Nous avions déjà eu souvent des exultants comme clients.

La plupart d'entre eux, au moment de leur arrivée, se faisaient une idée assez juste de leur situation, comme c'était actuellement le cas pour la châtelaine Thècle. Mais après quelques jours passés sans avoir été mis à la question, l'espoir revenait contre toute raison, et ils commençaient à parler de leur libération prochaine : comment des amis et des parents allaient manœuvrer pour les faire sortir, et ce qu'ils feraient une fois libres.

L'un pensait à se retirer définitivement sur ses terres, renonçant à venir semer le trouble à la cour de l'Autarque. L'autre était volontaire pour prendre le commandement d'une escouade de lansquenets dans le Nord. Pendant cette période, les compagnons de service aux cachots entendaient toutes sortes d'histoires où il était question de chiens de chasse, de landes lointaines et de jeux exotiques inconnus partout ailleurs, se déroulant sous les ombrages d'arbres immémoriaux. Les femmes se montraient en général plus réalistes, mais elles aussi finissaient par parler d'amants très haut placés – qu'elles avaient pourtant congédiés des mois ou des années avant – et

qui ne les abandonneraient jamais, d'avoir un enfant ou d'en adopter un. On savait, quand elles commençaient à donner des noms à ces enfants qui ne naîtraient jamais, que la question de la garde-robe n'allait pas tarder à être abordée : elles allaient complètement la renouveler une fois sorties, les vieux vêtements seraient brûlés ; elles parlaient coloris, inventaient des modes nouvelles ou faisaient revivre les anciennes.

Puis venait le moment où, pour les hommes tout comme pour les femmes, ce n'était pas un compagnon qui se présentait avec le plateau du repas, mais maître Gurloes suivi de trois ou quatre acolytes auxquels venaient parfois s'ajouter un examinateur et un fulgurateur. J'aurais voulu empêcher la châtelaine Thècle de nourrir ce genre d'espérance, si cela m'était possible. J'accrochai les clefs de Drotte au clou habituel fiché dans le mur, et quand je passai devant la cellule où il était maintenant en train de nettoyer le sang répandu sur le sol, je lui dis que la châtelaine désirait lui parler.

Le surlendemain, maître Gurloes me faisait appeler. Je m'attendais à rester debout devant sa table, les mains derrière le dos, comme c'est la règle pour les apprentis ; mais il m'invita à m'asseoir, et, retirant son masque rehaussé d'or, il se pencha vers moi, d'une manière qui sous-entendait que nous avions quelque chose en commun, et impliquait des rapports amicaux.

« Il y a une semaine, ou un peu moins, je t'ai envoyé chez l'archiviste », dit-il.

J'acquiesçai.

« Il semble que tu aies donné toi-même les livres que tu avais rapportés à leur destinataire ; est-ce exact ? »

J'expliquai comment les choses s'étaient passées.

« Il n'y a rien à redire. Ne crois surtout pas que je vais t'infliger des corvées supplémentaires pour ce que tu as fait, et encore moins te coucher sur une chaise pour recevoir le fouet. Tu es presque un compagnon toi-même, maintenant – quand j'avais ton âge, j'étais chargé de lancer l'alternateur. Vois-tu, Sévérian, le problème est que cette cliente est très haut placée. » Sa voix râpeuse se fit confidentielle. « Elle a des relations au plus haut niveau. »

Je répondis que je comprenais.

« Il ne s'agit pas d'une simple famille d'écuyers. Son sang est des plus nobles. » Il se retourna, fouilla un moment dans le désordre qui régnait sur les étagères placées derrière sa chaise et finit par en sortir un livre de format ramassé. « As-tu la moindre idée du nombre de familles d'exultants qui existent actuellement ? Celles qui sont mentionnées dans cet ouvrage ont encore des représentants. J'imagine qu'une compilation de celles qui ont disparu formerait une véritable encyclopédie. J'en ai d'ailleurs fait disparaître quelques-unes moi-même. »

Il se mit à rire, et je ris avec lui.

« Environ une demi-page est consacrée à chacune d'entre elles. Et il y a sept cent quarante-six pages. »

D'un mouvement de tête, je fis signe que j'avais compris. « La plupart de ces familles n'ont personne à la cour : elles n'en ont pas les moyens, ou redoutent d'y être représentées. C'est la petite noblesse. En revanche, les grandes familles sont dans l'obligation d'y envoyer un des leurs ; l'Autarque exige d'avoir une concubine à sa merci au cas où elles se comporteraient mal. Cela dit, l'Autarque ne peut pas danser le quadrille avec cinq cents femmes. Elles sont peut-être une vingtaine à l'approcher vraiment. Les autres passent leur temps à bavarder entre elles, à danser, et le voient, à une distance d'une bonne dizaine de mètres, tout au plus une fois par mois. »

Je demandai, en m'efforçant de prendre un ton parfaitement détaché, si l'Autarque honorait véritablement toutes ses concubines.

Maître Gurloes se mit à rouler des yeux et porta l'une de ses mains énormes à sa mâchoire. « Eh bien, en fait, il y a les khaïbits, celles que l'on appelle les « femmes-ombres », qui sont des filles du commun ressemblant aux châtelaines. Je ne sais pas où ils les trouvent, mais, pour une question de décence, elles sont supposées prendre la place des autres. Bien entendu, elles ne sont pas aussi grandes. » Il pouffa. « J'ai bien dit prendre leur place : mais une fois allongées, leur taille doit avoir beaucoup moins d'importance. On dit cependant qu'il arrive assez souvent que les choses se passent exactement à l'envers, et qu'au lieu des femmes-ombres, ce soient les maîtresses elles-

mêmes qui remplissent leurs devoirs auprès de l'Autarque. Néanmoins, dans le cas de l'Autarque actuel – dont chaque acte, je peux le dire, est plus doux que le miel pour les bouches de cette honorable guilde, tâche de ne pas l'oublier –, d'après ce que j'ai cru comprendre, il n'y a guère de doute : il n'a jamais pris son plaisir avec aucune d'entre elles. »

Une sensation de soulagement m'envahit. « Je n'avais jamais entendu parler de tout cela, Maître. C'est très intéressant. »

D'une inclinaison de tête, maître Gurloes me fit comprendre qu'effectivement, c'était très intéressant, puis il se croisa les mains sur le ventre. « Il se peut qu'un jour tu te retrouves toi-même à la tête de cette guilde. C'est le genre de choses qu'il te faudra savoir. Quand j'avais ton âge, ou un peu moins peut-être, je me plaisais à imaginer que j'avais du sang d'exultant dans les veines ; c'est le cas pour certains d'entre nous, sais-tu. » Je fus frappé – mais ce n'était pas la première fois – par l'idée que maître Gurloes et maître Palémon devaient forcément savoir de quelles familles provenaient les apprentis et les compagnons les plus jeunes, puisqu'ils avaient, à l'origine, procédé à leur admission.

« Je ne puis dire si je suis un exultant ou non. Je crois avoir un physique de cavalier, et ma taille est plus élevée que la moyenne, en dépit d'une enfance qui fut très dure. Car les choses étaient plus dures, bien plus dures, crois-moi, il y a une quarantaine d'années.

— C'est ce que l'on m'a déjà dit, Maître. » Il poussa un soupir qui fit le même bruit sifflant que produit parfois un coussin de cuir lorsque l'on s'assoit dessus. « Mais, au fur et à mesure que le temps passait, j'en suis venu à comprendre que l'Incréé avait agi dans mon intérêt en m'attribuant un rôle dans notre guilde. J'ai dû amasser quelque mérite dans ma vie précédente, comme j'espère l'avoir fait dans celle-ci. »

Maître Gurloes resta silencieux, laissant son regard errer, à ce qu'il me semblait, sur le fouillis de papiers qui encombrait sa table, où se trouvaient les instructions des juges et les dossiers des clients. Finalement, au moment où j'étais sur le point de lui demander s'il avait quelque chose d'autre à me dire, il ajouta : « Depuis toutes ces années que je suis ici, je n'ai pas vu une

seule fois un membre de cette guilde mis à la question ; et il y en a eu plusieurs centaines, j'imagine. »

Je risquai ce lieu commun prétendant qu'il vaut mieux être un crapaud caché sous une pierre qu'un papillon écrasé par elle. « Dans notre guilde, nous sommes plus que des crapauds, je crois. J'aurais dû ajouter que bien qu'ayant vu passer quelque cinq cents exultants ou même davantage dans nos cachots, je n'avais jamais encore eu, jusqu'ici, la responsabilité d'une personne faisant partie du groupe des concubines les plus proches de l'Autarque.

— C'est donc le cas pour la châtelaine Thècle ? C'est du moins ce qu'il ressortait des propos que vous teniez il y a un instant. »

Il approuva de la tête ; mais son expression était sombre. « Le problème ne serait pas si grave si elle devait être mise tout de suite à la question, mais ce n'est pas le cas. Cela peut prendre des années. Ou peut-être ne jamais se produire.

— Vous pensez qu'elle pourrait être relâchée, Maître ?

— Elle n'est qu'un pion dans la partie d'échecs que l'Autarque joue avec Vodalus – oui, même moi je sais cela. En effet, sa sœur, la châtelaine Théa, a fui le Manoir Absolu pour devenir la maîtresse du proscrit. Il va y avoir marchandage à propos de Thècle pendant quelque temps au moins, et tant qu'il en sera ainsi, nous devons lui octroyer un régime de faveur ; mais pas trop cependant.

— Je vois », dis-je. J'étais au supplice de ne pas savoir ce que la châtelaine Thècle avait dit à Drotte, ni ce que ce dernier avait répété à maître Gurloes.

« Elle a demandé une meilleure nourriture, et j'ai pris des dispositions pour lui en procurer. Elle a également demandé de la compagnie, et quand nous lui avons répondu que les visites n'étaient pas autorisées, elle a insisté pour que l'un de nous, au moins, lui rende visite de temps en temps. »

Maître Gurloes s'arrêta et essuya son visage brillant du pan de son manteau. Je lui dis : « Je comprends. » Et en vérité, je me doutais bien de ce qu'il allait me répondre.

« Comme elle avait vu ton visage, elle t'a réclamé. Je lui ai promis que tu resterais assis près d'elle pendant ses repas. Je ne

te demande pas ton accord – non seulement parce que tu es placé sous mes ordres, mais aussi parce que je te sais loyal.

J'exige simplement que tu prennes bien soin de ne pas lui déplaire, mais de ne pas trop lui plaire non plus.

— Je ferai de mon mieux. » Je fus étonné par le calme de ma propre voix.

Maître Gurloes sourit comme si je venais de le soulager d'un grand poids. « Tu as la tête bien faite, Sévérian, quoique tu sois encore bien jeune. As-tu déjà été avec une femme ? »

Quand nous parlions entre apprentis, nous avions l'habitude d'inventer toutes sortes d'histoires sur ce sujet ; mais je n'étais pas avec mes camarades, en ce moment, et secouai négativement la tête.

« Tu n'as jamais été voir les sorcières ? Peut-être cela vaut-il mieux. Elles se sont occupées de ma propre instruction dans le commerce des chaleurs, mais je ne suis pas sûr que je leur enverrais maintenant quelqu'un de mon genre, tel que j'étais alors. Vraisemblablement, la châtelaine souhaite que quelqu'un vienne réchauffer son lit. Tu ne dois pas le faire. Une grossesse, dans son cas, n'aurait rien d'ordinaire ; elle risquerait de nous obliger à repousser sa mise à la question, et jetterait l'opprobre sur toute la guilde. Tu me suis bien ? »

J'acquiesçai de la tête.

« À ton âge, les garçons sont facilement troublés. Quelqu'un va t'emmener dans un endroit où de tels maux sont rapidement soignés.

— Comme vous voudrez, Maître.

— Comment ? Tu ne me remercies pas ?

— Merci, Maître », répondis-je.

Gurloes a été l'un des hommes les plus complexes que j'aie jamais connus, car il était un homme complexe qui tentait d'être simple. Mais pas vraiment simple : il se faisait une idée complexe de la simplicité. Tout comme un courtisan travaille à faire de lui-même un personnage brillant, impliqué partout, quelque chose à mi-chemin entre l'art du maître de danse et celui du diplomate – paré au besoin d'un parfum d'assassin – maître Gurloes s'était transformé en la créature parfaitement quelconque que s'attendaient à trouver les procureurs et les

huissiers lorsqu'ils s'adressaient au chef de notre guilde, alors que c'est bien la seule chose qu'un bourreau véritable ne puisse être. C'est pourquoi on sentait en lui une certaine tension ; bien que tous les différents aspects de la personnalité de Gurloes aient été conformes à ce qu'ils auraient dû être, ils ne s'ajustaient pas bien ensemble. Il buvait plus que de raison et était la proie de cauchemars – mais ceux-ci étaient le résultat de ses beuveries, comme si le vin, au lieu de verrouiller les portes de son esprit, les ouvrait en grand et le laissait tout pantelant, aux petites heures du matin, à guetter l'apparition d'un soleil tardant à se lever, qui seul chasserait les fantômes familiers de sa cellule, et lui permettrait de s'habiller avant d'aller distribuer les tâches quotidiennes aux compagnons. Il se rendait parfois au sommet de notre tour, à l'étage au-dessus des canons, et restait là, se parlant à lui-même et guettant à travers ses verres, qui passaient pour être plus durs que du silex, l'apparition des premiers rayons du soleil. Il était le seul dans toute notre guilde – et je n'excepte même pas maître Palémon – à ne pas craindre les forces qui se cachaient là-haut, ni les bouches invisibles qui s'adressaient parfois aux êtres humains ou parlaient entre elles, de tour à tour, ou de tour à donjon. Il aimait la musique, mais avait l'habitude de frapper le bras de son fauteuil et de taper du pied d'autant plus fort que le morceau lui plaisait, alors que les rythmes en étaient beaucoup trop subtils pour être marqués par une cadence simple. Il mangeait trop, mais aussi trop rarement, lisait quand il croyait que personne ne pouvait s'en apercevoir, et rendait visite à certains de nos clients, dont un au troisième niveau, avec lesquels ils parlaient de choses qu'aucun de ceux qui, parmi nous, écoutaient à la porte, ne parvenait à comprendre. Il avait un regard éclatant, plus brillant que celui de n'importe quelle femme. Il avait un défaut de prononciation qui le faisait trébucher sur des mots comme *ulcérer, salpinx* et *bordereau*. Je ne me sens pas capable de décrire en quel piteux état je l'ai trouvé, lorsque, récemment, je suis retourné à la Citadelle, ni comme il est maintenant.

8

L’interlocuteur

C’est le jour suivant que, pour la première fois, j’apportai son souper à Thècle. Je demeurai auprès d’elle le temps d’une veille, au cours de laquelle Drotte vint fréquemment jeter un coup d’œil à travers le guichet. Nous jouâmes à différents jeux fondés sur les mots où elle se révéla bien supérieure à moi, puis au bout d’un moment, nous en vînmes à parler de ces choses qui, selon ceux qui en sont revenus, se trouvent au-delà de la mort ; elle me raconta ce qu’elle avait lu à ce sujet dans le plus petit des livres que je lui avais apportés – non seulement le point de vue orthodoxe des hiérophantes, mais aussi différentes théories excentriques et hérétiques.

« Lorsque je serai libre, dit-elle, je fonderai ma propre secte. Je dirai à tout le monde que la sagesse m’en a été révélée au cours de mon séjour chez les bourreaux ; c’est quelque chose qui les frappera.

— Et quel sera votre enseignement ?

— Qu’il n’y a pas d’agathodémon ni de vie après la mort. Que, dans la mort, l’esprit s’évanouit comme dans le sommeil, mais un peu plus, cependant.

— Mais à qui allez-vous attribuer de telles révélations ? »

Elle secoua la tête, puis posa son menton pointu dans le creux de sa main ; la pose mettait en valeur, admirablement, la ligne gracieuse de son cou. « Je n’ai pas encore décidé. À un ange de glace, peut-être ; ou à un fantôme. Qu’en pensez-vous ?

— Mais cela n’est-il pas contradictoire ?

— Justement. » Sa voix trahissait tout le plaisir que ma question lui avait causé. « C'est dans cette contradiction que se trouvera tout l'attrait de la nouvelle croyance. On ne peut pas fonder une théologie inédite sur le Néant, et il n'y a pas de fondation plus sûre qu'une contradiction. Pensez à celles qui, par le passé, ont connu le plus de succès ; elles prétendaient par exemple que leurs divinités étaient les maîtresses de tous les univers, ce qui ne les empêchait pas d'avoir besoin de grands-mères pour les défendre, comme des enfants effrayés par le caquet des volailles. Ou encore que l'autorité qui s'abstenait de punir qui que ce soit tant qu'il existait une chance de s'amender, finirait par punir tout le monde quand plus personne n'aurait la possibilité de s'améliorer.

— Tout cela est trop compliqué pour moi, répondis-je.

— Mais non, pas du tout. Je vous crois aussi intelligent que la plupart des jeunes gens. Mais j'imagine que vous autres, les bourreaux, n'avez pas de religion. Vous fait-on abjurer quelque chose ?

— Absolument pas. Nous avons une patronne céleste et nous devons observer certains rites, tout comme n'importe quelle autre guilde.

— Ce n'est pas notre cas », dit-elle. Pendant un moment, elle parut méditer sur cette question. « Seules les guildes ont des patrons et des rites, ainsi que l'armée, qui est une sorte de guilde ; nous ne nous porterions pas plus mal, je crois, si nous en avions une également. Toujours est-il que tous les jours de fête et toutes les nuits de vigiles sont devenus prétexte à spectacle, des occasions de porter de nouvelles robes. Aimez-vous celle-ci ? » Elle se leva et étendit les bras pour bien me faire voir son vêtement souillé.

« Elle est très jolie, risquai-je. La broderie, en particulier, ainsi que la façon dont les petites perles sont cousues dessus.

— C'est tout ce que j'ai ici ; je portais cette robe quand j'ai été arrêtée. En réalité, c'est une robe pour dîner ; elle se porte à partir de la fin de l'après-midi jusqu'au début de la soirée proprement dite. »

Je lui dis avoir la certitude que maître Gurloes lui en procurerait d'autres si elle en faisait la demande.

« Je l'ai déjà fait, et il m'a dit qu'il avait envoyé quelqu'un au Manoir Absolu pour les prendre, mais son messager fut incapable de le trouver. Cela signifie que le Manoir Absolu tente de se convaincre que je n'existe pas. De toute façon, il est bien possible que tous mes vêtements aient été expédiés à notre château, dans le Nord, ou dans l'une de nos villas. Il m'a promis que son secrétaire écrirait partout pour moi.

— Savez-vous qui l'on a envoyé ? lui demandai-je. Le Manoir Absolu doit presque avoir la taille de notre Citadelle, et j'aurais cru impossible à quiconque de le manquer.

— Tout au contraire, rien n'est plus facile. Étant donné que l'on ne peut pas le voir, il peut tout aussi bien se trouver sous vos yeux sans que vous le sachiez, à moins d'avoir de la chance. En outre, comme les routes sont fermées, il leur suffit de passer à leurs espions la consigne de donner de faux renseignements à telle ou telle personne – et ils ont des espions partout. »

J'entrepris de lui demander comment il se faisait que le Manoir Absolu, que je m'étais toujours imaginé comme un immense palais aux tours scintillantes et à coupoles, puisse être invisible. Mais Thècle pensait déjà à tout autre chose, caressant un bracelet en forme de kraken, un kraken dont les tentacules s'enroulaient sur la chair blanche de son bras ; ses yeux étaient deux émeraudes taillées en cabochon. « J'ai été autorisée à le garder ; il a beaucoup de valeur. Il est en platine, et non en argent. J'ai été surprise.

— On ne peut soudoyer personne, ici.

— On pourrait le vendre, à Nessus, pour acheter des vêtements. Est-ce que des amis à moi ont tenté de me voir ? Le savez-vous, Sévérian ? »

Je secouai la tête. « On ne les laisserait même pas entrer.

Je comprends, mais quelqu'un pourrait essayer… Savez-vous que la plupart des gens, au Manoir Absolu, ignorent l'existence de cet endroit ? Je vois que vous ne me croyez pas !

— Vous voulez dire qu'ils ne connaissent même pas la Citadelle ?

— Quand même pas ; ils savent qu'elle se trouve là. Certains de ses quartiers sont ouverts à tout le monde, et de toute façon, il est impossible de ne pas en voir les tours lorsqu'on se rend

dans la partie méridionale de la ville active, quelle que soit la rive du Gyoll sur laquelle on se tient. » Elle frappa de la main la paroi métallique de sa cellule. « C'est cela qu'ils ignorent – ou du moins beaucoup d'entre eux nieraient son existence encore à notre époque. »

Elle était une grande, une très grande châtelaine, et j'étais, moi, quelque chose de plus bas qu'un esclave (du moins aux yeux des gens du commun qui ne comprennent pas véritablement la fonction de notre guilde). Cependant, quand le temps se fut écoulé et que Drotte vint frapper sur la porte sonore, c'est moi qui me suis levé, ai quitté la cellule et me suis bientôt retrouvé dans l'air pur du soir, alors que Thècle restait en bas, à écouter les gémissements et les cris poussés par les autres. (Bien que sa cellule fût à quelque distance de la cage d'escalier, elle pouvait entendre les ricanements en provenance du troisième niveau quand personne ne parlait avec elle.)

Cette nuit-là, dans notre dortoir, je demandai si quelqu'un savait le nom du compagnon envoyé par maître Gurloes à la recherche du Manoir Absolu. Personne n'en avait la moindre idée, mais ma question souleva une discussion animée. Alors qu'aucun de ces garçons n'avait vu l'endroit, ni même parlé avec quelqu'un qui l'aurait visité, ils avaient tous entendu rapporter des anecdotes. La plupart faisaient état de richesses fabuleuses – des services en or, des couvertures de selle en soie et toutes sortes de choses de ce genre. Les descriptions de l'Autarque étaient plus intéressantes, mais il aurait fallu qu'il fut un monstre ou presque si toutes étaient vraies ; on disait qu'il était grand quand il était debout, mais d'une taille ordinaire quand il était assis ; qu'il était âgé, jeune, que c'était une femme déguisée en homme et tout à l'avenant. Les histoires qui couraient sur son vizir, le célèbre père Inire, étaient encore plus fantastiques ; il ressemblait à un singe et était l'homme le plus vieux du monde.

Nous venions à peine de commencer d'échanger ces récits avec ardeur, lorsqu'on frappa à la porte. Le plus jeune des apprentis alla ouvrir, et je vis apparaître Roche. Il ne portait pas

les culottes et le manteau de fuligine conformément au statut qu'il avait dans la guilde, mais un pantalon, une chemise et une veste ordinaires, quoique neufs et à la dernière mode. Il m'appela d'un geste, et quand je fus à la porte, me fit signe de le suivre.

Après avoir descendu quelques marches en silence, il me dit : « Je crains bien d'avoir fait peur au petit. Il ne sait pas qui je suis.

— Pas dans cette tenue, en tout cas, répondis-je. Il t'aurait reconnu si tu avais porté les mêmes vêtements que d'habitude. »

Cette réflexion l'amusa et il se mit à rire. « Imagine-toi que cela me fait tout drôle de venir frapper à cette porte. Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ? – le dix-huit… cela fait trois semaines, maintenant. Et comment vont tes affaires ?

— Assez bien.

— On dirait que tu as la bande bien en main. Eata est ton second, n'est-ce pas ? Il ne pourra pas être compagnon avant quatre ans, si bien qu'il sera capitaine trois ans, après toi. C'est excellent pour lui d'accumuler de l'expérience auparavant, et je suis désolé, maintenant, que tu n'aies pas pu en acquérir davantage avant d'assumer cette responsabilité. J'étais en travers de ton chemin, mais à l'époque, je ne m'en suis jamais douté.

— Dis donc, Roche, où allons-nous ?

— Eh bien, tout d'abord jusqu'à ma cellule pour que tu t'y habilles. Te tarde-t-il toujours de devenir toi-même un compagnon, Sévérian ? »

Ces derniers mots furent lancés par-dessus son épaule, tandis que nous descendions vivement l'escalier l'un derrière l'autre, et il n'attendit même pas la réponse.

Mon costume était très semblable au sien, quoique dans des coloris différents, et nous avions en outre chacun une cape et un chapeau. « Tu ne vas pas tarder à les apprécier, remarqua-t-il tandis que je finissais de m'habiller. Il fait froid dehors et il commence à neiger. » Il me tendit une écharpe et me dit de retirer mes vieilles chaussures pour mettre une paire de bottes à la place.

« Mais ce sont des bottes de compagnon, protestai-je. Je n'ai pas le droit d'en porter.

— Allons ! Pourquoi hésiter ? Tout le monde porte des bottes noires ; personne ne fera attention. Est-ce qu'elles te vont ? »

Comme elles étaient un peu trop grandes, il me fit enfiler une paire de chaussettes supplémentaire.

« Bon. En principe, c'est moi qui dois garder la bourse, mais comme il est possible que nous soyons séparés, il vaudrait mieux que je te laisse quelques asimis. » Il fit tomber les pièces dans la paume de ma main. « Fin prêt ? Allons-y. Je voudrais ne pas rentrer trop tard pour pouvoir dormir un peu, si c'est possible. »

Nous quittâmes la tour, et, engoncés dans nos vêtements bizarres, nous contournâmes le donjon des Sorcières afin de rejoindre l'allée couverte, qui, au-delà du Martello, donne sur la cour dite « démolie ». Roche avait raison : il commençait à neiger, et des flocons duveteux, aussi gros que l'extrémité de mon pouce, voltigeaient paresseusement, descendant avec une telle lenteur que l'on aurait dit qu'ils tombaient depuis des années. Il n'y avait pas un souffle de vent, et nous pouvions entendre distinctement le craquement émis par nos bottes à chaque pas que nous faisions sur ce nouveau et délicat déguisement d'un monde familier.

« Tu as de la chance, me dit Roche. Je ne sais pas comment tu as obtenu cela ; en tout cas je te remercie.

— Obtenu quoi ?

— Une promenade jusqu'à l'Échopraxie et une femme pour chacun de nous. Je sais que tu es au courant – maître Gurloes m'a dit qu'il t'avait averti.

— J'avais oublié, et de toute façon, je n'étais pas sûr qu'il parlait sérieusement. Allons-nous faire le chemin à pied ? Ce doit être assez loin.

— Pas autant, probablement, que tu te l'imagines ; mais, comme je te l'ai dit, nous sommes en fonds. Nous trouverons des fiacres à la Porte amère. Il y en a toujours. Les gens vont et viennent en permanence, d'une façon dont on n'a pas idée dans notre petit coin. »

Pour soutenir la conversation, je lui racontai ce que la châtelaine Thècle m'avait dit : à savoir que beaucoup de gens, au Manoir Absolu, ne savaient même pas que nous existions.

« Je suis persuadé que c'est exact. Lorsqu'on est élevé au sein de la guilde, elle nous paraît être le centre de l'univers. Mais quand on atteint un certain âge – c'est ce que j'ai compris moi-même, et j'ai assez confiance en toi pour te le dire –, un genre de déclic se produit, on découvre que bien loin d'être le centre de l'univers, ce n'est en fin de compte qu'un métier bien payé mais impopulaire, qui nous est échu par hasard. »

Comme Roche l'avait prévu, il y avait des voitures, trois en tout, qui attendaient à la Cour démolie. L'une d'entre elles, ornée d'armoiries sur les portières et gardée par des valets en livrée de fantaisie, était le véhicule personnel d'un exultant, mais les deux autres étaient des fiacres, petits et sans décoration. Les rabats de leurs casquettes de fourrure descendus sur les oreilles, les cochers étaient rassemblés autour d'un petit feu qu'ils avaient allumé à même le pavé. Vue d'une certaine distance et à travers la neige qui tombait, la flambée paraissait bien chétive.

Roche agita un bras et cria quelque chose ; l'un des cochers sauta sur le siège de sa voiture, claqua son fouet et s'avança en notre direction dans un grincement de roues. Une fois à l'intérieur, je demandai à Roche si le conducteur savait qui nous étions, à quoi il répondit que nous n'avions qu'à jouer le rôle de deux Optimats qui venaient de traiter des affaires dans la Citadelle et s'apprêtaient à se rendre à l'Échopraxie pour passer une soirée de plaisir. « C'est tout ce qu'il a besoin de savoir ; le reste ne le regarde pas. »

Je me demandai alors si Roche avait plus d'expérience que moi-même pour ce qui était de ces plaisirs. Cela me sembla peu probable. Dans l'espoir de découvrir s'il s'était déjà rendu à l'endroit où nous allions, je lui demandai où se trouvait l'Échopraxie.

« Dans le Quartier algédonique. En as-tu entendu parler ? »

J'acquiesçai, et lui répondis que maître Palémon l'avait mentionné une fois comme l'un des plus anciens quartiers de la ville.

« Pas vraiment. Plus loin, vers le sud, il y a d'autres endroits qui sont encore plus vieux, mais réduits à l'état de ruines, et où ne vivent que les omophages. Autrefois, la Citadelle se dressait à quelque distance au nord de Nessus, le savais-tu ? »

Je secouai négativement la tête.

« La ville progresse lentement en remontant la rivière. Les écuyers et les Optimats veulent toujours avoir de l'eau pure – non pas qu'ils la boivent, c'est plutôt pour les étangs où ils élèvent des poissons et pour pouvoir se baigner, et faire du bateau. Et puis en outre, ceux qui vivent à trop grande proximité de la mer sont toujours un peu suspects. Si bien que les parties les plus basses, là où l'eau est la plus délétère, sont peu à peu abandonnées. Finalement, même la loi n'y est plus représentée, et ceux qui restent là n'osent même pas allumer un feu de peur de ce qui pourrait bien leur tomber dessus, alerté par la fumée. »

Par la fenêtre de la voiture, je regardais le spectacle de la rue. Nous venions de passer sous une porte qui m'était inconnue et que gardaient des soldats casqués ; mais nous étions toujours dans la Citadelle, et nous descendions une ruelle étroite entre deux rangées de croisées fermées de volets.

« Lorsqu'on est compagnon, on peut aller où l'on veut et quand on veut en ville, pourvu que l'on ne soit pas de service. »

Bien entendu, je savais déjà cela ; mais je demandai à Roche s'il trouvait agréable d'avoir cette possibilité.

« Pas exactement agréable… Je n'en ai encore profité que deux fois, pour dire la vérité. Non, pas agréable, mais intéressant. Les gens savent qui nous sommes, naturellement.

— Tu viens de dire que le cocher l'ignorait.

— Eh bien, il est probable qu'il l'ignore, en effet. Ces conducteurs de voitures parcourent Nessus en tous sens, et lui-même peut habiter n'importe où ; il se peut qu'il n'aille pas plus d'une fois par an dans la Citadelle. Mais les habitants du coin savent. Les soldats parlent. Eux sont toujours au courant et le disent toujours, c'est ce que tout le monde prétend. Ils peuvent porter leurs uniformes quand ils sortent.

— Toutes ces fenêtres sont noires. On dirait qu'absolument personne n'habite dans cette partie de la Citadelle.

— Tout rétrécit. On ne peut pas faire grand-chose. Moins de nourriture signifie moins de gens, jusqu'à ce que revienne le Nouveau Soleil. »

En dépit du froid, j'avais l'impression d'étouffer dans le fiacre. « Est-ce que c'est encore loin ? » demandai-je.

Roche pouffa.

— Tu es bien nerveux, on dirait.

— Pas du tout.

— Mais si, sûrement. Essaie de ne pas t'inquiéter. C'est normal. Ne t'inquiète pas d'être inquiet, si tu vois ce que je veux dire.

— Non, je suis parfaitement calme.

— Cela peut aller très vite, si tu préfères. Tu n'as pas besoin de parler à la femme si tu n'en as pas envie. Elle, ça lui est égal. Elle parlera, bien sûr, si tu le veux. C'est toi qui payes – en l'occurrence c'est moi, mais cela revient au même. Elle fera tout ce que tu voudras, dans des limites raisonnables. Si tu la frappes, avec les mains ou avec un instrument, cela te coûtera plus cher.

— Il y a des gens qui font cela ?

— Tu sais, il y a des amateurs. Je me doutais que tu n'en aurais pas envie, je ne pense pas que quiconque appartenant à la guilde le ferait, à moins d'être ivre. » Il fit une pause. « Ces femmes violent la loi ; elles ne peuvent se plaindre à personne. »

Dérapant de façon inquiétante, le fiacre quitta la ruelle pour pénétrer dans une autre, encore plus étroite, qui se dirigeait vers l'est non sans faire quelques crochets.

9

La Maison turquoise

Nous avions pour destination l'une de ces structures bourgeonnantes telles que l'on en voit seulement, du moins d'après ce que je crois savoir, dans les parties les plus anciennes de la ville. Tout un fouillis d'ailes en saillie avait poussé dans la plus grande confusion entre les bâtiments d'origine, illustrant les styles d'architecture les plus divers, avec des tours et des campaniles venus couronner ce qui n'était autrefois que de simples toits. Il avait davantage neigé dans ce quartier, à moins que la neige n'ait simplement continué à tomber pendant notre promenade en fiacre. Des masses toutes blanches, informes, encadraient un haut portique dont elles brouillaient les dimensions exactes, dessinaient des coussins sur les rebords des fenêtres, et, en posant un masque et des robes sur les cariatides de bois qui soutenaient le toit, semblaient nous promettre le silence, la sécurité et le secret.

De faibles lumières jaunes éclairaient les fenêtres les plus basses. Les ouvertures des étages étaient par contre toutes sombres. En dépit de l'épaisse couche de neige, quelqu'un de la maison avait dû entendre nos pas à l'extérieur. Ancienne et imposante, mais quelque peu délabrée, la porte s'ouvrit en grand avant même que Roche ait pu frapper. Nous entrâmes pour nous retrouver dans une petite pièce étroite conçue comme une boîte à bijoux, avec des murs et un plafond recouverts d'un capitonnage de satin bleu. Le personnage qui nous reçut portait des souliers à semelles épaisses et une robe jaune ; ses courts cheveux blancs, qui surmontaient un front

grand mais bombé, étaient soigneusement peignés en arrière, et son visage imberbe était parfaitement lisse. Comme je passai devant lui en franchissant le pas de la porte, j'eus l'impression de regarder à travers une fenêtre quand mon regard croisa le sien. Ses yeux auraient tout aussi bien pu être en verre, tant ils étaient polis et dépourvus de veines apparentes ; on aurait dit un ciel d'été par temps de sécheresse.

« Vous avez de la chance, dit-il en nous tendant à chacun un gobelet. Il n'y a personne ici ce soir, en dehors de vous. »

Roche répondit : « Je suis sûr que les filles se sentent toutes seules.

— Elles le sont… vous souriez ; je vois que vous ne me croyez pas, mais c'est pourtant vrai. Elles se plaignent lorsque trop de monde se présente, mais elles sont tristes si personne ne vient. Toutes vont essayer de vous fasciner cette nuit, vous allez voir. Quand vous serez partis, elles voudront pouvoir se vanter d'avoir été choisies – sans parler du fait que vous êtes tous les deux jeunes et beaux. » Il resta un instant silencieux, et, sans avoir l'air de l'observer vraiment, regarda Roche plus attentivement. « Vous êtes déjà venu ici, n'est-ce pas ? Je me souviens de vos cheveux roux et de votre teint coloré. Dans les bandes de terre étroites du Sud, très loin, on trouve une tribu sauvage qui a pour esprit du feu un personnage qui vous ressemble beaucoup. Quant à votre ami, il a un visage d'exultant… C'est ce que mes jeunes femmes préfèrent par-dessus tout. Je comprends pourquoi vous avez pensé à l'amener ici. » Sa voix aurait pu être celle d'un ténor léger d'homme, ou un contralto de femme.

Une autre porte s'ouvrit ; elle était ornée d'un vitrail qui représentait la Tentation. La pièce dans laquelle nous pénétrâmes nous parut – certainement à cause de l'étroitesse de celle que nous venions de quitter – plus spacieuse que ce que les limites du bâtiment pouvaient contenir. Le plafond élevé était festonné d'un tissu qui me sembla être de la soie blanche, lui donnant des allures de pavillon d'été. Deux des murs comportaient une colonnade purement ornementale, faite en réalité de pilastres semi-circulaires en léger relief par rapport au fond bleu, et dont les architraves n'étaient qu'une simple

moulure. Toutefois, tant que l'on restait dans le centre de la pièce, le trompe-l'œil était saisissant, et proche de la perfection.

À l'extrémité la plus éloignée de cette salle, face aux fenêtres, se trouvait une chaise à haut dossier ayant quelque chose d'un trône. Notre hôte s'y assit, et j'entendis presque aussitôt un tintement en provenance de l'intérieur de la maison ; installés sur des chaises plus petites, Roche et moi attendîmes silencieusement, tandis que se mourait le clair écho de la cloche. Aucun son ne provenait de l'extérieur, mais j'avais cependant l'impression de sentir la neige tomber. Le vin semblait vouloir m'aider à lutter contre le froid, et je finis de vider ma coupe en quelques gorgées. J'avais un peu la sensation d'attendre le début d'une cérémonie, dans notre chapelle en ruine, mais la chose me paraissait à la fois moins réelle et plus sérieuse.

« La châtelaine Barbéa », annonça notre hôte.

Une femme de haute taille entra. La dignité de son allure et la beauté, l'audace de ses superbes habits m'empêchèrent pendant un instant de prendre conscience qu'elle ne pouvait avoir guère plus de dix-sept ans. L'ovale de son visage était parfait, elle avait des yeux limpides, un nez petit et droit et une bouche minuscule dessinée de façon à paraître plus petite encore. Ses cheveux étaient si merveilleusement dorés que l'on aurait pu les prendre pour une perruque de fils d'or.

Elle vint se placer à deux pas devant nous et commença à tourner lentement sur elle-même, tout en prenant une multitude d'attitudes gracieuses. Je n'avais jamais encore vu, à l'époque, de danseuses professionnelles ; mais même maintenant, je ne crois pas en avoir admiré une seule qui ait été aussi belle qu'elle. Je suis incapable d'exprimer ce que je ressentis, tandis que je la contemplais dans cette pièce étrange.

« Toutes les beautés de la cour sont ici à votre disposition, dit notre hôte. Franchissant leurs murailles d'or, elles ont volé de nuit jusqu'à la Maison turquoise pour trouver, dans votre plaisir, la satisfaction de leur dépravation. »

Dans l'état semi-hypnotique où je me trouvais, je crus un instant que cette énormité était vraie, et avancée sérieusement. Je dis : « C'est certainement faux.

— Vous êtes venus prendre du plaisir, n'est-ce pas ? Si un rêve vient lui ajouter quelque chose, pourquoi le bouder ? » Pendant ce temps, la jeune femme aux cheveux d'or continuait sa danse hiératique et dépourvue d'accompagnement. Le temps passait.

« Vous plaît-elle ? demanda notre hôte. La choisissez-vous ? » J'étais sur le point de dire – ou plutôt de crier, tant tout ce que j'avais pu rêver d'une femme venait de se matérialiser sous mes yeux – que je la voulais, mais avant que je reprenne mon souffle, Roche était intervenu. « Nous aimerions en voir d'autres », dit-il. La jeune femme mit aussitôt fin à sa danse, fit une révérence, et quitta la pièce.

« Bien entendu, vous pouvez en avoir plusieurs, séparément ou ensemble, si vous le désirez ; nous avons quelques très grands lits. » De nouveau, la porte s'ouvrit. « La châtelaine Gracia. »

Si différente qu'elle parût à première vue, elle me rappela néanmoins beaucoup la « châtelaine Barbéa » qui venait de la précéder. Sa chevelure, dont la blancheur égalait celle des flocons de neige qui tombaient lentement devant les fenêtres, faisait paraître son visage encore plus jeune, et son teint légèrement basané encore plus sombre. Elle avait, ou du moins me sembla avoir, davantage de poitrine et les lèvres plus pulpeuses. Et cependant, j'avais presque l'impression qu'il aurait pu s'agir de la même femme, après tout ; il aurait suffi qu'elle change de vêtements et de perruque et se passe du fond de teint dans l'intervalle de temps qui avait séparé la sortie de la première de l'entrée de la seconde. Mais c'était absurde car il avait été trop bref, et pourtant cette impression, comme bien des absurdités, comportait une part de vérité. Il y avait quelque chose de parfaitement identique dans les yeux de ces deux femmes, dans l'expression de leur bouche, dans leur port et jusque dans la fluidité de leurs gestes. Tout cela me rappelait une situation que j'avais déjà vécue (impossible de me souvenir en quel lieu), mais c'était néanmoins nouveau, et quelque chose me soufflait obscurément que celle que j'avais connue avant était préférable.

« Voilà qui m'ira très bien, dit Roche. Il faut maintenant trouver quelqu'un pour mon ami. » La fille au teint sombre, qui n'avait pas dansé comme la précédente, mais s'était contentée de rester debout, un très léger sourire aux lèvres, et de faire des révérences dans toutes les directions depuis le milieu de la pièce, laissa alors son sourire s'épanouir, vint vers Roche et commença à lui murmurer à l'oreille après s'être assise sur le bras de son fauteuil.

Au moment où la porte s'ouvrit pour la troisième fois, l'homme annonça : « La châtelaine Thècle. »

Je crus bien qu'il s'agissait d'elle, telle que je me la rappelais – mais je n'arrivais pas à comprendre comment elle avait pu s'échapper. C'est plutôt à force de raisonner que de l'observer que je finis par conclure que je m'étais trompé. Je suis incapable de dire les différences que j'aurais pu noter si elles s'étaient tenues côte à côte, mais celle que j'avais sous les yeux me paraissait nettement plus petite.

« C'est donc celle-ci que vous voulez », me dit notre hôte. Je ne me souvenais pas avoir parlé.

Roche se leva et s'avança vers l'homme, une bourse de cuir à la main, et expliqua qu'il paierait pour tous les deux. Je surveillai ses gestes tandis qu'il sortait les pièces une à une, m'attendant à voir briller un chrisos. Mais je ne vis que quelques asimis.

La « châtelaine Thècle » posa sa main sur la mienne. Le parfum qui émanait d'elle était plus fort que celui, plutôt léger, porté par la véritable Thècle ; il s'agissait pourtant de la même senteur, qui évoquait pour moi celle d'une rose qu'on brûle. « Viens », dit-elle.

Je la suivis. Nous parcourûmes un corridor mal éclairé, d'une propreté douteuse, et nous prîmes un escalier étroit. Je lui demandai combien de personnes de la cour venaient ici et elle s'arrêta, me lançant un regard oblique. Il y avait quelque chose dans l'expression de son visage qui aurait tout aussi bien pu être de la vanité satisfaite, de l'amour, ou encore cette obscure émotion que l'on éprouve lorsque ce qui a commencé comme une simple bravade devient un rôle. « Très peu sont venues ce

soir à cause de la neige. J'ai fait le trajet en traîneau, avec Gracia. »

J'acquiesçai. Je savais pertinemment qu'elle venait d'arriver de l'une de ces rues minables qui entouraient la maison où nous nous trouvions ce soir, et très vraisemblablement à pied, un châle sur sa chevelure et le froid transperçant ses chaussures fatiguées. Mais sa réponse était plus riche de signification que la réalité : j'imaginai d'une manière bien plus vivante des destriers écumants qui bondissaient au milieu des flocons de neige, et dont la course était plus rapide que celle de n'importe quelle machine, le sifflement du vent, et les belles jeunes femmes au regard blasé, enfouies dans des fourrures de lynx et de zibeline noire se détachant sur le cramoisi des coussins de velours.

« Vous ne venez pas ? »

Elle avait déjà atteint le sommet de l'escalier, et je l'avais presque perdue de vue. Quelqu'un était en train de lui parler en l'appelant « ma très chère sœur ». Et quand j'eus parcouru quelques marches de plus, je la trouvai en compagnie d'une femme qui ressemblait étonnamment à celle, au visage en forme de cœur et au capuchon noir, que j'avais vue avec Vodalus. Elle ne me prêta aucune attention, et dès que je me fus effacé, elle descendit rapidement l'escalier.

« Vous venez de voir celle que vous auriez pu avoir, si vous aviez seulement attendu un instant de plus. » Un sourire dont j'avais appris ailleurs le sens se dessina au coin des lèvres de la courtisane.

« C'est tout de même vous que j'aurais choisie.

— Ça, c'est vraiment amusant – allons, venez donc, venez avec moi, au lieu de rester planté dans ce corridor rempli de courants d'air. Vous gardez une contenance parfaite, mais vous avez eu un regard de veau… Elle est jolie, n'est-ce pas ? »

La jeune femme qui ressemblait à Thècle ouvrit une porte, et nous nous retrouvâmes dans une chambre minuscule que remplissait un lit énorme. Une cassolette éteinte pendait du plafond, retenue par une chaîne d'argent. Dans un coin, un lampadaire diffusait une lumière rosée. Il y avait également une toute petite coiffeuse, surmontée d'un miroir, une garde-robe étroite, et tout juste assez de place pour circuler.

« Avez-vous envie de me déshabiller ? »

J'acquiesçai et m'approchai d'elle.

« Je dois vous avertir que vous devez faire attention à mes vêtements. » Elle me tourna le dos. « La robe se ferme par-derrière. Commencez à la déboutonner par le haut, au ras du cou. Si vous vous énervez et déchirez quelque chose, il vous fera payer pour cela. Vous ne pourrez pas dire que vous n'avez pas été prévenu. »

Mes doigts trouvèrent une petite agrafe et la détachèrent. « J'aurais pensé, châtelaine Thècle, que vous aviez une grande quantité de vêtements.

— C'est bien le cas. Mais voudriez-vous que je retourne au Manoir Absolu dans une robe déchirée ?

— Vous en avez certainement d'autres ici.

— Quelques-unes, oui ; mais je ne peux pas en laisser beaucoup dans un tel endroit. Il y a toujours quelqu'un pour accaparer mes affaires dès que je m'en vais. »

L'étoffe, sous mes doigts, me parut fine et de mauvaise qualité, alors qu'elle m'avait semblé riche et brillante dans la Salle bleue aux colonnes, en bas. « Ce n'est pas du satin, j'imagine, dis-je en dégrafant l'attache suivante. Ni de la zibeline ni des diamants.

— Bien sûr que non. »

Je m'éloignai d'elle d'un pas, touchant presque la porte du dos. Il n'y avait rien de Thècle en elle. Il n'y avait eu qu'une ressemblance due au hasard, à certaines attitudes et à un style de vêtements analogue. Je me retrouvai dans une petite pièce froide, en train de regarder le cou et les épaules nues de quelque pauvre jeune femme dont les parents acceptaient, peut-être avec reconnaissance, la part qui leur revenait des maigres pièces données par Roche, en faisant semblant de ne pas savoir où leur fille se rendait la nuit.

« Vous n'êtes pas la châtelaine Thècle, lui dis-je. Et qu'est-ce que je fais ici avec vous ? »

Le ton de ma voix avait certainement exprimé davantage de choses que je ne l'aurais voulu. Elle se tourna pour me faire face, et le tissu léger de sa robe glissa, dégageant ses seins. La peur se manifestait sur son visage en tics fugitifs semblables aux

éclats lancés par un miroir ; elle avait déjà dû se trouver dans une telle situation auparavant, les choses ayant vraisemblablement mal tourné pour elle : « Je suis Thècle, me répondit-elle. Si vous voulez bien que je le sois. »

Comme je levais la main vers elle, elle ajouta précipitamment : « Il y a ici des gens pour assurer ma protection ; je n'ai qu'à crier. Vous pouvez me frapper une fois, mais vous n'aurez pas le temps de recommencer.

— C'est faux, lui dis-je.

— Si, nous avons des hommes ; ils sont trois.

— Il n'y a personne. Tout cet étage est vide et glacé – croyez-vous donc que je n'aie pas remarqué comme tout était silencieux ? Roche est resté en bas avec la fille qu'il a choisie ; peut-être a-t-il obtenu une meilleure chambre parce que c'est lui qui payait. Quant à la femme que nous avons rencontrée en haut de l'escalier, elle voulait simplement vous parler avant de s'en aller. Regardez. » Je la pris par la taille et la soulevai dans les airs. « Criez donc, maintenant. Personne ne viendra. » Elle garda le silence. Je la laissai retomber sur le lit, puis, au bout d'un instant, m'assis près d'elle.

« Vous êtes en colère parce que je ne suis pas Thècle. Mais j'aurais très bien pu l'être pour vous ; je le peux toujours. » Elle fit glisser la veste bizarre de mes épaules, et la laissa tomber. « Vous êtes rudement fort.

— Non, pas particulièrement. » Je savais que certains apprentis qui me redoutaient étaient plus vigoureux que moi.

« Si, rudement fort. Mais n'êtes-vous pas assez fort pour maîtriser la réalité, ne serait-ce qu'un petit moment ?

— Que voulez-vous dire ?

— Les personnes faibles croient ce qu'on les force à croire. Les personnes fortes croient ce qu'elles souhaitent croire, obligent les choses à devenir réalité. Qu'est donc l'Autarque, sinon un homme qui croit être Autarque et force les autres à le croire par la force de sa propre persuasion ?

— Vous n'êtes pas la châtelaine Thècle, répondis-je.

— Mais ne comprenez-vous pas… elle non plus n'est pas la châtelaine Thècle. Une femme que vous n'avez certainement pas

eu l'occasion de voir – oh, je vois maintenant que je me trompe. Avez-vous été au Manoir Absolu ? »

Elle avait posé ses petites mains chaudes sur ma main droite qu'elle pressait tout en parlant. Je secouai la tête.

« Il arrive que des clients prétendent y être allés. J'ai toujours plaisir à les écouter.

— L'ont-ils vraiment vue ? »

Elle haussa les épaules. « J'étais en train de dire que la châtelaine Thècle n'était pas la châtelaine Thècle ; en tout cas pas la châtelaine Thècle que vous avez en tête, la seule qui vous importe. Je ne la suis pas non plus. Où se trouve la différence entre nous, dans ce cas ?

— Nulle part, j'imagine. »

Je lui dis, tout en me déshabillant : « Nous cherchons tous, malgré tout, à découvrir ce qui est réel. Qu'est-ce qui nous y pousse ? Peut-être subissons-nous l'attraction théocentrique… C'est du moins ce que disent les hiérophantes : qu'il n'y a que cela de vrai. »

Elle embrassa mes cuisses, consciente d'avoir gagné. « Êtes-vous réellement prêt à faire cette découverte ? Il vous faudrait avoir de grandes protections, ne l'oubliez pas. Faute de quoi, vous seriez livré aux bourreaux. Et vous n'aimeriez pas cela.

— En effet », lui dis-je en lui prenant la tête entre les mains.

10

La dernière année

Je pense que maître Gurloes avait prévu de m'envoyer régulièrement à la Maison turquoise, pour éviter que je ne me sente trop attiré par Thècle. Mais les choses se passèrent autrement : je laissai Roche empocher l'argent et n'y retournai jamais. La souffrance que j'y avais connue était trop délicieuse, et le plaisir trop douloureux ; et je craignis que mon esprit ne devienne à la longue autre que ce que j'en connaissais.

Et puis, il y avait eu ce curieux incident avant que je ne quitte l'endroit avec Roche ; l'homme aux cheveux blancs, accrochant mon regard, avait tiré de sa robe un objet pendu à son cou que j'avais tout d'abord pris pour une icône, mais qui, en réalité, était une fiole d'or en forme de phallus. Il avait souri, mais ce sourire, parce que je n'y avais trouvé rien d'autre que de l'amitié, m'avait effrayé.

Il me fallut quelques jours avant de pouvoir me débarrasser, quand je pensais à la vraie Thècle, de certaines impressions laissées par la fausse, par celle qui m'avait initié aux divertissements et aux plaisirs anacréontiques que partagent les hommes et les femmes. Peut-être le résultat de ma visite à la Maison turquoise était-il à l'opposé de ce que maître Gurloes avait prévu, mais je ne le pense pas. Je crois au contraire que je n'ai jamais eu aussi peu envie d'aimer l'infortunée châtelaine que pendant la période où ma mémoire était encore tout imprégnée de l'impression récente d'en avoir joui librement ; en revanche, plus je voyais clairement tout ce que la chose avait de mensonger, plus je me sentais poussé à rétablir les faits, et, à

travers la vraie Thècle (quoique d'une manière à peine consciente à ce moment-là), poussé aussi vers l'univers d'antique savoir et de privilèges qu'elle représentait.

Les livres que je lui avais apportés devinrent mon université, et elle mon oracle. Je ne suis pas quelqu'un d'instruit : maître Palémon m'avait tout juste appris à lire, à écrire et à calculer, ainsi qu'enseigné un certain nombre de faits relatifs au monde physique et aux arcanes de notre guilde. Et s'il est arrivé que des personnes instruites me considèrent parfois sinon comme leur égal, du moins comme quelqu'un dont la compagnie ne leur faisait pas honte, c'est avant tout grâce à Thècle et à elle seule : la Thècle dont je me souviens, la Thècle qui vit en moi ; et aux quatre ouvrages qu'elle avait fait venir jusqu'à sa geôle.

Je ne parlerai pas de ce que nous lûmes et des propos que nous échangeâmes ; cette brève nuit ne suffirait pas pour en rapporter la plus petite partie. Pendant tout cet hiver, alors que la Vieille Cour était blanche de neige, je suis remonté des cachots avec l'impression de sortir d'un songe, et je m'étonnais de voir la trace de mes pas et mon ombre sur la neige. Thècle fut triste pendant toute la mauvaise saison, mais elle prit cependant beaucoup de plaisir à me parler des secrets du passé, des hypothèses qu'elle faisait sur les sphères supérieures, et des blasons de héros morts depuis des millénaires, ainsi que de leur histoire.

Vint le printemps, et avec lui fleurirent les lys striés de pourpre et parsemés de points blancs de la nécropole. Je lui en apportai, et elle me dit que ma barbe avait brusquement poussé comme eux ; à quoi elle ajouta que mes joues seraient plus bleues que celles de la moyenne des gens ordinaires. Le lendemain, elle me demanda pardon d'avoir tenu ces propos, et ajouta que de toute façon j'étais déjà davantage qu'un homme ordinaire. Avec la venue du beau temps et grâce aussi – j'imagine – aux bouquets que je lui apportais, elle retrouva un meilleur moral. Lorsque nous étudiions l'héraldique des anciennes maisons, elle me parlait de ses amies de même condition qu'elle et des mariages, bons ou mauvais, qu'elles avaient contractés ; comment l'une avait échangé l'avenir qui lui semblait promis pour une forteresse en ruine qu'elle avait vue

au cours d'un rêve ; et comment une autre, avec laquelle, enfant, elle avait joué à la poupée, était devenue maintenant la maîtresse d'un domaine de plusieurs milliers d'hectares. « Et il faut qu'il y ait un nouvel Autarque et peut-être même, à un moment ou à un autre, une nouvelle Autarchie, voyez-vous, Sévérian. Les choses ne peuvent pas continuer éternellement de la sorte, même si elles peuvent durer très longtemps.

— Je sais bien peu de chose de la cour, châtelaine.

— Moins vous en saurez, plus vous serez heureux. » Elle resta un instant silencieuse, mordillant sa lèvre inférieure, délicatement ourlée, de ses petites dents blanches. « Au moment où les douleurs de l'accouchement commencèrent, ma mère se fit transporter par ses domestiques jusqu'à la Fontaine Vatique qui passe pour révéler l'avenir des nouveau-nés. Elle a prophétisé que je m'assiérais sur un trône. Théa a toujours été un peu jalouse de cette prédiction. Cependant, l'Autarque…

— Oui ?

— Il vaudrait mieux que je n'en dise pas trop. L'Autarque ne ressemble à personne. Peu importe la façon dont je peux parfois m'exprimer à son propos : il n'y a personne comme lui sur Teur.

— Je savais déjà cela.

— Dans ce cas-là, vous en savez suffisamment. Regardez ce passage. » Elle me tendit le livre brun. « Il y est dit que pour Thalélée le Grand, la démocratie – c'est-à-dire le peuple – souhaite être gouvernée par quelque pouvoir plus grand qu'elle-même, alors que pour Yrierix le Sage, le commun des hommes n'admettra jamais que quelqu'un de différent d'eux-mêmes tienne l'office le plus élevé. En dépit de cela, chacun est appelé le Maître Parfait. »

Je ne compris pas ce que cela signifiait, et ne dis rien.

« Personne ne sait vraiment quelle est la volonté de l'Autarque. C'est à cela que l'on en revient toujours. C'est la même chose pour le père Inire. La première fois que je vins à la cour, on me confia, sous le sceau du secret, que c'était le père Inire, qui, en réalité, déterminait la politique de la Communauté. Au bout de deux ans, un homme très haut placé – dont je ne peux même pas vous dire le nom – me dit que c'était bien l'Autarque qui régnait, même si tous ceux qui

demeuraient au Manoir Absolu avaient l'impression que c'était le père Inire. Et finalement, l'an dernier, une femme dont le jugement m'inspire plus de confiance que celui de n'importe quel homme de ma connaissance, me souffla qu'en réalité il n'y avait aucune différence, car l'un comme l'autre étaient aussi insondables que les abysses pélagiques, et que si l'un prenait une décision pendant la nouvelle lune et l'autre quand le vent soufflait de l'est, personne, de toute façon, ne pouvait faire la différence. Je trouvai cette remarque fort avisée jusqu'au moment où il me revint qu'elle ne faisait que répéter quelque chose que je lui avais moi-même dit, six mois plus tôt. » Thècle n'ajouta rien, et s'allongea sur son étroite couchette, sa chevelure sombre se répandant sur l'oreiller.

« Au moins aviez-vous raison, lui dis-je, d'avoir confiance dans cette femme. Elle tenait son opinion de quelqu'un de particulièrement honnête. »

Elle murmura, comme si elle n'avait pas entendu ma remarque : « Mais tout cela est vrai, Sévérian. Personne ne sait ce qu'ils peuvent faire. Je pourrais tout aussi bien être libérée demain matin. C'est parfaitement possible. Ils doivent bien savoir, maintenant, que je me trouve ici. Ne me regardez pas comme cela. Mes amis parleront au père Inire. Peut-être même l'un d'entre eux mentionnera-t-il mon nom en présence de l'Autarque. Vous savez pourquoi on m'a amenée ici, non ?

— C'est à cause de votre sœur.

— Théa, ma demi-sœur, est avec Vodalus. On dit qu'elle est sa maîtresse, et je crois que c'est tout à fait possible. »

Je me souvins de la très belle femme que j'avais aperçue en haut de l'escalier, dans la Maison turquoise et lui répondis : « Je crois avoir vu votre demi-sœur, une fois. Je me trouvais dans la nécropole. Elle était accompagnée d'un exultant qui portait une canne-épée et qui était très bel homme. Il m'a dit s'appeler Vodalus. La femme avait un visage en forme de cœur et une voix qui me faisait penser au roucoulement des colombes. Était-ce elle ?

— Je pense que oui. Ils veulent qu'elle le trahisse pour me sauver, cependant, je sais qu'elle ne le fera pas. Mais quand ils

auront compris cela, pourquoi ne me laisseraient-ils pas tranquille ? »

Je lui parlai d'autre chose jusqu'à ce qu'elle finisse par éclater de rire et me dise : « Lorsque vous serez promu compagnon, vous ferez le bourreau le plus cérébral de toute l'histoire, Sévérian ; vous avez un côté tellement intellectuel ! Quelle idée effrayante…

— J'avais le sentiment que vous preniez plaisir à ce genre de discussion, châtelaine.

— Seulement maintenant, parce que je ne puis sortir d'ici. Au risque de vous choquer, je dois avouer que je ne consacrais guère de temps à la métaphysique, à l'époque où j'étais libre. Au lieu de cela j'allais danser ou chasser le pécari avec des limiers courants. J'ai acquis les connaissances qui font votre admiration quand j'étais une petite fille et devais rester assise à côté de mon précepteur sous la menace de sa badine.

— Rien ne nous oblige à parler de ces choses, châtelaine, si vous n'y tenez pas. »

Elle se leva, et ensevelit son visage au milieu du bouquet que j'avais composé pour elle. « Les lys sont une meilleure théologie que les livres, Sévérian. Le paysage de la nécropole où vous les avez cueillis est-il beau ? Vous ne m'apportez tout de même pas des fleurs prises sur les tombes ? Des fleurs que quelqu'un aurait apportées ?

— Non ; celles-ci ont été plantées il y a bien longtemps. Elles repoussent tous les ans. »

La voix de Drotte nous parvint à travers le guichet : « C'est le moment de partir », dit-il. Je me levai.

« Pensez-vous que vous pourriez la voir à nouveau ? Je veux dire la châtelaine Théa, ma sœur ?

— Je ne crois pas, châtelaine.

— Si cela se produisait, Sévérian, lui parleriez-vous de moi ? Peut-être n'ont-ils pas pu la joindre. Il n'y aurait aucune trahison à faire cela – vous feriez simplement le travail de l'Autarque.

— Je le ferai, châtelaine. » Je franchis la porte.

« Elle ne trahira pas Vodalus, je le sais ; mais on peut toujours trouver un compromis. »

Drotte referma la porte et donna un tour de clef. Il ne m'avait pas échappé que Thècle avait omis de me demander comment il se faisait que sa sœur et Vodalus se soient retrouvés dans notre ancienne nécropole dont beaucoup de gens de leur caste ignoraient jusqu'à l'existence. Avec ses alignements de portes métalliques et ses murs dégageant un froid pénétrant, le couloir me parut tout sombre après la lumière de la lampe, dans la cellule. Drotte entreprit de me parler d'une expédition jusqu'à une tanière de lion menée en compagnie de Roche, sur l'autre rive du Gyoll. Mais il ne put complètement couvrir la voix de Thècle, dont la portée était affaiblie par la porte refermée et qui me disait : « Rappelez-lui l'époque où nous avons recousu la poupée de Josépha. »

Les lys fanèrent comme le font tous les lys, et les sombres roses de la mort se mirent à fleurir. J'en coupai quelques-unes et les portai à Thècle ; leur pourpre tête-de-nègre était constellé de points écarlates. Elle sourit et récita :

Ici repose non Rose-la-chaste, mais Rose-des-grâces.

Le parfum qui s'en élève n'est point celui des roses[2]*…*

« Si leur odeur vous incommode, châtelaine…

— Nullement ; je la trouve suave. Je ne faisais que citer quelque chose que ma grand-mère disait souvent. La femme s'était déshonorée quand elle était jeune, ou c'est du moins ce qu'elle me racontait, et tous les enfants ont chanté ces deux vers à sa mort. Mais je les soupçonne d'être en vérité bien plus anciens, d'être d'une époque perdue dans le temps ; comme tout ce qui est à la source des bonnes et des mauvaises choses. On dit que les hommes désirent les femmes, Sévérian. Pourquoi méprisent-ils les femmes qui se donnent à eux ?

— Je ne crois pas que tous le fassent, châtelaine.

— Cette Rose superbe avait fait le don d'elle-même ; mais elle en a subi tellement de railleries que j'en ai entendu parler, alors que depuis longtemps sa tendre chair était redevenue poussière, avec ses rêves. Venez donc vous asseoir à côté de moi. »

---

[2] Ces deux vers ont été composés par un auteur anonyme à la mémoire de la belle Rosamond, favorite de Henry II d'Angleterre (N.d.T.).

Je fis ce qu'elle me demandait, et glissant sa main par le bas de ma chemise effrangée, elle la fit passer par-dessus ma tête. Je protestai faiblement, incapable de lui résister.

« De quoi avez-vous honte ? Vous n'avez pas de poitrine à cacher. Je n'ai jamais vu une peau aussi blanche contraster avec des cheveux d'un tel noir… Trouvez-vous que ma propre peau soit blanche ?

— Extrêmement blanche, châtelaine.

— C'est aussi ce que pensent les autres, mais elle est mate à côté de la vôtre. Il vous faudra fuir le soleil lorsque vous serez devenu bourreau, Sévérian. Il vous brûlerait affreusement. »

Elle avait aujourd'hui coiffé ses cheveux qu'elle laissait d'habitude librement retomber sur ses épaules, de telle sorte qu'ils faisaient comme une sombre auréole autour de son visage. Elle n'avait jamais autant ressemblé à sa demi-sœur Théa, et je la désirais avec une telle force que j'avais l'impression, à chaque battement de mon cœur, d'être un peu plus faible et sur le point de me sentir mal, comme si mon sang s'écoulait sur le sol.

« Pourquoi cognez-vous à la porte ? » Son sourire disait assez qu'elle avait compris.

« Je dois partir.

— Vous feriez mieux de remettre votre chemise auparavant ; je ne pense pas que vous souhaitiez être vu par votre ami dans cette tenue. »

Cette nuit-là, tout en sachant que ma tentative serait vaine, je me rendis dans la nécropole et passai plusieurs veilles à errer, dans le silence, au milieu des maisons qui abritent les morts. J'y retournai encore deux nuits de suite, mais Roche, la quatrième fois, m'entraîna dans une taverne de la ville, où j'entendis quelqu'un, qui avait l'air au courant, affirmer que Vodalus se trouvait très loin dans le Nord, caché dans les forêts prises par le gel, et attaquait les kafilas.

Les jours passèrent. Thècle avait maintenant la certitude qu'elle ne serait jamais mise à la question tellement sa captivité s'éternisait ; je lui fis porter par Drotte de quoi écrire et dessiner, et elle ébaucha les plans d'une villa qu'elle avait l'intention de faire construire sur la rive sud du lac Diuturna, endroit qui passe pour être le plus éloigné du cœur de la

Communauté, mais aussi le plus beau. J'amenais se baigner des groupes d'apprentis, car je pensais que c'était de mon devoir, mais j'éprouvais toujours une certaine appréhension à plonger en eaux profondes.

Puis, d'une manière qui me parut soudaine, le temps devint trop frais pour que nous puissions aller nager ; nous nous réveillâmes un matin pour trouver le dallage usé de la Vieille Cour scintillant de gelée blanche et nous eûmes du porc frais dans nos assiettes pour le dîner – signe indiscutable que le froid venait de gagner les collines en dessous de la ville. Maître Gurloes et maître Palémon me convoquèrent.

Maître Gurloes prit la parole : « Nous avons reçu de plusieurs sources de bons rapports sur ton compte, Sévérian, et ton apprentissage est sur le point de s'achever. »

D'une voix qui était presque un murmure, maître Palémon ajouta : « Ton enfance est aujourd'hui derrière toi, comme est devant toi ta vie adulte. » Il y avait quelque chose d'affectueux dans la façon dont il avait dit cela.

« Exactement, continua maître Gurloes. La fête de notre sainte patronne se rapproche. J'imagine que tu as dû y penser ? »

J'acquiesçai. « Eata va devenir capitaine des apprentis après moi.

— Et toi ? »

Je ne comprenais pas où ils voulaient en venir ; voyant cela, maître Palémon demanda doucement : « Que vas-tu devenir, Sévérian ? Un bourreau ? Tu sais que tu peux quitter la guilde, si tu préfères. »

Avec assurance – et comme si je me sentais choqué à cette seule idée – je lui répondis que je n'avais jamais envisagé une telle éventualité. C'était un mensonge. Je savais, comme le savaient tous les apprentis, que l'on ne pouvait être définitivement membre de la guilde tant que l'on n'y avait pas consenti au titre d'adulte. Qui plus est, si d'un côté j'aimais la guilde, je la haïssais d'un autre. Non pas tellement à cause des souffrances infligées à des clients qui parfois étaient certainement innocents, ou qui recevaient des châtiments disproportionnés comparés à leurs crimes, mais surtout du fait

qu'elle me paraissait être sans effet, n'avoir aucun résultat concret, et servir un pouvoir non seulement lui-même inefficace, mais en outre fort lointain. Je ne trouve rien de mieux, pour exprimer mes sentiments, que de dire que je la haïssais parce qu'elle m'humiliait et me faisait presque mourir de faim, et que je l'aimais parce qu'elle était mon foyer ; je l'aimais et la haïssais comme l'exemple même des vieilles choses, parce qu'elle était faible et semblait pourtant indestructible.

Je n'exprimai bien entendu rien de tout cela à maître Palémon, ce que j'aurais peut-être fait si maître Gurloes n'avait pas été présent. Il me semblait malgré tout incroyable que ma profession de foi, faite en haillons, puisse être prise au sérieux ; c'était pourtant bien le cas.

« Que tu aies envisagé ou non de nous quitter, intervint maître Palémon, cette possibilité te reste offerte. Bien des gens diraient que seul un fou, après tant d'années d'un dur apprentissage, pourrait décider de ne pas devenir compagnon dans sa guilde, le moment venu. C'est pourtant ce que tu as la liberté de faire. »

Et où irais-je ? Cette question, que je gardai pour moi, était la véritable raison qui me faisait rester. Je savais qu'un monde immense s'étendait au-delà des murs de la Citadelle, et qu'il commençait alors même que nous franchissions la porte de notre tour. Mais je n'arrivais pas à imaginer m'y trouver une place. Placé devant un choix entre l'esclavage et le néant de la liberté, je répondis : « J'ai été élevé dans notre guilde », car je craignais qu'ils ne répondissent à ma question silencieuse.

« En effet, dit maître Gurloes de son ton le plus solennel. Mais tu n'es pas encore bourreau, et tu n'as toujours pas endossé l'habit de fuligine. »

Sèche et ridée comme celle d'une momie, la main de maître Palémon vint prendre maladroitement la mienne. « Les initiés aux mystères de la religion disent souvent : *On reste toujours un épopte*[3]. Ils ne font pas seulement allusion à leur savoir, mais

[3] Initié aux mystères d'Eleusis, dans la Grèce antique (N.d.T.).

aussi à leur chrême dont la marque est ineffaçable précisément parce qu'elle est invisible. Tu connais notre chrême. »

De nouveau j'acquiesçai.

« Il est encore plus impossible de s'en défaire que du leur. Si tu nous quittais maintenant, les gens se contenteraient de dire : "Il a été élevé parmi les bourreaux." Mais une fois que tu auras reçu l'onction, ils diront : "C'est un bourreau." Que tu tiennes les poignées de la charrue ou que tu suives le roulement du tambour, ce sont les paroles que tu entendras toujours, *c'est un bourreau*. Comprends-tu cela ?

— Je ne souhaite pas entendre autre chose.

— C'est parfait », dit maître Gurloes. Et soudain, ils se mirent tous deux à sourire, maître Palémon exhibant les quelques dents branlantes qui lui restaient, et maître Gurloes ses incisives, jaunes et carrées comme celles d'un vieux bourricot.

« Le moment est donc venu de t'expliquer notre ultime secret. » (Je crois encore entendre le ton solennel avec lequel il prononça ces mots, alors que j'écris ces lignes.) « Il sera bon que tu le médites, avant la cérémonie. »

Lui et maître Palémon me découvrirent donc ce secret, tel qu'il existe au cœur même de la guilde et qui est ce qu'elle a de plus sacré, car il n'est célébré par aucune liturgie. Dans sa totale nudité, il gît au sein même du Pancréateur.

Ils me firent jurer de ne jamais le révéler sauf, comme eux-mêmes le faisaient, à quelqu'un s'apprêtant à participer aux mystères de la guilde. Depuis, j'ai rompu ce serment, ainsi que bien d'autres que j'ai pu faire.

11

La fête

La fête de notre sainte patronne tombe vers la fin de l'hiver. Elle est l'occasion de nombreuses réjouissances : les compagnons présentent, au cours d'une procession, la danse du sabre qui est une danse bondissante et fantasque ; les maîtres illuminent la chapelle en ruine, dans la Grande Cour, à l'aide de milliers de cierges parfumés, tandis que tout le monde s'affaire aux ultimes préparatifs.

La tradition de notre guilde veut que ce jour soit appelé « grand jour » si l'un des compagnons est élevé au grade de maître, « moindre jour » si au moins un apprenti est fait compagnon, et « jour mineur » lorsqu'il ne se produit aucune prise de grade.

Comme aucun compagnon ne devait devenir maître l'année où je fus moi-même fait compagnon – ce qui n'a rien d'étonnant dans la mesure où une telle occasion ne se présente même pas une fois par décennie –, la cérémonie de ma prise de masque fut une moindre fête.

Même dans ce cas, la préparation nous prit des semaines. J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas moins de cent trente-cinq guildes représentées à l'intérieur des murs de la seule Citadelle. Parmi celles-ci, il en est qui sont trop peu importantes pour célébrer la fête de leur patron dans une chapelle privée, et leurs membres, comme nous l'avons vu dans le cas des conservateurs, doivent se rendre en ville. Les guildes les plus considérables, en revanche, donnent à leur cérémonie toute la pompe imaginable, afin d'accroître encore l'estime dans laquelle elles sont tenues.

C'est ce qui se passe pour celle des soldats, le jour de la fête d'Hadrien ; avec les artilleurs, pour la fête de Barbe ; ou avec les sorcières, pour la fête de Mag. Il y en a ainsi beaucoup d'autres. Par le faste de l'apparat et les merveilles que ces guildes déploient, n'hésitant pas à offrir à boire et à manger à tous, elles cherchent à attirer le plus grand nombre possible de personnes n'appartenant pas à leur société.

Il n'en va pas de même pour les bourreaux. Pas un seul étranger n'est venu s'asseoir à la table de notre festin, le jour de Katharine la Bienheureuse, depuis plus de trois cents ans ; à ce qu'on raconte, un lieutenant de la garde, à la suite d'un pari, serait venu partager le repas des bourreaux à cette époque. Cette visite a donné lieu à toutes sortes d'histoires fantaisistes – comme celle, par exemple, qui prétend qu'on l'aurait installé sur un siège en métal surchauffé. Mais aucune n'est vraie. La tradition authentique de la guilde rapporte qu'il a été bien accueilli et qu'il fut choyé ; mais comme nous ne faisions pas la moindre allusion, tout en dégustant notre viande ou le gâteau de Katharine, aux douleurs que nous infligions, ni n'inventions de nouvelles tortures, et que nous ne maudissions même pas ceux qui étaient morts trop vite à la suite des tourments qu'ils avaient subis, son anxiété ne cessa de croître, car il s'imaginait que nous cherchions à apaiser ses craintes afin de mieux le surprendre par la suite. Angoissé par cette idée, il mangea peu mais but beaucoup, si bien que sur le chemin du retour, en allant à sa garnison, il tomba, heurtant durement le pavé de la tête ; à partir de ce jour, il fut sujet à des crises durant lesquelles il déraisonnait et souffrait beaucoup. Il finit par mettre le canon de son arme dans sa bouche, mais sa fin tragique ne fut absolument pas de notre fait.

Si bien qu'à part les bourreaux, personne ne venait à la chapelle le jour de Katharine la Bienheureuse. Chaque année, cependant, sachant que nous sommes surveillés depuis les fenêtres les plus hautes du voisinage, nous nous préparons comme toute autre guilde, plus solennellement même. À l'extérieur de la chapelle, des centaines de flambeaux transforment les vins en gemmes scintillantes ; les pièces de viande baignent dans des lacs de sauce fumante, et les citrons

cuits leur font comme des yeux roulant dans tous les sens ; disposés dans des attitudes d'animaux vivants, les capybaras et les agoutis, couverts d'une pelisse où la noix de coco grillée voisine avec leur peau écorchée, escaladent des monceaux de jambons et des murailles de pains fraîchement cuits.

Nos maîtres, qui n'étaient que deux l'année où je fus fait compagnon, arrivent dans des chaises fermées de rideaux de fleurs, puis s'avancent à pied sur des tapis de sables de couleur, dont les motifs symbolisent les traditions de la guilde et qui ont été dessinés grain à grain par les compagnons, patiemment, pendant des jours et des jours, pour être immédiatement détruits sous les pas de leurs maîtres.

Une grande roue à rayons, une épée et une femme nous attendaient à l'intérieur de la chapelle. Je connaissais fort bien cette roue, car j'avais souvent assisté, pendant mon apprentissage, à son installation et à son démontage. Elle était ordinairement remisée dans l'une des parties les plus hautes de la tour, juste en dessous de la salle du canon. Quant à l'épée, bien que l'on eût pu la prendre, à plus de deux pas, pour une véritable lame à décapiter, ce n'était qu'une simple pièce de bois fichée dans une vieille garde et recouverte d'une couche de peinture métallisée.

De la femme, j'ignore tout. Lorsque j'étais très jeune, je ne me posais même pas de questions sur sa présence ; ce sont les fêtes les plus anciennes dont je me souvienne. Un peu plus tard, à l'époque où Gildas (qui, au moment où j'écris ces lignes, est compagnon depuis bien longtemps) était capitaine des apprentis, j'imaginai qu'elle faisait peut-être partie de la guilde des sorcières. L'année suivante, je sus qu'on n'aurait pas permis un tel manque de respect.

Ce pouvait être quelque domestique dépendant d'un service éloigné de la Citadelle, ou encore une personne habitant la ville, qui, par besoin d'argent ou à cause d'un lien obscur avec notre guilde, consentait à jouer le rôle. Je savais seulement que je la retrouvais à la même place, lors de chaque fête – toujours la même, pour autant que je puisse en juger. Elle était grande et mince, mais pas autant que l'était Thècle ; son teint était sombre, ses yeux bruns et sa chevelure aile de corbeau. Elle

avait un visage comme je n'en avais jamais vu d'autre, qui évoquait un étang d'eau pure caché au fond d'un bois.

Elle se tenait entre la roue et l'épée tandis que maître Palémon, en tant que le plus ancien de nos maîtres, raconta l'histoire de la fondation de notre guilde et de nos précurseurs, à l'époque qui précéda la glaciation – mais cette partie de son récit était chaque année différente, selon les textes qu'il venait d'étudier. La femme resta silencieuse lorsque nous entonnâmes le *Chant redoutable,* l'hymne de notre guilde que les apprentis doivent apprendre et retenir par cœur alors qu'il n'est chanté qu'une fois l'an, en ce jour de fête. Elle gardait toujours le silence, pendant qu'agenouillés entre les stalles brisées, nous disions notre prière.

Aidés par quelques-uns des compagnons les plus anciens, maître Palémon et maître Gurloes, ensuite, entamèrent le récit de sa légende. Parfois, l'un des deux parlait seul ; parfois tous psalmodiaient en chœur ; parfois aussi, les deux donnaient une narration différente, tandis que les compagnons les accompagnaient sur des flûtes taillées dans des fémurs, ou avec ces rebecs à trois cordes dont le son évoque tellement un gémissement humain.

Au moment où ils en arrivaient à ce passage du récit où notre patronne est condamnée par Maxence, quatre compagnons masqués se précipitèrent sur elle pour la saisir. Elle qui jusqu'ici était restée silencieuse et calme se mit alors à leur résister et hurla en se débattant. Cependant, quand ils se dirigèrent vers la roue, celle-ci parut se brouiller et se transformer. On aurait dit tout d'abord que, dans la lumière des cierges, des serpents, des pythons verts dont la tête était ornée de diamants, de rubis et de topazes, se mettaient à se tordre dans tous les sens sur les rayons. Ils furent bientôt remplacés par des fleurs, des roses en bouton. Lorsque la femme ne fut plus qu'à un pas de la roue, elles s'épanouirent brusquement (elles étaient faites en papier, en réalité, et comme je le savais fort bien, camouflées dans les rebords de la roue). Simulant une grande frayeur, les compagnons reculèrent ; mais les récitants, Palémon, Gurloes et les autres, jouant le rôle de Maxence, leur ordonnèrent d'avancer.

C’est à ce moment-là que, toujours dépourvu de masque et encore dans mes vêtements d’apprenti, je m’avançai de quelques pas et proclamai : « Il ne sert à rien de résister. Vous allez être mise en pièces sur la roue, et ce sera la fin de votre supplice. » La femme ne répondit pas, mais tendit la main et c’est la roue, au moment où elle la toucha, qui tomba en morceaux sur le sol, bruyamment, en perdant toutes ses roses.

« Qu’on la décapite », ordonna Maxence. Je saisis alors l’épée qui me parut très lourde.

Elle s’agenouilla devant moi. « Vous qui êtes intercesseur auprès de l’Omniscient, dis-je. Bien que m’apprêtant à vous tuer, je vous demande d’épargner ma vie. »

La femme n’ouvrit la bouche qu’à cet instant précis, pour me répondre : « Frappe, et sois sans crainte. »

Je soulevai l’épée : je me souviens que pendant quelques secondes, j’eus peur qu’elle me déséquilibre.

Lorsque j’évoque cette époque, cet instant est le premier qui me revient à l’esprit, et si je veux faire appel à d’autres souvenirs, c’est en partant vers le passé ou l’avenir de cette scène que je dois aller les retrouver. Dans ma mémoire, je me tiens toujours ainsi, debout, avec ma chemise grise et mes pantalons déchirés, la lame dressée au-dessus de la tête. Tandis que je la soulevais, j’étais un apprenti ; mais quand elle redescendrait, je serais devenu compagnon de l’Ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence.

La procédure de l’exécution prévoit que le bourreau doit se tenir entre la victime et la lumière, si bien que la tête de la femme, posée sur le billot, se trouvait dans l’ombre. Je savais que l’épée, lorsqu’elle retomberait, ne lui ferait aucun mal. Je devais la diriger vers un endroit précis, déclenchant un mécanisme ingénieux qui projetait une tête de cire barbouillée de sang ; pendant ce temps, la femme cachait la sienne grâce à un voile de fuligine. J’hésitai cependant à porter mon coup.

De nouveau, sa voix monta du sol, à mes pieds, et elle résonna comme une cloche à mes oreilles : « Frappe, et sois sans crainte. » De toute la force dont j’étais capable, j’abattis la fausse lame. Elle me sembla pendant un bref instant rencontrer un peu de résistance, puis elle s’enfonça dans le billot, qui se

fendit en deux. La tête de la femme, ensanglantée, roula alors dans la direction des frères qui suivaient la cérémonie. Maître Gurloes la prit et la souleva par les cheveux, tandis que maître Palémon mettait sa main gauche en coupe pour recueillir le sang qui dégouttait.

« Avec ceci, notre saint chrême, dit-il alors, reçois l'onction qui fait de toi, Sévérian, notre frère pour toujours. » De son index, il traça la marque des bourreaux sur mon front.

« Qu'il en soit ainsi », murmurèrent maître Gurloes et tous les compagnons, moi excepté. La femme se releva. J'avais beau savoir que sa tête était simplement cachée par la pièce de fuligine, j'avais l'impression qu'il n'y avait rien à son emplacement. Je fus pris de vertige et la fatigue m'envahit.

Elle reprit la tête de cire des mains de maître Gurloes et fit semblant de la remettre sur ses épaules, la glissant avec habilité sous le voile de fuligine. Elle se redressa devant nous, rayonnante et entière. Je m'agenouillai devant elle, et les autres reculèrent.

Elle brandit l'épée avec laquelle je venais de la décapiter ; la lame, qui avait dû toucher la figure de cire, était couverte de sang. « Tu fais maintenant partie des bourreaux », dit-elle. Je sentis la pointe de l'arme toucher mes épaules l'une après l'autre, puis soudain, des mains expertes me passèrent le masque de la guilde puis me soulevèrent. Avant même de comprendre ce qui m'arrivait, je me retrouvai sur les épaules de deux compagnons ; j'appris par la suite qu'il s'agissait de Drotte et de Roche, mais j'aurais bien pu le deviner. Prenant l'itinéraire réservé aux processions, qui passe par le centre de la chapelle, ils me transportèrent ainsi jusqu'à l'extérieur tandis que toute l'assistance lançait des hourras et criait.

Les artificiers déclenchèrent le feu d'artifice au moment même où nous franchissions le seuil : des pétards explosaient à nos pieds et même à hauteur de nos oreilles, des grenades éclataient contre les murs millénaires de notre chapelle, et des fusées rouges, jaunes et vertes montaient dans le ciel. Enfin, un coup de canon tiré du Grand Donjon perça la nuit.

Tous les mets de choix dont j'ai déjà parlé se trouvaient disposés sur les tables dressées dans la cour ; je m'assis entre

maître Palémon et maître Gurloes, bus plus que de raison (en réalité, très peu est déjà trop pour moi) tandis que mes compagnons me félicitaient et portaient des toasts à ma santé. Je ne sus pas où était passée la femme ; elle avait disparu de la même manière que lors de toutes les fêtes de Katharine dont je peux me souvenir. Je ne l'ai jamais revue.

Je n'ai aucune idée de la façon dont j'ai regagné mon lit. Les gens qui ont l'habitude de boire beaucoup m'ont raconté qu'il leur arrive parfois d'oublier complètement comment ils ont fini une soirée, et c'est ce qui a dû m'arriver. Mais il me paraît plus probable que moi qui n'oublie rien, qui, si je puis me permettre pour une fois de confesser la vérité au risque d'avoir l'air de me vanter, n'arrive pas à comprendre vraiment ce que les autres veulent dire quand ils parlent d'*oubli,* je me suis tout simplement endormi, et fus transporté ainsi jusqu'à ma couche.

Quoi qu'il en soit, je me réveillai non pas dans la pièce familière au plafond bas qui nous servait de dortoir, mais dans une cellule si petite qu'elle était nettement plus haute que large ; il s'agissait d'une cellule de compagnon, mais comme j'étais le plus jeune d'entre eux, on m'avait attribué la moins bonne de toutes, un cubicule sans fenêtre pas plus grand qu'un cachot.

J'eus l'impression que mon lit ondulait sous moi. Je m'accrochai aux rebords et le mouvement s'arrêta tandis que j'adoptais la position assise. Mais il recommença à chavirer dès que ma tête fut de nouveau sur l'oreiller. J'eus la certitude d'être complètement réveillé – puis celle de l'être à nouveau et de venir à l'instant de dormir. J'avais également conscience de la présence d'une autre personne dans ma cellule, et, pour je ne sais quelle raison, je m'imaginai que c'était la jeune femme qui avait tenu le rôle de notre sainte patronne au cours de la cérémonie.

Je m'assis de nouveau dans le lit qui tanguait. Un peu de lumière filtrait par-dessous la porte ; la pièce était vide.

Dès que je fus de nouveau allongé, la cellule se remplit du parfum de Thècle. La fausse Thècle de la Maison turquoise était donc venue. Je sortis du lit, et, manquant de tomber, réussis à ouvrir la porte. Mais le corridor, à l'extérieur, était désert.

Un pot de chambre avait été placé sous mon lit, et je le tirai précipitamment pour y vomir, le remplissant d'un mélange de vins, de viandes trop riches et de bile. D'une certaine façon, j'eus l'impression de commettre une trahison, comme si, en rejetant tout ce que la guilde m'avait donné au cours de la nuit, c'était la guilde elle-même que je rejetais. Toussant, secoué de sanglots, je restai un moment agenouillé auprès de mon lit, puis finalement, après m'être nettoyé la bouche, je réussis à me recoucher.

Il est certain que je me rendormis. Je vis la chapelle, mais ce n'était pas la ruine que je connaissais. Son toit entièrement restauré était élevé et rectiligne, et des lampes à l'éclat rubis pendaient du plafond. Les stalles du chœur étaient comme neuves et luisaient de cire ; l'ancien autel de pierre disparaissait sous un tissu en or. Derrière l'autel, s'élevait une superbe mosaïque bleue ; mais elle ne représentait rien, comme si un fragment de ciel sans le moindre nuage ou la moindre étoile était venu remplir la courbure des murs.

Je me dirigeai alors vers cette mosaïque en suivant l'allée centrale ; cependant, comme je m'en rapprochais, je fus frappé par le fait qu'elle était d'un ton beaucoup plus clair que le ciel véritable dont le bleu est presque noir, même par les plus belles journées. Mais comme celui que je voyais maintenant me paraissait splendide ! J'étais tout ému de le contempler. J'avais l'impression de flotter dans les airs, soulevé par tant de beauté ; je vis l'autel en dessous de moi, et sur celui-ci une coupe remplie d'un vin cramoisi, à côté d'un pain de la présence et d'un antique couteau. Je souris…

Et me réveillai. Dans mon sommeil, j'avais entendu des pas dans le corridor, et je savais les avoir reconnus, sans être pourtant capable de me souvenir qui les avait produits. Je m'efforçai de retrouver leur son ; mais ils n'étaient pas humains. C'était le bruit feutré d'un pied très souple, accompagné d'un frottement à peine perceptible.

Je l'entendis à nouveau, mais il était si léger que pendant un instant, je crus avoir confondu la réalité avec le souvenir de la chose ; mais le bruit était bien réel, allant et venant lentement dans le corridor. Cependant, la nausée revenait dès que je

soulevais un peu la tête, et je restai donc allongé, me disant qu'après tout, il ne m'appartenait pas de contrôler les personnes qui déambulaient dans le couloir. Le parfum s'était évanoui, et j'avais beau être malade, je sentis le besoin de mettre fin à ma peur de ce qu'il y avait d'irréel dans la situation : j'étais de retour dans le monde des objets solides et de la lumière. Ma porte s'entrouvrit à peine, et maître Malrubius jeta un coup d'œil, comme pour s'assurer que j'allais bien. Je lui fis signe de la main et il referma la porte. Je mis un certain temps avant de me rappeler qu'il était mort alors que je n'étais encore qu'un petit garçon.

12

Le traître

J'avais un sérieux mal de tête le jour suivant et je me sentais malade. N'ayant pas à participer – grâce à une tradition depuis longtemps établie – aux corvées de nettoyage de la Grande Cour et de la chapelle, j'eus simplement à assurer le service des cachots. Le calme qui régnait dans les corridors du sous-sol, le matin, me fit du bien pendant un moment. Puis ce fut la ruée des apprentis dans les escaliers (parmi lesquels se trouvait Eata, une lèvre enflée mais un sourire de triomphe dans le regard) apportant le petit déjeuner des clients, composé avant tout des vestiges de viandes froides du festin de la veille. Je dus expliquer à plusieurs de nos clients que c'était le seul jour de l'année où ils pourraient en manger et pris soin de préciser à tous qu'il n'y aurait aucune mise à la question en ce jour, tout comme il n'y en avait pas eu pour le jour de Katharine la Bienheureuse. Même si nous recevions un ordre d'exécution en ces deux jours, la séance était repoussée. La châtelaine Thècle dormait encore ; j'ouvris sa cellule sans la réveiller, et posai simplement son plateau sur la table.

Vers le milieu de la matinée, j'entendis à nouveau des pas dans l'escalier, et je vis bientôt déboucher maître Gurloes, suivi de deux cataphractes, d'un anagnoste en train de lire ses prières et d'une jeune femme. Maître Gurloes me demanda si je disposais d'une cellule vide, et je commençai à lui décrire celles qui se trouvaient vacantes en ce moment.

« Dans ce cas, prenez cette prisonnière en charge. J'ai déjà signé les documents qui la concernent. »

J'acquiesçai et saisis la jeune femme par le bras. Les cataphractes me l'abandonnèrent, firent demi-tour et repartirent comme des automates d'argent.

Le raffinement de ses vêtements de satin, tout déchirés et salis qu'ils fussent maintenant, indiquait qu'elle appartenait à la classe des Optimats. Une écuyère aurait porté des étoffes plus fines, mais d'une coupe plus sobre, et personne, chez les gens du peuple, n'avait les moyens d'être si bien habillé. L'anagnoste tenta de nous suivre dans le corridor des cellules, mais maître Gurloes l'en empêcha. J'entendis le pas métallique des soldats dans l'escalier.

« Quand est-ce que… ? » La voix de la jeune femme, dérapant dans l'aigu, trahissait sa terreur.

« Vous serez conduite en salle d'examen ? » complétai-je.

C'était maintenant elle qui s'accrochait à mon bras, comme si j'étais son père ou son amant.

« Le serai-je ?

— Oui, madame.

— Comment le savez-vous ?

— Tous ceux qui sont enfermés ici le sont.

— Toujours ? Personne n'est jamais relâché ?

— Parfois.

— J'ai donc aussi une chance de l'être, non ? » La note d'espoir de sa voix me fit penser à une fleur poussant dans l'ombre.

« C'est possible, mais extrêmement improbable.

— Ne voulez-vous pas savoir ce que l'on me reproche ?

— Non », répondis-je. La cellule voisine de celle de Thècle se trouvait libre. Je me demandai pendant un moment si j'allais y enfermer la femme. Elle lui procurerait une certaine compagnie – elles pourraient parler toutes les deux par les fentes destinées aux plateaux – mais ses questions et le bruit de la porte que l'on ouvre et referme risquaient aussi de réveiller Thècle. Je décidai pourtant de faire ainsi, considérant que l'avantage de donner un peu de compagnie à Thècle valait bien d'écourter son sommeil de quelques minutes.

« J'étais fiancée à un officier, et j'ai découvert qu'il entretenait une fille. Il a refusé de la quitter, alors j'ai engagé

des hommes de main pour mettre le feu à la cabane de la fille. Elle a perdu un lit de plumes, deux ou trois meubles et quelques vêtements. Est-ce que l'on mérite la torture pour un tel crime ?

— Je ne le sais pas, madame.

— Je m'appelle Marcelline. Et vous ? »

Tout en tournant la clef dans la serrure, je me demandais si je devais le lui dire ou non. Mais de toute façon, Thècle, que j'entendais maintenant remuer, le lui dirait.

« Sévérian, répondis-je donc.

— Et vous gagnez votre vie en nous brisant les os. Cela doit vous faire faire de beaux rêves la nuit. »

Largement écartés, aussi profonds que des puits, les yeux de Thècle étaient collés au guichet de sa porte.

« Quelle est cette personne avec vous, Sévérian ?

— Une nouvelle prisonnière, châtelaine.

— Une femme ? Oui… j'ai entendu sa voix. Vient-elle du Manoir Absolu ?

— Nullement, châtelaine. » Ne sachant pas si elles auraient jamais l'occasion de se rencontrer à nouveau, j'obligeai Marcelline à rester un instant devant la porte de Thècle.

« Encore une femme ; n'y a-t-il pas là quelque chose d'inhabituel ? Combien en détenez-vous, Sévérian ?

— Actuellement, huit sur ce niveau, châtelaine.

— J'aurais cru que, la plupart du temps, vous en aviez davantage que cela.

— Il est rare que nous en ayons plus de quatre, châtelaine. »

Marcelline intervint : « Combien de temps devrai-je rester ici ?

— Pas très longtemps ; il est peu fréquent que le séjour se prolonge, madame. »

D'un ton si sérieux qu'il en était morbide, Thècle dit alors :

« Je suis sur le point d'être relâchée, vous comprenez. Il est au courant. »

La nouvelle cliente de la guilde se mit à scruter ce qu'elle pouvait apercevoir de sa compagne d'infortune, une soudaine lueur d'intérêt dans le regard. « Allez-vous vraiment être libérée bientôt, châtelaine ?

— Lui le sait bien. Il a posté des lettres pour moi – n'est-ce pas, Sévérian ? Et il m'a fait ses adieux, ces derniers jours. À sa manière, c'est plutôt un gentil garçon, vous savez. »

Je l'interrompis. « Rentrez maintenant dans votre cellule, madame ; si vous le désirez, vous pouvez continuer à parler. »

Je me sentis un peu soulagé une fois que tous les repas furent distribués, en fin de soirée. Je croisai Drotte dans les escaliers, et il me conseilla d'aller me coucher.

« C'est le masque, répondis-je. Tu n'as pas l'habitude de me voir en porter un.

— Je vois tes yeux, et je n'ai pas besoin de voir autre chose. N'es-tu pas capable de reconnaître chacun des frères seulement à ses yeux, et même de savoir s'il est en colère ou au contraire d'humeur à plaisanter ? Je te dis que tu devrais aller au lit. »

Je lui répliquai que j'avais quelque chose à faire auparavant et je me rendis jusqu'au bureau de maître Gurloes. Il ne s'y trouvait pas, comme je l'avais espéré, mais je découvris, au milieu des papiers qui traînaient sur sa table, quelque chose que, d'une façon que je n'arrive pas à m'expliquer, je savais devoir se trouver là : l'ordre de mise à la question concernant Thècle.

Impossible de dormir après l'avoir vu. Au lieu de rester dans mon lit, j'allai – pour la dernière fois, mais je ne le savais pas – me promener jusqu'au mausolée où, enfant, j'avais joué si souvent. Le bronze funéraire du vieil exultant était terni pour ne pas avoir été frotté depuis bien longtemps, et les feuilles mortes étaient entrées par la porte entrouverte ; à part cela, rien n'avait changé. J'avais parlé une fois de cet endroit avec Thècle, et je m'imaginais maintenant qu'elle s'y trouvait avec moi.

Elle s'était enfuie avec mon aide, sur la promesse que personne ne la trouverait ici et que je lui amènerais de la nourriture ; nous attendrions la fin des recherches, et je l'aiderais à embarquer clandestinement sur le dhow d'un marchand, afin que, en suivant les nombreux méandres du Gyoll, elle puisse gagner le delta et finalement la mer libre.

Si j'avais été un héros du genre de ceux dont nous avions lu la vie ensemble dans les antiques récits de chevalerie, c'est ce soir même que je l'aurais fait évader, après avoir maîtrisé ou

drogué les frères de garde. Mais ce n'était pas mon cas ; en outre, je ne possédais aucune drogue, et ma seule arme était un couteau dérobé aux cuisines.

Et s'il faut tout dire, se dressait, entre mon moi le plus profond et cette tentative désespérée, la phrase entendue ce matin – matin qui suivait le jour de ma prise de grade. La châtelaine Thècle avait en effet dit que j'étais un garçon « plutôt gentil » ; or, il y avait en moi quelque chose d'assez mûr pour me faire comprendre que, même au cas où, en dépit de tous les obstacles, je réussirais dans cette entreprise, je resterais toujours ce « garçon plutôt gentil ». Et à ce moment-là, j'estimais que c'était important.

Le matin suivant, maître Gurloes me donna l'ordre de l'assister au cours de la séance de torture. Roche vint avec nous.

J'ouvris la porte de sa cellule. Elle ne comprit pas tout d'abord la raison de notre présence, et me demanda si quelqu'un était venu lui rendre visite, ou si elle allait être libérée.

Mais avant même d'avoir atteint notre destination, elle avait compris. Beaucoup d'hommes s'évanouissent à cet instant, mais ce ne fut pas son cas. Avec courtoisie, maître Gurloes lui demanda si elle aimerait avoir des explications sur les différentes machines que nous possédions.

« Voulez-vous parler de celles que vous allez employer sur moi ? » Sa voix tremblait imperceptiblement.

« Non, non, je ne me permettrais pas cela. Je faisais simplement allusion aux engins bizarres devant lesquels nous allons passer et que vous verrez. Certains sont très anciens, et la plupart sont rarement utilisés. »

Thècle jeta un regard autour d'elle avant de répondre. La salle d'examen – notre lieu de travail – n'est pas divisée en cellules ; c'est au contraire un seul espace, que soutiennent comme des piliers les tubulures des antiques moteurs et qu'encombrent les divers instruments qui servent à nos mystères. « Celui que l'on va m'appliquer… est-il ancien, également ?

— C'est le plus vénérable de tous », répliqua maître Gurloes. Il attendit un instant qu'elle ajoute quelque chose, mais comme elle gardait le silence, il commença sa description. « Je ne doute pas que vous connaissiez déjà le cerf-volant – tout le monde en a vu. Mais derrière lui – tenez, avancez donc d'un pas, vous verrez mieux – se trouve une machine que nous appelons simplement *l'appareil*. En principe, il est conçu pour imprimer dans la chair du client une formule ou un slogan, selon les ordres reçus : mais il est rarement en bon ordre de marche. Je vois que vous regardez notre vieux poteau. Il n'est rien de plus que ce qu'il paraît être : un simple pieu grâce auquel on peut immobiliser les mains, quand on doit infliger la peine du fouet à treize queues. Il se trouvait autrefois dans la Vieille Cour, mais les sorcières se sont plaintes et finalement, le Castellan nous a obligés à le déplacer vers l'intérieur, ici. Cela s'est passé il y a environ un siècle.

— Qui sont les sorcières ?

— Je crains que nous n'ayons pas assez de temps pour expliquer leur rôle maintenant. Sévérian pourra le faire quand vous serez revenue dans votre cellule. »

Elle me regarda comme pour dire : « Y retournerai-je vraiment, en fin de compte ? » et je profitai de ma position – elle était entre maître Gurloes et moi – pour serrer fortement sa main. Elle était glacée.

« Un peu plus loin…

— Un instant. Puis-je choisir ? Est-ce que d'une manière ou d'une autre, je peux vous convaincre de… d'utiliser une machine plutôt qu'une autre ? » Il y avait encore du courage dans sa voix, devenue cependant encore plus ténue.

Gurloes secoua la tête. « C'est une question sur laquelle nous n'avons même pas notre mot à dire, châtelaine. Vous non plus. Nous nous contentons d'exécuter les sentences, telles qu'elles sont données ; nous ne faisons rien de plus que ce qui est demandé, ni rien de moins, et n'y apportons aucun changement. » Pour cacher son embarras, il s'éclaircit la gorge. « Le modèle suivant est également intéressant, je crois. Nous l'appelons le collier d'Allowin. On attache le client sur cette chaise, et cette pièce rembourrée vient peser sur son sternum. À

chacune de ses respirations, ses liens se resserrent légèrement, si bien que plus il respire, moins il peut avaler d'air ; en théorie, ce supplice pourrait se prolonger indéfiniment. Des respirations très courtes, en effet, augmentent à peine la pression de la pièce rembourrée.

— Mais c'est horrible ! Et la machine qui se trouve derrière ? Celle avec tous ces fils et un grand globe de verre au-dessus de la table ?

— Ah, oui, dit maître Gurloes. Nous l'appelons la Révolutionnaire. Le sujet doit s'y étendre, ici même. Je vous en prie, châtelaine. »

Le geste d'invitation de Gurloes avait été clair ; pendant un long moment, Thècle resta immobile, complètement figée. Elle avait une stature plus élevée que le plus grand d'entre nous, mais on pouvait lire une peur tellement terrible sur son visage qu'elle n'avait plus rien d'imposant.

« Si vous ne vous y installez pas de vous-même, reprit maître Gurloes, nos compagnons seront dans l'obligation de vous y forcer. Cela vous déplaira certainement, châtelaine. »

Dans un murmure, Thècle répondit : « J'avais cru que vous alliez tout me montrer.

— Jusqu'à ce que nous atteignions l'appareil qui vous était destiné, oui, châtelaine. Il vaut mieux que le client ait l'esprit occupé. Veuillez vous étendre, maintenant, s'il vous plaît. Je ne vous le redemanderai pas. »

Elle s'allongea immédiatement sur la table, d'un mouvement vif et gracieux, comme je l'avais si souvent vue faire dans sa cellule. Les sangles avec lesquelles Roche et moi-même l'attachâmes étaient si vieilles et craquelées que je me demandai si elles allaient tenir.

Il fallait ensuite relier certains câbles d'un point à un autre de la salle d'examen, et régler des rhéostats ainsi que des amplificateurs magnétiques. Sur le panneau de contrôle, l'œil d'un rouge sanglant d'antiques lampes se mit à clignoter, et un bourdonnement, semblable à celui de quelque énorme insecte, s'éleva et remplit tout le lieu. Pendant quelques instants, le moteur si ancien de la tour se remit à vivre. L'un des câbles était mal connecté, et des étincelles bleues, comme de l'alcool en

train de flamber, se mirent à jaillir irrégulièrement d'un branchement en bronze.

« La foudre », expliqua maître Gurloes, après avoir resserré la mauvaise connexion. « Il existe un autre mot plus juste, mais je l'ai oublié. Peu importe ; c'est la foudre qui actionne la Révolutionnaire. Bien entendu ce n'est pas quelque chose qui va vous frapper, châtelaine, comme pendant un orage. Mais c'est le principe qui dirige cette machine.

— Pousse la poignée qui est devant toi, Sévérian, jusqu'à ce que cette aiguille atteigne la graduation rouge. »

Un bobinage, que j'avais trouvé aussi froid qu'un serpent un moment auparavant, diffusait maintenant une douce chaleur.

« Quel effet cela fait-il ?

— Je suis incapable de vous le décrire, châtelaine. De toute façon, je ne l'ai jamais vu appliquer, vous comprenez. » La main de Gurloes toucha un commutateur du tableau de contrôle, et Thècle se trouva baignée dans une lumière tellement blanche et éblouissante qu'elle faisait disparaître toutes les autres couleurs de ce qu'elle touchait. La jeune femme hurla. J'ai entendu pousser bien des hurlements dans ma vie, mais celui-ci est resté le pire de tous ; il n'était cependant pas le plus puissant. Il allait en augmentant et en diminuant, mais sans s'interrompre, comme le font, quand elles crissent, les roues des charrettes.

Elle était encore consciente, lorsque s'éteignit la lumière blanche. Ses yeux, grands ouverts, regardaient fixement vers le haut ; néanmoins, elle n'eut pas l'air de voir ma main, ni de me sentir lorsque je la touchai. Sa respiration était courte et rapide.

Roche demanda : « Attendrons-nous qu'elle soit de nouveau capable de marcher ? » À sa façon de poser la question, je compris qu'il pensait qu'une femme de cette taille ne serait pas facile à transporter.

« Emmenez-la tout de suite », répondit maître Gurloes. Nous allâmes chercher le fardier.

Une fois toutes mes corvées de la journée accomplies, je me rendis dans sa cellule pour la voir. Elle avait entre-temps retrouvé tous ses esprits, mais était encore incapable de se lever. « Je devrais vous haïr », me dit-elle.

Il me fallut me pencher sur elle pour arriver à entendre ce qu'elle avait soufflé. « C'est normal, répondis-je.

— Mais je ne vous hais pas. Ce n'est pas pour vous, Sévérian ; mais si je hais mon dernier ami, que me restera-t-il ? » Il n'y avait rien à répliquer à cela, et je restai silencieux. « Avez-vous la moindre idée de ce que cela fut ? Il m'a fallu un grand moment avant de pouvoir seulement y penser. »

Sa main droite remonta lentement le long de son visage, cherchant les yeux. Je la lui saisis et l'obligeai à la reposer.

« J'ai cru voir mon pire ennemi, une sorte de démon. Et ce démon, c'était moi. »

Elle saignait du cuir chevelu. Je renouvelai le pansement, mais en l'assujettissant, je savais qu'il serait bientôt arraché. Les boucles noires de l'une de ses mèches de cheveux restaient prises dans ses doigts.

« Depuis, je n'arrive pas à contrôler les mouvements de mes mains… C'est-à-dire, je peux y arriver si je me concentre sur ce qu'elles sont en train de faire ; mais c'est très difficile, et je me sens tellement épuisée. » Sa tête roula de côté et elle cracha du sang. « Je me mords. Le dedans des joues, la langue et les lèvres. J'ai même senti mes mains qui essayaient de m'étrangler, et j'ai pensé *oh, c'est merveilleux, je vais pouvoir mourir maintenant*. Mais j'ai simplement perdu conscience ; elles ont dû être privées de leur force, car je me suis réveillée. C'est un peu comme l'effet produit par cette machine, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai. « Le collier d'Allowin.

— Oui, mais en pire. Mes mains tentent maintenant de m'aveugler, de m'arracher les paupières. Deviendrai-je aveugle ?

— Oui, répondis-je.

— Combien de temps mettrai-je à mourir ?

— Environ un mois. La chose qui est en vous et qui vous hait s'affaiblira en même temps que vous perdrez vos propres forces. La Révolutionnaire lui a donné vie, mais l'énergie dont se nourrit cette haine est la vôtre, et finalement, vous mourrez ensemble.

— Sévérian…

— Oui ?

— Je comprends, dit-elle. C'est quelque chose qui vient d'Érèbe, d'Abaïa. Un compagnon parfait pour moi. Vodalus…»

Je me rapprochai encore d'elle, mais ne pus distinguer ses paroles. Je finis par lui dire : « J'ai essayé de vous sauver. Je le voulais. J'ai volé un couteau et j'ai passé toute la nuit à guetter une occasion. Seul un maître, hélas, a autorité pour faire sortir un prisonnier d'une cellule, et il m'aurait fallu tuer…

— Vos amis ?

— Mes amis, oui. »

Ses mains recommencèrent à se déplacer, et un peu de sang goutta de sa bouche. « Me donnerez-vous ce couteau ?

— Je l'ai sur moi », répondis-je en le sortant de dessous mon manteau. Il s'agissait d'un vulgaire couteau de cuisine, avec une lame d'environ un empan.

« Il paraît bien aiguisé.

— Il l'est. Je connais l'art d'affiler une lame, et celle-ci est un vrai rasoir. » Tels furent les derniers mots que je lui adressai. Je glissai le couteau dans sa main droite et sortis.

Je savais que pendant un certain temps, sa volonté l'empêcherait d'agir. Cent fois, l'envie de retourner dans sa cellule et de lui reprendre l'arme m'assaillit : personne n'en aurait jamais rien su. Et j'aurais pu continuer tranquillement à vivre ma vie au sein de la guilde.

Je ne l'ai pas entendue râler ; peut-être n'a-t-elle même pas poussé un soupir. Mais alors que j'observais la porte depuis un long moment, je vis soudain s'écouler par-dessous un filet pourpre. Je me rendis aussitôt chez maître Gurloes, et lui avouai ce que je venais de faire.

13

Le licteur de Thrax

Je vécus, pendant les dix jours suivants, une vie identique à celle des clients ; j'avais été relégué dans l'une des cellules du premier niveau – à peu de distance, en fait, de celle occupée jusqu'ici par Thècle. Mais afin que la guilde ne se trouvât pas accusée de m'avoir incarcéré illégalement, sans procès, la porte n'était pas fermée à clef. Simplement, elle était gardée en permanence par deux compagnons, l'épée à la main, et je n'en franchis qu'une seule fois le seuil, le deuxième jour, lorsque l'on m'amena auprès de maître Palémon, à qui je dus répéter mon histoire. Cette entrevue, si l'on veut, tint lieu de procès. Pendant tout le reste du temps, la guilde réfléchit au verdict qu'elle allait prononcer.

On prétend que l'un des avantages du temps, dans sa façon de conserver les faits, est la manière particulière dont il transforme en vérités nos mensonges passés. Il en alla ainsi pour moi. J'avais menti lorsque j'avais proclamé aimer la guilde, et ne rien désirer d'autre que de rester en son sein. J'étais en train de m'apercevoir que ces mensonges devenaient vérités. Je trouvai soudain infiniment attrayante la vie d'un compagnon – et même celle d'un apprenti ; non pas simplement parce que j'avais la certitude que j'allais mourir, mais authentiquement attrayante en elle-même. Car c'était la vie que je venais de perdre. Je voyais maintenant tous les frères du point de vue des clients, c'est-à-dire comme des êtres puissants, principes actifs d'une machine inamicale mais presque parfaite.

Je savais que mon cas était tout à fait sans espoir, et je pus faire sur moi-même l'expérience de ce que maître Malrubius s'était efforcé de m'inculquer alors que je n'étais encore qu'un enfant : à savoir que l'espoir est un mécanisme psychologique parfaitement indépendant de la réalité extérieure. J'étais jeune, on me nourrissait correctement et on me laissait dormir : j'espérais donc. Que ce soit pendant mon sommeil ou mes heures de veille, sans cesse je rêvais que Vodalus interviendrait au moment où je serais sur le point de mourir. Et non pas tout seul, comme lorsque je l'avais vu se battre dans la nécropole, mais à la tête d'une puissante armée qui balaierait des siècles de décadence et ferait de nous, à nouveau, les maîtres des étoiles. J'avais souvent l'impression d'entendre enfler, dans les couloirs sonores qui desservaient les cachots, le bruit de bottes de cette armée, et il m'arrivait même parfois de m'avancer, la chandelle à la main, jusqu'au guichet de la porte, ayant cru apercevoir le visage de Vodalus dans l'obscurité.

Comme je l'ai déjà mentionné, je m'attendais à être condamné à mort. La question qui m'occupa le plus l'esprit, durant ces journées qui n'en finissaient pas, concernait les moyens qui seraient employés. J'avais appris toutes les techniques utilisées par les bourreaux ; mais maintenant, je ne pouvais pas m'empêcher de les imaginer, soit les unes après les autres comme elles m'avaient été enseignées, soit toutes ensemble dans une apocalypse de douleur. Rester nuit et jour dans une cellule confinée dans un sous-sol, à penser à des tortures, est en soi une torture.

Maître Palémon me convoqua le onzième jour. Je pus voir de nouveau la lumière rouge du soleil et respirer ce vent humide, qui, vers la fin de l'hiver, est comme l'annonce du printemps. Mais oh, ce qu'il m'en coûta, en passant devant la porte ouverte de la tour, d'apercevoir au loin le portail dit « des cadavres », lequel est percé dans le mur d'enceinte, et le vieux frère Portier se promenant devant…

Le bureau de maître Palémon me parut très grand lorsque j'y pénétrai – mais aussi très précieux, comme si tous les livres poussiéreux et les papiers qui s'y trouvaient étaient ma propriété. Il me pria de m'asseoir. Il n'était pas masqué et me

parut plus vieux que dans mon souvenir. « Nous avons discuté de ton cas avec maître Gurloes, me dit-il sans préambule. Nous nous sommes vus dans l'obligation de mettre non seulement tous les compagnons dans la confidence, mais aussi les apprentis. Il vaut mieux qu'ils sachent tous la vérité. La plupart estiment que tu mérites la mort. »

Il attendit apparemment que je fasse un commentaire, mais je gardai le silence.

« Malgré tout, beaucoup de choses ont été dites pour ta défense. Au cours de plusieurs rencontres privées, un certain nombre de compagnons ont insisté aussi bien auprès de maître Gurloes que de moi-même, pour que tu sois autorisé à mourir sans souffrances. »

Je ne saurais dire pourquoi, mais il devint pour moi d'une importance vitale de savoir combien d'amis s'étaient ainsi manifestés et je posai la question.

« Plus de deux, et même plus de trois ; le nombre exact n'a pas d'importance. Estimes-tu mériter de mourir dans les tourments ?

— Par la Révolutionnaire », répondis-je, dans l'espoir qu'en ayant l'air de rechercher cette mort comme une faveur, elle ne me serait pas accordée.

« Oui, voilà qui conviendrait. Néanmoins… » Il choisit cet instant pour faire une pause. Une minute passa, puis une deuxième. La première mouche à abdomen cuivré de la saison se mit à bourdonner contre la meurtrière. J'aurais voulu l'écraser, l'attraper et la relâcher, dire en hurlant à maître Palémon de parler, fuir son bureau ; mais je ne fis rien de tout cela et me contentai de rester assis sur la vieille chaise de bois, devant sa table. J'avais l'impression d'être déjà mort et en même temps de devoir encore mourir.

« Nous ne pouvons pas te tuer, vois-tu. J'ai eu toutes les peines du monde à convaincre Gurloes de ce fait ; et cependant, rien n'est plus vrai. Si nous t'exécutons sans en avoir reçu l'ordre de la justice, nous ne valons pas plus que toi. Ce n'est pas parce que tu t'es montré parjure vis-à-vis de nous, que nous devons en faire autant vis-à-vis de la loi. Et qui plus est, nous

ferions courir de grands risques à la guilde, et pour toujours : un Inquisiteur serait en droit de nous accuser de meurtre. »

Il attendit ma réaction, et je lui dis : « Mais étant donné ce que j'ai fait…

— Une telle sentence serait juste, oui. Cependant, nulle part la loi ne nous autorise à prendre la vie de quelqu'un de notre propre chef. Ceux qui détiennent le droit de le faire sont à bon droit jaloux de leur privilège. Nous pourrions nous présenter devant eux : le verdict ne fait aucun doute. Mais au cas où nous prendrions cette décision, la réputation de la guilde se trouverait publiquement et irrévocablement atteinte. Une bonne partie de la confiance qui nous est faite disparaîtrait, de façon permanente. Il faudrait s'attendre que quelqu'un, à l'avenir, vienne contrôler nos affaires. Te plairait-il de voir nos clients gardés par les soldats, Sévérian ? »

La vision que j'avais eue lorsque j'avais failli me noyer dans les eaux du Gyoll se dressa brusquement devant moi ; elle m'attirait d'une façon puissante en dépit de tout ce qu'elle comportait de lugubre, comme la première fois. « Je préférerais m'enlever la vie moi-même, dis-je. Je pourrais faire semblant d'aller nager, et mourir au milieu du courant, en un endroit où il serait impossible de me secourir. »

L'ombre d'un sourire chargé d'amertume passa fugitivement sur le visage ravagé de maître Palémon. « Je suis content d'être le seul à avoir entendu cette requête. Maître Gurloes se serait fait un plaisir de te faire remarquer la nécessité d'attendre au moins encore un mois avant que l'hypothèse d'un bain puisse devenir crédible.

— Mon offre est sincère. J'ai proposé de me donner une mort qui ne soit pas douloureuse, certes, mais c'est bien la mort que je recherche, non une prolongation de mon existence.

— Nous ne pourrions pas davantage accepter cette offre si nous étions au milieu de l'été. Un Inquisiteur risque toujours d'arriver à la conclusion que nous t'avons forcé à te suicider. Heureusement pour toi, nous avons finalement choisi une solution moins dangereuse. As-tu la moindre notion de l'état de nos mystères dans les villes de province ? »

Je secouai négativement la tête.

« Il est déplorable. La guilde possède en tout et pour tout un seul chapitre, celui de Nessus, autrement dit celui de notre Citadelle. Les villes de moindre importance n'ont qu'un seul carnifex, chargé d'exécuter les sentences prononcées par les judicateurs locaux, peine de mort ou tortures. Cet homme est détesté et redouté par tout le monde. Comprends-tu sa situation ?

— Elle reste malgré cela trop élevée pour moi », répondis-je. À ce moment, je ne mentais pas : je me méprisais bien davantage que je ne méprisais la guilde. Souvent, je me suis souvenu de ces paroles ; elles étaient sorties de ma seule bouche, et m'ont plusieurs fois rendu courage dans des périodes difficiles.

« Il existe une ville du nom de Thrax, que l'on appelle aussi la Cité des pièces sans fenêtres, poursuivit maître Palémon. Son archonte, Abdiesus, a envoyé un pli au Manoir Absolu. Là, un maître des requêtes l'a transmis au Castellan, lequel me l'a fait tenir. Thrax a le plus grand besoin d'un fonctionnaire exécuteur des hautes œuvres. Il leur est arrivé, par le passé, de gracier certains condamnés à la condition qu'ils acceptassent ce poste. Actuellement, toute la région est rongée par la félonie, mais une telle fonction exige que l'on fasse un minimum de confiance à la personne investie, et ils répugnent à recourir à leur ancienne méthode de recrutement.

— Je vois.

— Par deux fois, déjà, des membres de notre guilde ont été envoyés dans des villes de province, mais nous ignorons si leur cas était du même ordre que le tien : l'histoire ne le dit pas. Ils ont néanmoins créé un précédent qui nous permet de trancher notre dilemme. Tu vas donc partir pour Thrax, Sévérian. J'ai rédigé une lettre qui te servira d'introduction auprès de l'archonte et de ses magistrats. Il y est dit que tu es très versé dans nos mystères, et d'une grande habileté. Étant donné l'endroit, ce ne sera pas un mensonge. »

J'acquiesçai, déjà résigné à mon sort. Cependant, tandis que je restais assis, immobile, gardant sur le visage l'expression indifférente d'un compagnon dont la seule volonté est celle d'obéir, je sentis une honte nouvelle naître en moi. Elle n'avait

certes pas la même force que celle que j'éprouvais à l'idée du déshonneur que j'avais jeté sur la guilde, mais elle était plus vive, et me blessait d'autant plus que je ne m'y étais pas préparé et habitué, comme dans le cas de l'autre. Voici de quoi il s'agissait : Je me sentais heureux de partir. Déjà me démangeait l'envie de marcher sur l'herbe, de voir des paysages nouveaux et de respirer à pleins poumons l'air pur de lieux lointains et déserts.

Je demandai à maître Palémon où pouvait bien se trouver la ville de Thrax.

« À l'embouchure du Gyoll, dit-il. Tout près de la mer. » Puis il s'arrêta comme le font les personnes âgées et reprit : « Non, non, qu'est-ce que je raconte ? Il faut remonter le cours du Gyoll, au contraire ; mais oui, bien sûr. » Et dans mon esprit, s'évanouirent aussitôt des centaines de lieues de vagues mouvantes, les plages de sable et le cri des oiseaux de mer. Maître Palémon exhuma une carte de son cabinet et la déroula devant moi, se penchant sur le parchemin jusqu'à ce que les verres qui lui permettaient de distinguer les détails en arrivent presque à le toucher. « C'est ici », me dit-il en me montrant un Point au bord de la rivière naissante, à la hauteur des cataractes inférieures. « Si tu avais eu un pécule, tu aurais pu t'y rendre par bateau. Tu n'en as pas et devras donc marcher.

— Je comprends », répondis-je, et bien que m'étant souvenu de la petite pièce d'or donnée par Vodalus, bien à l'abri dans sa cachette, je sus que je ne pourrais pas me prévaloir du capital qu'elle pouvait représenter. Il était clair que la volonté de la guilde était de me jeter dehors sans un sou de plus qu'en possédait normalement un jeune compagnon ; si bien que pour des motifs de prudence comme pour une question d'honneur, je devais respecter cette volonté.

Je savais pourtant aussi que c'était injuste. Si je n'avais pas aperçu la jeune femme au visage en forme de cœur ni gagné la petite pièce d'or, il est plus que probable que je n'aurais jamais donné le couteau à Thècle, trahissant par la même occasion la confiance de la guilde. En un certain sens, ce chrisos avait acheté ma vie.

Eh bien, c'était parfait. J'allais abandonner mon ancienne existence…

« Sévérian ! s'exclama maître Palémon. Tu ne m'écoutes pas. D'ailleurs, en classe, tu n'as jamais été bien attentif.

— Je suis désolé ; je pensais à tellement de choses…

— Je n'en doute pas. » Pour la première fois depuis le début de l'entrevue, il eut un véritable sourire et je retrouvai pendant un instant l'ancien visage, celui du maître Palémon de mon enfance. « J'étais pourtant en train de te donner d'excellents conseils en vue de ton voyage. Tu devras donc t'en passer ; de toute façon, il est bien probable que tu les aurais tout de suite oubliés. Connais-tu les routes ?

— Je sais qu'il est interdit de les prendre, mais c'est tout.

— L'Autarque Maruthas les a fait fermer. J'avais ton âge à ce moment-là. Les déplacements favorisent l'esprit de révolte, et il préférait voir les marchandises entrer dans la ville ou la quitter par le fleuve : elles sont ainsi plus faciles à taxer. Depuis, la loi n'a pas changé, et j'ai entendu dire qu'une redoute était construite environ toutes les cinquante lieues. Cependant, les routes existent encore ; elles sont en mauvais état ce qui n'empêche pas, paraît-il, certains de les prendre de nuit.

— Je vois », dis-je. Fermées ou non, les routes devaient permettre de circuler plus facilement qu'en passant à travers champs, par monts et par vaux, comme l'exigeait la loi.

« Je crains bien que non. Mon intention était de te mettre en garde. Elles sont surveillées par des patrouilles de uhlans qui ont ordre de tuer toute personne qui s'y trouve ; et comme ils ont en outre le droit de pillage sur tous ceux qu'ils abattent ainsi, ils ne sont guère enclins à demander des explications.

— Je comprends maintenant », répondis-je, tout en me demandant à part moi comment il était au courant de ces problèmes de voyage.

« Parfait. La journée est à moitié écoulée, à l'heure qu'il est. Si tu veux, tu peux dormir ici cette nuit et ne partir que demain matin.

— Vous voulez dire… dans ma cellule en bas ? »

Il acquiesça. C'est à peine s'il pouvait distinguer mes traits, mais quelque chose me donna cependant l'impression qu'il étudiait mon visage.

« Dans ce cas, je préfère partir tout de suite. » J'essayais d'imaginer tout ce que j'aurais à faire avant de tourner le dos, pour toujours, à notre tour ; rien ne me vint à l'esprit. Il devait pourtant bien y avoir quelque chose. « Puis-je disposer d'une veille pour me préparer ? Le moment venu, je m'en irai.

— Je te l'accorde sans peine. Mais je veux, avant ton départ, que tu reviennes ici. J'ai quelque chose à te donner. Viendras-tu ? »

— Bien sûr, Maître, si vous le voulez.

— Dernière chose, Sévérian ; sois prudent. Tu as beaucoup d'amis dans la guilde – des frères qui tous, souhaitent que ce qui s'est produit ne soit jamais arrivé. Mais il en est d'autres qui estiment que tu as trahi notre confiance et que tu mérites les tourments et la mort.

— Merci, Maître. Ce sont ces derniers qui ont raison. »

Mes quelques biens se trouvaient déjà rassemblés dans ma cellule. J'en fis un paquet, mais il était tellement petit que je pus le mettre dans la sabretache qui pendait à ma ceinture. Poussé par l'amour, et par les regrets de ce qui s'était passé, je me rendis à la cellule de Thècle.

Elle était restée inoccupée. On avait nettoyé le sang qui avait coulé sur le sol, mais on pouvait encore voir une grande tache sombre à l'endroit où il avait attaqué le métal. Ses vêtements avaient disparu, ainsi que ses produits de beauté. Les quatre ouvrages que je lui avais apportés se trouvaient par contre empilés parmi d'autres, sur la petite table. Je ne pus résister à la tentation d'en emporter un. Il y en avait tellement dans la bibliothèque que la disparition d'un seul ne se remarquerait sûrement pas. Je tendis la main avant même de savoir lequel choisir. Le livre sur le blason était certes le plus beau, mais il était beaucoup trop volumineux pour être transporté sur soi au cours d'un voyage. Le livre de théologie était le plus petit de tous, mais le livre à couverture brune n'était guère plus gros.

C’est finalement ce dernier que je choisis, avec ses légendes de mondes disparus.

Par les escaliers de la tour, je grimpai ensuite jusqu’à la salle du canon, où, dans leurs berceaux d’énergie pure, attendaient les grosses pièces d’artillerie de siège. J’atteignis enfin, tout en haut, la pièce au toit de verre, avec ses écrans gris et ses fauteuils aux formes bizarrement contournées. De là, j’utilisai une échelle qui me conduisit sur les panneaux glissants eux-mêmes ; mon apparition dispersa un vol de merles qui s’égaillèrent dans le ciel comme autant de particules de suie. Au-dessus de ma tête, notre étamine de fuligine ondulait et battait au sommet de son mât.

Tout en dessous, la Vieille Cour me parut petite, exiguë même, mais infiniment confortable et accueillante. En revanche, dans le grand mur d’enceinte, la brèche me sembla bien plus grande que je ne l’aurais cru bien qu’elle fût encadrée par la tour Rouge et la tour de l’Ours, encore solides et de fière allure. La tour des Sorcières, plus proche de la nôtre, était plus haute, plus élancée et sombre ; pendant un instant, le vent porta jusqu’à moi l’écho de leurs rires sauvages, et je ressentis la vieille peur familière, encore que les bourreaux aient toujours été dans les meilleurs termes avec les sorcières, nos sœurs.

Au-delà du mur, s’étendait, tout le long de la grande pente, l’immense nécropole qui atteignait presque les berges du Gyoll ; à travers les immeubles à demi détruits de ses rives, je pouvais apercevoir le scintillement de l’eau. Le dôme arrondi du Khan, de l’autre côté du fleuve, ne paraissait pas plus gros qu’un galet, et la ville qui l’entourait avait l’air d’une étendue de sable multicolore foulée par les anciens maîtres bourreaux.

Je vis un caïque à la proue et à la poupe relevées très haut, sa voile gonflée par le vent, faire route en direction du sud, aidé par le courant qui roulait des eaux sombres. Je le suivis un instant en pensée, contre ma volonté, et l’imaginai gagnant le delta et ses marécages, avant d’atteindre la mer brillante, où, transportée depuis les rives les plus lointaines de l’univers au cours de l’ère préglaciaire, se vautre la bête monstrueuse, Abaïa, attendant que soit venu pour elle et ceux de sa sorte le moment de dévorer les continents.

Ma rêverie changea ensuite de cours ; j'abandonnai le Sud et ses océans couverts de glace pour me tourner vers les montagnes du Nord et la source du fleuve. Pendant un long moment (dont j'ignore la durée, bien que le soleil, entre-temps, m'ait paru avoir changé de place), je regardai vers le septentrion. Je ne pouvais voir les montagnes qu'avec les yeux de l'esprit, non avec ceux du corps : les millions de toits de la ville s'étendant à perte de vue étaient tout ce que je pouvais apercevoir. Et pour dire la vérité, de là où j'étais, les grandes colonnes d'argent du donjon et les spires qui l'entourent cachaient la moitié de la vue. Mais je ne m'en souciais nullement et c'est à peine si j'avais conscience de leur existence. Au nord se trouvait le Manoir Absolu, les cataractes et Thrax, la Ville aux pièces sans fenêtres. Au nord se trouvaient les pampas immenses, des centaines de forêts sans un seul sentier et les jungles pourrissantes qui ceinturent le monde.

Lorsque j'eus pensé à toutes ces choses au point d'en devenir à demi fou, je redescendis jusqu'au bureau de maître Palémon, et je lui dis que j'étais prêt à partir.

14

Terminus Est

« Je vais te faire un cadeau, me dit maître Palémon. Et comme tu es jeune et fort, je ne crois pas que tu le trouveras trop lourd à porter.

— Je ne mérite pas le moindre cadeau.

— C'est exact. Mais il faut bien te dire, Sévérian, qu'un cadeau mérité n'est plus un cadeau : c'est un salaire. Les seuls véritables cadeaux sont ceux que l'on offre comme je le fais aujourd'hui. Je ne puis te pardonner ton crime, mais je ne puis point non plus oublier ce que tu as été. Je n'avais jamais eu d'aussi bon élève depuis le jour où maître Gurloes est devenu compagnon. » Il se leva, et, d'un pas raide, se dirigea vers l'alcôve de son bureau, et je pus l'entendre dire pour lui-même : « Ah, elle n'est pas encore trop pesante pour moi… »

L'objet qu'il était en train de soulever était tellement sombre qu'il se perdait dans l'obscurité. J'intervins alors et dis : « Permettez-moi de vous aider, Maître.

— C'est inutile, Sévérian, c'est inutile. Léger quand on le soulève, pesant quand on le fait redescendre. Telle est la marque distinctive d'un modèle de qualité. »

Il posa sur sa table une boîte noire comme la nuit, presque aussi longue qu'un cercueil, mais beaucoup plus étroite. Quand il fit jouer les fermoirs d'argent, ils tintèrent comme des clochettes.

« Je ne vais pas te donner le coffret, qui ne ferait que t'embarrasser. Voici donc la lame, le fourreau destiné à la protéger lorsque tu voyageras et un baudrier. »

Elle fut dans mes mains avant que j'eusse pu prendre pleinement conscience du cadeau qu'il me faisait. Taillé dans de la peau humaine noire, le fourreau montait presque jusqu'au pommeau ; quand j'en tirai l'épée, il me parut aussi souple qu'un gant de cuir. Un moment, je contemplai l'arme.

Mon but n'est pas de vous ennuyer en dressant la liste exhaustive de ses qualités et de ses beautés ; il vous faudrait la voir et la prendre en main pour l'apprécier à sa juste valeur. Sa redoutable lame mesurait une aune de long ; elle était droite, avec un bout carré, telle que doit être une telle épée. Comme le tranchant mâle, le tranchant femelle pouvait couper un cheveu en deux jusqu'à un empan de la garde, ciselée dans de l'argent massif et se terminant par une tête sculptée à chaque extrémité. Taillée dans de l'onyx, la poignée était renforcée de cerclages d'argent, longue de deux empans et rehaussée d'une opale. On n'avait pas lésiné sur la décoration, digne d'un grand artiste. Mais le rôle de l'art est de donner un sens à des choses qui, sans cela, n'en auraient pas, ou encore de rendre attirant quelque chose qui ne l'est pas particulièrement. Autrement dit, cette décoration ne lui ajoutait rien. On avait gravé les mots *Terminus Est* sur la lame elle-même, dans de très beaux et curieux caractères, et, depuis que j'étais passé par l'Atrium du Temps, j'avais appris suffisamment de langues anciennes pour savoir qu'ils signifiaient *Voici la Ligne de Partage*.

« Elle est parfaitement affûtée, je te le garantis, dit maître Palémon en me voyant tâter le fil du doigt. Pour le bénéfice de ceux qui te seront confiés, tâche de toujours la conserver ainsi. Je me demande seulement si ce n'est pas une compagne trop lourde pour toi. Soulève-la, et juges-en toi-même. »

J'empoignai *Terminus Est* de la même manière que la fausse épée le jour de ma prise de masque et la levai au-dessus de ma tête, en prenant soin de ne pas heurter le plafond. Elle ondula comme si j'essayais de maîtriser un serpent.

« N'éprouves-tu pas de difficultés ?

— Non, Maître. Mais j'ai eu l'impression qu'elle se tordait lorsque je l'ai brandie.

— Un cylindre creux court tout le long de la lame ; il contient un peu d'hydrargyre – un métal plus lourd que le fer, et

cependant aussi liquide que de l'eau. Si bien que le point d'équilibre se déplace vers la poignée quand on dresse l'épée, et vers l'extrémité quand on l'abaisse. Il te faudra souvent attendre la fin d'une oraison, d'une ultime prière, ou encore un signe de main de la part du quaesiteur. Ton épée ne devra ni vaciller ni trembler – d'ailleurs tu sais tout cela. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il te faut respecter un tel instrument. Puisse la Moïra veiller sur toi, Sévérian. »

Je sortis la pierre à affûter de la pochette cousue sur le fourreau et la mis dans ma sabretache, puis pliai la lettre de maître Palémon destinée à l'archonte de Thrax, l'enveloppai dans un bout de tissu de soie huilé et la glissai à la place de la pierre, la confiant à la bonne garde de l'épée. Enfin, je pris congé de mon maître.

L'imposante lame maintenue dans le dos à hauteur de l'épaule gauche, je pris la direction de la porte des Cadavres et me retrouvai bientôt dans les jardins de la nécropole, où soufflait un peu de vent. Au portail inférieur, celui qui est le plus près de l'eau, la sentinelle me laissa passer sans me poser de question, après m'avoir jeté un regard bien étrange. J'enfilai ensuite les rues étroites qui mènent jusqu'à la Voie d'Eau, qui longe le cours du Gyoll.

Il me faut maintenant rapporter quelque chose qui, aujourd'hui encore, ne laisse pas de me faire honte, en dépit de tout ce qui s'est passé depuis. Les veilles de ce long après-midi furent les plus heureuses de toute ma vie. Toutes les vieilles haines que je nourrissais à l'encontre de la guilde s'étaient évanouies : il ne me restait plus que tout ce que j'avais aimé, mon amour pour maître Palémon, pour mes frères et même pour les apprentis, mon amour pour les usages et le folklore de notre confrérie – un amour qui n'était jamais complètement mort. C'est tout cela, tout ce que j'aimais, que je quittais après l'avoir déshonoré au plus haut point. J'aurais dû pleurer.

Je n'en fis rien. Quelque chose en moi prit son essor, et comme une rafale de vent souleva ma cape et me fit des ailes, j'eus l'impression que j'aurais pu m'envoler. Il nous est interdit de sourire, sauf en présence de nos maîtres, de nos frères et de

nos clients, et bien sûr des apprentis. Je n'avais pas envie de porter mon masque et il me fallut relever mon capuchon et baisser la tête pour que les passants ne voient pas mon visage. Je croyais à tort que je périrais en chemin ; je croyais à tort que jamais je ne retournerais à la Citadelle ni dans notre tour ; mais c'est aussi à tort que je croyais alors avoir l'occasion de vivre encore de nombreux jours semblables, et je souris.

Dans mon ignorance, je m'étais imaginé qu'à la tombée de la nuit, j'aurais laissé la ville loin derrière moi, et qu'il me serait possible de dormir dans une relative sécurité au pied de quelque arbre. Mais en réalité je n'avais même pas fini de traverser les quartiers les plus anciens et les plus pauvres lorsqu'à l'ouest la terre bascula pour engloutir le soleil. Il aurait été suicidaire de demander l'hospitalité dans l'une des maisons branlantes qui longeaient la Voie d'Eau tout comme de tenter de se reposer dans un coin quelconque. C'est pourquoi je continuai à me traîner sous les étoiles que le vent rendait plus brillantes, avec l'avantage, aux yeux des rares piétons, d'avoir l'air d'être simplement quelqu'un habillé de sombre, une lourde *paterissa* sur l'épaule, et non point un bourreau.

De temps en temps j'apercevais des bateaux se déplaçant sur les eaux à demi asphyxiées par les algues, et le vent m'apportait des échos de la musique qu'il faisait dans leurs haubans. Les plus misérables ne disposaient d'aucun éclairage et étaient de véritables ruines flottantes ; mais je pus contempler à plusieurs reprises de somptueux thalamègues, leur décoration ouvragée mise en évidence par les lampes de poupe et de proue. Par crainte d'être attaqués, ils naviguaient au milieu du courant, ce qui ne m'empêchait pas d'entendre la voix des rameurs portée par les eaux :

Ramez, frères, ramez !
Le courant est contre nous.
Ramez, frères, ramez !
Car Dieu est avec nous.
Ramez, frères, ramez !
Le vent est contre nous.

Ramez, frères, ramez !
Car Dieu est avec nous.

Et ainsi de suite. Même lorsque les lampes ne furent plus qu'un point minuscule, à une lieue ou même davantage de moi, en amont, le vent me permettait d'entendre encore leur chant. Comme j'allais avoir l'occasion de l'apprendre par la suite, ils tiraient sur la poignée de leur aviron pendant le refrain et la ramenaient en arrière avec le couplet ; c'est ainsi que, veille après veille, ils poursuivaient leur chemin.

Alors que le jour était sur le point de se lever, à ce qu'il me sembla, j'aperçus au loin, enjambant le large ruban noir du fleuve, une rangée de lumières qui n'étaient pas celles de bateaux, mais des feux fixes allant d'une rive à l'autre. Il s'agissait d'un pont, que je finis par atteindre en maintenant l'allure dans l'obscurité. Quittant les berges clapotantes du fleuve, je gravis une volée de marches brisées qui partait de la Voie d'Eau pour rejoindre le pont lui-même ; d'un seul coup, je me retrouvai acteur dans une scène toute nouvelle pour moi.

Le pont était aussi brillamment éclairée que la Voie d'Eau était sombre. Des flambeaux oscillaient en haut de mâts disposés tous les dix pas environ, tandis qu'à peu près tous les cent pas se dressaient des bretèches dont les fenêtres éclairées formaient comme autant de feux de Bengale accrochés au tablier du pont. Des carrioles munies de lanternes roulaient en faisant grand bruit, et la plupart des gens qui se bousculaient sur les trottoirs étaient accompagnés de porteurs de torches, ou en tenaient eux-mêmes une à la main. Des marchands ambulants, leur plateau retenu par une sangle autour du cou, vantaient à grands cris les articles qu'ils avaient en montre, cependant que des extérieurs baragouinaient dans des langues inconnues et que des mendiants exhibaient leurs plaies, faisaient semblant de jouer du flageolet ou de l'ophicléide et pinçaient leurs enfants pour les faire pleurer.

Je dois confesser que tout cela m'intéressait prodigieusement, même si l'entraînement que j'avais suivi m'interdisait de faire le badaud devant un tel spectacle. La tête bien enfoncée dans mon capuchon, et les yeux résolument

dirigés droit devant moi, je m'avançai au milieu de la foule comme si elle m'était tout à fait indifférente ; mais pendant quelques instants ma fatigue s'estompa, mes enjambées s'allongèrent et se firent plus vives pour lutter contre l'envie de m'attarder j'imagine.

Les gardes en poste aux bretèches n'étaient pas des agents de ville, mais des peltastes en demi-armures, protégés par des boucliers transparents. J'étais presque arrivé sur la rive occidentale lorsque deux d'entre eux s'avancèrent au-devant de moi et me barrèrent la route de leur lance brillante. « Porter un tel costume est un crime grave ; si vous vous êtes ainsi travesti pour plaisanter ou pour faire quelque fourberie, vous risquez beaucoup.

— J'ai parfaitement le droit de porter la tenue de ma guilde, répondis-je.

— Vous prétendez donc sérieusement être carnifex ? Est-ce là votre épée que vous portez ?

— C'est bien mon épée. Mais je ne suis pas ce que vous dites ; je suis un compagnon de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence. »

Il y eut un instant de silence. Durant les quelques secondes qu'avait pris cet interrogatoire, une centaine de personnes s'étaient déjà amassées autour de nous. Je vis le peltaste qui n'avait rien dit lancer à son camarade un coup d'œil qui signifiait : *Il a l'air de parler sérieusement,* puis considérer la foule.

« Venez à l'intérieur. Le lochague souhaite vous parler. »

Ils me laissèrent passer le premier par la porte étroite. Il n'y avait là qu'une seule pièce et encore était-elle petite ; elle était meublée d'une table et de quelques chaises. Une volée de marches, creusées par le passage fréquent des bottes, conduisait à l'étage supérieur, dans une salle où un homme portant cuirasse était en train d'écrire, debout devant une écritoire. Mes gardiens m'avaient suivi, et quand ils m'eurent rejoint, celui qui avait déjà parlé prit à nouveau la parole. « Voici l'homme en question, dit-il.

— Je vois bien, répondit le lochague sans lever les yeux pour autant.

— Il dit qu'il est compagnon de la guilde des bourreaux. »

La plume, qui jusque-là avait progressé régulièrement, resta un moment en l'air. « Je n'aurais jamais cru rencontrer un tel personnage en dehors des pages d'un livre, mais j'ose pourtant affirmer qu'il ne fait que dire la vérité.

— Dans ce cas, devons-nous le relâcher ? demanda le soldat.

— Pas encore. »

Le lochague essuya soigneusement sa plume, sabla la lettre qu'il venait de rédiger et nous regarda enfin. Je dis alors : « Vos subordonnés m'ont arrêté, car ils ne me croyaient pas en droit de porter ce costume.

— Ils vous ont arrêté parce que je leur en ai donné l'ordre. Et si j'ai donné cet ordre, c'est que vous êtes un élément perturbateur d'après le rapport établi par le poste de garde à l'orient. Si vous appartenez bien à la guilde des bourreaux – guilde que, pour être honnête, je croyais abolie depuis longtemps –, vous avez donc passé toute votre vie dans la… Comment l'appelez-vous ?

— La tour Matachine. »

Il fit claquer ses doigts, et eut le regard de quelqu'un qui est à la fois amusé et chagriné. « Non ; je veux parler de l'endroit où se trouve votre tour.

— La Citadelle.

— Oui, c'est cela, la vieille Citadelle. Elle se trouve à l'est de la rivière, si je me souviens bien, sur la portion nord du quartier algédonique. On nous avait emmenés voir le donjon à l'époque où j'étais cadet. Combien de fois en êtes-vous sorti pour vous promener en ville ? »

J'évoquai mentalement nos expéditions pour aller nous baigner, et répondis : « Souvent.

— Dans la tenue que vous portez actuellement ? »

Je secouai négativement la tête.

« Si vous devez me répondre ainsi, retirez votre capuchon. C'est tout juste si je peux voir le bout de votre nez aller et venir. » Le lochague quitta son écritoire et se rapprocha d'une fenêtre donnant sur le pont. « Quelle est, d'après vous, la population d'une ville comme Nessus ? me demanda-t-il.

— Je n'en ai aucune idée.

— Moi non plus, bourreau. Ni personne. Toutes nos tentatives de recensement ont échoué, tout comme nos tentatives pour taxer systématiquement la population. Chaque nuit, la ville grandit et se transforme, comme changent les graffitis tracés à la craie sur les murs. Il y a des gens d'une grande habileté, capables de construire une maison dans la nuit en enlevant les pavés de la rue et de revendiquer ouvertement le terrain. Le saviez-vous ? L'exultant Talarican, dont la folie se manifestait par le soin maniaque avec lequel il s'intéressait aux aspects les plus triviaux de l'existence humaine, prétendait avoir calculé le nombre de personnes qui vivaient uniquement des déchets abandonnés par les autres : deux mille fois douze douzaines. Il disait qu'il y avait dix mille acrobates faisant la manche, dont la moitié ou presque était des femmes. Et que si un pauvre enjambait le parapet du pont à chaque inspiration que nous prenons, nous vivrions éternellement, car la ville engendre et détruit les hommes plus vite que nous ne respirons. Au milieu d'une telle marée humaine, il n'y a pas d'alternative, sinon la paix. On ne peut tolérer le moindre désordre, car il serait impossible d'en venir à bout. Est-ce que vous me suivez bien ?

— Il y a une autre solution, qui est l'ordre. Mais autrement, oui, tant qu'il ne règne pas, je comprends. »

Le lochague poussa un soupir et se tourna vers moi. « C'est déjà quelque chose que vous saisissiez cela. Il est donc nécessaire de vous procurer des vêtements plus conventionnels.

— Je ne peux pas retourner à la Citadelle.

— Dans ce cas-là, ne vous montrez pas de la nuit, et demain, achetez n'importe quoi. Avez-vous des ressources ?

— Un peu, oui.

— Parfait. Achetez donc n'importe quoi, ou volez-le. Ou encore, dépouillez la prochaine victime que vous raccourcirez avec cet instrument. Je confierais bien à l'un de mes hommes le soin de vous accompagner jusqu'à une auberge, mais cela reviendrait à créer d'autres attroupements et d'autres rumeurs. Des troubles ont éclaté près du fleuve, je ne sais quoi exactement, et il se conte déjà bien assez d'histoires de fantômes comme cela. En outre, le vent est en train de tomber et le

brouillard ne va pas tarder à se lever – ce qui ne fait qu'aggraver les choses. Où vous rendez-vous ?

— Je dois prendre mon service à la ville de Thrax. »

Le peltaste qui avait toujours parlé jusqu'ici éleva à nouveau la voix : « Croyez-vous tout ce qu'il raconte, lochague ? Il n'a pas apporté la moindre preuve de ce qu'il prétend. »

Le lochague regardait de nouveau par la fenêtre, et je pus voir, moi aussi, les premières traînées de brouillard ocre se répandre. « Si tu es incapable de te servir de ta tête, répondit-il, sers-toi de ton nez. Quelles odeurs as-tu senties en entrant ici avec lui ? »

Le peltaste eut un sourire incertain.

« Le fer qui rouille, la sueur froide et le sang putréfié », reprit le lochague. « Un simulateur aurait répandu une odeur de vêtement neuf, ou encore une odeur de renfermé, celle de guenilles retirées d'une malle. Si tu n'arrives pas à faire ton travail comme il faut, Petronax, tu ne vas pas tarder à te retrouver dans le Nord, en train de combattre les Asciens. »

Le peltaste voulut se défendre. « Mais, lochague…», dit-il en me jetant un tel regard de haine que je me demandai s'il n'allait pas essayer de se venger lorsque j'aurais quitté la bretèche.

« Montrez donc à cet imbécile que vous faites bien partie de la guilde des bourreaux. »

Le peltaste n'était pas sur la défensive, et ce ne fut pas bien difficile. D'un revers du bras droit j'écartai son bouclier tout en lui écrasant le pied droit de mon gauche, afin de le clouer sur place, et lui broyai ce nerf du cou qui provoque des convulsions.

15

Baldanders

La partie de la ville qui s'étendait à l'extrémité occidentale du pont était fort différente de celle que je venais de quitter. Des flambeaux éclairaient chaque carrefour, et le trafic des voitures et des charrettes y était presque aussi intense que sur le pont lui-même. Avant de sortir de la bretèche, j'avais demandé conseil au lochague sur le meilleur endroit où passer ce qui restait de la nuit ; et maintenant, ressentant de nouveau la fatigue qui ne m'avait laissé qu'un bref répit, je déambulais d'un pas pesant, à la recherche de l'enseigne de l'auberge.

Au bout d'un moment, il me sembla que l'obscurité devenait plus épaisse à chaque pas que je faisais, et je compris que j'avais dû me tromper de rue à un moment ou à un autre. Je renonçai à retrouver mon chemin et me contentai de me diriger approximativement dans la direction du nord, me disant pour m'encourager que, même si j'étais perdu, chacune de mes enjambées me rapprochait de Thrax. Je finis tout de même par découvrir une petite auberge. Je ne vis pas d'enseigne, et il est possible qu'elle n'en ait même pas eu ; mais je sentis des odeurs de cuisine, et entendis le tintement des gobelets. Je poussai la porte, entrai sans hésiter et me laissai tomber sur une chaise fatiguée qui se trouvait là, ne prêtant guère d'attention à l'endroit où je me trouvais ni à la clientèle qui le fréquentait.

Après être resté assis suffisamment longtemps pour reprendre mon souffle, je commençai à avoir envie d'un coin où je puisse retirer mes bottes, sans toutefois me sentir encore le courage de m'en enquérir. À ce moment, trois hommes, qui

venaient de boire ensemble à une table un peu plus loin, se levèrent et partirent ; un vieil homme, comprenant vraisemblablement que ma présence allait être mauvaise pour ses affaires, vint alors vers moi et me demanda ce que je voulais. Je lui dis avoir besoin d'une chambre.

« Il n'y en a aucune de libre.

— C'est tout aussi bien, lui répondis-je, je n'ai pas assez d'argent pour la payer.

— Dans ce cas, il faut vous en aller. »

Je secouai la tête : « Pas maintenant. Je suis trop fatigué. » (Des compagnons m'avaient raconté avoir joué ce genre de tour en ville.)

« Vous êtes bien le carnifex, n'est-ce pas ? C'est vous qui les décapitez ?

— Apporte-moi donc deux de ces poissons dont l'odeur vient jusqu'ici, et il ne t'en restera que les têtes.

— Je peux appeler la garde. Ils vous mettront dehors. »

Je sus, au son de sa voix, qu'il ne mettrait pas sa menace à exécution, et je lui répondis qu'il pouvait appeler tant qu'il voulait, mais qu'en attendant, il m'apporte les poissons ; il s'éloigna en grommelant. Je me redressai sur ma chaise, les mains posées sur la garde de *Terminus Est,* bien droite entre mes genoux (j'avais dû la retirer de l'épaule pour m'asseoir). Il y avait encore cinq buveurs dans la salle, mais tous gardaient les yeux détournés, et bientôt, deux autres s'en allèrent.

Le vieil homme revint, portant un petit poisson qui avait rendu l'âme sur un morceau de pain bis, et me dit : « Mangez ça et partez. »

Il resta debout à côté de la table et me regarda dévorer mon maigre souper. Quand j'eus fini, je lui demandai où je pourrais coucher.

« Il n'y a pas de chambre, je vous ai dit. »

Y aurait-il eu un palace les portes grandes ouvertes de l'autre côté de la rue, que je n'aurais pas trouvé assez d'énergie, je crois, pour me lever et quitter l'auberge. Je répondis : « Bon, je vais dormir sur cette chaise, dans ce cas. Il est peu probable qu'il y ait d'autres clients, ce soir, de toute façon.

— Attendez », dit-il avant de me quitter, puis je l'entendis parler à une femme dans une pièce voisine.

Quand je me réveillai, il était en train de me secouer par l'épaule. « Acceptez-vous de dormir à trois dans un lit ?

— Avec qui ?

— Avec deux Optimats – je vous jure que c'est vrai. Ce sont des gens très bien, qui voyagent ensemble. »

De sa cuisine, la femme cria quelque chose que je ne compris pas.

« Avez-vous entendu ? L'un d'entre eux n'est pas encore rentré. À cette heure de la nuit, il est peu probable qu'il vienne dormir ici. Vous ne serez donc que deux.

— Mais si ces personnes ont loué une chambre…

— Je suis bien tranquille qu'ils ne feront pas d'objections. La vérité, Carnifex, est qu'ils sont en retard : ils ont payé leur première nuit, mais pas les deux autres qu'ils ont passées sur place. »

J'allais donc servir de moyen d'éviction. Voilà qui ne me gênait pas tellement, et même qui paraissait intéressant : si l'homme qui dormait encore s'en allait, j'aurais la chambre pour moi tout seul. Je me mis péniblement sur mes pieds et suivis le vieil homme qui s'était engagé dans un escalier tout tordu.

La pièce dans laquelle nous entrâmes n'était pas fermée à clef ; il y faisait aussi noir que dans un tombeau, mais j'entendis une respiration bruyante. « Monsieur ! » beugla le bonhomme, oubliant m'avoir dit que son client était un Optimat. « Comment vous appelez-vous, déjà ? Baldy ? Baldanders ? Je vous amène de la compagnie. Puisque vous ne me payez pas, vous devez accepter de prendre des pensionnaires. »

Il n'y eut pas de réponse.

« Par ici, maître Carnifex, reprit le vieil homme d'une voix plus normale, je vais vous donner de la lumière. » Il se mit à souffler sur un morceau d'amadou jusqu'à ce que la braise lui permette d'allumer un bout de chandelle.

La chambre était petite, et, en dehors du lit, ne disposait d'aucun mobilier. Le dormeur, qui, à ce qu'il me sembla, était couché sur le côté, en chien de fusil, et nous tournait le dos, était un homme d'une taille exceptionnelle, comme je n'en avais

jamais vu : à peine aurait-on exagéré en parlant de lui comme d'un géant.

« N'allez-vous pas vous réveiller, monsieur Baldanders, pour voir la tête de votre camarade de lit ? »

Je ne voulais qu'une chose, me coucher, et je dis au vieillard de nous laisser. Il voulut protester, mais je le poussai hors de la chambre ; dès qu'il fut parti, je m'assis sur la partie inoccupée du lit et retirai mes bottes et mes chaussettes. À la lumière vacillante de la bougie, j'eus la confirmation de ce que je craignais : mes pieds étaient couverts d'ampoules. Je me défis alors de mon manteau et l'étendis sur la courtepointe usée. Pendant un moment, j'hésitai à enlever ma ceinture et mon pantalon, me demandant s'il ne valait pas mieux dormir avec ; la prudence et la fatigue me poussèrent à adopter cette dernière solution, d'autant plus que le géant, je le remarquai, semblait dormir tout habillé. C'est avec une sensation inexprimable de soulagement que, complètement épuisé, je soufflai la chandelle et m'allongeai. Si loin que je fisse remonter mes souvenirs, c'était la première nuit que je passais hors de la tour Matachine.

« Jamais. »

Le ton de la voix qui s'était élevée s'avéra tellement grave et profond (on aurait presque dit les notes les plus graves d'un orgue), que je ne fus pas sûr, tout d'abord, d'avoir bien compris le mot, ni même qu'il s'agissait bien d'une parole prononcée. La voix ensommeillée, je dis : « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Baldanders.

— Je sais, l'aubergiste m'a mis au courant. Je m'appelle Sévérian. » J'étais étendu sur le dos, et *Terminus Est,* que j'avais prise avec moi par mesure de sécurité, gisait entre nous. Je n'aurais pu dire, dans l'obscurité, si mon compagnon s'était tourné ou non vers moi pour parler, mais j'avais la conviction que j'aurais senti le moindre mouvement de son imposante carcasse.

« Vous… coupeur de tête.

— Vous nous avez donc entendus lorsque nous sommes entrés. J'ai cru que vous dormiez. » Je m'apprêtais à dire que je n'étais pas un simple carnifex, mais un compagnon de la guilde

des bourreaux, lorsque je me souvins avoir été banni, et être en route pour Thrax, où l'on avait besoin d'un vulgaire exécuteur des hautes œuvres. « Oui, dis-je, je suis un décapiteur, mais vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Je n'exécute que les sentences pour lesquelles je suis appointé.

— À demain, alors.

— Oui, demain, nous aurons tout le temps de faire connaissance et de bavarder. »

Puis je rêvai. Il se peut que les paroles de Baldanders n'aient été aussi qu'un rêve, mais je ne le crois pas ; et de toute façon le rêve que je fis ensuite était différent.

J'étais en train de chevaucher un être énorme, aux ailes comme du cuir, sous un ciel bas. Nous glissions le long d'une colline d'air, à mi-distance entre la masse des nuages et un paysage crépusculaire. C'est à peine si le grand voilier, me sembla-t-il, battit une seule fois de ses ailes immenses parcourues de nervures comme des doigts. Le soleil se tenait à l'horizon, en face de nous, et nous devions voler aussi vite que tourne Teur car il y restait, immobile, alors que nous avancions constamment.

Je finis par constater un changement dans le paysage, et pensai tout d'abord que nous étions au-dessus d'un désert. Si loin que portait le regard, il n'y avait ni villes ni fermes, ni champs ni même de forêts – rien qu'une étendue plate d'une couleur pourpre foncé, sans rien qui se distinguât ; quelque chose de presque parfaitement statique. La bête aux ailes de cuir observait aussi le paysage, à moins qu'elle n'ait capté une odeur dans l'atmosphère. Je sentis sous moi ses muscles d'acier se tendre, et elle donna trois grands coups d'aile successifs.

De minuscules taches blanches ponctuaient l'étendue pourpre. Au bout d'un moment je pris conscience que toute cette apparente immobilité n'était qu'un trompe-l'œil engendré par l'uniformité : il y avait partout la même chose, mais partout elle était en mouvement. C'était l'océan, le fleuve des Mondes, Ouroboros, le berceau de Teur.

C'est alors que, pour la première fois, je regardai derrière moi, et je vis tous les pays des hommes s'engouffrer dans l'obscurité de la nuit.

Quand il n'y eut plus rien, sinon partout en dessous de nous la surface infinie et mouvante des eaux, la bête tourna la tête pour me regarder. Son bec était celui d'un ibis et son visage celui d'une vieille sorcière. Elle portait une mitre faite d'ossements. Nous nous regardâmes pendant un instant, et j'eus l'impression de savoir ce qu'elle pensait : *Tu rêves ; mais si tu te réveillais du rêve qu'est ta réalité, c'est moi qui serais là.*

Elle entama un mouvement semblable à celui d'un lougre qui vire bord sur bord ; le bout de l'une de ses ailes plongea, tandis que l'autre s'élevait presque à la verticale dans le ciel. Je tentai de me retenir à sa peau écailleuse mais tombai comme un plomb dans la mer.

Sous la violence de l'impact, je me réveillai. Tous mes muscles étaient secoués de contractions, et j'entendis le géant grogner dans son sommeil. Je me mis à grommeler exactement comme lui, et après avoir tâtonné jusqu'à ce que je retrouve mon épée, je me rendormis.

L'eau se referma sur moi, mais je ne me noyai pas. J'eus l'impression de pouvoir être capable de respirer l'eau, cependant je ne respirais pas. Tout était si clair autour de moi, qu'il me semblait être tombé dans un espace vide encore plus translucide que l'air.

Très loin, je vis s'esquisser des formes gigantesques, des choses plusieurs centaines de fois plus grandes qu'un homme. Certaines suggéraient des bateaux, d'autres des nuages ; l'une d'elles était une tête vivante dépourvue de corps ; une autre avait plus de cent têtes. Une brume bleuâtre estompait toutes ces silhouettes, et j'aperçus, en dessous de moi, un paysage de sable sculpté par les courants. Là, se dressait un palais plus grand que notre Citadelle, mais en ruine, et ses salles étaient aussi désertiques que ses jardins. Des personnages immenses s'y déplaçaient, aussi blancs que la lèpre.

En tombant je me rapprochai d'eux, et ils tournèrent leur regard vers moi ; je vis leur visage, qui était semblable à celui que j'avais rencontré dans les eaux du Gyoll, autrefois ; c'étaient des femmes, nues, avec des cheveux d'écume de mer verte et des yeux de corail. Elles me regardaient tomber en riant, et les

bulles de leur rire montèrent vers moi. Elles avaient les dents blanches et pointues – chacune longue comme un doigt.

Je me rapprochai encore. Elles tendirent les mains vers moi et me caressèrent comme des mères caressent leurs enfants. Dans les jardins du palais, il y avait des éponges, des anémones et d'innombrables belles choses dont je ne savais pas les noms. Les femmes géantes tournaient en cercle autour de moi, et je n'étais qu'une poupée pour elles. « Qui êtes-vous ? demandai-je. Et que faites-vous ici ?

— Nous sommes les fiancées d'Abaïa. Ses petites amies, ses jouets, ses amoureuses. La terre ne pourrait nous soutenir. Nos seins sont aussi puissants que des béliers et nos croupes écraseraient le dos des taureaux. C'est ici que nous nous nourrissons, que nous flottons et grandissons, jusqu'à ce que notre taille nous permette enfin de nous unir à Abaïa, qui, un jour, dévorera les continents.

— Et moi, qui suis-je ? »

À ces mots, elles se mirent toutes à rire, et ce rire était comme les vagues sur une plage de verre. « Nous allons te montrer, dirent-elles. Nous allons te montrer ! » L'une d'entre elles me prit par les deux mains, comme une femme prend l'enfant de sa sœur, me souleva et nagea au-dessus du jardin en me tenant. Elle avait les mains palmées, et ses doigts étaient aussi longs que mon avant-bras.

Les autres avaient suivi, mais bientôt toutes s'arrêtèrent et se laissèrent lentement couler comme des caraques faisant naufrage, jusqu'à ce que leurs pieds et les miens touchent la grève. Un mur bas se dressait devant nous, avec, posée dessus, une petite scène et son rideau, un peu comme un théâtre de guignol.

L'agitation de l'eau provoquée par notre arrivée sembla faire voltiger le rideau, grand comme un mouchoir ; il se mit à onduler, à osciller, et commença à s'ouvrir comme si une main invisible le tirait. Un petit personnage fabriqué de bouts de bois fit aussitôt son entrée. Ses membres étaient taillés dans des petites branches, dont on voyait encore l'écorce et même des bourgeons verts. Une branche, d'un quart d'empan environ, figurait son corps qui n'était guère plus gros que mon pouce, et

sa tête était faite d'un nœud dont les spires dessinaient les yeux et la bouche. Il tenait un bâton (qu'il brandit dans notre direction) et se déplaçait comme s'il avait été vivant.

Lorsque la marionnette eut fini de cabrioler et de frapper la petite scène de son arme pour bien nous montrer sa férocité, apparut alors un autre personnage, un petit garçon avec une épée à la main. Il était aussi délicatement fini que l'autre était grossier : on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un véritable enfant réduit à la taille d'une souris.

Les minuscules personnages nous firent une révérence, puis commencèrent à se battre. La marionnette de bois faisait des bonds prodigieux et paraissait remplir tout l'espace de la scène de ses coups de massue ; le petit garçon dansait comme un grain de poussière dans un rayon de soleil pour l'éviter et tentait de porter l'estocade à son adversaire avec une lame de la dimension d'une aiguille.

Le personnage de bois finit par s'effondrer ; le petit garçon marcha vers lui comme s'il avait voulu poser le pied sur sa poitrine, mais avant qu'il y soit arrivé, la marionnette s'éleva mollement au-dessus de la scène, et, décrivant des cercles paresseux, monta jusqu'à disparaître de notre vue. Il ne restait plus, sur la scène, que le petit garçon, la massue et l'épée – ces deux dernières gisant brisées. Il me sembla entendre retentir une sonnerie de trompettes miniatures, mais sans doute était-ce le grincement des roues de charrettes dans la rue.

L'arrivée d'une troisième personne dans la chambre me réveilla complètement. Il s'agissait d'un petit homme alerte et vif, doté d'une chevelure d'un rouge flamboyant, bien habillé, avec ostentation et recherche. Quand il vit que j'avais complètement repris mes esprits, il alla pousser les volets de la fenêtre, et la lumière rouge du soleil entra à flots dans la pièce.

« Mon partenaire, me lança-t-il, jouit toujours d'un excellent sommeil. J'espère que ses ronflements ne vous ont pas assourdi…

— J'ai très bien dormi moi-même, lui répondis-je. Et s'il a ronflé, je ne l'ai pas entendu. »

Le petit homme, qui exhibait une belle rangée de dents en or lorsqu'il souriait, parut satisfait par ma réponse. « Et pourtant, il ronfle ! Il ronfle à faire trembler Teur, je vous assure. Je suis content que, malgré cela, vous ayez pu vous reposer. » Il me tendit une main gracile et soigneusement manucurée. « Je suis le Dr Talos.

— Et moi le compagnon Sévérian. » Je rejetai la mince couverture sous laquelle j'avais dormi et me levai pour lui serrer la main.

« Je vois que vous portez du noir. À quelle guilde appartenez-vous ?

— Je porte la fuligine des bourreaux.

— Ah ! » Il inclina la tête de côté du même mouvement vif qu'une grive, et se mit à aller et venir d'un pas sautillant pour me contempler sous différents angles. « Vous avez une taille élevée – voilà qui est dommage ; mais tout ce tissu couleur de suie produit un effet très impressionnant.

— Nous trouvons surtout que c'est pratique, dis-je. Nos oubliettes ne sont pas un endroit bien propre, et les taches de sang ne se voient pas sur la fuligine.

— Vous avez de l'humour ! Excellente chose… Y a-t-il qualité qui soit plus profitable à l'homme que le sens de l'humour, je vous le demande ? L'humour rassemblera un public ; l'humour peut calmer la populace ou rassurer les enfants d'une crèche. L'humour peut vous tirer d'un mauvais pas et vous donner le succès – et aussi attirer les asimis dans votre escarcelle comme un aimant ! »

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il voulait dire, mais comme il avait l'air d'être de bonne humeur, je risquai une question : « J'espère que je ne vous ai pas dérangé ? Le patron m'a dit de dormir ici ; il y avait d'ailleurs encore assez de place pour une personne supplémentaire.

— Non, non, pas du tout ! Je ne suis pas revenu de la nuit ; j'avais trouvé un endroit plus agréable où la passer. Je dors très peu, autant vous le dire, et j'ai le sommeil léger. J'ai tout de même passé une nuit excellente, vraiment excellente. Quels sont vos projets pour la matinée, Optimat ? »

J'étais en train de tâtonner sous le lit pour retrouver mes bottes. « Je crois bien que je vais commencer par essayer de déjeuner ; après quoi, je vais quitter la ville, en direction du nord.

— Parfait ! Il ne fait aucun doute que mon partenaire appréciera de déjeuner ; il n'y a rien qui lui fasse plus grand bien. Nous faisons également route vers le nord. Après avoir connu les plus grands succès dans toute la ville, figurez-vous, maintenant, nous retournons chez nous. Nous avons descendu la rive est en donnant des représentations, puis avons remonté la rive ouest de la même manière. Peut-être nous arrêterons-nous au Manoir Absolu, sur le chemin du Nord. C'est notre plus grand rêve, dans cette profession, comprenez-vous : jouer dans le palais de l'Autarque. Ou revenir y jouer, si on y a déjà donné un spectacle. Avec, à la clef, un plein chapeau de chrisos.

— J'ai rencontré au moins une personne qui rêvait d'y retourner.

— Ne faites pas une telle tête – il faudra que vous me racontiez cela un jour ou l'autre. Mais maintenant, il s'agit d'aller déjeuner et dans ce cas… *Baldanders !* Réveille-toi, allons, réveille-toi ! » De son pas dansant, il alla jusqu'au pied du lit, et saisit le géant par une cheville. « Baldanders ! Ne l'attrapez surtout pas par l'épaule, Optimat ! » (Je n'avais pas fait le moindre mouvement en ce sens.) « Il lui arrive d'avoir des gestes violents. BALDANDERS ! »

Le géant murmura quelque chose et remua.

« Il fait jour, Baldanders ! Nous sommes toujours en vie ! Il est temps de manger, de déféquer et de faire l'amour ; oui, il est temps de faire tout cela ! Allez, debout maintenant, on nous n'arriverons jamais à rentrer chez nous ! »

Rien n'indiquait que le géant l'eût entendu. Le murmure qu'il avait laissé échapper un instant plus tôt aurait tout aussi bien pu être un grognement de protestation pendant un rêve, ou le râle de la mort. Des deux mains, le Dr Talos se saisit de l'infecte couverture et la tira brusquement, me révélant les formes monstrueuses de son partenaire.

Il était encore plus grand que je ne l'avais imaginé, presque trop grand pour le lit alors même qu'il dormait les genoux

repliés jusqu'au menton ou presque. Ses épaules faisaient une aune de large ; elles étaient hautes et voûtées. Je ne pouvais rien voir de son visage qu'il avait enfoui dans son oreiller. Il portait d'étranges cicatrices au cou et autour des oreilles.

« Baldanders ! »

Il avait les cheveux grisonnants et très épais – malgré la prétendue erreur faite par l'aubergiste[4].

« Baldanders ! Je vous demande pardon, Optimat, mais puis-je vous emprunter cette épée ?

— Non, répondis-je. C'est exclu.

— Oh, ne vous inquiétez pas, je ne vais pas le tuer ; je ne veux que le frapper du plat de la lame. »

Je secouai la tête, et quand le Dr Talos vit que je resterais intraitable, il commença à fouiller partout dans la pièce. « J'ai dû laisser ma canne en bas. Étant donné la clientèle infâme de cet établissement, elle va certainement disparaître. Je devrais apprendre à boiter ; je le devrais vraiment… Je ne trouve absolument rien ici. »

Il se précipita vers la porte et revint un instant après, tenant une canne de bois de fer dont la poignée était en cuivre ouvragé. « Bon, allons-y maintenant ! *Baldanders ! »* Les coups tombaient sur le large dos du dormeur, drus comme grêle.

D'un seul coup, le géant se retrouva assis sur son séant. « Je suis réveillé, docteur. » Il avait un visage large, taillé à coups de serpe, mais qui exprimait aussi de la sensibilité et de la tristesse. « Auriez-vous enfin décidé de me tuer ?

— Qu'est-ce que tu racontes, Baldanders ? Ah, tu parles de l'Optimat ici présent ? Il ne te fera pas le moindre mal. Il a simplement partagé ton lit, et maintenant il va prendre son déjeuner en notre compagnie.

— Il a dormi ici, docteur ? »

Nous acquiesçâmes tous deux, le Dr Talos et moi.

« Je comprends alors d'où viennent les rêves que j'ai faits. »

J'étais encore complètement sous l'impression que m'avaient faite les femmes gigantesques, sous les flots de la mer emplie de

---

[4] Lequel l'avait tout d'abord appelé « Baldy » c'est-à-dire le chauve. (N.d.T.)

monstres, et c'est pourquoi je lui demandai quels étaient ces rêves, en dépit de la crainte qu'il m'inspirait.

« Il y avait des grottes souterraines, avec des dents de pierre d'où coulait du sang. Des bras arrachés abandonnés sur des sentiers sablonneux. Et des choses qui secouaient leurs chaînes dans l'obscurité. » Il se déplaça pour s'asseoir sur le bord du lit, et, avec un doigt énorme, se mit à se nettoyer les dents, qu'il avait étonnamment espacées et petites.

Le Dr Talos intervint : « Allez, venez, tous les deux. Si nous voulons avoir le temps de déjeuner, de parler et de faire quelque chose aujourd'hui – eh bien, il ne faut plus tarder. Il y a beaucoup à dire, beaucoup à faire. »

Baldanders lança un jet de salive dans le coin de la chambre.

16

La boutique du chiffonnier

C'est au cours de ce trajet dans les rues encore endormies de Nessus que pour la première fois je fus complètement submergé par le sentiment de chagrin, qui, par la suite, m'a si souvent obsédé. Durant mon emprisonnement dans le cachot, l'énormité de mon acte et l'énormité de la punition que maître Gurloes ne manquerait certainement pas de m'infliger, avaient pour un temps réussi à le garder à distance. De même, la joie de me sentir libre jointe à la souffrance de me savoir exilé, avaient permis, la veille, tandis que je remontais le cours du fleuve, qu'il ne se manifestât pas trop. Mais aujourd'hui il me semblait qu'il n'y avait rien de plus terrible au monde que le fait que Thècle fût morte. Une tache plus sombre, au milieu d'une ombre, me rappelait immanquablement sa chevelure ; et tout reflet de lumière, la blancheur de sa peau. J'éprouvais toutes les peines du monde à me retenir de repartir en courant vers la Citadelle pour vérifier si elle ne se trouvait pas dans sa cellule, encore en train de lire, assise près de la lampe d'argent.

Nous trouvâmes un café dont les tables étaient déjà dressées sur le trottoir. À cette heure matinale, la circulation dans la rue était encore peu importante. Le cadavre d'un homme (étranglé avec un lambrequin, me sembla-t-il, technique que d'aucuns privilégient) gisait un peu plus loin. Le Dr Talos lui fit les poches, mais revint bredouille.

« Au point où en sont les choses, dit-il, nous devons réfléchir et élaborer un plan. »

Une servante nous apporta des tasses de moka, et Baldanders s'empara aussitôt de la sienne, n'hésitant pas à se servir de son index comme d'une cuiller pour le remuer.

« Sévérian, mon jeune ami, peut-être devrais-je commencer par vous éclairer sur notre situation. Baldanders – qui est mon seul et unique patient – et moi-même, venons de la région du lac Diuturna. Un incendie a ravagé notre maison, et, afin de gagner quelque argent pour la reconstruire, nous avons décidé de tenter l'aventure et de prendre la route. La force de mon ami est absolument colossale. Je me charge d'ameuter le public ; Baldanders, lui, casse quelques bûches et soulève dix hommes à la fois. Après quoi, je vends mes remèdes. Peu de choses, me direz-vous. Mais il n'y a pas que cela. J'ai écrit une pièce de théâtre, et nous avons fabriqué les accessoires. Lorsque les conditions sont favorables, lui et moi en donnons certaines scènes et il nous arrive d'inviter parfois quelques spectateurs à participer. Ma question, maintenant, est la suivante : ami, vous allez vers le nord, dites-vous, et étant donné le lit que vous avez pris la nuit dernière, je présume que vous n'êtes pas en fonds. Accepteriez-vous de vous joindre à nous ? »

Baldanders, qui n'avait apparemment saisi que le début du discours de son ami, dit alors lentement : « Elle n'est pas complètement détruite. Les murs sont en pierre ; ils sont très épais. Et certaines des voûtes ont résisté.

— C'est parfaitement exact. Nous projetons de rétablir notre vieille et chère demeure. Voyez cependant devant quel dilemme nous nous trouvons : nous venons de nous engager sur le chemin du retour, mais le petit capital que nous avons accumulé est encore bien loin d'être suffisant. Ce que je propose donc… »

La servante, une jeune femme mince aux cheveux en désordre, arriva à cet instant, portant un bol de gruau pour Baldanders, du pain et des fruits pour moi, et une pâtisserie pour le Dr Talos. « Quelle ravissante jeune personne ! » s'exclama ce dernier.

Elle lui sourit.

« Voudriez-vous vous asseoir à notre table ? Apparemment, nous sommes vos seuls clients. »

Après avoir jeté un coup d'œil en direction de la cuisine, elle haussa les épaules et alla prendre une chaise.

« Peut-être auriez-vous plaisir à manger un morceau de ceci ? J'ai beaucoup trop de choses à expliquer pour avaler quelque chose d'aussi sec. Et pourquoi ne prendriez-vous pas une gorgée de moka, si vous ne voyez pas d'objection à boire après moi ?

— Vous vous imaginez peut-être qu'il va vous laisser déjeuner gratuitement, n'est-ce pas ? répondit-elle. Cela m'étonnerait. Il demande toujours le prix fort.

— Ah ! Vous n'êtes donc pas la fille du patron, si je comprends bien ; j'avais craint que ce ne fût le cas – ou bien que vous ne fussiez son épouse. Comment a-t-il pu permettre qu'une telle fleur s'épanouisse sans être cueillie ?

— Cela fait environ un mois que je travaille ici. Pour tout salaire, je n'ai que l'argent que les gens laissent sur la table. Vous trois, par exemple, si vous ne me donnez rien, je vous aurai servi pour rien.

— C'est évident, c'est évident ! Mais réfléchissez à ceci ; refuseriez-vous, si nous vous proposions de vous faire un somptueux cadeau ? » Le Dr Talos s'inclina vers elle en disant ces mots, et je fus soudain frappé par le fait que son visage ressemblait non seulement à celui d'un renard (comparaison qui venait peut-être un peu trop facilement à l'esprit à cause de ses sourcils hérissés et roux et de son nez pointu), mais plus encore à celui d'un renard empaillé. J'ai entendu dire, par ceux qui creusent et labourent la terre pour gagner leur vie, que quel que soit l'endroit qu'ils retournent, ils finissent toujours par tomber, à un moment ou à un autre, sur les débris du passé. Peu importe le lieu où la charrue attaque le sol ; son soc vient heurter des fragments de dallage ou des morceaux de métal usés par la corrosion. Certains érudits estiment même que cette sorte de sable que les artistes appellent polychrome, à cause des grains de toutes les couleurs qui se trouvent mélangés à ceux qui sont blancs, n'est pas à proprement parler du sable, mais le verre produit par les civilisations passées, réduit en poudre après des millions d'années à subir l'incessant brassage des océans grondants. S'il peut y avoir des couches de réalité

enfouies en dessous de la réalité que nous percevons, aussi régulières que les couches d'histoire qui gisent sous le sol que nous foulons de nos pieds, alors, considéré à l'un de ces niveaux plus profonds de la réalité, le visage du Dr Talos était comme une tête de renard accrochée sur un mur : et je m'émerveillai de la voir se tourner et s'incliner maintenant vers la jeune femme et réussir, grâce à des mouvements qui semblaient faire apparaître des expressions et des pensées la parcourant du nez aux sourcils en jouant de ses ombres, à donner une fantastique impression de réalité et de vie. « Refuseriez-vous ? » demandait-il à nouveau – et je dus me secouer comme si je m'éveillais.

« Que voulez-vous dire ? » s'inquiéta la jeune femme, curieuse d'en savoir davantage. « L'un d'entre vous est un carnifex. Est-ce du don de la mort que vous voulez parler ? L'Autarque, dont la peau est plus brillante que celle des étoiles elles-mêmes, protège la vie de tous ses sujets.

— Le don de la mort ? Certes non ! » Le Dr Talos se mit à rire. « Oh non, ma chère ; celui-là vous l'avez toujours eu – tout comme lui. Il ne s'agit pas de faire semblant de vous donner quelque chose que vous avez toujours possédé. Le cadeau que nous voulons vous faire est la beauté, avec tout ce que cela peut entraîner, en particulier célébrité et richesse.

— Si vous avez quelque chose à vendre, je n'ai pas le moindre argent.

— Quelque chose à vendre ? Mais pas du tout ! C'est exactement le contraire ; nous vous offrons un nouvel emploi. Je suis thaumaturge ; quant à ces deux Optimats, ils sont comédiens. N'avez-vous jamais rêvé de monter sur scène ?

— Je vous trouvais une drôle d'allure, tous les trois.

— Il nous manque une ingénue. Vous pouvez faire valoir vos prétentions, si vous le voulez. Il faut, en revanche, vous décider tout de suite, et venir avec nous. Nous n'avons pas une minute à perdre, et nous ne repasserons pas par ici.

— Ce n'est pas en devenant actrice que je vais être belle.

— Il est en mon pouvoir de vous rendre belle ; et je le ferai, car nous avons besoin d'une actrice qui le soit. » Il se leva. « C'est maintenant ou jamais. Allez-vous venir ? »

Ne le quittant pas des yeux, la servante se leva à son tour. « Il faut que j'aille dans ma chambre…

— Posséderiez-vous autre chose que des guenilles ? Je n'ai qu'un seul jour pour faire de vous un personnage enchanteur et vous apprendre votre texte ; je n'attendrai pas.

— Réglez-moi les déjeuners, et je vais lui dire que je le quitte.

— Absurde ! En tant que membre de notre troupe, votre premier devoir est de nous aider à épargner les fonds qui permettront de vous fournir des costumes. Et je ne parle pas de la pâtisserie que vous avez mangée à ma place, que vous pouvez payer, si cela vous chante. »

Elle hésita pendant un instant. Baldanders prit alors la parole : « Vous pouvez lui faire confiance. Le docteur a certes une vision du monde très personnelle, mais il ment bien moins que ne le croient les gens. »

La voix calme et profonde du géant parut la rassurer. « Eh bien, d'accord, répondit-elle finalement. Je viens. »

À peine une minute plus tard, nous avions tous mis plusieurs rues entre l'auberge et nous, et marchions devant des boutiques dont la plupart n'avaient pas encore le rideau levé. Quand le Dr Talos jugea que la distance était suffisante, il nous fit un petit discours : « Et maintenant, mes chers amis, nous devons nous séparer. Je vais consacrer tout mon temps à faire sortir cette sylphide de sa chrysalide. Baldanders, tu vas retourner dans cette auberge où tu as passé la nuit en compagnie de Sévérian, et tâcher de récupérer les tréteaux branlants qui nous servent de proscenium, ainsi que nos divers accessoires ; voilà qui ne devrait pas présenter de difficultés particulières, je crois. Je pense, Sévérian, que nous allons jouer au carrefour de Ctésiphon. Connaissez-vous l'endroit ? »

J'acquiesçai, quoique n'en ayant pas la moindre idée. Mais peu m'importait : je n'avais pas l'intention de me joindre à eux.

Le Dr Talos s'éloigna à grands pas, la servante trottinant sur ses talons, et je me retrouvai donc tout seul avec Baldanders, dans la rue déserte. Il me tardait qu'il disparaisse à son tour, et je lui demandai où il avait l'intention de se rendre. J'avais davantage l'impression de parler à un monument qu'à un homme.

« Il y a un parc, près de la rivière, où il est possible de dormir pendant la journée, mais non la nuit. Quand la nuit tombera, je me réveillerai, et j'irai récupérer nos affaires.

— Je crains bien de ne pas avoir sommeil. Je vais aller faire un tour et visiter la ville.

— On se retrouve au carrefour de Ctésiphon, dans ce cas. »

Sans savoir pourquoi, j'eus le sentiment qu'il se doutait de ce que j'avais en tête. « Oui, répondis-je, bien entendu. »

Il me jeta un regard bovin, puis se tourna et prit la direction du Gyoll ; il avançait à grandes enjambées traînantes. Comme le parc de Baldanders se trouvait à l'est et que le Dr Talos était parti vers l'ouest en compagnie de la servante, je résolus de me diriger vers le nord et de continuer mon périple vers Thrax, la Ville aux pièces sans fenêtres.

En attendant, toutefois, Nessus, la Cité impérissable, s'étendait tout autour de moi ; j'y avais passé toute ma vie, jusqu'à ce jour, mais je la connaissais à peine. Je suivis tout d'abord une large avenue au dallage de silex, sans même me soucier de savoir s'il s'agissait d'une artère principale ou secondaire du quartier. Il y avait des voies surélevées réservées aux piétons de chaque côté, ainsi qu'une autre au milieu de la chaussée, qui servait à séparer le trafic allant en direction du nord de celui allant vers le sud.

Les bâtiments, à droite comme à gauche, semblaient avoir poussé comme des graines plantées trop serrées, et se bousculer pour se faire une place. Et il fallait voir ce qu'étaient ces constructions ; elles n'avaient ni les dimensions imposantes ni l'ancienneté du Grand Donjon, et aucune, me sembla-t-il, n'était bâtie de ce même métal dont était faite notre tour, avec ses murs larges de cinq pas. En revanche, la Citadelle n'avait rien de comparable en ce qui concernait les couleurs et l'originalité des conceptions qui prévalaient ; moderne, fantastique, l'architecture de chaque maison tranchait radicalement sur ses centaines de voisines. Suivant en cela la coutume alors en vigueur dans d'autres quartiers, la plupart de ces bâtiments abritaient, au rez-de-chaussée, des boutiques de toutes sortes. Ils n'avaient pourtant pas été prévus à cette fin ; on retrouvait des maisons de guilde, des basiliques, des arènes, des

conservatoires, des trésoreries, des martellos, des asiles, des manufactures, des convents, des hospices, des lazarets, des moulins, des réfectoires, des mouroirs, des abattoirs et des maisons de jeu. Leur style reflétait leur fonction, mais aussi mille goûts différents et conflictuels. Les tours et les minarets se dressaient agressivement, contrastant avec les lignes rondes et douces des lanterneaux, des dômes et des rotondes ; des volées de marches, aussi raides que des échelles, grimpaient le long de murs parfaitement lisses ; et les loggias plantées de limoniers et de grenadiers qui débordaient des façades, cachaient celles-ci aux yeux des indiscrets.

J'étais en train d'admirer ces jardins suspendus au milieu de leur forêt de marbre rose et blanc, de sardoine rouge, gris-bleu ou crème, de briques noires et de tuiles jaunes, vertes et rose tyrien, lorsque mon regard tomba sur un lansquenet qui gardait l'entrée d'une caserne ; la promesse faite dans la nuit au chef des peltastes me revint alors à l'esprit. Comme j'avais peu d'argent et n'ignorais pas que j'apprécierais la chaleur de mon manteau de guilde pour dormir, je me dis que la meilleure solution était d'acheter une cape bien ample, taillée dans un tissu bon marché, mais qui pourrait complètement m'envelopper. Les boutiques étaient en train d'ouvrir, mais celles qui vendaient des vêtements proposaient des marchandises ne correspondant pas à ce que je recherchais, et apparemment hors de portée de ma bourse.

L'idée de vivre en exerçant ma profession avant d'atteindre Thrax ne m'avait pas encore effleuré ; je l'aurais de toute façon écartée, le cas échéant, persuadé que la demande dans ma spécialité devait être extrêmement faible, et qu'il me serait impossible de joindre ceux qui auraient pu avoir besoin de mes services. Bref, je croyais que les trois asimis, les orichalques et les as qui étaient au fond de ma poche devaient suffire jusqu'à Thrax ; en outre, je n'avais aucune idée de la rétribution que je pourrais recevoir. C'est pourquoi je regardais les balmacaans, les surtouts, les dolmans et les justaucorps en passementerie, sans m'attarder ni pousser la porte des magasins où ils étaient à l'étalage à côté d'habits matelassés et de mille autres vêtements en tissus précieux.

D’autres objets attirèrent bientôt mon attention. Je n’en savais rien à l’époque, mais des milliers de mercenaires étaient en train de s’équiper en vue de la campagne militaire de l’été. On voyait resplendir des capes de hussard et des couvertures de selle, des selles aux pommeaux renforcés de métal afin de protéger les reins, des calots rouges, des corsèques à long manche, des éventails en tissu d’argent destinés à échanger des signaux, des arcs à courbure avant ou arrière spécialement conçus pour la cavalerie, des flèches groupées par faisceaux de dix ou vingt, des carquois de cuir bouilli décorés de clous dorés et de nacre, ainsi que des protège-bras d’archer, qui évitent de sentir le coup de fouet de la corde. En voyant tout cela, les paroles de maître Palémon me revinrent à l’esprit, quand, la veille de ma prise de masque, il avait parlé de « suivre le tambour ». Et j’avais beau avoir partagé le mépris de tous pour les artilleurs de la Citadelle, il me sembla entendre leur longue sonnerie d’appel, avant la parade, et les fanfares solennelles qu’ils lançaient depuis leurs créneaux.

J’en étais presque arrivé à oublier quel était le but de mes recherches, lorsqu’une jeune femme mince, âgée d’une vingtaine d’années, sortit de la pénombre d’une boutique pour en retirer les grilles. Elle portait une robe longue en brocart pavonique d’une stupéfiante richesse, mais complètement en haillons. Comme je la regardais, un rayon de soleil vint se glisser par un accroc qu’elle avait juste en dessous de la taille, donnant à sa peau un éclat d’or très pâle.

Je ne puis expliquer le désir que j’éprouvai pour elle, à cet instant comme par la suite. De toutes les femmes que j’ai connues, elle était peut-être la moins jolie – moins gracieuse que celle que j’ai le plus aimée, moins voluptueuse qu’une certaine autre, et d’une allure infiniment moins royale que Thècle. De taille moyenne, le nez petit, elle avait les pommettes hautes et les yeux bridés et bruns qui y sont souvent associés. Je la vis soulever les grilles, et je l’aimai instantanément, d’un amour qui avait quelque chose à la fois d’absolu et de pas du tout sérieux.

Bien entendu, je me dirigeai vers elle. Je ne pouvais pas davantage lui résister que j’aurais pu résister à l’appétit aveugle

de Teur, si j'avais basculé du haut d'une falaise. Je ne savais pas quoi lui dire, terrifié à l'idée qu'elle allait peut-être reculer d'horreur à la vue de mon épée et de mon manteau de fuligine. Au lieu de cela, elle me sourit, et son regard me sembla trahir une certaine admiration devant mon apparence. Comme je restais silencieux, elle me demanda au bout d'un moment ce que je désirais ; je lui demandai donc si elle savait où je pourrais m'acheter un manteau.

« Etes-vous bien sûr d'en avoir besoin ? » Elle avait la voix plus grave que je ne l'aurais cru. « Celui que vous portez est tellement beau… Est-ce que je peux le toucher ?

— Je vous en prie, si cela vous fait plaisir. »

Elle prit mon manteau par le bord, et le frotta doucement entre ses mains. « Je n'avais jamais vu un noir aussi profond – si profond que l'on ne peut pas voir les plis. On dirait même que ma main disparaît ! Et cette épée… Est-ce une opale ?

— Voudriez-vous la voir aussi ?

— Non, non, pas du tout. Mais si vous voulez réellement acheter un manteau…» Elle me montra la vitrine de la main, et je vis qu'elle était remplie de vêtements usagés de tout genre, galabiahs, capotes, smocks, simarres, et bien d'autres encore.

« C'est très bon marché ; d'un prix vraiment raisonnable. Donnez-vous la peine d'entrer, et je suis sûre que vous trouverez ce que vous cherchez. » Un carillon se déclencha comme je franchissais la porte, mais, contrairement à ce que j'avais ardemment souhaité, la jeune femme ne me suivit pas à l'intérieur.

La pièce était obscure ; mais dès que je la parcourus des yeux, je compris pourquoi mon aspect n'avait pas troublé l'inconnue. L'homme qui se tenait derrière le comptoir était bien plus effrayant que le plus effrayant des bourreaux. Son visage évoquait irrésistiblement une tête de mort ; à l'emplacement des yeux se trouvaient deux trous noirs, ses joues étaient émaciées et sa bouche dépourvue de lèvres. S'il était resté immobile et silencieux, je ne l'aurais pas pris pour un être vivant, mais pour un cadavre, laissé dressé derrière le comptoir afin de respecter le vœu impie et morbide de quelque ancien propriétaire.

17

Le défi

Il bougea cependant, se retournant pour me regarder lorsque j'entrai. Qui plus est, il parla : « Très beau, vraiment très beau. Quel manteau, Optimat ! Puis-je l'examiner ? »

Je me rapprochai de lui ; le dallage du sol, fait de carreaux usés, était inégal sous le pied. Un rayon de soleil d'un rouge intense, bien droit, et dans lequel tournoyaient des grains de poussière, me séparait encore de lui, comme une lame.

« Votre vêtement, Optimat. » De la main gauche, je soulevai un pan de mon manteau et le lui tendis ; il en tâta l'étoffe du même geste que la jeune fille, quelques instants auparavant. « Oui, très beau, très doux. On dirait de la laine, mais c'est plus doux, beaucoup plus doux. Un mélange de lin et de vigogne, peut-être ? Et la couleur est remarquable. Un véritable habit de bourreau. Je doute cependant que les manteaux authentiques de bourreaux aient été moitié aussi délicats. Mais qui ferait la fine bouche devant une étoffe de cette qualité ? » Il plongea sous son comptoir, et en ramena une poignée de chiffons. « Puis-je examiner l'épée ? J'y ferai extrêmement attention, je vous le promets. »

Je fis glisser *Terminus Est* hors de son fourreau et la posai sur le tas de chiffons. Il se pencha sur la lame, mais ne la toucha pas et ne fit aucun commentaire. Mes yeux, à ce moment-là, étaient complètement accoutumés à l'obscurité de la boutique, et je remarquai un ruban noir et étroit qui se perdait dans ses cheveux, à un pouce environ au-dessus de ses oreilles. « Vous portez un masque, dis-je.

— Trois chrisos. Pour l'épée. Plus un autre pour le manteau.

— Je n'ai pas l'intention de les vendre. Enlevez-le.

— Si vous voulez. Bon, quatre chrisos pour l'épée. » Il mit les mains en forme de coupe, et le masque à tête de mort tomba de lui-même dedans. Son visage véritable, tanné, aux pommettes plates, présentait une remarquable ressemblance avec celui de la jeune femme restée à l'extérieur.

« Je veux simplement acheter un manteau.

— Je vous en donne cinq chrisos ; c'est mon dernier mot, croyez-moi. Il faudra me laisser un jour pour rassembler la somme.

— Je vous ai déjà dit que cette épée n'était pas à vendre. » Je repris *Terminus Est*, et la replaçai dans son fourreau.

« Six. » Il tendit la main par-dessus le comptoir et me prit le bras. « C'est plus qu'elle n'en vaut. Écoutez, cette fois, je n'irai pas plus loin ; c'est votre dernière chance. Six.

— Je suis entré ici pour acheter un manteau. La jeune femme, que je suppose être votre sœur, m'a dit que je pourrais trouver quelque chose à un prix raisonnable. »

L'homme soupira. « Eh bien, d'accord, je vais vous vendre un manteau. Me direz-vous tout d'abord d'où vous vient cette épée ?

— Elle m'a été donnée par l'un des maîtres de notre guilde. » Une expression qu'il me fut impossible d'identifier passa fugitivement sur son visage, et je lui demandai : « Ne me croyez-vous pas ?

— Bien au contraire. Je vous crois – et c'est cela qui me tracasse. Mais qui êtes-vous, exactement ?

— Je suis compagnon bourreau. Nous ne passons pas souvent de ce côté du fleuve, et allons rarement aussi loin vers le nord. Êtes-vous donc tellement surpris de me voir ? »

Il acquiesça. « C'est aussi inattendu que de rencontrer un psychopompe. Puis-je vous demander pour quelles raisons vous vous trouvez dans ce quartier de la ville ?

— Vous le pouvez. Mais c'est la dernière question à laquelle je répondrai. Je suis en route pour Thrax, où je dois prendre ma charge.

— Merci, dit-il. Je ne vous importunerai pas davantage. Je n'ai pas besoin de le faire, d'ailleurs. Si je comprends bien, vous voudriez surprendre vos amis lorsque vous enlèverez votre manteau – est-ce que je me trompe ? –, sa couleur devra donc contraster avec celui que vous portez déjà ; le blanc ne serait pas mal, mais c'est une couleur voyante elle-même, et en outre fort difficile à maintenir propre. Un marron éteint irait mieux. Qu'en pensez-vous ?

— Les rubans qui retenaient votre masque, ils sont encore en place », dis-je. Il extrayait des boîtes de sous son comptoir et ne répondit pas. Au bout de quelques instants, le tintement des clochettes de la porte vint créer une diversion. Le nouveau client était un jeune homme, apparemment, mais on ne pouvait distinguer ses traits, car son visage était caché par un heaume damasquiné et fermé ; un jeu de cornes tournées vers le bas et croisées servait de visière. Son armure, en cuir laqué, exhibait une chimère d'or au niveau de la poitrine ; elle avait l'expression vide d'une femme folle et semblait frémir.

« Oui, Hipparque ? » Le commerçant laissa tomber toutes ses boîtes pour faire une révérence servile. « Puis-je vous aider ? »

Une main prise dans un gantelet se tendit vers moi, les doigts pincés comme si le jeune homme voulait me donner une pièce.

« Prenez-le », souffla le boutiquier d'un ton effrayé. « Prenez-le, quoi que ce soit. »

Je tendis la main à mon tour, et une bille noire et luisante, de la taille d'un grain de raisin, tomba dans ma paume. Derrière son comptoir, l'homme eut un hoquet ; le personnage en armure se tourna et sortit.

Dès qu'il eut disparu, je posai la graine noire sur le comptoir. D'une voix blanche, le marchand s'écria : « N'essayez pas de me la transmettre ! » et recula.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Comment, vous l'ignorez ? C'est un noyau d'averne. Qu'avez-vous donc bien pu faire, pour offenser un officier de la garde autarchique ?

— Mais rien ! Pourquoi m'a-t-il donné cela ?

— Il vous a lancé un défi ; vous êtes mis en demeure…

— De me présenter pour une monomachie ? C'est impossible ; je n'appartiens pas à la classe combattante. »

Son haussement d'épaules fut plus éloquent que ses paroles. « Vous devez vous battre ; sinon, ils vous feront assassiner. La seule question intéressante est de savoir si vous avez réellement offensé l'hipparque, ou s'il y a un personnage haut placé du Manoir Absolu derrière tout cela. »

Aussi distinctement que je voyais le marchand, je vis Vodalus, tel qu'il se tenait dans la nécropole face à ses trois adversaires. Et bien que la prudence me commandât de jeter au loin le noyau d'averne et de fuir la ville aussi vite que possible, je ne pus me résoudre à agir ainsi. Quelqu'un – peut-être l'Autarque lui-même ou son éminence grise, le père Inire – avait appris la vérité sur la mort de Thècle et cherchait maintenant à me faire disparaître sans nuire à la guilde. Très bien, je me battrais donc. Si j'étais victorieux, j'avais une chance de voir mon cas reconsidéré ; et si j'étais tué, ce ne serait que simple justice. Pensant toujours à la lame fine utilisée par Vodalus, je dis : « Je ne connais qu'une seule épée, celle-ci.

— Vous n'allez pas combattre avec des épées… En fait, il vaudrait mieux que vous me laissiez la vôtre.

— Certainement pas. »

Il poussa un nouveau soupir. « Je constate que vous ignorez tout de ces questions, alors que vous allez combattre pour votre vie au crépuscule. Très bien ; vous êtes mon client, et je n'ai encore jamais abandonné un client. Vous voulez un manteau ; en voici. » Il alla dans le fond de sa boutique et revint avec un vêtement couleur feuille-morte. « Essayez celui-ci ; s'il vous va, je vous le laisse pour quatre orichalques. »

Un vêtement aussi large et d'une coupe aussi vague (une cape, en fait) ne pouvait qu'aller, à moins d'être beaucoup trop court ou beaucoup trop long. Le prix me parut excessif, mais je payai sans discuter. En l'endossant, je ne faisais que me mettre un peu plus dans la peau du comédien, que, aujourd'hui, je semblais être forcé par le destin à devenir. En réalité, je jouais déjà dans bien plus de drames que je ne me l'imaginais.

« Pour ma part, dit le commerçant, je dois maintenant rester sur place pour surveiller ma boutique, mais je vais demander à ma sœur de vous aider à trouver votre averne. Elle s'est souvent rendue aux Champs Sanglants, et elle pourra peut-être aussi vous enseigner les rudiments de ce genre particulier de combat.

— Parle-t-on de moi ? » La jeune femme que j'avais rencontrée devant le magasin arriva à cet instant, mais de l'une des pièces obscures de l'arrière-boutique. Elle ressemblait tellement à son frère, avec son nez retroussé et ses yeux fendus vers le haut, que j'eus la certitude qu'ils étaient jumeaux ; autant la silhouette fine et les traits délicats semblaient déplacés chez l'homme, autant ils étaient attirants chez la jeune femme. Son frère venait sans doute de lui expliquer ce qui m'arrivait, mais je ne sais pas ce qu'il lui dit, car je n'écoutais pas ; je ne faisais que la regarder.

Je me remets au travail. Un long moment s'est écoulé depuis que j'ai écrit les lignes que vous venez de lire – par deux fois, j'ai entendu la garde changer devant la porte de mon bureau. Je ne suis pas sûr de bien faire en rapportant toutes ces scènes dans tous leurs détails, qui ne sont peut-être importantes qu'à mes yeux. J'aurais pu facilement résumer ce qui précède : Je vis une boutique et j'y entrai ; un officier des Septentrions me lança un défi ; le marchand envoya sa sœur m'aider à cueillir la fleur empoisonnée. J'ai passé des journées entières à m'ennuyer à la lecture des histoires de mes prédécesseurs, composées, pour l'essentiel, de comptes rendus de ce genre. Ymar, par exemple :

"Après s'être déguisé, il s'aventura dans la campagne, où il espionna un muni qui méditait sous un platane. L'Autarque finit par le rejoindre et s'assit, le dos appuyé sur le tronc, jusqu'à ce que Teur commence à s'éloigner du soleil. Lancée au galop, une escouade de soldats portant des oriflammes passa, ainsi qu'un marchand poussant une mule trébuchant sous le poids de l'or, une femme superbe portée par quatre eunuques et enfin un chien qui trottinait dans la poussière. Ymar se leva à ce moment et se mit à suivre le chien, en riant."

À supposer que cette anecdote soit vraie, elle paraît facile à expliquer : elle montre que l'Autarque a fait la preuve qu'il était capable de choisir son mode de vie active du seul fait de sa volonté, sans se laisser séduire par les attraits du monde.

Mais Thècle avait eu plusieurs maîtres, et chacun d'eux aurait eu une explication personnelle à donner, différente de celle des autres. L'un d'eux, par exemple, aurait pu dire que l'Autarque avait la force de résister aux choses qui attirent le commun des hommes, mais était impuissant à contrôler son amour de la chasse.

Un troisième, que l'Autarque avait voulu manifester son mépris pour le muni, lequel était resté silencieux, alors qu'il aurait pu lui communiquer les voies de l'illumination, et recevoir bien davantage. Qu'il ne pourrait l'atteindre en s'en allant au moment où il n'y avait personne pour l'accompagner en chemin, la solitude étant l'une des grandes tentations du sage. Ni quand les soldats étaient passés, ni quand le marchand s'était à son tour avancé avec sa mule, ni quand la femme avait surgi : les hommes qui n'ont pas connu l'illumination désirent toutes ces choses, et le muni aurait pensé qu'il n'était qu'un individu ordinaire parmi tant d'autres.

Un quatrième maître aurait prétendu que l'Autarque avait suivi le chien car il poursuivait seul son chemin, tandis que les soldats étaient avec d'autres soldats, que le marchand avait sa mule, et que la femme disposait de ses esclaves – et que le muni, lui, n'allait nulle part.

Pourquoi, néanmoins, Ymar avait-il ri ? Qui pouvait le dire ? Le marchand suivait-il les soldats pour leur acheter leur butin ? La femme suivait-elle le marchand pour lui vendre ses baisers et son corps ? Le chien appartenait-il à une race qui chassait, ou à celle de ces animaux aux pattes courtes qu'une femme attache à sa personne afin qu'ils aboient si quelqu'un cherche à porter la main sur elle pendant son sommeil ? Qui, maintenant, pouvait le dire ? Voilà bien longtemps qu'Ymar est mort, et les souvenirs de lui et de sa vie qui ont pu être transmis à ses descendants se sont estompés depuis des siècles.

Il en sera de même de ceux que je laisserai. Je ne suis sûr que d'une chose : aucune des explications données du

comportement d'Ymar n'est la bonne. Quelle qu'elle fût, la vérité était à la fois beaucoup plus simple et plus subtile. On pourrait demander, dans mon cas, comment il se fait que j'aie accepté de prendre la sœur du boutiquier comme compagnon en cette affaire – moi qui n'en ai jamais eu de véritable. Et qui pourrait comprendre, à la seule lecture des mots « la sœur du boutiquier », pourquoi je suis resté avec elle après les événements qui sont sur le point de se produire, à ce moment de mon histoire ? Certainement personne.

J'ai déjà dit que j'étais incapable d'expliquer le désir que j'éprouvais pour elle, et je n'ai pas menti. Je l'aimais d'un amour brûlant et désespéré. J'avais l'impression que nous aurions été capables, tous les deux, d'accomplir un acte tellement atroce, que le monde, en nous voyant faire, l'aurait trouvé irrésistible.

Nul besoin des raisonnements de son intelligence pour entrevoir ces silhouettes qui nous attendent au-delà du néant de la mort – n'importe quel enfant en a conscience, et les a vues, baignées dans une aura d'autorité plus ancienne que l'univers, briller dans toute leur gloire, lumineuse ou noire. Elles sont la matière même de nos rêves les plus primitifs, comme des visions qui précèdent notre mort. Nous éprouvons à juste titre l'impression que nos vies sont dirigées par elles, et, également à juste titre, que nous ne comptons guère à leurs yeux, elles qui sont les bâtisseuses de l'inimaginable, les combattants d'une guerre qui se déroule au-delà de la totalité de l'existence.

Le problème tient à ce qu'il nous est difficile d'apprendre que nous-mêmes renfermons des forces également immenses. Nous disons « je veux », et « je ne veux pas », et nous nous imaginons être nos propres maîtres (quoique obéissant quotidiennement aux ordres de quelque personne prosaïque), alors que la vérité est que nos maîtres dorment. L'un d'entre eux s'éveille, et nous voilà chevauchés comme des bêtes de somme, quoique le cavalier ne soit jusqu'ici qu'une part inconnue de notre être.

Telle est peut-être, en effet, l'explication de l'histoire d'Ymar. Qui sait ?

Toujours est-il que je laissai la sœur du boutiquier m'aider à enfiler le manteau. Il était possible de l'ajuster au ras du cou, et

porté dans ses conditions, il cachait complètement ma cape de fuligine ; en outre, je pouvais passer les mains par des ouvertures sur le devant et les côtés sans me trahir. Je séparai *Terminus Est* de son baudrier, pour la porter comme un bâton, tant que j'aurais à garder le manteau, et comme son fourreau montait plus haut que sa garde et comportait un bout ferré de métal noir, la plupart des gens qui me voyaient ne doutaient pas qu'elle en fût un.

Ce fut le seul moment, dans mon existence, où un déguisement vint cacher la tenue de la guilde. J'ai entendu dire que l'on se sentait toujours ridicule dans ce genre de situation, que les gens s'en aperçoivent ou non, et il est vrai que je me suis senti ridicule sous ce manteau. Pourtant, c'était à peine un déguisement. Ces grands manteaux démodés ont été coupés, à l'origine, pour les bergers (qui les portent toujours) ; ensuite, les militaires s'en sont emparés, à l'époque où la guerre avec les Asciens se déroulait ici, dans le Sud glacial. Puis, de l'armée, ils sont passés aux pèlerins, qui, indubitablement, devaient trouver très pratique un vêtement susceptible d'être transformé, avec plus ou moins de succès, en une petite tente. Le déclin de la religion a certainement beaucoup contribué à leur disparition à Nessus, où je n'en ai jamais vu d'autres que celui que je venais d'acheter. Si j'avais été davantage au fait des choses, le jour où je l'endossai, je me serais également procuré un chapeau de feutre à larges bords pour l'accompagner, mais je ne le fis pas, et la sœur du boutiquier me dit que j'avais l'air d'un bon paumier. Nul doute qu'elle n'ait mis dans cette réflexion une pointe de moquerie, comme elle le faisait à tout propos, mais je ne m'inquiétais pas de savoir à quoi je ressemblais, et n'y fis pas attention. Je lui répondis que j'aurais aimé être davantage versé en sciences religieuses.

Son frère et elle sourirent à cette remarque, et l'homme dit : « Si vous en parlez le premier, personne ne voudra en parler. Qui plus est, vous pouvez vous créer une réputation de bon camarade en portant cet habit : il suffit de ne jamais parler religion. Et si vous rencontrez quelqu'un avec qui vous ne souhaitez absolument pas parler, demandez-lui une aumône. »

C’est ainsi que je devins, du moins en apparence, un pèlerin se dirigeant vers quelque vague sanctuaire dans le Nord. Mais n’ai-je pas déjà dit que le temps transformait nos mensonges en vérités ?

18

La destruction de l'autel

Au calme du petit matin avait succédé, pendant que j'étais dans la boutique du chiffonnier, le tintamarre des activités diurnes. Les charrettes et les haquets faisaient gronder le pavé sous leurs roues, dans une avalanche d'animaux de trait, de pièces de bois et de ferraille. À peine avais-je mis un pied hors du magasin, suivi par la sœur du boutiquier, qu'enfla le sifflement d'un atmoptère se coulant entre les tours de la ville ; je levai un instant les yeux pour le regarder, admirant ses formes élancées qui faisaient penser à une goutte d'eau sur une vitre.

« C'est probablement l'officier qui vous a lancé le défi, remarqua la jeune femme. Il a pris le chemin du Manoir Absolu. Un hipparque de la garde du Septentrion… n'est-ce pas ce qu'a dit Agilus ?

— Est-ce là le nom de votre frère ? Oui, quelque chose comme cela… Et vous-même, quel est votre nom ?

— Aghia. Vous ne savez donc rien des règles de la monomachie ? Et dire que c'est moi qui vais devoir vous servir d'instructeur… Puisse le Grand Hypogéon vous venir en aide ! Pour commencer, nous devons nous rendre aux Jardins botaniques, et cueillir une averne. Ils ne se trouvent heureusement pas trop loin d'ici. Disposez-vous d'assez d'argent pour que nous puissions prendre un fiacre ?

— Je pense que oui, si c'est nécessaire.

— Dans ce cas, vous n'êtes pas un écuyer déguisé. Vous êtes – vous êtes ce que vous êtes…

— Un bourreau. Oui. À quel moment dois-je rencontrer l'hipparque ?

— Pas avant la fin de l'après-midi, aux Champs Sanglants ; c'est à cette heure que l'averne ouvre sa fleur. Nous avons largement le temps, et le mieux est de l'utiliser à en cueillir une et à vous apprendre à vous en servir pour combattre. » Tiré par une paire d'onagres, un fiacre venait dans notre direction. Aghia lui fit signe de la main. « Vous allez être tué, savez-vous…

— Si j'en crois tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici, cela me paraît très probable.

— C'est pratiquement certain ; aussi, il est inutile de vous soucier de votre argent. » La jeune femme s'élança au milieu de la circulation, et ressembla, pendant un instant (tant son visage était délicatement ciselé, et tant la courbe de son corps était gracieuse tandis qu'elle gardait le bras levé) à la statue en pied représentant la femme inconnue. Je pensai qu'elle avait elle-même la certitude d'être tuée. Le fiacre s'arrêta à sa hauteur, son attelage manifestant de la nervosité à sa proximité, comme si elle était quelque thylacine. Elle sauta prestement à bord, et la voiture se mit à se balancer en dépit de sa légèreté. Je grimpai à ses côtés et me retrouvai pressé contre elle tellement la banquette était étroite. Le conducteur nous jeta un regard interrogateur, et Aghia lui dit : « L'entrée des Jardins botaniques » ; aussitôt, le fiacre partit en cahotant. « Ainsi donc, mourir ne vous effraye pas ; voilà qui fait plaisir à entendre. »

J'assurai mon équilibre en m'agrippant d'une main au banc du cocher. « Cela n'a sûrement rien d'extraordinaire. Il doit y avoir des milliers, peut-être même des millions de personnes dans mon cas. Des gens accoutumés à l'idée de la mort et qui sont persuadés que les moments importants de leur vie appartiennent au passé. »

Le soleil apparaissait maintenant au-dessus des tours les plus hautes, et les flots de sa lumière, en transformant la poussière la chaussée en or rouge, me mettaient d'humeur philosophique. Le livre marron dans ma sabretache contait entre autres l'histoire d'un ange (lequel n'était peut-être, en fait, que l'une des guerrières ailées qui, dit-on, sont au service de

l'Autarque) venu sur Teur afin de remplir quelque mission sans grande importance, et qu'un enfant abattait d'une flèche. Les plis de sa robe resplendissante tout tachés du sang qui s'épanchait de son cœur, coulant comme les ultimes rayons du soleil sur la poussière rougie du soir, l'ange-femme vit l'archange Gabriel s'approcher d'elle. Il tenait son épée flamboyante d'une main, et sa hache à double tranchant de l'autre ; en travers de son dos, maintenue par un arc-en-ciel, se balançait la trompe même des grandes batailles célestes. « Que t'arrive-t-il donc, mon enfant, demanda Gabriel, toi dont la poitrine est d'un rouge plus écarlate que celle du rouge-gorge ?

— Je viens d'être tuée, répondit l'ange-femme, et ma substance va bientôt retourner se fondre une fois de plus dans celle du Pancréateur.

— Ne sois pas ridicule. Tu es un ange, un pur esprit, et tu ne peux mourir.

— Mais je suis morte ! dit l'ange. C'est comme cela. Tu vois bien comment mon sang s'est écoulé – et n'observes-tu pas qu'il ne jaillit plus en à-coups puissants, mais se répand au contraire paresseusement ? Constate aussi la pâleur de ma peau ; un ange n'est-il pas toujours paré des couleurs de la santé ? Prends ma main, et tu auras l'impression de tenir quelque horrible dépouille arrachée aux eaux stagnantes d'un étang. Sens mon haleine – n'est-elle pas fétide, puante, putride même ? » Gabriel ne répondit rien, et l'ange-femme finit par dire : « Toi, mon frère et mon supérieur, que tu sois convaincu ou non par les preuves que je t'ai données, je te prie de bien vouloir t'en aller. Je vais débarrasser l'univers de ma présence.

— Je suis tout à fait convaincu », dit Gabriel en s'éloignant. « Je me disais simplement que si j'avais su devoir périr un jour, je ne me serais pas toujours montré aussi téméraire. » À voix haute, je dis à Aghia : « J'éprouve la même chose que l'archange de l'histoire : si j'avais su que le temps que j'avais à vivre s'écoulerait aussi facilement et aussi vite, sans doute aurais-je agi différemment. Connaissez-vous cette légende ? De toute façon, j'ai pris ma décision, et il n'y a plus rien à dire ou à faire. Ce soir, je vais être tué par le Septentrion avec – avec quoi ? Une plante ? Une fleur ? En un certain sens, je n'y comprends rien. Il

y a moins d'une heure, je m'imaginais encore pouvoir aller dans une ville du nom de Thrax, afin d'y vivre le reste de mes jours – quelle que soit cette vie. Figurez-vous que j'ai dormi la nuit dernière dans le même lit qu'un géant ; voilà qui, au fond, n'est pas moins fantastique. »

Elle ne répondit pas. C'est moi qui relançai la conversation, au bout d'un moment. « Quel est ce bâtiment que l'on voit ici ? Celui au toit vermillon et aux colonnes bifurquées ? On dirait qu'on a mêlé de la toute-épice à son mortier. Du moins, il me semble sentir quelque chose d'approchant qui en provient.

— C'est le mensal des monaques. Savez-vous que vous êtes quelqu'un d'effrayant ? Quand vous êtes entré dans notre boutique, j'ai tout d'abord cru que vous n'étiez qu'un écuyer en tenue fantaisiste. Puis, lorsque j'ai compris que vous étiez réellement bourreau, je me suis dit que dans le fond, ce n'était pas si terrible que cela, et que vous n'étiez qu'un jeune homme comme les autres.

— Et je suppose que vous en avez connu beaucoup ? » En vérité, j'espérais bien que tel était son cas. Je la voulais avec davantage d'expérience que moi. Et si pas un seul instant je ne me suis imaginé être pur, je voulais néanmoins qu'elle le soit moins que moi.

« Il y a cependant quelque chose d'autre chez vous, en fin de compte. Vous avez la tête de quelqu'un qui s'apprête à hériter de deux palatinats et d'une île dans un endroit perdu, et vous vous comportez comme un cordonnier ; de plus, lorsque vous dites ne pas avoir peur de mourir, vous pensez que c'est vrai ; à un niveau plus profond, vous n'y croyez pas, cependant – alors que tout au fond de vous, vous en êtes sûr. Cela ne vous gênerait pas le moins du monde de me trancher la tête, n'est-ce pas ? »

Autour de nous, le trafic était intense, et on pouvait voir toutes sortes de machines : des véhicules avec ou sans roues, tirés par des animaux ou des esclaves, des gens à pied, des hommes à dos de dromadaire, de bœuf, de métamynodon ou de cheval. Un fiacre ouvert, semblable au nôtre, arriva à notre hauteur. Aghia se tourna vers le couple qu'il transportait et s'écria : « Nous allons vous distancer aisément !

— Et où va-t-on ? » répondit l'homme ; je reconnus soudain sieur Racheau, que j'avais rencontré le jour où j'étais allé chercher les livres chez maître Oultan.

Je saisis Aghia par le bras. « Êtes-vous folle, ou est-ce lui ?

— L'entrée des Jardins, pour un chrisos ! »

L'autre fiacre bondit, le nôtre le talonnant de près. « Plus vite », cria Aghia au cocher. Puis, s'adressant à moi : « Avez-vous une dague ? Vous lui mettrez la pointe dans le dos. Comme cela, si nous sommes arrêtés, il pourra prétendre avoir conduit sous la menace d'une arme.

— Mais pourquoi faites-vous cela ?

— C'est un test ; personne n'ira croire que cette tenue est vraiment la vôtre. En revanche, tout le monde pensera que vous êtes un écuyer qui s'est amusé à se déguiser. Et je viens d'en donner la preuve. » (Nous penchions dangereusement vers un haquet chargé de sable.) « Qui plus est, nous allons gagner. Je connais notre cocher, et je sais que son attelage est frais. Alors que celui de l'autre a promené cette catin pendant au moins la moitié de la nuit. »

Je compris soudain que son plan était de me réclamer le chrisos au cas où nous gagnerions, et que l'autre femme ferait de même auprès de Racheau si nous perdions – si ce n'est que je n'en possédais pas. Mais comme il me serait agréable de l'humilier ! La vitesse et l'imminence de ma mort (car j'étais convaincu que l'hipparque me tuerait) me rendaient plus insouciant que je ne l'avais jamais été au cours de ma vie. Je dégainai *Terminus Est,* et grâce à la longueur de sa lame, il me fut facile d'atteindre les onagres. Leurs flancs étaient déjà couverts d'écume, et les légères entailles que je leur fis durent les brûler comme du feu. « C'est bien mieux que n'importe quelle dague », lançai-je à l'intention d'Aghia.

La foule s'ouvrait comme de l'eau en entendant les fouets des cochers ; les mères s'emparaient de leurs enfants pour fuir, les soldats se servaient de leur lance pour sauter sur le rebord des fenêtres et se mettre en sécurité. Nous étions favorisés par le déroulement de la course : le fiacre de nos concurrents nous ouvrait la voie, dans une certaine mesure, et les autres véhicules le gênaient davantage que nous. Cependant, nous ne regagnions

que lentement du terrain, et pour grignoter quelques aunes, notre cocher, qui s'attendait certainement à recevoir un bon pourboire en cas de victoire, lança ses onagres sur une volée de marches en calcédoine. Les statues, les marbres, les colonnes, les pilastres, tout eut l'air de se jeter sur nous. Nous fonçâmes à travers la muraille verte d'une haie aussi haute qu'une maison, renversâmes un charreton chargé d'oubliés, plongeâmes sous une arche, et, redescendant par un escalier faisant un coude, nous nous retrouvâmes dans la rue, sans savoir à qui appartenait le patio que nous venions de violer si brutalement.

Une petite voiture de boulanger, tirée par des moutons, avançait tranquillement dans l'espace étroit qui séparait nos deux véhicules ; accrochée par notre grande roue arrière, elle se renversa, dispersant une pluie de pain frais dans la rue, et le choc jeta Aghia tout contre moi ; je sentis les formes agréables de son corps menu, et ne pus m'empêcher de passer un bras autour d'elle et de la serrer contre moi. J'avais déjà saisi des femmes de cette façon – Thècle, assez souvent, mais aussi des corps de louage, en ville. J'éprouvais cette fois une nouvelle sensation, douce-amère, née de l'attirance cruelle que la jeune femme exerçait sur moi. « Je suis contente que vous l'ayez fait, me dit-elle dans le creux de l'oreille. Je déteste que les hommes m'attrapent », ajouta-t-elle en me couvrant le visage de baisers.

Le cocher se retourna, une lueur de triomphe dans le regard, laissant son attelage affolé se diriger tout seul. « On a franchi la voie Croche – on les tient, maintenant – en passant par les prés communaux… on va leur mettre plus de cent coudées ! »

Roulant et tanguant, le fiacre s'engagea dans une ouverture étroite ménagée au milieu de broussailles. Un immense bâtiment se dressa devant nous ; le cocher tenta désespérément d'en détourner ses bêtes, mais il était trop tard. Nous heurtâmes l'une de ses parois qui céda comme le ferait un tissu léger dans un rêve, et nous nous retrouvâmes dans un espace qui évoquait une caverne, faiblement éclairé et sentant le foin. Droit devant nous, surélevé de quelques marches, se tenait un autel aussi grand qu'une maisonnette, éclairé par de petites lumières bleues posées dessus. Je le vis et compris que je ne le voyais que trop bien : notre cocher avait été arraché de son siège, à moins

qu'il n'ait sauté à terre pour se tirer d'affaire. Aghia se mit à hurler.

La voiture s'écrasa contre l'autel. La pagaille d'objets volant dans toutes les directions qui s'ensuivit est impossible à décrire ; on aurait dit que tout se mettait à tournoyer et à s'écrouler sans jamais se toucher, comme dans le temps du chaos, avant la création. J'eus l'impression que le sol bondissait à ma rencontre, et il me frappa avec une force telle que mes oreilles se mirent à bourdonner.

Il me semblait avoir gardé *Terminus Est* à la main tandis que je décrivais mon vol plané, mais je l'avais perdue. J'essayai de me relever pour la chercher, mais je n'avais plus de souffle ni de force. Les cris d'un homme me parvinrent d'un endroit assez éloigné. Je roulai sur le côté et réussis à ramener sous moi mes jambes apparemment sans vie.

Nous nous trouvions vraisemblablement près du centre du bâtiment, aussi vaste que le Grand Donjon, à première vue, mais en revanche complètement vide : il n'y avait ni cloisons, ni escaliers, ni le moindre mobilier. À travers l'air tout doré et plein de poussière, je pouvais apercevoir des piliers de guingois qui me semblèrent être en bois peint. Des lampes, qui n'étaient que de simples points de lumière, pendaient à une dizaine de mètres de hauteur, ou davantage. Très haut, bien au-dessus des lampes, le toit multicolore ondulait et s'agitait sous l'effet d'un vent que je ne sentais pas.

J'étais tombé sur de la paille ; il y avait d'ailleurs de la paille partout autour, formant un tapis jaune dont on ne voyait pas la fin ; on aurait dit le champ d'un titan après la moisson. Répandues dans tous les sens, gisaient les planches qui formaient auparavant l'autel, et on pouvait voir des fragments de bois rehaussés d'or posé à la feuille, dans lesquels étaient enchâssées des turquoises et des améthystes violettes. Toujours poussé par l'idée de rechercher mon épée, je me levai et marchai au hasard, pour trébucher presque aussitôt sur l'épave du fiacre. Un onagre était allongé sur le sol à quelques pas ; je me souviens avoir pensé qu'il avait dû se rompre le cou. Une voix lança : « Bourreau ! » Parcourant les débris de l'accident du

regard, j'aperçus Aghia, debout mais tremblante. Je lui demandai comment elle allait.

« Vivante, en tout cas, mais nous devons filer d'ici au plus vite. Cet animal est-il mort ? »

J'acquiesçai.

« On aurait pu le prendre comme monture. Tandis que maintenant, il va vous falloir me transporter, du moins si vous le pouvez. Je ne crois pas que ma jambe droite puisse porter le poids de mon corps. » Elle chancela en disant ces mots, et je dus me précipiter pour la rattraper au moment où elle allait tomber. « Il faut partir tout de suite, vite ! dit-elle. Voyez-vous une issue ? Vite ! »

Je ne voyais rien. « Pourquoi devons-nous partir si rapidement ?

— Servez-vous de votre nez, si vos yeux vous empêchent de voir ce qui se passe. »

Je reniflai l'air. L'odeur qui régnait n'était plus celle de la paille fraîche, mais de la paille en train de brûler ; au même instant je vis les flammes, très lumineuses dans l'obscurité de l'endroit, mais encore si petites qu'elles auraient pu n'être que de simples étincelles quelques secondes avant. J'essayai de courir, mais c'est tout juste si je pouvais me traîner. « Où sommes-nous ?

— Dans la Cathédrale des Pèlerines, que certains appellent la Cathédrale de la Griffe. Ces pèlerines forment une bande de prêtresses, qui parcourt tout le continent. Jamais elles…»

Aghia s'interrompit, car nous venions de tomber sur un groupe de personnes habillées d'écarlate. Je ne pouvais dire si nous nous étions rapprochés d'eux ou eux de nous, car il semblait qu'ils venaient de se matérialiser à quelques pas, sans avertir. Les hommes avaient la tête rasée et portaient des cimeterres luisants, courbés comme la lune à son premier quartier, et dont le damasquinage lançait des éclairs. Une femme, de la taille d'une exultante, se tenait devant eux, portant un braquemart dans son fourreau : je reconnus *Terminus Est*. Elle arborait un capuchon et une cape étroite qui se terminait par des sortes de pompons allongés.

Aghia prit la parole : « Notre attelage est devenu fou, sainte Domnicellae…

— Là n'est pas la question », l'interrompit la femme qui tenait *Terminus Est*. Elle était extraordinairement belle, mais pas de cette beauté qui éteint le désir des hommes. « Cet objet appartient à l'homme qui vous porte. Dites-lui de vous mettre sur vos pieds, et prenez-le. Vous pouvez marcher.

— Un peu, oui. Faites ce qu'elle demande, bourreau.

— Ne connaissez-vous pas son nom ?

— Il me l'a dit, mais je l'ai oublié. »

Je dis : « Sévérian », tout en soutenant Aghia d'une main et en tendant l'autre pour reprendre *Terminus Est*.

« Ne l'employez que pour mettre fin aux querelles, dit alors la femme habillée de rouge. Non pas pour les provoquer.

— La paille est en train de brûler sur le sol, châtelaine ; le savez-vous ? Ceci est une tente…

— Il sera éteint. Nos sœurs et nos servantes sont en train d'écraser les braises en ce moment même. » Elle fit une pause, et son regard alla d'Aghia à moi, pour revenir sur Aghia, avec vivacité. « Dans les débris de notre Grand Autel détruit par votre véhicule, ceci est le seul objet, parmi ceux que nous avons retrouvés, qui semble vous appartenir – et être d'une grande valeur pour vous, probablement. Nous restituerez-vous tout objet de valeur que vous pourriez avoir trouvé ? »

Je me souvins des améthystes. « Je n'ai rien trouvé de valeur, châtelaine. » Aghia secoua négativement la tête, et je poursuivis : « Il y avait des morceaux de bois portant des pierres précieuses un peu partout, mais je les ai laissés là où ils se trouvaient. »

Les hommes assurèrent la garde de leur épée dans la main, et cherchèrent une bonne position de pied ; mais la grande femme ne bougea pas, fixant des yeux tour à tour Aghia et moi. « Approche-toi de moi, Sévérian. »

Je m'avançai ; il n'y avait que trois ou quatre pas à faire. La tentation fut grande de tirer *Terminus Est* de son fourreau pour affronter les hommes au crâne rasé, mais j'y résistai. Leur maîtresse saisit mes poignets dans ses mains et me regarda droit dans les yeux. Les siens étaient parfaitement calmes, et

dans la lumière étrange qui régnait dans la tente, semblaient aussi durs que des béryls. « Il n'y a pas trace de faute en lui », finit-elle par dire.

L'un des hommes murmura : « Vous vous trompez, Domnicellae.

— J'ai dit, pas de faute. Recule, Sévérian, et laisse avancer la jeune femme. »

Je fis ce qu'elle me commandait, et Aghia se rapprocha d'elle en clopinant ; mais elle s'arrêta à plus d'un pas, et quand la femme en rouge vit qu'elle ne viendrait pas plus près, elle franchit le pas restant et lui prit les poignets comme elle avait fait avec moi. Au bout d'un instant, elle jeta un regard aux femmes qui, jusqu'ici, étaient restées derrière les gardes en armes. Avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, deux d'entre elles s'étaient saisies de la robe d'Aghia et la lui avaient fait passer par-dessus la tête pour la retirer. L'une d'elles dit alors : « Rien, notre Mère.

— Je crois qu'est venu le jour de la prédiction. »

Les mains croisées sur la poitrine, Aghia me glissa dans un murmure : « Ces pèlerines sont complètement folles. Tout le monde le sait, et je vous aurais averti si j'en avais eu le temps. »

La femme de haute taille dit alors : « Rendez-lui ses haillons. La Griffe n'a jamais disparu, de mémoire humaine, mais elle s'évanouit à son gré, et il ne serait ni possible ni même concevable que nous puissions l'en empêcher. »

L'une des autres femmes murmura : « Nous pouvons encore la trouver parmi les débris, notre Mère. » Une deuxième ajouta : « Est-ce qu'ils ne devraient pas payer pour les dégâts ?

— Tuons-les », s'écria un homme.

La grande femme ne laissa pas voir si elle avait entendu ou non ces remarques. Déjà elle nous quittait, paraissant glisser sur le sol couvert de paille. Toutes les femmes la suivirent, en échangeant des regards, et les hommes s'éloignèrent après avoir enfin baissé leurs lames.

Aghia se tortillait pour remettre sa robe. Je lui demandai ce qu'elle savait de la Griffe, et qui étaient ces étranges pèlerines.

« Faites-moi plutôt sortir d'ici, Sévérian, et je vous dirai tout ce que vous voudrez. Cela porte malheur de parler d'elles dans

leur propre cathédrale. La paroi n'est-elle pas déchirée, par là-bas ? »

Nous nous dirigeâmes dans la direction qu'elle indiquait, trébuchant parfois sur des débris cachés sous la paille. Il n'y avait pas de déchirure, mais je pus soulever suffisamment le bord inférieur de la tente de soie pour qu'il fut possible de se glisser par-dessous.

19

Les Jardins botaniques

La lumière du soleil nous aveugla ; on aurait dit que nous venions de passer instantanément de la pénombre du crépuscule à la clarté du grand jour. Des fragments de paille tout dorés tournoyaient dans l'air vif autour de nous.

« On se sent mieux, dit Aghia. Soufflons un instant, maintenant, le temps que je m'oriente. Il me semble que les Marches adamniennes se trouvent sur notre droite. Notre cocher ne serait tout de même pas passé par là – après tout, ce n'est pas impossible, il était devenu fou – mais elles devraient nous conduire jusqu'à l'entrée des Jardins botaniques par le plus court chemin. Donnez-moi encore le bras, Sévérian, ma jambe me fait toujours un peu mal. »

Nous marchions maintenant sur de l'herbe, et je pus voir que la tente-cathédrale avait été dressée sur un pré qu'entouraient des maisons en partie fortifiées. Ses beffrois de toile, qui dominaient les parapets de ces demeures, paraissaient presque immatériels. Une avenue pavée longeait l'étendue gazonneuse, et je renouvelai ma question à propos des pèlerines au moment où nous nous y engageâmes.

Aghia me jeta un regard en coulisse. « Il faut me pardonner, mais je trouve difficile de parler de vierges professionnelles à un homme qui vient de me voir nue. Même si dans d'autres circonstances, les choses auraient pu être différentes. » Elle prit une profonde inspiration. « En réalité, je ne sais que peu de chose à leur sujet ; cependant, comme nous avons des vêtements de leur ordre à la boutique, j'ai questionné mon frère,

et j'ai commencé à faire davantage attention à tout ce que l'on disait à leur propos. Ce costume est très prisé de ceux qui veulent se déguiser – tout ce rouge, vous comprenez.

« Quoi qu'il en soit, c'est un ordre religieux, comme vous avez bien dû le comprendre déjà. Le rouge symbolise la venue de la lumière du Nouveau Soleil ; elles s'installent sur les grandes propriétés, en revendiquent une partie où dresser leur cathédrale pendant un temps et voyagent ainsi à travers le pays. Elles prétendent posséder la relique qui a le plus de valeur au monde : la Griffe du Conciliateur. Le rouge, autrement dit, symbolise les blessures de la Griffe. »

Essayant de faire de l'esprit, je répondis : « J'ignorais qu'il eût des griffes.

— Il ne s'agit pas d'une véritable griffe. On raconte que c'est une pierre précieuse. Vous en avez certainement entendu parler. Je ne comprends pas pourquoi on l'appelle la Griffe, et je ne crois pas que ces prêtresses le sachent elles-mêmes. Si l'on admet toutefois qu'elle a eu quelque rapport avec le Conciliateur en personne, il est facile de saisir son importance. Tout ce que nous savons de lui, après tout, est purement historique, que nous niions ou acceptions le fait qu'il a été en contact avec notre race dans un lointain passé. Si la Griffe est vraiment le symbole que veulent y voir les pèlerines, c'est qu'il a bien vécu un jour, quoiqu'il puisse être mort actuellement. »

Le regard stupéfait d'une femme qui passait, un dulcimer à l'épaule, me fit comprendre que le manteau que j'avais acheté au frère d'Aghia n'était plus en place, laissant apparaître, par son ouverture, ma cape de fuligine (ou plutôt une espèce de néant aux yeux de la malheureuse femme). Tout en remettant de l'ordre dans ma tenue et en assurant la fibule de col, je dis à Aghia : « Comme toutes les discussions qui portent sur la religion, celle-ci devient de plus en plus abstruse au fur et à mesure qu'on la poursuit. À supposer que le Conciliateur, il y a des éons de cela, ait marché parmi nous et qu'il soit mort depuis, quelle importance a-t-il pour nous – les historiens et les fanatiques exceptés ? J'estime cette légende, dans la mesure où elle fait partie de notre passé sacré, mais il me semble

qu'aujourd'hui, c'est la légende qui compte, et non pas la poussière laissée par le Conciliateur. »

Aghia se frotta les mains, comme si elle voulait se les réchauffer au soleil. « Si nous supposons – nous tournons ici, Sévérian, vous pouvez apercevoir le haut des marches, là-bas, à l'endroit où se tiennent les statues des éponymes – si nous supposons, disais-je, que le Conciliateur ait vécu, il était, par définition, le maître de l'Énergie. Ce qui entraîne la transcendance de la réalité et inclut la négation du temps. Vrai ou faux ? »

J'acquiesçai.

« Alors dans ce cas, rien ne l'empêche, à partir d'un point dans le temps situé, disons à trente mille années de là, de surgir dans ce que nous appelons le présent. Qu'il soit mort ou non, s'il a jamais existé, il peut tout aussi bien se manifester au prochain tournant de la rue ou à la fin de la semaine. »

Nous avions atteint le haut de l'escalier. Les marches étaient taillées dans une pierre aussi blanche que du sel ; elles étaient parfois si larges qu'il fallait plusieurs pas pour aller de l'une à l'autre, et parfois si étroites que l'on aurait presque dit les barreaux d'une échelle. Des marchands de confiseries, des dresseurs de singes et toutes sortes de commerces ambulants de ce genre, avaient disposé leurs étalages sur les degrés. Pour quelque raison obscure, je prenais grand plaisir à discuter de ces mystères en descendant l'escalier en compagnie d'Aghia, et je lui dis : « Et tout cela, parce que ces femmes disent posséder l'un de ses ongles éclatants. J'imagine qu'il est aussi à l'origine de guérisons miraculeuses ?

— Cela se produit parfois… c'est du moins ce qu'elles prétendent. Elle permet aussi la recouvrance des blessures, ressuscite les morts, fait naître du sol des espèces nouvelles, purifie des désirs charnels, et ainsi de suite. Elle fait toutes les choses qu'il aurait accomplies lui-même.

— Vous êtes en train de vous moquer de moi, maintenant !

— Non, c'est le soleil qui me fait rire. Vous savez bien ce que l'on dit qu'il fait au visage des femmes ?

— Il le fait brunir.

— Il les rend affreuses. Pour commencer, il dessèche la peau, creuse des rides, bref, il l'abîme. En outre, il fait ressortir tous les petits défauts qu'elles peuvent avoir. Vous savez, comme dans l'histoire d'Urvashi qui aimait Pourourava avant de l'avoir vue au grand soleil. Mais peu importe ; je l'ai senti sur mon visage et je me suis dit : *je ne me soucie pas de toi. Je suis encore trop jeune pour cela, et l'année prochaine, j'aurai un chapeau pris dans notre réserve. »*

Dans la pleine lumière du soleil, le visage d'Aghia était certes loin d'être parfait ; mais elle n'avait pas lieu de craindre quoi que ce soit. Mon désir se nourrissait aussi goulûment de ses imperfections que de ses beautés. Elle possédait ce courage des pauvres, fait d'espoir désespéré, qui est peut-être de toutes les qualités humaines la plus fascinante ; et je me réjouissais de la présence de ces petits défauts qui, à mes yeux, la rendaient plus réelle.

« Peu importe », répéta-t-elle, serrant fortement ma main. « Je dois bien admettre que je n'ai jamais compris pourquoi des femmes comme ces pèlerines prétendent systématiquement que les gens ordinaires doivent se purifier de leurs désirs charnels. Mon expérience m'a montré qu'ils les contrôlent fort bien eux-mêmes, quotidiennement de plus. Ce qu'il nous faut trouver, c'est quelqu'un avec qui nous pouvons les laisser s'exprimer.

— Dans ce cas, il ne vous est pas indifférent que je vous aime », dis-je, ne plaisantant qu'à demi.

« Aucune femme n'est indifférente à l'amour d'un homme, et plus il y en a, mieux ça vaut ! Mais je ne choisis pas de vous aimer en retour, si c'est ce que vous voulez dire. Il serait tellement facile de me promener avec vous en ville, aujourd'hui, sans plus se faire de soucis. Mais si vous êtes tué ce soir, je serai malheureuse pendant quinze jours.

— Et moi donc !

— Non, pas vous. Pour vous les soucis seront terminés pour toujours. Plus rien ne vous affectera. On ne souffre pas lorsqu'on est mort, vous devriez pourtant bien le savoir dans votre guilde.

— J'en arrive presque à penser que tout ce qui m'arrive n'est qu'un tour que vous êtes en train de me jouer, vous et votre

frère. Vous étiez à l'extérieur du magasin lorsque le Septentrion s'est présenté – vous auriez très bien pu lui dire quelque chose qui le monte contre moi… Peut-être est-il votre amant ? »

Aghia éclata de rire, et ses dents brillèrent dans le soleil. « Mais regardez-moi donc ! Je porte une robe de brocart, certes ; vous avez pourtant bien vu ce qu'il y avait dessous… Je vais pieds nus. Je n'ai ni boucles aux oreilles ni bagues aux doigts. Aucune lamie d'argent ne se love autour de mon cou, et mes bras ne sont pas serrés dans des anneaux d'or. Cela vous montre assez qu'il y a peu de chance pour qu'un officier des troupes du Manoir soit mon amant. Il y a bien ce vieux marin, laid et pauvre, qui cherche à me convaincre de vivre avec lui. En dehors de cela… Eh bien, Agilus et moi avons notre boutique ; elle nous a été léguée par notre mère, et si elle est libre de toute hypothèque, c'est parce que nous n'avons encore jamais trouvé personne d'assez fou pour nous prêter de l'argent avec ce trou comme garantie. Nous prélevons parfois des chiffons dans notre stock et les vendons aux fabricants de papier, afin de pouvoir nous offrir un bol de lentilles que nous partageons tous les deux.

— Ce soir, par contre, vous devriez bien dîner, lui répondis-je. J'ai donné à votre frère un bon prix pour ce manteau.

— Comment ? » Sa bonne humeur semblait être revenue. Elle recula d'un pas et mima l'étonnement, la bouche grande ouverte. « N'allez-vous pas m'offrir mon dîner ce soir ? Alors que j'aurai passé la journée à vous conseiller et à vous guider ?

— Et à m'impliquer dans l'affaire de la destruction de l'autel élevé par ces pèlerines…

— De cela, je suis désolée. Vraiment désolée. J'aurais voulu éviter de vous fatiguer les jambes – vous allez en avoir besoin pour combattre. Cependant, quand les autres sont arrivés à notre hauteur, je n'ai vu là qu'une occasion pour vous de gagner un peu d'argent. »

Ses yeux m'avaient quitté, et regardaient sans le voir l'un des bustes grossièrement sculptés qui flanquaient l'escalier.

« Pour dire toute la vérité, je tenais à ce qu'ils soient persuadés de votre qualité d'écuyer. Si les écuyers emploient si souvent des déguisements, c'est parce qu'ils sont perpétuellement occupés à participer à des fêtes ou à des

tournois – et vous avez tout à fait une tête d'écuyer. C'est d'ailleurs ce que je me suis dit la première fois que je vous ai vu. Si vous en aviez vraiment été un, comprenez-vous, j'aurais alors été moi-même le genre de fille qu'un écuyer ou le bâtard de quelque exultant peut avoir envie de séduire. Ne serait-ce que pour s'amuser. Je n'avais aucun moyen de savoir ce qui allait se produire.

— Je vois », répondis-je. Je fus pris soudain d'un rire incoercible. « Nous devions avoir l'air de deux idiots, tout secoués que nous étions dans notre fiacre !

— Si vous comprenez, alors embrassez-moi. »

Je la fixai du regard sans bouger.

« Embrassez-moi ! Combien d'occasions vous reste-t-il ? Je vous offrirai davantage, même, si vous le voulez… » Elle s'arrêta un instant, puis se mit à son tour à rire. « Après avoir déjeuné, peut-être. Et si nous pouvons trouver un endroit tranquille, bien que cela risque de ne pas être très bon avant le combat. » Sur ces mots elle se jeta dans mes bras, obligée de se mettre sur la pointe des pieds pour venir baiser mes lèvres. Elle avait la poitrine ferme et haute, et je pouvais sentir les mouvements de ses hanches.

« Cela suffit pour le moment. » Elle me repoussa. « Regardez là, en bas, Sévérian. Entre les pylônes. Que voyez-vous ? »

Les eaux du Gyoll luisaient comme un miroir au soleil. « Le fleuve.

— Oui, le fleuve. Et maintenant, remontez un peu vers la gauche. Il y a tellement de nénuphars que l'île est difficile à discerner, mais le gazon y est d'un vert plus tendre et plus brillant. N'apercevez-vous pas les vitres ? Là où il y a des reflets de soleil ?

— Si, je vois quelque chose. On dirait que tout le bâtiment est en verre. »

Elle acquiesça. « C'est là que se trouvent les Jardins botaniques, et c'est là que nous allons. On vous laissera y couper votre averne ; il suffit de la demander, car vous en avez le droit. »

Nous continuâmes à descendre en silence. Les Marches adamniennes serpentaient le long du versant de la colline, et

leur trajet pittoresque constituait un lieu de promenade très prisé ; il était possible de louer un cheval pour faire l'aller-retour depuis les rives du Gyoll. Je vis beaucoup de couples habillés avec élégance, des hommes au visage marqué par d'anciennes peines, et des enfants en train de s'ébattre joyeusement. Ce qui m'attrista le plus fut d'apercevoir, à plusieurs reprises, les tours noires de la Citadelle qui se dressaient sur la rive orientale du fleuve. À la deuxième ou troisième fois que je les vis, il me revint à l'esprit qu'à l'époque où j'allais me baigner sur cette rive, plongeant depuis les quais et me battant avec les enfants des maisons voisines, j'avais quelquefois remarqué cette ligne sinueuse, étroite et blanche dominant la berge opposée, mais si loin en amont qu'elle était à peine perceptible.

Les Jardins botaniques, situés sur une île près de la rive, sont entièrement compris dans un bâtiment tout en verre (une chose que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'aurais jamais crue possible). On ne voyait ni tours ni murailles, rien qu'un étrange tholos à facettes, qui s'élevait dans le ciel jusqu'à s'y perdre, ses reflets fugitifs pouvant être un instant confondus avec la lumière pâle des étoiles. Je demandai à Aghia si nous aurions le temps de visiter les différents jardins, mais, avant qu'elle ait eu le temps de me répondre, je lui dis que je voulais les visiter, que nous en ayons ou non le temps. Le fait est que je n'avais pas le moindre remords à l'idée d'arriver en retard pour m'engager dans un combat où je devais mourir, et que j'avais du mal à prendre au sérieux un duel à coups de fleurs.

« Si vous voulez passer votre dernière demi-journée à visiter ces jardins, eh bien, soit, dit-elle. Je viens souvent ici moi-même. C'est gratuit, car c'est l'Autarque qui en finance l'entretien, et très divertissant, du moins si l'on a le cœur solide. »

Nous gravîmes des marches de verre, légèrement teintées de vert, et je demandai à Aghia si la seule destination de cet énorme bâtiment était de produire des fleurs et des fruits.

Elle secoua la tête en riant, et se dirigea vers l'arche imposante qui se dressait devant nous. « De chaque côté de ce

grand couloir se trouvent des pièces, et chacune est un bioscope. J'insiste là-dessus, car si ce couloir est plus court que le bâtiment lui-même, ces pièces ont la particularité de s'élargir au fur et à mesure que nous nous y enfonçons. Certaines personnes en sortent très désorientées. »

L'entrée franchie, nous nous retrouvâmes instantanément dans un silence d'une telle qualité qu'il aurait pu être le même au premier matin du monde, avant que les ancêtres de l'homme ne commencent à forger des gongs d'airain, à fabriquer des charrettes aux roues grinçantes et à couvrir le Gyoll du bruit des rames fouettant l'eau. L'air était parfumé, humide, et légèrement plus chaud qu'à l'extérieur. Les murs qui s'élevaient de part et d'autre du sol en tesselles étaient également de verre, mais un verre d'une telle épaisseur que c'est à peine si l'on pouvait distinguer quelque chose au travers. Les feuilles, les fleurs et même les arbres élancés que l'on arrivait à apercevoir au-delà de ces parois ondulaient comme si on les contemplait sous l'eau. Sur une grande porte, je pus lire cette inscription :

JARDIN DU SOMMEIL

« Vous pouvez entrer là où vous voulez », nous dit un vieil homme tout en quittant la chaise où il était assis, dans un coin, « et dans autant de jardins que vous le désirez. »

Aghia secoua la tête négativement. « Nous n'aurons le temps d'en visiter qu'un ou deux.

— Est-ce la première fois que vous venez ? En général, les nouveaux venus apprécient particulièrement le jardin des Pantomimes. »

Il portait une tenue décolorée qui me rappela quelque chose que je n'arrivais pas à déterminer plus précisément. Je lui demandai alors si sa robe était l'habit d'une guilde particulière.

« Bien entendu. Nous sommes conservateurs. N'avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui appartienne à notre confrérie, auparavant ?

— Deux fois, il me semble.

— Nous ne sommes pas très nombreux, mais le rôle que nous jouons dans la société est le plus important : nous préservons

toutes les choses du passé. Avez-vous visité le jardin des Antiquités ?

— Pas encore, répondis-je.

— Vous devriez ! Si c'est votre première expérience ici, je vous conseillerais de commencer par là. Nous conservons, dans le jardin des Antiquités, des centaines et des centaines de plantes disparues, y compris des variétés que l'on n'a pas vues depuis dix millions d'années. »

Aghia intervint : « Au fait, cette plante grimpante pourpre dont vous êtes si fiers – eh bien, je l'ai vue qui poussait à l'état sauvage à flanc de colline, du côté du pré des cordonniers. »

Le conservateur secoua tristement la tête. « Nous avons perdu des spores, j'en ai bien peur. Nous sommes au courant… un pan de vitre s'est brisé, et le vent les a emportées. » L'expression malheureuse disparut rapidement de son visage buriné, comme s'évaporent les soucis pour les gens simples. Il sourit.

« Elle a de bonnes chances de s'en sortir, maintenant. Tous ses ennemis naturels sont morts, tout comme les affections que ses feuilles soignaient. »

Un bruit de roues me fit tourner la tête. Deux hommes entrèrent par une porte, en poussant un charreton. Je demandais au conservateur ce qu'ils étaient en train de faire.

« Ils travaillent au jardin de Sable, qui a besoin d'être refait. Ils plantent des cactus et des yuccas, des végétaux de ce genre. Je crains bien qu'il n'y ait pas grand-chose à voir pour l'instant. » Prenant Aghia par la main, je lui dis : « Allons-y. Je voudrais voir comment ils travaillent. » Elle sourit à l'intention du conservateur, eut un léger haussement d'épaules, mais me suivit docilement.

Il y avait bien du sable, mais point de jardin. Nous avancions dans un espace apparemment illimité, parsemé de-ci de-là de gros cailloux. Derrière nous, s'élevait une falaise rocheuse qui masquait la paroi par laquelle nous étions arrivés. Une unique grande plante s'épanouissait près de l'entrée, une sorte de buisson à mi-chemin entre le pied de vigne et le roncier, couvert d'épines tordues et agressives ; je supposai qu'il s'agissait du dernier exemplaire de la flore qui venait d'être enlevée. À part

lui, il n'y avait pas la moindre végétation, et rien ne laissait deviner que ce jardin était en cours de restauration, si ce n'est la trace, dans le sable, des deux roues du charreton zigzaguant entre les rochers.

« C'est bien maigre, dit Aghia. Laissez-moi donc vous amener au jardin des Délectations.

— La porte derrière nous est encore ouverte ; pourquoi ai-je l'impression que je suis incapable de quitter cet endroit ? » Elle me regarda de côté. « Tout le monde ressent ce genre d'impression dans les jardins, un jour ou l'autre, mais il est rare que cela se produise la première fois. Il vaudrait mieux que nous en sortions maintenant. » Elle parla encore, mais je n'arrivais pas à saisir ce qu'elle disait. Très loin, il me sembla entendre le bruit sourd de vagues venant se briser sur les côtes de l'univers.

« Attendez… » dis-je. Mais Aghia m'entraîna et nous retrouvâmes le corridor ; du sable était resté accroché à nos pieds – la valeur d'une poignée d'enfant.

« Il ne nous reste vraiment que très peu de temps, maintenant, me reprocha Aghia. Laissez-moi vous montrer le jardin des Délectations, avant d'aller cueillir votre averne et de repartir.

— Mais nous sommes à peine au milieu de la matinée !

— Il est midi passé. Nous sommes restés plus d'une veille dans le jardin de Sable.

— Vous mentez, je le sais bien. »

Pendant un bref instant, je vis briller un éclair de colère dans son regard. Mais il fut rapidement noyé dans une expression d'ironie philosophe, quelque chose qui émanait de son amour-propre blessé. J'étais beaucoup plus fort qu'elle, et, en dépit de ma pauvreté, également plus riche. Elle était actuellement en train de se dire (j'avais presque l'impression d'entendre sa voix) que c'était me prendre sous son contrôle que d'accepter de telles insultes.

« Sévérian, vous avez discuté et protesté, si bien qu'à la fin, j'ai dû littéralement vous traîner pour sortir de là. Les jardins ont souvent cet effet sur les gens – les personnes influençables, du moins. On prétend que l'Autarque tient à ce que quelques personnes y demeurent dans chaque site pour lui donner

davantage de réalité, et que son archimage, le père Inire, les a entourées d'un sort de conjuration. Mais comme j'ai réussi à vous tirer de celui-là, il est peu probable que les autres vous fassent autant d'effet.

— J'avais l'impression d'appartenir à cet endroit, dis-je, et que j'allais rencontrer quelqu'un… et aussi qu'une certaine femme se trouvait là, tout près, mais cachée à ma vue. »

Nous étions en train de passer devant une autre porte, sur laquelle était écrit :

JARDIN DE LA JUNGLE

Comme Aghia ne me répondait pas, je repris : « Puisque vous dites que les autres ne m'affecteront pas autant, entrons dans celui-ci.

— Si nous perdons constamment notre temps ainsi, nous ne pourrons même pas entrer dans le jardin des Délectations.

— Juste un petit moment. » La détermination qu'elle mettait à vouloir m'entraîner dans ce jardin particulier, sans s'arrêter aux autres, me faisait de plus en plus craindre ce que je pourrais y trouver – ou y amener avec moi.

La lourde porte du jardin de la Jungle s'ouvrit largement vers nous, laissant échapper un nuage de vapeur chaude ; au-delà, la lumière s'affaiblissait et devenait verdâtre. Des lianes se croisaient devant l'entrée, bouchant en partie la vue, et un grand arbre, pourri jusqu'à la moelle, s'était effondré en travers du chemin à quelques pas de là. Son tronc portait encore une petite pancarte où l'on pouvait lire : *Caesalpinia sappan*.

« La jungle véritable est en train de mourir dans le Nord, au fur et à mesure que le soleil se refroidit, murmura Aghia. Je connais un homme qui prétend qu'il y a des siècles qu'elle meurt ainsi. Ce que l'on voit ici, c'est la véritable jungle, telle qu'elle existait lorsque le soleil était encore jeune. Entrons, je suis sûre que cet endroit vous intéressera. »

Nous franchîmes l'entrée. Derrière nous, la porte se rabattit et disparut.

20

Les miroirs du père Inire

Aghia avait raison : très loin dans le Nord, les véritables jungles étaient en train de mourir. Je ne les avais jamais vues, mais la visite du jardin de la Jungle me donna l'impression de les connaître. Encore maintenant, alors que je suis assis à ma table de travail, au Manoir Absolu, il a suffi d'un bruit lointain pour évoquer à mes oreilles les cris de ce perroquet au ventre magenta et au dos couleur de cinabre qui allait battant bruyamment des ailes d'un arbre à l'autre, et qui nous lançait des regards désapprobateurs de son œil rond cerclé de blanc : mais cela tient sans nul doute à ce que mon esprit est tout tourné vers ce lieu hanté. Un autre bruit – une autre voix en fait – s'entendait entre ces glapissements, venant d'un univers où dominait le rouge, et qui n'avait même pas encore été conquis en pensée.

« Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en prenant le bras d'Aghia.

— Un smilodon. Il est toutefois très loin et ne cherche qu'à effrayer les daims ; affolés, ils se jetteront entre ses mâchoires. Mais à la vue de votre épée, il s'enfuira beaucoup plus vite que vous ne pourriez courir pour l'éviter vous-même. » Une branche avait déchiré sa robe, exposant l'un de ses seins, et la chose l'avait mise de mauvaise humeur.

« Où conduit ce chemin ? Et comment le fauve peut-il se trouver aussi loin, alors que nous sommes seulement dans l'une des pièces du bâtiment de verre que nous avons aperçu du haut des Marches adamniennes ?

— Je n'avais jamais pénétré si profond dans ce jardin-ci. C'est vous qui avez voulu venir.

— Répondez à mes questions, lui conseillai-je en la saisissant par l'épaule.

— Si ce sentier est semblable aux autres – je veux dire à ceux des autres jardins – il décrit une grande boucle qui finit par revenir à la porte par laquelle nous sommes entrés. Il n'y a aucune raison d'avoir peur.

— La porte a disparu quand je l'ai refermée.

— Ce n'est qu'un tour, une illusion. N'avez-vous jamais vu de ces tableaux qui représentent un piétiste plongé dans une profonde méditation quand vous le regardez d'un coin de la pièce, et le même visage en train de vous regarder fixement dans le coin opposé ? Nous verrons la porte lorsque nous approcherons depuis l'autre direction. »

Un serpent aux yeux de cornaline vint se couler sur le chemin ; il redressa sa tête venimeuse pour nous observer, puis disparut. J'entendis Aghia hoqueter et j'en profitai pour dire : « Qui est-ce qui a peur, maintenant ? Ce serpent vous fuira-t-il aussi vite que vous le fuiriez ? Répondez à ma question sur le smilodon, plutôt ; est-il vraiment loin ? Et dans ce cas, comment ce miracle est-il possible ?

— Je l'ignore. Vous imaginez-vous que toutes vos questions ont leur réponse, ici ? Les avaient-elles, dans l'endroit d'où vous venez ? »

Je me rappelai la Citadelle, et les antiques traditions des guildes. « Non, répondis-je. Les miens ont des coutumes et des rituels inexplicables ; toutefois, en cette période de décadence, ils tombent peu à peu en désuétude. Nous avons des tours dans lesquelles personne n'est jamais entré, également, ainsi que des pièces ignorées et des tunnels dont nous ne connaissons même pas l'entrée.

— Ne pouvez-vous pas comprendre, dans ce cas, qu'il en va de même ici ? Quand nous étions au sommet de l'escalier vous avez regardé dans la direction de ces jardins ; auriez-vous pu alors vous figurer l'ensemble de ce bâtiment ? »

Je dus admettre que non. « Il y avait des pylônes et des flèches qui gênaient la vue, ainsi qu'une partie de la berge surélevée.

— Et même en faisant abstraction de ces obstacles, auriez-vous pu délimiter ce que vous voyiez ? »

Je haussai les épaules. « Avec le verre, il était bien difficile de dire où s'arrêtaient exactement les bords du bâtiment.

— Alors pourquoi me poser toutes ces questions comme vous le faites ? Ou si vous tenez absolument à les poser, ne pouvez-vous au moins comprendre que je n'en connais pas forcément les réponses ? Au bruit produit par le smilodon, je savais qu'il était loin. Peut-être n'est-il pas présent du tout ici – à moins qu'il ne s'agisse de distance dans le temps.

— Au moment où j'ai observé ce bâtiment d'en haut, j'ai vu un dôme à facettes. Maintenant, lorsque je lève les yeux, je ne vois que le ciel entre les feuilles et les plantes grimpantes.

— Les facettes sont très grandes ; il se peut que leurs côtés soient masqués par les grosses branches. »

Nous reprîmes notre marche et dûmes patauger dans un ruisselet où un reptile aux dents aiguës et aux épines dorsales saillantes était en train de se baigner. Je dégainai *Terminus Est ;* craignant qu'il ne s'en prenne à nos pieds. « Je veux bien admettre, lui dis-je, que par ici les arbres poussent de façon trop serrée pour que l'on puisse voir loin, quelle que soit la direction. En revanche, regardez par là, en remontant le cours de ce filet d'eau ; il y a un dégagement. En amont, on ne voit que de la jungle, mais en aval, on aperçoit les reflets d'un plan d'eau, comme si le ru allait se jeter dans un lac.

— Je vous avais averti que les pièces s'ouvraient sur des perspectives, et que l'on pouvait se sentir désorienté. On dit aussi que les parois de ces lieux sont des spécules dont le pouvoir de réflexion crée l'illusion d'un grand espace.

— J'ai parlé une fois avec une femme qui avait rencontré le père Inire. Elle m'a raconté une histoire à son propos. Voulez-vous l'entendre ?

— Faites comme vous voudrez. »

En vérité, c'était bien moi qui avais envie de l'entendre de nouveau, et je fis donc à ma convenance : je me la racontai dans

les profondeurs de mon esprit, et je l'entendis avec presque autant de netteté que lors de la première fois, lorsque Thècle, ses mains aussi blanches et froides que des lys prisonnières des miennes, me l'avait racontée dans sa cellule.

« J'avais treize ans, Sévérian, et j'avais une amie du nom de Domnina. Elle était ravissante, mais elle avait l'air beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était en réalité. C'est peut-être pourquoi il a pris au père Inire fantaisie de s'y intéresser.

« Je sais que vous ignorez tout du Manoir Absolu. Il faudra donc me croire sur parole si je vous dis qu'à un certain endroit, dans le Hall des Significations, se trouvent deux miroirs. Chacun mesure entre trois et quatre aunes de large, et ils touchent tous deux le plafond. Il n'y a rien entre eux, si ce n'est un dallage de marbre couvrant quelques douzaines de pas. Autrement dit, à chaque fois qu'une personne passe dans le Hall des Significations, elle voit son image multipliée à l'infini, car chaque miroir est le reflet de son double.

« C'est bien entendu un endroit extrêmement attirant pour une petite fille qui se plaît à imaginer avoir quelque beauté. Nous étions en train de jouer là, une nuit, Domnina et moi, nous tournant et nous retournant devant les miroirs pour nous voir dans nos nouvelles camisoles. Nous avions déplacé deux candélabres de manière à en avoir un aux deux coins opposés du miroir – un à la gauche de chacun d'eux, si vous préférez.

« Nous étions tellement captivées par notre reflet, que nous ne vîmes pas apparaître le père Inire : il fut là, d'un seul coup, à deux pas de nous. En temps ordinaire, comprenez-vous, nous aurions couru nous cacher du plus loin que nous l'aurions aperçu – bien que ce ne fût pas par sa taille, à peine plus élevée que la nôtre, qu'il nous en imposait. Il portait toujours des robes iridescentes, dont les tons se fondaient en une sorte de gris quand on posait les yeux dessus, comme si elles avaient été taillées dans un nuage de brouillard. "Vous devriez faire attention, mes enfants, de ne pas trop vous admirer de cette façon", nous dit-il. "Il y a un diablotin caché qui vous attend dans le tain des miroirs et se glisse dans les yeux de ceux qui s'y regardent trop longtemps."

« Je savais ce qu'il voulait dire, et je rougis. Mais Domnina lui répondit : "Je pense l'avoir vu ; il est tout brillant, et il a la forme d'une larme."

« Le père Inire n'hésita pas quand il lui répondit ; il n'eut même pas un sourcillement – je compris cependant que quelque chose l'avait frappé. "Non, il s'agit d'autre chose, ma dulcinée. Peux-tu le distinguer clairement ? Non ? Dans ce cas, viens me trouver dans la salle des audiences, demain, un peu après nones. Je te le montrerai."

« Nous étions folles de peur après son départ. Domnina jura plus de cent fois qu'elle ne s'y rendrait pas. Je l'encourageai et tentai d'affermir sa résolution. Pour plus de sûreté, nous nous arrangeâmes pour rester ensemble pendant la nuit et tout le lendemain.

« Le stratagème fut inutile. Peu avant l'heure du rendez-vous, un domestique en livrée, que nous ne connaissions ni l'une ni l'autre, vint chercher la pauvre Domnina.

« On m'avait donné, quelques jours auparavant, un jeu de figurines en papier. Il y avait des soubrettes, des colombines, des pierrots, des coryphées, des arlequines, des figurantes, bref, toutes sortes de personnages. Je me souviens avoir attendu, assise auprès de la fenêtre, durant tout l'après-midi ; je jouais avec mes petits personnages en pensant à Domnina, je coloriais leurs costumes à l'aide de pastels, et les disposais de différentes manières, inventant les jeux auxquels nous jouerions toutes deux lorsqu'elle serait de retour.

« Ma nourrice vint finalement me chercher pour le souper. À ce moment-là, j'imaginai tour à tour que le père Inire avait fait mettre Domnina à mort, ou bien qu'il l'avait renvoyée chez sa mère avec l'ordre de ne jamais revenir me voir. Je venais à peine de finir ma soupe quand quelqu'un frappa à la porte. J'entendis la servitrix de ma mère se rendre jusqu'à l'entrée et Domnina fit irruption dans la pièce. Jamais je n'oublierai son visage ; il était aussi blanc que celui de mes figurines. Elle était en larmes, et ma nourrice fit de son mieux pour la consoler ; puis nous eûmes le fin mot de son histoire.

« L'homme qui était venu la chercher l'avait conduite par une série de salles dont elle ne connaissait même pas

l'existence ; comprenez-vous, Sévérian, cela en soi avait déjà de quoi faire peur. L'une comme l'autre nous pensions avoir entièrement exploré l'aile du Manoir Absolu où nous habitions. Ils arrivèrent finalement dans ce qui devait être cette fameuse salle des audiences. Elle m'a dit qu'il s'agissait d'une vaste pièce aux tentures unies, rouge sombre, et pratiquement dépourvue de mobilier, à l'exception de vases plus hauts qu'un homme et dont elle n'aurait pas pu faire le tour avec ses bras.

« Au centre de la salle se trouvait quelque chose qu'elle prit tout d'abord pour une pièce plus petite – une pièce dans la pièce. Des labyrinthes étaient peints sur ses murs octogonaux. Juste au-dessus et visible seulement depuis l'entrée de la salle d'audience où Domnina se trouvait encore, brillait la lampe la plus éclatante qu'elle ait jamais vue ; elle émettait une lumière blanche légèrement bleutée, tellement aveuglante que même un aigle n'aurait pu la fixer des yeux.

« Elle avait entendu le bruit de la serrure après que la porte eut été refermée derrière elle, et elle n'apercevait aucune autre issue. Elle courut soulever les grandes tentures dans l'espoir d'y trouver une porte dérobée, mais à peine avait-elle tiré la première que l'un des huit murs peints de labyrinthes s'ouvrit, laissant passer le père Inire. Derrière lui, elle crut deviner ce qu'elle appela un trou lumineux sans fond.

« "Te voilà donc, lui dit-il. Tu es exacte au rendez-vous. Mon enfant, le poisson est sur le point d'être pris ; tu peux observer la disposition de l'hameçon, et apprendre par quels artifices ses écailles d'or vont se prendre dans les mailles de notre épuisette." Il la saisit par le bras, et la conduisit dans la pièce octogonale. »

À ce point du récit, je dus m'interrompre pour aider Aghia à franchir un passage du chemin presque entièrement envahi par la végétation. « Vous parlez tout seul, remarqua-t-elle. Je vous entends murmurer dans mon dos.

— Je suis en train de me raconter l'histoire dont je vous ai parlé. Vous n'aviez pas l'air d'avoir envie de l'entendre, et je tenais à l'écouter à nouveau. Qui plus est, il y est fait mention du spécule du père Inire et peut-être s'y trouve-t-il des détails qui pourraient se révéler utiles pour nous. »

« Domnina s'avança donc dans la structure octogonale. Juste en son milieu, en dessous de la lampe, ondoyait une brume lumineuse et jaunâtre. Elle ne s'immobilisait jamais, me dit-elle, mais se déplaçait au contraire constamment de droite à gauche et de haut en bas, animée en outre de scintillements rapides ; elle ne dépassait jamais certaines limites, celles d'un volume d'environ quatre empans de haut et autant de large, et rappelait bien davantage un poisson que le petit flagelle aperçu dans les miroirs du Hall des Significations – un poisson nageant dans l'air, confiné dans un aquarium invisible. Le père Inire referma derrière lui la paroi de l'octogone. Il s'agissait d'un miroir dans lequel Domnina put voir se refléter les mains et le visage de l'homme, ses robes brillantes et indistinctes, ainsi que, derrière lui, son propre reflet et celui du poisson. Mais c'était comme si elle découvrait une autre fillette, comme si son propre visage venait la scruter par-dessus sa propre épaule – suivi d'un autre, puis d'un autre encore, à l'infini, et chaque fois un peu plus petit. Une chaîne sans fin de visages de Domnina de plus en plus flous.

« À ce spectacle, elle comprit que la cloison de l'octogone par laquelle elle avait pénétré faisait face à un autre miroir. En réalité, toutes les parois étaient des miroirs. La lumière d'un blanc bleuâtre de la lampe s'y trouvait piégée et renvoyée de l'un à l'autre, comme lorsque des enfants se passent des balles d'argent, créant ainsi un entrelacs, un réseau, qui est une danse sans fin. Au milieu, le poisson ondoyait toujours, forme paraissant née de la convergence des multiples reflets de la lumière.

« "Maintenant tu le vois bien", lui dit le père Inire. "Les Anciens qui avaient connaissance de ce processus au moins aussi bien que nous sinon mieux, considéraient que le poisson était le moins important et le plus commun des habitants du spécule. Il est inutile de nous attarder sur la fausse croyance voulant que les créatures qu'ils mandaient soient toujours présentes dans les profondeurs du miroir. Ils en sont en revanche venus à se poser une question plus sérieuse : quels moyens employer pour voyager, lorsque points de départ et d'arrivée sont séparés par des distances astronomiques ?

— Est-ce que je peux y mettre la main ?

— À ce stade du phénomène, tu le peux, mon enfant. Je ne te le conseillerais pas dans un moment.”

« Elle avança donc sa main, et ressentit une impression de chaleur variable. “C’est donc par ce moyen que viennent les cacogènes ?

— Ta mère t’a-t-elle jamais emmenée faire un tour dans son atmoptère ?

— Bien sûr.

— Tu as également vu les jouets en forme d’atmoptère dont s’amusent les enfants à la nuit tombée : faits d’une coque en papier d’où pendent des lanternes de parchemin ? Ce que tu vois ici est aux appareils utilisés pour aller d’un soleil à l’autre, ce que ces jouets sont à l’atmoptère réel. Cependant, ceci nous permet d’invoquer le Poisson, et peut-être d’autres créatures aussi. Et de même qu’il arrive que les jouets des enfants mettent le feu aux toits des maisons, parfois, nos miroirs, quoique leur puissance de concentration ne soit pas très élevée, présentent tout de même quelques dangers.

— Je croyais que pour voyager jusqu’aux étoiles, on devait s’asseoir sur le miroir.”

« Le père Inire sourit. C’était la première fois qu’elle le voyait sourire, et elle avait beau se dire qu’il ne voulait que lui faire comprendre son amusement et combien sa remarque lui avait plu (davantage, peut-être, que si elle avait été une adulte), il avait quelque chose de déplaisant. “Non, non. Laisse-moi t’exposer les grandes lignes du problème. Quand quelque chose se déplace, vite, extrêmement vite – aussi vite que tu vois tous tes objets familiers, dans ta chambre, lorsque ta nourrice allume la chandelle –, cette chose devient de plus en plus lourde. Pas plus grande comprends-tu : simplement plus lourde. Elle subit l’attraction de Teur, ou de tout autre corps céleste, plus fortement. Si elle arrivait à se déplacer à une vitesse suffisante, elle deviendrait elle-même un monde, et attirerait à elle d’autres objets célestes. Il n’y a d’ailleurs rien qui aille aussi vite, mais c’est ce qui se produirait si une telle chose existait. Et cependant, même la lumière qui émane de ta chandelle ne voyage pas assez vite pour aller d’un soleil à l’autre.”

« (Le poisson continuait toujours à se déplacer de haut en bas et d'un côté à l'autre.)

"Ne peut-on fabriquer une chandelle plus grosse ?" « Je suis sûre que Domnina pensait au cierge pascal qu'elle voyait chaque printemps, et qui était plus gros qu'une cuisse d'homme.

« "Certes, on le pourrait, mais sa lumière ne se déplacerait pas plus rapidement. Et bien que la lumière ait tellement peu de poids que cette qualité fasse partie de sa définition, elle exerce une certaine pression sur tout ce qu'elle touche, tout comme le vent, que nous ne pouvons pas voir, fait tourner les ailes d'un moulin. Examinons maintenant ce qui se passe lorsque nous plaçons une lumière entre des miroirs placés en face l'un de l'autre. Le reflet de l'image voyage de l'un à l'autre et s'en retourne. Supposons qu'il se rencontre lui-même sur le chemin du retour : d'après toi, qu'est-ce qui va se produire ?"

« En dépit de sa frayeur, Domnina se mit à rire, et répondit qu'elle ne pouvait deviner.

« "Il se produit un phénomène d'annulation. Tu n'as qu'à penser à deux petites filles en train de courir sur une pelouse sans regarder où elles vont. Eh bien, si elles se rencontrent, il n'y a plus personne qui court. Cependant, si les miroirs sont bien faits, si la distance qui les sépare a été bien calculée, les images ne se rencontrent pas. Au lieu de cela, l'une vient derrière l'autre. La chose reste sans effet lorsque la lumière provient d'une chandelle ou d'une étoile ordinaire, car l'une comme l'autre n'émettent qu'une lumière se déplaçant au hasard, sans ordre, et les forces déployées, au lieu de se conjuguer, disparaissent – un peu comme si tu jetais une poignée de cailloux dans un étang ; les vaguelettes s'entrechoquent et s'annulent. Néanmoins, si la lumière provient d'une source cohérente et produit des images réfléchies dans un miroir optiquement parfait, l'orientation du train d'ondes est identique, car l'image est la même. Or, comme rien, dans l'univers, ne peut dépasser la vitesse de la lumière, celle qui subit une accélération de cette sorte le quitte et en pénètre un autre. Quand elle ralentit, elle revient dans le nôtre – mais, bien entendu, en un autre endroit.

— N’est-il que le reflet d’une image ?” demanda Domnina en regardant le poisson.

« “Il finira par devenir une chose véritable, si nous n’éteignons pas la lampe et ne déplaçons pas les miroirs. Car l’existence d’une image réfléchie sans un objet qui soit à l’origine de cette image violerait les lois mêmes de notre univers ; c’est pourquoi un objet doit être engendré.” »

« Regardez, me dit Aghia. Nous arrivons quelque part. »

La pénombre était telle, sous les arbres tropicaux, que les taches de soleil du chemin brillaient comme de l’or fondu. Je plissai les yeux pour voir ce quelque part à travers leurs rais lumineux.

« Une maison sur pilotis, en bois jaune. Elle est recouverte de feuilles de palmier. Vous ne la voyez pas ? »

Quelques éléments bougèrent, et la hutte eut l’air de me sauter à la figure, émergeant soudain au milieu d’un mélange de verts, de jaunes et de noir. Une tache ombreuse devint une entrée ; deux lignes inclinées, l’angle formé par un toit. Un homme habillé d’une tenue claire se tenait sur une petite véranda et nous regardait approcher. Je réajustai mon manteau.

« C’est inutile, me dit Aghia. Ici, c’est sans importance. Si vous avez trop chaud, vous pouvez le quitter. »

J’ôtai donc mon vêtement, le pliai, et le mis sur mon bras gauche. Avec une expression de terreur sur laquelle on ne pouvait se tromper, l’homme se tourna et entra dans la cabane.

21

La hutte dans la jungle

Une échelle conduisait jusqu'à la véranda. Elle était construite dans le même bois plein de loupes et grossièrement jointoyé que la hutte, et ses barreaux étaient fixés à l'aide de lanières faites d'une fibre végétale. « Vous n'allez pas monter là-haut ? » me demanda Aghia sur le ton de la protestation.

« Si nous voulons voir ce qui est à voir ici, il le faut bien, lui répondis-je. Et si le souvenir que j'ai gardé de l'état de vos sous-vêtements est bon, vous devriez m'être reconnaissante de vous précéder. »

À ma grande surprise, elle rougit. « Vous allez simplement trouver une habitation comme l'on en construisait autrefois dans les parties chaudes du monde. Croyez-moi, vous n'allez pas tarder à vous ennuyer.

— Eh bien, nous redescendrons, et nous n'aurons pas perdu beaucoup de temps. » Je me mis à escalader l'échelle. Elle ploya et craqua d'une manière alarmante sous mon poids, mais je savais que les installations d'un parc d'attractions public ne pouvaient être véritablement dangereuses. Quand je fus à mi-chemin, Aghia s'élança à ma suite.

L'intérieur de la cabane était à peine plus grand que l'une de nos cellules, mais la ressemblance n'allait pas plus loin. Une impression de solidité et de masse écrasante dominait dans nos cachots ; les plaques métalliques des cloisons amplifiaient le moindre bruit ; le sol résonnait sous le pas des compagnons, sans ployer d'un seul millimètre sous leur poids ; rien n'aurait

pu faire s'écrouler les plafonds, qui, dans cette improbable hypothèse, auraient tout écrasé.

S'il est exact que chacun d'entre nous possède son double négatif – un jumeau au teint de lait si nous avons une peau d'ébène ou le contraire – une telle hutte était l'image négative de nos cachots. Tous les murs étaient percés d'ouvertures, celle de l'entrée, grande ouverte, descendant simplement jusqu'au sol, et il n'y avait pas trace de barreaux ou de volets, ni d'un système de fermeture quelconque. Les planchers, les murs et les encadrements des fenêtres étaient faits à l'aide des branches de l'arbre jaune, non équarries ; si bien que je pouvais voir passer, par endroits, des rayons de soleil entre les rondins mal dégrossis, et que si j'avais laissé tomber par mégarde un orichalque sur le plancher, il aurait fort probablement rejoint le sol. Il n'y avait pas de plafond, mais un simple cadre triangulaire d'où pendaient des casseroles et des réserves de nourriture.

Dans un coin, une femme lisait à voix haute ; un homme nu se trouvait accroupi à ses pieds. L'homme que nous avions aperçu depuis le chemin se tenait devant la fenêtre située en face de la porte et regardait à l'extérieur. J'eus l'impression qu'il savait que nous étions là (et même au cas où lui-même ne nous aurait pas vus quelques instants auparavant, il ne pouvait pas ne pas avoir ressenti les vibrations de la hutte lorsque nous avions escaladé l'échelle), mais préférait faire semblant de ne pas nous avoir remarqués. On détecte toujours une certaine raideur dans l'attitude d'une personne qui vous tourne ostensiblement le dos : dans son cas, elle était évidente.

Voici ce que lisait la femme : « Alors il quitta les plaines pour le mont Nébo, le sommet qui fait face à la ville, et le Compatissant lui montra toute la région, jusqu'à la mer occidentale, et lui dit : « Contemple la terre que j'ai juré à tes pères de donner à leurs descendants. Tu l'as vue, mais tes sandales n'en soulèveront pas la poussière. » Ainsi mourut-il à cet endroit, et on l'enterra dans le ravin. »

À ses pieds, l'homme nu acquiesça. « Il en va de même avec nos propres maîtres, Préceptrice. Tout est donné avec le petit doigt. Mais le pouce y est accroché, et l'homme n'a qu'à prendre

le cadeau, creuser dans le plancher de sa maison, recouvrir le trou d'une natte ; alors le pouce commencera à tirer, et, morceau par morceau, le cadeau s'élèvera de la terre et montera au ciel, où il disparaîtra. »

Ces propos semblèrent impatienter la femme qui déclara : « Non, Isangoma… » lorsqu'elle fut à son tour interrompue par l'homme à la fenêtre, qui parla sans se retourner. « Garde ton calme, Marie. Je tiens à entendre ce qu'il veut dire. Tu lui expliqueras par la suite.

— L'un de mes neveux, reprit l'homme nu, membre de mon propre cercle de feu, n'avait pas de poisson. Il prit donc sa godelle, et se rendit jusqu'à un certain étang. Il se pencha si imperceptiblement au-dessus de l'eau que l'on aurait pu le prendre pour un arbre. » L'homme nu sauta sur ses pieds en disant ces mots, son corps noueux prenant la pose, comme s'il s'apprêtait à transpercer le pied de la femme d'un javelot imaginaire. « Longtemps, très longtemps il resta sans bouger… jusqu'à ce que les singes n'aient plus peur de lui et reviennent jeter des bouts de bois dans l'eau, et que l'hesperornis regagne son nid en voletant. Un gros poisson finit par sortir de son trou, en dessous des troncs d'arbres immergés. Mon neveu le voyait décrire des cercles lents, très lents. L'animal vint nager près de la surface, et au moment où mon neveu était sur le point de le transpercer de son trident, il vit une délicieuse silhouette de femme à la place du poisson. Mon neveu pensa tout d'abord avoir affaire au roi des poissons, et non à un poisson ordinaire, qui venait de changer de forme pour n'être pas tué. Puis il remarqua que le poisson continuait à se déplacer sous le visage de la femme, et comprit qu'il ne voyait qu'un reflet. Il regarda aussitôt au-dessus de lui, mais à part les vrilles de la vigne, il n'y avait rien. La femme était partie ! » L'homme nu tourna les yeux vers le haut, mimant admirablement bien la stupéfaction du pêcheur. « Cette nuit-là, mon neveu se rendit jusqu'au Numène, l'Être d'Orgueil, et ouvrit la gorge d'un jeune oréodonte, disant… »

Aghia murmura à mon intention : « Au nom du Théoanthrope, avez-vous envie de rester ici encore longtemps ? Cette scène peut se prolonger pendant des heures.

— Laissez-moi le temps d'examiner la hutte, lui répondis-je sur le même ton, et nous repartons. »

« Puissant est l'Être d'Orgueil, sacrés sont tous ses noms. La moindre chose trouvée en retournant une feuille morte est de lui, il porte les tempêtes dans ses bras, et les poisons restent sans effet s'il n'a pas lancé sa malédiction ! »

La femme dit alors : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'adresser toutes ces louanges à votre fétiche, Isangoma. Mon mari voulait simplement entendre votre histoire. Merci de nous l'avoir racontée, mais épargnez-nous vos litanies.

— L'Être d'Orgueil protège ceux qui l'implorent ! Ne serait-il pas désolé si l'un de ceux qui l'adorent venait à mourir ?

— Isangoma ! »

Depuis sa fenêtre, l'autre homme intervint : « Il a peur, Marie. Ne l'entends-tu pas dans sa voix ?

— La peur n'existe pas pour ceux qui portent le signe de l'Être d'Orgueil ! Son haleine est une brume qui cache le petit de l'ouakaris et le protège de la griffe du margay !

— Si tu ne veux pas intervenir, Robert, je vais le faire. Isangoma, tais-toi. Ou bien va-t'en, mais ne reviens plus jamais.

— L'Être d'Orgueil sait qu'Isangoma aime la Préceptrice. Il la sauverait s'il le pouvait.

— Me sauver de quoi ? Imaginerais-tu par hasard que l'une de tes bêtes abominables se trouve ici ? S'il y en avait une, Robert la tuerait d'un coup de fusil.

— Les tokoloshes, Préceptrice. Les tokoloshes arrivent. Mais l'Être d'Orgueil se condensera et nous protégera. Il est le tout-puissant qui commande aux tokoloshes, et quand il rugit, tous se cachent sous les feuilles mortes.

— J'ai l'impression qu'il perd la tête, Robert.

— Il a des yeux et il voit, Marie ; toi, non.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Et pourquoi regardes-tu sans cesse par cette fenêtre ? »

Très lentement, l'homme se retourna et nous fit face. Il nous regarda tous les deux, Aghia et moi, pendant un moment, puis se détourna à nouveau. Son visage portait la même expression que nos clients lorsque maître Gurloes leur montrait les instruments que l'on allait utiliser pour leur anacrise.

« Pour l'amour de Dieu, Robert, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Comme Isangoma l'a dit, les tokoloshes sont ici. Non pas les siens, je crois ; plutôt les nôtres. Malemort et la Dame. En as-tu entendu parler, Marie ? »

La femme secoua la tête. Elle s'était levée, et soulevait le couvercle d'un petit coffre.

« C'est bien ce que je pensais, continua l'homme. Il s'agit d'un tableau, ou plus exactement, d'un thème pictural. Il a inspiré plusieurs artistes. Je ne pense pas que ton Être d'Orgueil ait beaucoup de pouvoirs sur ce genre de tokoloshes, Isangoma. Ceux-ci viennent de Paris, où j'ai autrefois été étudiant, pour me reprocher d'avoir abandonné l'art en échange de cette vie.

— Tu as la fièvre, Robert, dit la femme. C'est évident. Je vais te donner quelque chose, et tu ne tarderas pas à te sentir mieux. »

L'homme se tourna à nouveau vers nous, et nous dévisagea, Aghia et moi, non pas comme s'il avait envie de le faire, mais comme si une force inconnue l'obligeait à porter les yeux sur nous. « Si je suis souffrant, Marie, eh bien, les malades savent des choses qu'ignorent les bien portants. N'oublie pas qu'Isangoma aussi sait qu'ils sont ici. N'as-tu pas senti le sol trembler pendant que tu lui faisais la lecture ? Il me semble que c'est à ce moment-là qu'ils sont montés.

— Je viens juste de remplir un verre d'eau, afin que tu puisses prendre ta quinine ; il n'y a pas la moindre ride.

— Que sont-ils, Isangoma ? Des tokoloshes, d'accord. Mais qu'est-ce qu'un tokoloshe ?

— Un mauvais esprit, Précepteur. Quand un homme a de mauvaises pensées, ou qu'une femme fait quelque chose de mal, il naît un nouveau tokoloshe. Il se tient derrière. L'homme se dit : personne n'est au courant, tout le monde est mort. Mais le tokoloshe reste et restera jusqu'à la fin du monde. À ce moment-là, tout le monde le verra et saura ce que cet homme a fait de mal.

— Quelle idée horrible ! » s'exclama la femme.

La main de son mari blanchit en serrant le morceau de branche jaune qui servait de rebord à la fenêtre. « Ne

comprends-tu pas qu'ils ne sont que le résultat de nos actes ? Ce sont les esprits de l'avenir, et c'est nous qui les fabriquons.

— Ce que je comprends, Robert, c'est que toutes ces histoires sont des absurdités païennes. Tends l'oreille un instant ; tu as la vue perçante, d'accord. Mais tu peux bien écouter une petite minute, non ?

— Mais j'écoute ; où veux-tu en venir ?

— Nulle part. Je tiens seulement à ce que tu écoutes. Qu'est-ce que tu entends ? »

La cabane devint silencieuse. Moi aussi je tendis l'oreille ; l'aurais-je voulu, je n'aurais pas pu ne pas écouter. À l'extérieur, les singes jacassaient et les perroquets criaient comme auparavant. Puis j'entendis un léger bourdonnement dotant d'un fond les bruits de la jungle ; on aurait dit qu'un insecte aussi grand qu'un bateau était en train de voler au loin.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda l'homme à la fenêtre.

— L'avion postal. Avec un peu de chance, tu ne devrais pas tarder à l'apercevoir. »

L'homme tendit le cou à travers l'ouverture ; curieux de voir de quoi il s'agissait, j'allai me placer à la fenêtre située sur sa gauche et l'imitai. L'épaisseur du feuillage était telle qu'il semblait impossible, au premier abord, de voir quoi que ce soit ; l'homme regardait pratiquement à la verticale, le long du rebord du toit recouvert de palmes, et je découvris un coin de ciel bleu en faisant comme lui.

Le bourdonnement enfla, et je vis apparaître l'atmoptère le plus étrange que j'aie jamais vu. Il possédait des ailes comme s'il avait été construit par des hommes n'ayant pas encore pris conscience que puisqu'elles ne pourraient jamais, en aucun cas, battre comme des ailes d'oiseau, il n'y avait pas de raison que la portance ne soit pas assurée par l'ensemble de l'appareil, comme dans un cerf-volant. Ses deux bras argentés comportaient un renflement bulbeux semblable à celui qui se trouvait également à l'avant du fuselage, et quelque chose brillait faiblement juste en avant de chacun d'eux.

« Nous n'aurions besoin que de trois jours pour nous rendre jusqu'à la piste d'atterrissage, Robert. La prochaine fois qu'il passera, nous pouvons l'y attendre.

— Si le Seigneur nous a envoyés ici…

— Oui, Précepteur, nous devons faire ce que veut l'Être d'Orgueil ! Il n'a pas son égal ! Préceptrice, permettez que je danse pour l'Être d'Orgueil, et que je chante sa chanson. Peut-être les tokoloshes partiront-ils. »

D'un geste vif, l'homme nu prit le livre des mains de la femme et commença à le frapper du plat de la main, en rythme, comme s'il s'agissait d'un tambour. Ses pieds frottaient sur le plancher inégal, et sa voix, après avoir lancé une stridulation mélodique, s'éleva en fausset, comme celle d'un enfant :

Dans la nuit, quand tout est silence,
Écoute-le hurler au sommet des arbres !
Vois-le danser dans les flammes !
Dans la pointe empoisonnée de la flèche, il vit,
Petit comme une luciole jaune !
Plus brillant qu'une étoile filante !
Les hommes velus marchent dans la forêt…

« Je m'en vais, Sévérian », me dit Aghia, et elle franchit le seuil de la cabane. « Si vous voulez rester et regarder cette scène, vous le pouvez. Mais il faudra vous débrouiller seul pour cueillir votre averne, et trouver le chemin des Champs Sanglants. Savez-vous ce qui se passera si vous ne vous y présentez pas ?

— Vous avez dit qu'ils enverront des assassins.

— Et les assassins se serviront du serpent que l'on appelle barbe-jaune. Mais pas sur vous, pour commencer : sur votre famille, si vous en avez une, et sur vos amis. Étant donné que je vous ai accompagné partout dans notre quartier de la ville, cela signifie que je serai probablement visée aussi. »

Il vient quand le soleil se couche,
Vois ses pieds sur les eaux !
Des pistes de feu traversant les flots !

La mélopée continuait, mais le chanteur savait que nous partions, car il s'y glissa une note de triomphe. J'attendis qu'Aghia eût touché le sol avant de la suivre.

« J'avais l'impression que vous ne viendriez jamais, dit-elle. Bon, maintenant que vous êtes ici, qu'est-ce qui vous plaît tellement dans ce lieu ? » Les couleurs métalliques de sa robe déchirée, contrastant sur le fond vert anormalement sombre de la végétation, semblaient exprimer sa colère.

« Rien, en vérité ; mais la scène m'a intéressé ; avez-vous vu leur atmoptère ?

— Lorsque vous vous êtes penché par la fenêtre, comme l'autre homme ? Je n'ai pas été assez idiote pour cela.

— Il ne ressemblait à aucun de ceux que je connais. C'est le toit à facettes du bâtiment que j'aurais dû voir ; à la place j'ai aperçu l'appareil qu'il s'attendait à voir, *lui*. C'est du moins la façon dont les choses ont semblé se passer. Quelque chose venu d'ailleurs. Il y a un moment de cela, je voulais vous raconter l'histoire de l'amie de l'une de mes amies, qui s'est trouvée prisonnière des miroirs du père Inire. Elle a été propulsée dans un autre monde, et même après avoir rejoint Thècle – c'était le nom de mon amie –, elle n'était toujours pas absolument sûre d'avoir regagné son véritable point de départ. Je me demande si nous ne sommes pas encore dans l'univers d'où viennent ces gens, plutôt qu'eux dans le nôtre. »

Aghia s'avançait déjà sur le chemin. Des éclats de lumière transformèrent sa chevelure brune en or sombre au moment où elle se retourna pour me jeter par-dessus son épaule : « Je vous ai déjà dit que certains visiteurs sont attirés par certains bioscopes. »

Je me mis au petit trot pour la rejoindre.

« Au fur et à mesure que le temps passe, leur esprit se plie de plus en plus à l'environnement, et c'est peut-être bien ce qui nous arrive. L'atmoptère que vous avez aperçu n'avait sans doute rien de spécial.

— L'homme nous a vus ; le sauvage aussi.

— D'après ce que j'ai entendu dire, plus la conscience d'un indigène exige d'être déformée, plus il y a de chances que se produisent des perceptions résiduelles. Lorsque je rencontre

des monstres ou des sauvages dans ces jardins, je constate le plus souvent qu'ils sont beaucoup plus conscients de ma présence, au moins partiellement, que les autres.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous l'homme ?

— Ce n'est pas moi qui ai construit cet endroit, Sévérian. Tout ce que je sais, c'est que si vous faisiez maintenant demi-tour, vous ne retrouveriez probablement pas la cabane que nous venons de visiter. Écoutez, je veux que vous promettiez, lorsque nous serons sortis d'ici, de vous laisser amener tout droit jusqu'au jardin du Sommeil sans Fin. Nous ne disposons plus d'assez de temps, même pas pour nous rendre au jardin des Délectations. En outre, vous n'êtes vraiment pas le genre de personne qui devrait aller se promener dans un tel lieu.

— Parce que je voulais rester dans le jardin de Sable ?

— En partie, oui. Tôt ou tard, vous allez finir par me causer des ennuis ici, je le sens. »

Comme elle disait ces mots, nous nous engageâmes dans l'une des sinuosités, apparemment sans fin, décrite par le chemin. Il était barré par un tronc effondré, portant un petit rectangle blanc qui ne pouvait être qu'une identification ; mais à travers le fouillis de branches et de feuillage, sur notre gauche, je pus voir le mur, dont la paroi vitrifiée tirant sur le vert formait un fond clair pour toute cette verdure sombre. Je changeai *Terminus Est* de main, et dès que j'eus ouvert la porte à Aghia, elle se précipita dehors.

22

Dorcas

En entendant parler pour la première fois de la fleur, j'avais imaginé que les avernes poussaient dans des bacs soigneusement alignés, comme au conservatoire botanique de la Citadelle. Un peu plus tard, après que mon guide m'en eut dit davantage sur les Jardins botaniques, je pensai trouver un endroit comme la nécropole où j'avais tant musardé étant enfant, avec des arbres, des tombeaux en ruine et des chemins pavés d'ossements humains.

La réalité était bien différente : un lac aux eaux noires et un marécage s'étendant à l'infini. Nos pieds s'enfonçaient parmi les roseaux et un vent froid passait en sifflant, sans que rien, semblait-il, n'arrêtât sa course jusqu'à la mer. Des joncs poussaient de chaque côté du chemin que nous avions suivi, et nous vîmes par deux fois un oiseau aquatique passer au-dessus de nous, se détachant en noir sur un fond de ciel brumeux.

J'avais fini par parler de Thècle à Aghia. À un moment donné, elle me toucha le bras : « Vous pouvez déjà les voir d'ici, mais il faudra faire le tour de la moitié du lac pour pouvoir en cueillir une ; regardez dans cette direction… la tache blanche.

— Vues d'ici, elles n'ont guère l'air dangereux.

— Elles ont pourtant fait d'innombrables victimes, croyez-moi. Je suppose d'ailleurs que certaines d'entre elles sont enterrées ici même, dans ce jardin. »

Je ne m'étais donc pas complètement trompé, puisqu'il y avait des tombes. Je demandai où se tenaient les mausolées.

« Il n'y en a pas un seul. Pas le moindre cercueil, pas la moindre urne funéraire non plus – rien de tout ce fatras. Observez donc l'eau qui vient lécher vos bottes. »

Je baissai les yeux ; elle avait la teinte brunâtre du thé. « Elle possède la propriété de conserver les cadavres. On alourdit les corps en introduisant de force des billes de plomb dans leur gorge, puis on les jette à l'eau, et l'on repère sur une carte l'endroit où ils ont été immergés. Si bien que l'on peut toujours les repêcher, au cas où quelqu'un souhaiterait les examiner. »

J'aurais juré sans hésiter qu'il n'y avait pas âme qui vive, en dehors de nous deux, à une lieue à la ronde ; ou du moins (si toutefois les parois de verre des différentes sections recouvraient bien l'espace qu'elles avaient l'air de contenir) à l'intérieur des frontières du jardin du Sommeil Sans Fin. Mais à peine Aghia avait-elle fait cette réflexion, que la tête et les épaules d'un vieil homme apparurent au-dessus des roseaux, à une douzaine de pas de nous. « C'est faux, lança-t-il. Je sais bien que c'est ce que l'on raconte, mais c'est faux. »

Aghia, qui avait renoncé à retenir le pan déchiré de sa robe, l'ajusta précipitamment comme elle put. « J'ignorais parler à quelqu'un d'autre qu'à mon cavalier. »

Le vieillard ne releva pas la rebuffade. Il était évident qu'il était beaucoup trop préoccupé par la remarque qui avait suscité sa réaction pour se formaliser. « J'ai les chiffres avec moi, voudriez-vous les voir ? Vous, mon jeune Sieur, qui avez reçu une bonne éducation – tout le monde peut voir ça –, voulez-vous regarder ? » Je remarquai qu'il tenait un bâton ; mais il fallut que je voie sa tête s'élever et disparaître plusieurs fois de suite avant de comprendre qu'il venait vers nous sur un esquif qu'il poussait d'une gaffe.

« Encore des problèmes, dit Aghia. Nous ferions mieux de nous en aller. »

Je demandai au vieil homme s'il ne pouvait pas nous faire traverser le lac, ce qui nous épargnerait un long détour.

Il secoua la tête. « Trop de poids pour mon petit bateau. C'est tout juste s'il y a assez de place pour Cass et moi, là-dedans. Avec votre grande taille, vous me feriez chavirer. »

La proue finit par apparaître, et je pus constater qu'il n'avait fait que dire la vérité : son embarcation était tellement minuscule que cela semblait déjà presque un miracle qu'elle puisse le transporter ; il était tout voûté et rétréci par l'âge (il me parut même encore plus vieux que maître Palémon) et c'est à peine s'il devait faire le poids d'un enfant de dix ans. Personne ne se trouvait à bord avec lui.

« Je vous demande pardon, Sieur, dit-il, mais je ne peux me rapprocher davantage. Si humide que soit le coin, il est encore trop sec pour moi – si tel n'était pas le cas, vous n'arriveriez d'ailleurs pas à y marcher. Ne pourriez-vous pas vous avancer jusqu'au bord, afin que je puisse vous montrer ma carte ? »

J'étais curieux de savoir ce qu'il désirait obtenir de nous, et fis donc ce qu'il demandait, suivi avec réticence par Aghia.

« Voilà, dit-il en tirant de sa tunique un petit parchemin. C'est ici que se trouve la position. Regardez donc, Sieur. »

Un nom était inscrit en haut du parchemin, suivi d'une longue description de l'endroit où cette personne avait vécu, de l'homme qu'elle avait épousé, et de ce que cet homme avait fait pour gagner l'argent du ménage ; je crains bien m'être contenté de faire semblant de lire ce texte. Une carte grossière figurait en dessous, accompagnée de deux nombres.

« Vous voyez bien, maintenant, Sieur, que la chose devrait être facile. Le premier nombre, ici, est celui des pas qu'il faut compter *par-dessus* en partant du Fulstrum. Le deuxième est le nombre de pas qu'il faut effectuer en *remontant*. Vous paraît-il croyable, dans ces conditions, d'avoir pu passer des années entières à la chercher et de ne pas l'avoir encore retrouvée ? »

Regardant Aghia, il se redressa et retrouva presque une position normale.

« Je veux bien vous croire, répondit Aghia. Et si cela peut vous faire plaisir, sachez que je compatis. Mais votre histoire est sans rapport avec ce qui nous amène ici. »

Elle se détourna comme pour s'éloigner, mais le vieillard m'empêcha de la suivre d'un mouvement de sa gaffe. « N'écoutez pas tout ce qu'ils racontent. Ils les immergent bien là où c'est marqué, mais les corps n'y restent pas. On en a vu

jusque dans le fleuve, même. » Il jeta un regard incertain en direction de l'horizon. « Par là-bas. »

Je lui dis que la chose me paraissait impossible. « D'où vous imaginez-vous que vient toute cette eau ? Elle est amenée par une conduite souterraine, et l'endroit s'assécherait complètement si elle était supprimée. Qu'est-ce qui pourrait empêcher un corps de passer par là, lorsqu'ils renouvellent l'eau ? Ou bien une vingtaine ? Il ne s'agit pas de courant, à proprement parler. Vous et cette femme, vous êtes bien venus cueillir une averne, n'est-ce pas ? Est-ce que vous savez seulement pourquoi on les a plantées là-bas ? » Je secouai négativement la tête.

« À cause des lamantins. On en trouve dans le fleuve, et il leur arrive de passer dans la conduite. Cela faisait peur aux gens, de voir leur tête émerger soudain des eaux du lac, et c'est pourquoi le père Inire a fait planter les avernes par les jardiniers. J'étais présent, et je l'ai vu. Ce n'est qu'un homme de petite taille, au cou maigre et aux jambes arquées. Si un lamantin passe, maintenant, les avernes le tuent dans la nuit. Un matin, j'étais venu rechercher Cass, comme je le fais tous les jours à moins d'avoir autre chose d'important à faire, et j'ai trouvé deux conservateurs sur la rive, un harpon à la main. Ils disaient qu'un lamantin mort se trouvait dans le lac. Je suis allé voir avec mon crochet et je l'ai attrapé, mais ce n'était pas un lamantin. C'était un homme. Il avait dû recracher son plomb, ou on n'en avait pas mis suffisamment. Il avait l'air de se porter tout aussi bien que vous ou elle, et bien mieux que moi.

— Cela faisait-il longtemps qu'il était mort ?

— Il n'y a aucun moyen de le dire, car l'eau ici est une vraie marinade. On ne manquera pas de vous dire qu'elle transforme leur peau en cuir, et c'est la vérité. Mais ne pensez pas à la semelle de vos bottes quand vous entendrez ça : plutôt à des gants de dame. »

Aghia se trouvait maintenant loin devant nous, et je me mis à marcher pour la rejoindre. Le vieillard nous suivit, maniant sa gaffe de façon à longer la passerelle de roseaux flottante.

« Je leur ai dit que j'avais eu plus de chance en un seul jour pour eux que pour moi-même en quarante ans. C'est de ça que

je me sers. » Il brandit un grappin de fer, retenu par une longueur de corde. « J'en ai pourtant attrapé des tas, et de toutes sortes. Mais Cass, jamais. J'ai commencé à l'endroit indiqué sur le plan, une année après sa mort ; comme elle ne s'y trouvait pas, j'ai continué à avancer. Au bout de cinq années de progression, j'étais rendu au diable – c'est du moins ce que je pensai alors – par rapport à la carte. Je finis par avoir peur qu'elle soit bien à l'emplacement marqué, et j'ai donc recommencé de zéro. Tout d'abord dans la zone de la carte, puis en m'en éloignant. Pendant dix ans. À nouveau, j'ai eu peur de l'avoir manquée. C'est pourquoi, depuis cette époque, je commence toujours par chercher à l'endroit indiqué, chaque fois que je viens, et ce n'est qu'après que je vais lancer mon grappin là où je me suis arrêté la fois précédente, et agrandis le cercle. Elle n'est pas à l'emplacement de la carte – cela, j'en suis sûr ; je connais tout le monde ici, et il y en a que j'ai retiré une bonne centaine de fois. Elle, elle vagabonde, et j'en viens à penser qu'elle va peut-être revenir à la maison.

— C'était votre femme ? »

Le vieil homme acquiesça d'un signe de tête, mais, à ma grande surprise, ne fit aucun commentaire.

« Et pourquoi tenez-vous tant à retrouver son corps ? »

Encore une fois, il garda le silence. Sa gaffe ne faisait pas le moindre bruit en entrant et en sortant de l'eau ; son esquif ne laissait qu'un imperceptible sillage derrière lui, rides minuscules venant lécher le rebord du chemin de roseaux comme des langues de chatons.

« Croyez-vous que vous la reconnaîtriez, après autant d'années, si jamais vous la retrouviez ?

— Oui… Oui. » Il appuya son affirmation d'un hochement de tête, qu'il répéta de plus en plus vigoureusement. « Vous êtes en train de vous dire que je l'ai déjà repêchée, peut-être. Que je l'ai soulevée hors de l'eau, que j'ai regardé son visage et que je l'ai laissée retomber. N'est-ce pas ? C'est impossible. Vous ne connaissez pas Cass ? Et vous vous demandez pourquoi je voudrais tant la retrouver… Une des raisons est l'un des souvenirs – le plus fort de tous – que j'ai conservé d'elle : celui

de cette eau brune se refermant sur son visage. Ses yeux fermés. Savez-vous cela ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire.

— Ils ont une espèce de ciment qu'ils mettent sur les paupières. Il est supposé les tenir éternellement fermées, mais ses yeux se sont ouverts au contact de l'eau. Expliquez-moi donc ça. C'est ce dont je me souviens, ce qui me vient à l'esprit au moment de m'endormir. L'eau brune venant recouvrir son visage, et ses yeux bleus qui s'ouvrent à travers ce brun. Je me rendors cinq, six fois par nuit, quelle que soit l'heure à laquelle je me lève. Avant de venir moi-même me coucher ici, j'aurais aimé avoir une autre image d'elle – son visage remontant vers la surface, même si c'est à l'extrémité de mon grappin. Vous comprenez ce que je veux dire ? »

Je pensai à Thècle et à la flaque de sang qui s'était glissée sous la porte, et j'acquiesçai en silence.

« Cependant, il n'y a pas que cela. Nous avions une petite boutique, Cass et moi. Nous vendions essentiellement des émaux cloisonnés. Son père et son frère étaient fabricants, et ils nous installèrent rue du Signal, tout près du centre, à côté de la salle des ventes. La maison est toujours debout, mais personne n'y habite plus. Moi, j'allais jusqu'à l'atelier de ma belle-famille » et je ramenais les boîtes à la maison sur mon dos ; je les ouvrais, et je disposais les pièces sur les étagères. Cass calculait leur prix, les vendait et gardait tout dans un ordre parfait… Savez-vous combien de temps nous avons tenu notre commerce ? Combien tout cela a duré ? »

Je secouai la tête.

« Quatre ans, moins un mois et une semaine. Elle est morte. Cass est morte. Il ne fallut pas bien longtemps pour que mes affaires aillent mal ; mais ces quatre années sont celles qui comptent le plus de toute ma vie. Maintenant, j'ai un coin où dormir, dans un grenier. Un homme que je connais depuis bien des années – mais que j'ai toutefois rencontré après la mort de Cass – me laisse y dormir. Je ne possède pas le moindre fragment de cloisonné, rien, pas même un clou qui me resterait de la vieille boutique. J'ai essayé de conserver un médaillon ainsi que les peignes de Cass, mais tout a disparu. Que pensez-

vous de cela, maintenant : comment puis-je savoir que tout cela n'a pas été un rêve ? »

J'eus l'impression que le vieil homme se trouvait prisonnier de quelque sortilège, comme l'étaient les personnes dans la cabane en bois jaune. C'est pourquoi je lui dis : « Je n'ai aucun moyen de le savoir de mon côté. Peut-être, comme vous l'avez dit, tout cela n'est-il qu'un rêve. Je crois que vous vous torturez trop. »

Son humeur se transforma sur-le-champ, comme j'ai souvent vu la chose se produire chez les enfants, et il se mit à rire. « En dépit des vêtements que vous cachez sous votre manteau, Sieur, il est facile de voir que vous n'êtes pas un bourreau. Je regrette vraiment de ne pas pouvoir vous faire traverser, vous et votre petite amie. Il y a en revanche un bonhomme, un peu plus loin, qui possède une embarcation plus grande. Il vient très souvent par ici, et parfois il me parle comme vous-même l'avez fait. Dites-lui que j'aimerais qu'il vous vienne en aide. »

Je le remerciai et courus pour rattraper Aghia, déjà rendue à une très grande distance de nous. Elle claudiquait, et je me rappelai tout d'un coup tout le chemin que nous avions parcouru à pied après qu'elle se fut tordu la cheville. Au moment où j'étais sur le point de la rattraper pour lui donner le bras, je fus victime de l'un de ces faux pas qui me parut à la fois catastrophique et affreusement humiliant sur le coup, même si j'en ai ri par la suite ; ce faisant, je provoquai l'un des incidents les plus étranges de ma carrière, pourtant elle-même reconnue comme fort étrange. J'avais donc commencé à courir, mais je me rapprochai trop du bord en voulant prendre un virage que marquait le chemin de roseaux.

À un moment donné, j'étais en train de bondir sur ce sol élastique – et l'instant suivant de barboter dans l'eau brune glacée, complètement empêtré dans mes deux manteaux. Le temps d'une respiration, je connus à nouveau la peur de me noyer ; puis je me remis d'aplomb et réussis à mettre le visage hors de l'eau. Cependant, les anciennes habitudes, contractées au cours de toutes ces baignades d'été dans le Gyoll, ne tardèrent pas à reprendre le dessus : je dégageai mon nez et ma

bouche en soufflant, pris une profonde inspiration, et repoussai mon capuchon détrempé en arrière.

À peine venais-je de recouvrer mon calme, que je m'aperçus de la disparition de *Terminus Est,* en cet instant, avoir perdu cette lame me parut plus terrible que la perspective de mourir. Je plongeai, sans même prendre le temps de retirer mes bottes, obligé de forcer mon passage à travers un fluide ambré qui n'était pas seulement de l'eau, mais un liquide traversé et épaissi par les tiges fibreuses des roseaux. Ces tiges augmentaient grandement le risque de se noyer, mais ce sont elles, également, qui sauvèrent *Terminus Est* pour moi : elle serait sans cela descendue beaucoup plus rapidement que moi, en dépit de l'air contenu dans son fourreau, et se serait enfoncée dans la vase pour y disparaître. Mais les roseaux la ralentirent. Toujours est-il qu'à environ huit ou dix coudées de la surface, l'une de mes deux mains qui toutes deux tâtonnaient frénétiquement finit par rencontrer la merveilleuse forme familière de la poignée d'onyx.

Exactement au même moment, mon autre main toucha quelque chose d'une nature toute différente. Il s'agissait d'une autre main humaine, qui s'empara de la mienne à l'instant précis où je récupérais *Terminus Est*. On aurait dit que le propriétaire de cette main me rendait mon bien de la même manière que la grande prêtresse des pèlerines. J'éprouvai une bouffée de folle gratitude, puis ma terreur revint, dix fois plus forte. Car la main me tirait – et me tirait vers le bas.

23

Hildegrin

Faisant appel à ce qui devait être les toutes dernières forces qui me restaient, je réussis à lancer *Terminus Est* sur la piste flottante de roseaux et à empoigner son rebord embroussaillé avant de couler de nouveau.

Quelqu'un me saisit au poignet. Je levai les yeux, m'attendant à voir Aghia. Ce n'était pas elle mais une femme encore plus jeune qu'elle, à la longue chevelure jaune flottant librement. Je m'efforçai de la remercier, mais c'est de l'eau et non des mots qui jaillit de ma bouche. Elle tirant et moi m'agrippant, je finis par me retrouver complètement allongé sur les roseaux, mais encore trop faible pour pouvoir faire un mouvement de plus.

J'ai dû rester dans cette position au moins le temps de réciter l'Angélus, peut-être même plus longtemps. Je me rendais parfaitement compte que j'avais de plus en plus froid, et que le tapis de roseaux pourrissant sur lequel j'étais couché s'enfonçait doucement sous mon poids ; si bien que je me trouvai à nouveau à moitié submergé. J'avais beau inspirer de grandes bouffées d'air, je n'arrivais pas à reprendre mon souffle et je me mis à tousser et à recracher de l'eau par la bouche et le nez. Quelqu'un (une puissante voix d'homme qu'il me semblait avoir déjà entendue, très longtemps auparavant) s'écria : « Tirez-le de là, ou il va encore couler. » Je fus soulevé par la ceinture. Au bout de quelques instants je fus capable de me tenir debout, mais j'avais les jambes flageolantes et je craignais de retomber.

J'étais maintenant entouré d'Aghia, de la jeune fille blonde qui m'avait aidé à sortir de l'eau et d'un gros homme au visage bovin. Aghia me demanda ce qui s'était passé, et, en dépit de l'état de stupeur dans lequel je me trouvais encore, je remarquai sa pâleur.

« Laissez-lui le temps de récupérer, proposa le gros homme, ce qui ne va d'ailleurs pas tarder. » Puis il ajouta, se tournant vers la jeune fille blonde : « Au nom du Phlégéthon, qui êtes-vous ? »

Elle avait l'air aussi abasourdi que je l'étais moi-même, et ne put émettre qu'un vague balbutiement : « D-d-d-d », avant de laisser retomber sa tête. Elle était barbouillée de boue de la tête aux pieds, mais, pour méconnaissables qu'ils fussent, ses vêtements n'étaient que des haillons.

Le gros homme s'adressa alors à Aghia : « D'où sort-elle, celle-là ?

— Je l'ignore. Lorsque je me suis retournée pour voir ce qui retenait Sévérian, elle était en train de le tirer sur le chemin flottant.

— Et c'est une bonne chose qu'elle l'ait fait – bonne pour lui, en tout cas. Est-elle folle ? À moins qu'elle ne soit victime de l'un des enchantements du coin… Qu'en pensez-vous ? »

J'intervins alors. « Si inconnue qu'elle soit, elle m'a sauvé la vie. Ne pourriez-vous lui donner quelque chose pour se couvrir ? Elle doit être frigorifiée. » Je l'étais moi-même ; la vie était suffisamment revenue en moi pour que je m'en rende compte.

Le gros homme secoua la tête et esquissa le geste de serrer plus fortement son manteau contre lui. « Je ne lui prêterai rien tant qu'elle ne sera pas propre. Et elle ne le sera que si elle va se baigner et s'agite beaucoup dans l'eau. J'ai cependant quelque chose ici qui vient en seconde place dans l'aide aux gens qui se gèlent – peut-être même est-ce encore mieux. » Il tira alors, de l'une des poches de son manteau, un flacon de métal affectant la forme d'un chien, qu'il me tendit.

Le bouchon était constitué d'un os enfoncé dans la gueule de l'animal. Je tendis le flacon à la jeune fille blonde qui sembla tout d'abord ne pas comprendre ce qu'il fallait en faire. Aghia le

lui prit des mains ensuite et eut le temps d'en avaler plusieurs gorgées avant de me le rendre. Le contenu me parut être de l'alcool de prune ; sa chaleur brutale chassa d'une façon extrêmement agréable le goût amer laissé par l'eau marécageuse dans ma bouche. Quand je replaçai enfin l'os dans la gueule du chien, je crois bien que son ventre était déjà plus qu'à moitié vide.

« Bon, maintenant, commença le gros homme, il me semble que vous devriez tous me dire qui vous êtes et ce que vous faites ici – et n'essayez pas de me raconter que vous êtes venus admirer le paysage de ce jardin. Je rencontre chaque jour assez de curieux pour être capable de les reconnaître avant même qu'ils ne soient à portée de voix. » Il me regarda. « C'est un sacré grand couteau que vous avez là, pour commencer… »

Aghia intervint : « L'écuyer porte un déguisement. On lui a lancé un défi, et il est venu couper une fleur d'averne.

— Si je comprends bien, il n'y a que lui de déguisé. Vous croyez que je ne sais pas reconnaître un costume de scène ? Ni voir des pieds qui sont nus, lorsqu'il s'en rencontre ?

— Je n'ai jamais prétendu ne pas être déguisée, ni être de son rang. Pour ce qui est de mes chaussures, je les ai laissées à l'extérieur pour ne pas les abîmer avec toute cette eau. »

À la manière dont le gros homme hocha la tête, il n'était pas possible de deviner s'il croyait ou non les explications d'Aghia. « À toi, maintenant, la fille aux cheveux d'or. La petite délurée à la robe brodée vient de dire qu'elle ne te connaissait pas. Quant à son poisson – celui que tu as péché pour elle, du joli travail, disons-le – je ne crois pas qu'il en sache davantage que moi ; encore moins, si ça se trouve. Ma question est donc : qui es-tu ? »

La jeune fille blonde déglutit : « Dorcas.

— Et de quelle manière, Dorcas, es-tu arrivée jusqu'ici ? Comment se fait-il que tu te sois retrouvée dans l'eau ? Car de toute évidence, c'est de là que tu sors. Tu n'aurais jamais pu te mouiller autant, simplement en aidant notre jeune ami à remonter sur le chemin. »

L'alcool lui avait mis le feu aux joues, mais son visage gardait toujours, à peu de chose près, la même expression, vide et

ahurie, qu'elle avait depuis le début. « Je ne sais pas », murmura-t-elle.

À son tour, Aghia lui demanda : « Ne vous rappelez-vous pas être venue ici ? »

Dorcas secoua négativement la tête.

« Dans ce cas, quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ? »

Il y eut un long silence. J'avais l'impression que le vent soufflait plus fort que jamais, et en dépit de la boisson, j'avais abominablement froid. Dans un souffle, Dorcas finit par dire : « Je me vois assise près d'une vitrine, dans laquelle se trouvent de jolies choses, des boîtes, des plateaux, et un crucifix.

— Des jolies choses ? releva le gros homme. Eh bien, si tu étais au milieu, je suis sûr que c'était vrai.

— Elle a perdu la raison, dit Aghia. Il y a peut-être quelqu'un qui s'occupe d'elle et elle s'est enfuie ; à moins que personne ne s'occupe d'elle, ce qui paraît plus probable, vu l'état de ses vêtements. Elle a aussi bien pu entrer ici sans que les conservateurs s'en aperçoivent.

— À moins que quelqu'un ne l'ait assommée, et, après l'avoir dévalisée, ne l'ait jetée à l'eau en pensant qu'elle était morte. Les voies d'accès en cet endroit, madame la Souillon, sont plus nombreuses que ne se l'imaginent les conservateurs, il se peut aussi qu'elle ait été amenée ici par quelqu'un qui la croyait morte, afin de l'engloutir dans le lac, alors qu'elle était simplement malade et endormie. Dans le comak, comme on dit. Et l'eau l'a réveillée.

— Mais si quelqu'un l'avait amenée, il l'aurait vue reprendre connaissance.

— Ils peuvent rester longtemps sous l'eau quand ils sont dans le comak, c'est ce que j'ai entendu dire. De toute façon, cela n'a plus grande importance à l'heure actuelle. Elle se trouve là, et c'est à elle, si je puis dire, de découvrir qui elle est et d'où elle vient. »

Pendant ce temps, j'avais quitté mon manteau brun, et j'essayais d'essorer ma cape de guilde en la tordant. Mais une intervention d'Aghia attira de nouveau mon attention : « Vous

nous avez demandé qui nous étions. Mais vous-même, qui êtes-vous ?

— Vous avez parfaitement le droit de le savoir, répondit le gros homme. Tous les droits au monde même, et je vais vous donner des preuves de mon identité bien meilleures que celles que vous m'avez fournies tous les trois. Cela fait, il faudra que je retourne à mes affaires ; je ne suis venu jusqu'ici que parce que j'avais aperçu le jeune écuyer en train de se noyer – comme l'aurait fait tout honnête homme. Mais il faut que je m'occupe de mes entreprises, comme n'importe qui. »

Il retira tout en parlant le haut chapeau qu'il portait sur la tête et en sortit une carte graisseuse, d'une taille double des cartes de visite habituelles dont j'avais eu l'occasion de voir des exemplaires à la Citadelle. Il la passa à Aghia, et je la lus par dessus son épaule ; elle était rédigée en lettres ornées et disait :

HILDEGRIN LE CASTOR
Excavations en tout genre avec un
seul terrassier ou une équipe de vingt ouvriers.
Pas de pierres trop dures, ni de boue trop molle.
Adressez-vous rue du Galion à l'enseigne de
LA PELLE AVEUGLE
En cas d'absence, renseignez-vous à l'Alticamelus
au coin de Velléité.

« Voilà donc qui je suis, dame Souillon, et vous, jeune Sieur. J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de vous appeler ainsi, tout d'abord parce que vous êtes plus jeune que moi, et ensuite parce que vous êtes diantrement plus jeune qu'elle, même si ça ne doit pas représenter plus de deux ans environ. Bon, et maintenant, en route. »

Je l'arrêtai. « Avant de tomber à l'eau, j'ai rencontré un vieillard dans une embarcation qui m'a raconté qu'un peu plus loin, sur ce chemin, il y avait quelqu'un qui pourrait nous faire traverser le lac. J'ai bien l'impression que vous êtes la personne en question. Pouvez-vous nous prendre ?

— Ah, celui qui est à la recherche de sa femme, pauvre âme. Eh bien, comme il s'est montré un excellent ami en plusieurs

occasions et qu'il vous recommande, je suppose que je n'ai pas le choix. Allons-y ; il faudra bien que mon chaland nous porte tous les quatre. »

Il partit en avant, nous faisant signe de le suivre. Je remarquai que ses bottes, qui me semblèrent avoir été graissées, s'enfonçaient davantage que les miennes dans le lit de roseaux. Aghia lui dit : « Elle ne vient pas avec nous. » Le contraire était pourtant évident, à en juger par la façon dont Dorcas s'était mise à notre remorque ; sa déréliction me parut telle que je restai en arrière pour tenter de la réconforter. « Je vous prêterais bien mon manteau, lui dis-je à voix basse, mais il est tellement mouillé que vous auriez encore plus froid. Si cependant vous rebroussez chemin et suivez cette piste de roseaux, vous allez sortir d'ici et vous retrouver dans un corridor plus chaud et plus sec. Vous n'aurez qu'à chercher ensuite une porte marquée *jardin de la Jungle* ; l'endroit qui se trouve derrière est chaud et ensoleillé, vous y serez très bien. »

J'avais à peine fini ma phrase que je me souvins du pélycosaure que nous avions vu dans la jungle. Heureusement – et peut-être cela valait-il mieux –, Dorcas n'eut pas l'air d'avoir entendu mes explications. Il y avait quelque chose dans son visage qui me montrait qu'elle avait peur d'Aghia, ou du moins qu'elle avait conscience de lui avoir déplu et de ne pouvoir rien y faire. À part cela, rien n'indiquait qu'elle remarquât son environnement davantage qu'une somnambule.

Comprenant bien que je n'avais pas réussi à soulager sa détresse, je m'y pris autrement. « Vous trouverez un homme dans ce corridor ; c'est un conservateur. Je suis sûr qu'il fera au moins l'effort de vous chercher des vêtements et un bon feu. »

Le vent souleva la chevelure châtain d'Aghia lorsqu'elle se retourna pour nous regarder. « Ce genre de mendiantes pullule tellement que personne n'a besoin de se soucier de l'une d'entre elles. Pas plus vous qu'un autre, Sévérian. »

Hildegrin se retourna en entendant la remarque acerbe d'Aghia. « Je connais une femme qui pourrait la recueillir. Oui, et la laver et lui donner de quoi s'habiller. Dans les veines de cette jeune personne couverte de boue, coule un noble sang…

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez au juste ici vous-même ? lui lança agressivement Aghia. Vous engagez des ouvriers, si j'en crois votre carte ; cependant, quelle est donc votre affaire ?

— Ce que vous le dites, exactement, madame : mon affaire. »

Dorcas s'était mise à grelotter. « En toute sincérité, lui dis-je, vous devriez faire demi-tour. Il fait beaucoup plus chaud dans le corridor. N'allez pas dans le jardin de la Jungle, mais plutôt dans le jardin de Sable ; il y fait soleil, et l'air y est sec. »

Quelque chose dans ce que j'avais dit dut probablement atteindre une corde sensible en elle. « Oui, murmura-t-elle. Oui.

— Le jardin de Sable ? Cela vous plairait-il ? »

Très doucement : « Soleil.

— Voici mon vieux chaland, nous annonça Hildegrin. Avec un tel nombre de passagers, il va falloir bien faire attention à la manière de s'installer. Il faudra aussi éviter de bouger – l'eau va affleurer le plat-bord. Que l'une des jeunes femmes monte à la proue, s'il vous plaît, et que l'autre se mette à l'arrière avec le jeune écuyer.

— J'aimerais bien prendre un aviron, dis-je.

— Avez-vous déjà ramé ? J'aurais parié que non. Il vaut mieux que vous vous asseyiez à l'arrière comme je vous l'ai demandé. On ne fait guère plus d'efforts à tirer sur deux avirons que sur un seul ; la chose m'est arrivée plus d'une fois, croyez-moi, et même avec une demi-douzaine de passagers à bord. »

Son bateau lui ressemblait : il était large, mal dégrossi, et avait une silhouette trapue. Poupe et proue étaient carrées, au point que c'est à peine s'il se rétrécissait vers l'avant, à partir de l'endroit où étaient fichées les dames de nage. Mais la coque était moins profonde aux deux extrémités. Hildegrin monta le premier, et, se tenant les jambes de part et d'autre du banc, rapprocha son embarcation du bord à l'aide d'un aviron.

« Vous, là, dit Aghia en saisissant Dorcas par un bras, allez vous asseoir à l'avant. »

Dorcas s'apprêtait manifestement à obéir, mais Hildegrin l'arrêta. « Si cela ne vous ennuie pas, madame, dit-il à l'adresse d'Aghia, je préférerais que ce soit vous qui vous teniez à l'avant. Je ne pourrai pas la surveiller tout en ramant, comprenez-vous,

si elle est assise dans mon dos. Elle n'est pas très bien, ce que vous pouvez constater tout aussi bien que moi, et comme nous allons être très bas sur l'eau, j'aimerais mieux savoir tout de suite si elle commence à s'agiter. »

Dorcas nous prit tous par surprise en disant : « Je ne suis pas folle. C'est juste que… J'ai l'impression que l'on vient à peine de me réveiller. »

Hildegrin, malgré tout, la fit asseoir à la poupe à côté de moi. « Bon, maintenant, dit-il en donnant son premier coup de rame, vous allez vivre quelque chose que vous n'êtes pas près d'oublier, si c'est la première fois que vous le faites. Traverser le Lac des Oiseaux, ici, au beau milieu du jardin du Sommeil Sans Fin. » En plongeant dans l'eau, ses avirons faisaient un bruit mat, nuancé d'une note mélancolique.

Je lui demandai pourquoi on l'appelait le Lac des Oiseaux. « Parce que l'on en trouve de grandes quantités, morts dans l'eau, d'après certains. Mais c'est peut-être tout simplement à cause de leur nombre dans ce jardin. On dit beaucoup de mal de la Mort. En tout cas les gens qui doivent mourir, et qui la représentent comme une vieille sorcière avec un grand sac, ou un personnage dans ce style. Mais c'est une excellente amie des oiseaux, la Mort. Partout où sont rassemblés les morts, partout où règne le calme, on trouve pas mal d'oiseaux ; c'est ce que j'ai remarqué. »

J'acquiesçai silencieusement, me souvenant des grives qui chantaient dans notre nécropole.

« Tenez, si vous regardez par-dessus mon épaule, vous devriez maintenant distinguer clairement le rivage, à l'avant du bateau, et apercevoir quantité de choses indiscernables auparavant, à cause des joncs qui poussent un peu partout par ici. S'il n'y a pas trop de brume, vous remarquerez que la terre va en s'élevant ; le marécage finit ici, et les arbres font leur apparition. Vous les voyez ? »

J'acquiesçai de la tête une fois de plus, et Dorcas fit de même.

« Cela tient à la mise en scène de ce jardin, prévue pour le faire ressembler au cratère d'un volcan éteint. D'autres prétendent qu'il a été dessiné pour évoquer la bouche grande

ouverte d'un mort, mais ce n'est pas vrai : dans ce cas, on aurait mis des dents. Vous n'oublierez pas, cependant, que pour pénétrer ici, vous êtes passés par une galerie souterraine. »

Dorcas et moi renouvelâmes notre hochement de tête approbateur. Aghia n'était guère qu'à deux longueurs de nous, mais c'est à peine si nous pouvions la voir derrière le large dos de Hildegrin et les pans de son manteau.

« Dans cette direction, continua-t-il en accompagnant ses paroles d'un mouvement du menton, vous devriez apercevoir une sorte de tache noire. À mi-distance, approximativement, entre le sommet et la rive du marécage. En la voyant, il y en a qui s'imaginent que c'est par là qu'ils sont arrivés, mais le passage débouche en fait derrière nous. En outre il est situé plus bas et est beaucoup plus petit. L'ouverture que vous distinguez maintenant est la Grotte de la Cuméenne – la femme qui connaît l'avenir, le passé et tout le reste. Certains prétendent que ce jardin a été conçu spécialement à son intention, mais je ne le crois pas. »

Dorcas demanda, parlant doucement : « Comment tout cela serait-il possible ? » mais Hildegrin ne comprit pas sa question, ou fit semblant de ne pas l'avoir comprise.

« L'Autarque veut qu'elle reste ici ; c'est du moins ce que l'on raconte. Cela lui permet de venir lui parler sans avoir à traverser la moitié du monde. Ça, je pourrais pas vous dire, mais il m'est arrivé de voir quelqu'un marcher de ce côté, et de remarquer des reflets sur du métal ou peut-être bien des diamants. De qui s'agit-il exactement, je n'en sais rien ; et comme je ne tiens pas à connaître mon avenir – et que je connais mon passé, me semble-t-il, mieux qu'elle –, je ne m'approche jamais de sa grotte. Des gens viennent parfois la consulter pour savoir quand ils se marieront, ou si leurs affaires vont marcher. Mais j'ai remarqué qu'ils ne revenaient que rarement. »

Nous étions presque parvenus au milieu du lac, maintenant. Les limites du jardin du Sommeil Sans Fin s'élevaient tout autour de nous comme les rebords d'une immense cuvette, le feuillage moussu des pins devenant plus dense sur les hauteurs, les joncs et les roseaux envahissant les parties les plus basses comme une écume. J'avais encore grand froid, et cela d'autant

plus que je restais immobile à ne rien faire tandis qu'un autre ramait. Je commençais à me faire du souci pour *Terminus Est,* craignant que sa lame ne rouille si je tardais trop à l'enduire d'huile. Malgré cela, je me sentais envoûté par le charme étrange de l'endroit. (Il est certain qu'il y avait un charme dans ce jardin ; je pouvais presque entendre le murmure de l'incantation qui le créait, au-dessus des eaux, une mélopée que des voix chantaient dans une langue que j'ignorais, mais dont je comprenais le sens.) Je crois que tout le monde était pris, même Hildegrin et Aghia. Pendant quelque temps nous continuâmes d'avancer en silence. Je vis des oies flotter à une certaine distance, bien vivantes et joyeuses, pour autant que j'aie pu en juger ; et une fois, dans une apparition onirique, la tête presque humaine d'un lamantin qui me regarda droit dans les yeux, après avoir surgi des eaux brunes à quelques empans de notre embarcation.

24

La fleur de dissolution

À côté de moi, Dorcas cueillit une jacinthe d'eau et la piqua dans ses cheveux. En dehors de la tache blanche encore indistincte formée par les avernes, sur la rive à l'avant du bateau, c'était la première fleur que je voyais dans le jardin du Sommeil Sans Fin. J'en cherchai d'autres du regard, mais n'en vis aucune.

Serait-il possible qu'une fleur soit venue à l'existence, du seul fait du geste de Dorcas pour l'attraper ? Au cours de la journée, je sais bien, comme quiconque, que ce genre de chose est impossible. Mais c'est de nuit que j'écris cela, et au moment où j'étais assis, gelé, dans l'embarcation, la jacinthe à moins d'une coudée de mes yeux, j'étais sous l'emprise de la lumière lugubre qui régnait. Je me souviens m'être rappelé la remarque faite par Hildegrin un instant auparavant, qui impliquait (il était néanmoins tout à fait possible qu'il n'en sache rien) que la grotte de la pythie et donc tout le jardin se trouvassent de l'autre côté du monde. Dans ce cas, comme nous l'avait enseigné maître Malrubius il y a fort longtemps, tout ici était à l'envers : il faisait chaud au sud, froid dans le nord ; il faisait nuit le jour, et jour la nuit, et il neigeait en été. Si bien que le froid que je ressentais était de rigueur, car l'été approchait et la neige fondue n'allait pas tarder à tomber. Et l'obscurité qui m'empêchait de voir les fleurs bleues des jacinthes d'eau était également normale, car il allait bientôt faire nuit, et la lumière se réfugiait déjà dans le ciel.

L'Incréé maintient toutes choses dans un ordre sûr, et les théologiens affirment que la lumière que nous voyons n'est que son ombre. Pourquoi, dans ces conditions, cet ordre ne se dissoudrait-il pas avec l'obscurité, et pourquoi des fleurs ne jailliraient-elles pas du néant au creux des mains d'une jeune fille, tout comme au printemps la lumière les fait jaillir à l'air, à partir d'un vulgaire humus ? Peut-être l'ordre se défait-il, la nuit, lorsque nous fermons les yeux ; peut-être est-il moins strict que nous le croyons. Peut-être, enfin, est-ce l'absence d'ordre que nous percevons comme de l'obscurité, et le monde réel n'est-il fait que de vagues d'énergie se déplaçant au hasard (comme une mer) ou de champs d'énergie (comme une ferme) apparaissant ordonnés à nos yeux victimes de l'illusion – ordre dont ces champs et ces vagues sont en eux-mêmes incapables, mais qui serait créé par la lumière.

Une brume légère s'élevait de l'eau. Elle me rappela tout d'abord le tourbillon des brins de paille dans la cathédrale immatérielle des pèlerines, puis la vapeur qui s'élevait de la soupière, lorsque le frère Cuisinier l'apportait au réfectoire, par un après-midi d'hiver. La légende voulait que les sorcières utilisent ce genre de récipients pour concocter leurs mélanges ; mais je n'ai rien constaté de tel, alors que leur tour jouxtait pourtant la nôtre. Je me souvins à cet instant que nous étions en train de traverser à la rame le cratère d'un volcan. N'aurait-il pas pu être le chaudron de la Cuméenne ? Depuis longtemps, les feux de Teur s'étaient éteints, comme maître Malrubius nous l'avait appris ; il était même fort probable qu'ils eussent disparu bien avant que l'homme se fût dressé sur ses deux jambes pour charger la surface de la planète de ses villes. Mais les sorcières, prétendait-on, arrivaient à ressusciter les morts. La Cuméenne était peut-être capable de ranimer les feux morts pour faire bouillir son pot… Je plongeai mes doigts dans l'eau. Elle était froide comme de la neige.

Le mouvement de nage de Hildegrin le faisait, tour à tour, se pencher vers moi et reculer quand il tirait sur ses avirons. « Vous allez au-devant de votre mort, me dit-il. Voilà ce que vous pensez. Je vois ça sur votre visage. Vous allez aux Champs Sanglants, pour vous y faire tuer, quel que soit votre adversaire.

— Est-ce vrai ? » demanda Dorcas en me saisissant la main.

Comme je restais sans répondre, Hildegrin hocha la tête à ma place. « Rien ne vous y oblige, savez-vous. Il y en a qui ne respectent pas les règles, ce qui ne les empêche pas de se promener librement.

— Vous vous trompez, lui dis-je. Je ne pensais pas à la monomachie – ni à ma mort. »

Trop bas pour que même Hildegrin puisse l'entendre, Dorcas me souffla à l'oreille : « Si, vous y pensiez. Une grande beauté émanait de votre visage, une sorte de noblesse. Quand le monde est horrible, c'est alors que les pensées s'élèvent, qu'elles sont pleines de grâce et de grandeur. »

Je la regardai, persuadé qu'elle se moquait de moi, mais il n'en était rien.

« Le monde est rempli pour moitié de bien et pour moitié de mal. Nous pouvons l'incliner vers l'avant afin que davantage de bien nous pénètre l'esprit, ou vers l'arrière, afin qu'au contraire pénètre ceci. » D'un mouvement du regard, elle embrassa tout le lac. « Mais les quantités restent les mêmes ; seules changent les proportions, ici et là.

— Si je pouvais, je le basculerais aussi loin en arrière que possible, jusqu'à ce que le mal finisse par disparaître complètement, lui répondis-je.

— C'est tout aussi aisément le bien qui pourrait disparaître. Mais j'éprouve la même chose que vous. Si j'en avais le pouvoir, je ferais revenir le temps en arrière.

— Je ne crois pas non plus que les pensées belles ou sages soient engendrées par des ennuis extérieurs.

— Je n'ai pas parlé de belles pensées, mais de pensées pleines de grâce et de grandeur, même si je dois admettre qu'il s'agit d'une sorte de beauté. Laissez-moi vous montrer. » Elle attira ma main vers elle, la glissa entre ses haillons, et la pressa contre son sein droit. Je pouvais en sentir le mamelon, aussi ferme qu'une cerise, et ma main fut envahie par la chaleur de la délicate rondeur d'une poitrine à la douceur de plume, dans laquelle le sang qui battait faisait courir la vie. « Et maintenant, dit-elle, quelles sont vos pensées ? Si j'ai réussi à rendre le

monde extérieur plus agréable pour vous, ne sont-elles pas moins élevées qu'elles l'étaient ?

— Où avez-vous donc appris tout cela ? » lui demandai-je. Son visage paraissait purifié de toute sa sagesse, qui s'était condensée en deux gouttes de cristal au coin de ses yeux.

La rive sur laquelle poussaient les avernes était moins marécageuse que l'autre. Après avoir marché pendant longtemps sur la piste mouvante des roseaux flottants et navigué pendant un moment, on était décontenancé de poser le pied sur un sol un peu mou, mais ferme. Nous avions touché terre à quelque distance des plantes, mais nous en étions assez près, cependant, pour distinguer, à la place d'une simple tache de couleur blanche, des buissons d'une forme et d'une couleur bien précises, et d'une taille qu'il était facile d'estimer. « Elles ne sont pas d'ici, dis-je, n'est-ce pas ? Pas de notre Teur. » Personne ne répondit ; j'avais dû parler à voix trop basse pour pouvoir être entendu, si ce n'est peut-être de Dorcas.

Elles présentaient une raideur, une sorte d'exactitude géométrique qui n'étaient pas nées sous notre soleil. La couleur de leurs feuilles faisait penser à celle d'un dos de scarabée, mais avec des teintes à la fois plus profondes et plus translucides. Elles semblaient impliquer l'existence d'une lumière, à d'incommensurables distances, se déployant sur un autre spectre et qui aurait peut-être fané et desséché notre planète, ou qui au contraire l'aurait ennoblie.

Aghia en tête, moi-même derrière elle, Dorcas me suivant et Hildegrin fermant la marche, nous nous en rapprochâmes, je pus alors constater que chaque feuille ressemblait à la lame d'une dague, raide et pointue, et que le tranchant, affilé comme un rasoir, aurait satisfait même maître Gurloes. Au-dessus de ces feuilles, les fleurs en boutons mi-clos qui avaient formé la tache blanche aperçue depuis l'autre rive semblaient des créations de pure beauté, des vierges fantasques gardées par des centaines de poignards. Les pétales de ces grandes et luxuriantes corolles s'ourlaient d'une manière qui aurait pu paraître chiffonnée, s'ils n'avaient pas été ordonnés selon un

réseau complexe, évoquant pour l'œil une spirale placée sur un disque en mouvement.

« Pour respecter les formes, dit Aghia, vous devez vous-même cueillir votre averne, Sévérian. Je vais cependant vous accompagner pour vous montrer comment vous y prendre. L'astuce consiste à glisser son bras sous les feuilles les plus basses et à arracher la tige du sol. »

Hildegrin la prit par le bras à cet instant. « Vous ne ferez pas ça, madame. » Puis, se tournant vers moi : « Allez de l'avant puisque vous y êtes décidé, mon jeune Sieur. Je me charge de mettre les femmes en sécurité. »

J'étais déjà éloigné de quelques pas lorsqu'il avait pris la parole, mais le son de sa voix me fit m'arrêter. Heureusement, Dorcas me jeta un « Soyez prudent ! » au même instant, et j'étais alors en mesure de prétendre que c'était son avertissement qui m'avait immobilisé.

La vérité était toute différente. Depuis que nous avions rencontré Hildegrin, j'avais la certitude de l'avoir déjà vu auparavant ; mais dans ce cas – contrairement à ce qui s'était passé avec sieur Racheau que j'avais immédiatement reconnu –, je mis un certain temps à retrouver qui il était et où s'était passée la rencontre. Ce faisant, cette illumination m'avait littéralement paralysé.

Comme je l'ai déjà dit, je n'oublie rien ; mais il me faut souvent assez longtemps avant de pouvoir identifier un fait, une personne ou un sentiment. Je suppose avoir tardé, en l'occurrence, car il m'avait été possible de distinguer parfaitement ses traits dès l'instant où il s'était penché vers moi, sur le chemin de roseaux, alors que c'est à peine si j'avais pu l'apercevoir lors de notre première rencontre. Ce fut seulement lorsqu'il dit : « Je me charge de mettre les femmes en sécurité », que la mémoire me revint, grâce à sa voix.

« Les feuilles sont empoisonnées, me lança Aghia. Vous gagnerez une certaine protection en enroulant votre manteau autour de votre bras, mais il vaut mieux ne pas les toucher. Et surveillez-les bien : on est toujours plus près d'une averne que l'on ne le croit. »

J’acquiesçai d’un hochement de tête pour montrer que j’avais bien compris.

Je n’ai aucun moyen de savoir si l’averne est une plante mortelle pour les autres êtres vivants de sa planète d’origine. Il se peut que non, et qu’elle ne soit mortelle que pour nous en raison de quelque hasard tenant à sa constitution, antagoniste de la nôtre. Quoi qu’il en soit, le sol, entre ces plantes et en dessous, était recouvert d’une herbe courte et très fine, très différente du chiendent grossier qui poussait partout ailleurs. Sur ce gazon ras étaient éparpillés les cadavres recroquevillés d’abeilles et les restes blanchis d’oiseaux.

Quand je ne fus plus qu’à deux pas environ des premières plantes, je m’arrêtai, prenant soudain conscience d’une question qui ne m’était pas encore venue à l’esprit. L’averne que j’allais choisir serait mon arme au cours du combat, ce soir ; mais comme j’ignorais tout des règles de ce genre de duel, je n’avais aucun moyen de juger quelle était la plante la mieux adaptée. J’aurais pu revenir en arrière et interroger Aghia, mais je me serais trouvé stupide de consulter une femme sur un pareil problème, et je finis par me résoudre à me fier à mon seul jugement – tout en me disant qu’elle m’enverrait en cueillir une autre, si la première ne faisait vraiment pas l’affaire.

Leur taille variait d’un empan, pour les plus jeunes pousses, jusqu’à environ deux ou trois coudées pour celles qui étaient à pleine maturité. Les plantes adultes avaient des feuilles moins nombreuses, mais plus grandes, tandis que celles des plus jeunes étaient plus étroites et tellement serrées les unes contre les autres que la tige disparaissait complètement ; en revanche, les feuilles des plantes âgées, plus larges que longues, laissaient voir la tige charnue. Si (comme il me le semblait) le Septentrion et moi-même devions nous servir de nos plantes comme de masses d’armes, celle qui serait la plus longue, la plus large et avec les feuilles les plus solides conviendrait le mieux. Mais toutes celles qui présentaient ces caractéristiques poussaient loin de la bordure de la plantation, et il aurait fallu abattre un certain nombre de plantes plus petites avant de pouvoir y parvenir ; utiliser la méthode suggérée par Aghia pour ce faire

était nettement impossible, car sur nombre de petites plantes, les feuilles touchaient presque le sol.

J'en sélectionnai finalement une d'environ deux coudées de haut. Je m'étais agenouillé près d'elle et tendais la main pour la saisir, lorsque je pris soudain conscience, comme si un voile venait de m'être ôté des yeux, que ma main, que j'avais cru l'instant d'avant encore à quelques empans de la pointe aiguë de la feuille la plus proche, était sur le point de s'y empaler. Je la retirai vivement ; la plante me parut alors presque hors de portée – je n'étais effectivement pas certain de pouvoir l'atteindre même allongé sur le sol. La tentation de me servir de mon épée était très grande, mais j'avais l'impression que je me déshonorerais aux yeux de Dorcas et d'Aghia en l'utilisant, et je savais en outre qu'il me faudrait tenir la plante au cours du combat, de toute façon.

J'avançai à nouveau la main, avec les plus grandes précautions, prenant soin de bien laisser mon avant-bras en contact avec le sol. Je découvris avec soulagement que, tout en ayant à prendre garde que le haut de mon bras ne soit pas touché par les feuilles les plus basses, il m'était très facile d'atteindre la tige. Une pointe de feuille, qui me paraissait à une demi-coudée, se mit à s'agiter sous le souffle de ma respiration.

Pendant que j'étais en train de couper la tige – ce qui n'était pas facile –, je compris pourquoi seule l'herbe rase poussait en dessous ; l'une des feuilles de ma plante venait en effet d'entailler une tige d'herbe des marécages, et celle-ci s'était aussitôt mise à se dessécher.

Une fois cueillie, la plante était redoutablement encombrante, comme j'aurais dû m'y attendre. Il était parfaitement impossible de la transporter telle quelle dans le bateau de Hildegrin – on aurait constamment risqué une blessure mortelle pour l'un ou l'autre – et je grimpai donc à mi-pente de la colline pour y couper un baliveau. Après l'avoir émondé, Aghia et moi attachâmes le bas de la tige de l'averne à une de ses extrémités avant de nous embarquer ; tant et si bien que lorsque nous eûmes à traverser la ville, un peu plus tard, j'avais l'air de porter quelque étendard ridicule.

Avant de repartir, toutefois, Aghia m'expliqua le maniement de la plante transformée en arme ; en dépit de ses protestations (Aghia n'avait pas tort : j'avais un peu trop confiance en moi et je courus de plus grands risques), j'allai couper une deuxième plante afin de mettre en pratique ce qu'elle venait de me dire.

L'averne n'est pas, comme je l'avais tout d'abord cru, une simple masse d'armes dotée de crocs venimeux de vipère. Il est possible d'en détacher les feuilles par torsion en les prenant délicatement entre le pouce et l'index, et de manière à ne pas entrer en contact avec les bords ni la pointe. La feuille est alors une véritable lame sans poignée, mais empoisonnée, aiguisée comme un rasoir, et prête à être lancée. Le duelliste, qui tient la plante par le bas de la tige, de la main gauche, commence par cueillir avec la droite les feuilles les plus proches et les lance comme des couteaux. Aghia m'avertit toutefois de prendre garde à ne pas laisser ma plante à la portée de mon adversaire ; car au fur et à mesure que l'on dénude la tige, il devient possible de s'en saisir et de la retourner contre son propriétaire – ou de la lui arracher.

Lorsque, brandissant la seconde averne, je me mis à m'entraîner à arracher et à lancer ses feuilles, je m'aperçus que cette arme pouvait se révéler tout aussi dangereuse pour moi que mon ennemi le Septentrion. Si je la tenais trop près de moi, je risquais d'être éraflé au bras ou à la poitrine par les longues feuilles inférieures ; en outre j'étais fasciné par le dessin tourbillonnant de la fleur chaque fois que je la regardais pour en enlever une feuille, comme si j'étais pris d'une funeste attirance pour la mort qui cherchait à m'attirer à elle. Tout cela était fort désagréable ; mais j'appris bientôt à détourner mes yeux du bouton de la fleur mi-close, et je me dis que mon adversaire se trouverait exposé aux mêmes inconvénients que moi.

Il était plus facile de lancer les feuilles que je ne l'aurais cru. Elles présentaient une surface lustrée, comme celle de nombre de plantes que j'avais pu voir dans le jardin de la Jungle ; elles ne restaient donc pas collées aux doigts et leur poids était suffisant pour qu'elles volent loin, avec précision. Il était possible de les jeter pointe en avant comme des poignards, ou bien au contraire de les faire tourner rapidement sur elles-

mêmes, afin qu'elles coupent, de leurs tranchants effilés, tout ce qui se rencontrait sur leur passage.

Bien entendu, j'avais une envie folle d'interroger Hildegrin à propos de Vodalus ; mais je ne pus trouver la moindre occasion de lui parler seul à seul avant qu'il nous ait ramenés sur l'autre rive dans sa barque, à travers le lac silencieux. À ce moment-là, Aghia se mit à déployer de tels efforts pour se débarrasser de Dorcas que je pus le prendre à part et lui murmurer rapidement que, moi aussi, j'étais un ami de Vodalus.

« Vous me confondez, mon jeune Sieur, avec quelqu'un d'autre – voulez-vous parler de Vodalus le hors-la-loi ?

— Je n'oublie jamais une voix, répondis-je, ni quoi que ce soit. » Puis j'ajoutai impulsivement, tant j'étais impatient, un détail qui était bien la dernière des choses à lui dire : « Vous avez essayé de me casser la tête d'un coup de pelle. » D'un seul coup, son visage devint un masque de pierre, il sauta dans son embarcation et s'éloigna à force de rames sur les eaux brunâtres.

Dorcas était toujours à notre remorque lorsque nous quittâmes, Aghia et moi, les Jardins botaniques. Aghia avait l'air de beaucoup tenir à la chasser, et je la laissai faire pendant un certain temps. D'un côté, j'étais poussé par la crainte de ne pouvoir persuader Aghia de faire l'amour avec moi avec Dorcas dans les parages ; de l'autre – et ce sentiment était plus profond – par la vague certitude, si je puis dire, du chagrin qu'éprouverait Dorcas en me voyant mort, elle qui était déjà tellement perdue et craintive. Juste avant d'aller cueillir l'averne, je m'étais soulagé de tout le chagrin de la mort de Thècle en prenant Aghia à témoin. Et voici que ces nouvelles préoccupations étaient en train de remplacer mon ancienne peine, et je compris que je m'étais réellement soulagé de leur fardeau, tout comme l'on répand sur le sol un vin suri. L'utilisation du langage de la souffrance avait fini par recouvrir mon chagrin d'un tampon : tel est le charme puissant des mots, qu'ils nous permettent de réduire en entités neutres et manipulables les passions qui, autrement, nous rendraient insensés et nous détruiraient.

Néanmoins, quelles qu'aient été mes motivations, quelles que fussent celles d'Aghia, et quelles qu'aient été les raisons qu'avait Dorcas de nous suivre, les tentatives d'Aghia se soldèrent par un échec complet. Je finis par menacer de la frapper si elle n'arrêtait pas de harceler la malheureuse, et je rappelai Dorcas, qui, à ce moment-là, marchait à environ une cinquantaine de pas derrière nous.

L'algarade passée, nous continuâmes à marcher en silence, et notre bizarre trio attira plus d'un regard étonné. J'étais trempé jusqu'aux os, et je ne me souciais plus de savoir si mon manteau marron cachait ou non ma cape de fuligine et mon identité de bourreau. Dans sa robe de brocart déchirée, Aghia devait avoir l'air au moins aussi étrange que moi ; quant à Dorcas, elle était toujours couverte de boue, et celle-ci commençait à sécher dans le vent chaud de printemps qui avait enveloppé la ville, formant des plaques dans ses cheveux dorés et laissant des marques d'un brun poudreux sur son visage pâle. Au-dessus de nous se dressait, tel un gonfalon, l'averne menaçante, et un parfum de myrrhe en émanait. La fleur mi-close restait éclatante de blancheur, mais les feuilles, dans la lumière du soleil, paraissaient presque noires.

25

L’auberge des Amours perdues

Ma bonne fortune – à moins que ce ne fût la mauvaise – a voulu que les endroits ayant joué un rôle important dans ma vie, à très peu d’exceptions près, aient été d’une très grande pérennité. Si je le souhaitais, je pourrais être dès demain de retour dans la Citadelle, et même, je crois, retrouver la couchette sur laquelle j’ai dormi toutes les nuits lorsque je n’étais qu’un apprenti. Les flots du Gyoll roulent toujours entre ses berges, dans ma ville de Nessus ; le toit à facettes des Jardins botaniques brille toujours au soleil, et abrite encore ces lieux étranges où des ambiances uniques sont préservées pour les siècles à venir. Quand je pense à ce qui, dans ma vie, a été éphémère, ce sont surtout des hommes et des femmes que j’évoque. Il se trouve néanmoins aussi quelques demeures dans ce cas, et tout particulièrement l’auberge située en bordure des Champs Sanglants.

Nous avions marché pendant tout l’après-midi, descendant de larges avenues ou suivant d’étroites traverses ; mais nous étions toujours entourés d’immeubles de pierre ou de brique. Nous finîmes par tomber sur des emplacements dont la destination n’était pas claire, car aucune construction d’exultant ne s’élevait en leur milieu. Je me souviens avoir averti Aghia qu’un orage arrivait ; je pouvais le sentir à l’immobilité de l’air, et on pouvait voir, à l’horizon, une ligne d’un noir sinistre.

Elle se moqua de moi. « Ce que vous voyez, c’est le Mur d’enceinte de la ville ; et ce que vous ressentez vient aussi de lui.

C'est toujours ce qui se passe en cet endroit. Le Mur empêche le mouvement naturel de l'air.

— Mais cette barre noire s'élève jusqu'à la moitié du ciel ! »

Aghia se mit de nouveau à rire de ma remarque, mais Dorcas vint se serrer contre moi. « J'ai peur, Sévérian. »

Aghia, qui l'avait entendue, lui lança : « Peur du Mur ? Il ne vous fera rien à moins de vous tomber dessus ; cependant, cela fait douze éternités qu'il est debout. » Je la regardai avec une expression interrogative, et elle ajouta : « En tout cas, c'est l'âge qu'il paraît ; peut-être est-il encore plus vieux. Qui sait ?

— C'est une barrière dressée contre le monde extérieur ; fait-il le tour complet de la ville ?

— Par définition. La ville est ce qui se trouve à l'intérieur du Mur, bien qu'il y ait encore de la campagne, en direction du nord – d'après ce que j'ai entendu dire – et des lieues et des lieues de ruines au sud, des endroits où personne n'habite. Pour l'instant, regardez plutôt entre ces peupliers ; voyez-vous l'auberge ? »

Je ne voyais rien du tout, et le lui dis.

« En dessous de l'arbre ; vous m'avez promis un repas, et c'est là que je veux le prendre. Nous aurons juste le temps de manger avant votre rencontre avec le Septentrion.

— Non, pas pour le moment, répondis-je. J'aurais grand plaisir à vous offrir un dîner après le combat. On peut en revanche prendre nos dispositions dès maintenant, si vous le désirez. » Je ne voyais toujours pas le moindre bâtiment, mais je m'aperçus que l'arbre présentait quelque chose de curieux : un escalier de bois rustique s'enroulait autour de son tronc.

« Faites donc. Si vous vous faites tuer, j'inviterai le Septentrion ; et s'il ne veut pas venir, le marin fauché qui ne cesse pas de m'inviter. Nous boirons à votre souvenir. »

Haut dans les branches de l'arbre, une lumière s'alluma ; je pus voir à ce moment-là qu'un chemin conduisait jusqu'au bas de l'escalier. Juste à côté, une enseigne peinte montrait une femme en pleurs traînant une épée ensanglantée. Un homme d'une obésité monstrueuse, ceint d'un tablier, sortit de l'ombre et s'arrêta à côté de l'enseigne, se frottant les mains tandis que

nous approchions. On pouvait entendre des bruits de vaisselle lointains.

« Abban est à vos ordres », nous dit l'homme, quand nous fûmes à quelques pas de lui. « Que désirez-vous ? » Ce n'était pas sans une certaine nervosité qu'il lançait des coups d'œil à l'averne.

« Nous voulons un dîner pour deux personnes, qui devra être servi à…» Je regardai Aghia.

« À la nouvelle veille.

— Bien, très bien. Mais il ne pourra être prêt à cette heure ; nous avons besoin de davantage de temps. À moins que vous ne vous contentiez de viandes froides, d'une salade et d'une bouteille de vin ? »

Aghia s'impatienta. « Vous nous servirez une volaille rôtie – et que la bête soit jeune.

— Comme vous le désirez. Je vais aller dire au cuisinier de mettre votre repas en route tout de suite, et vous pourrez déguster des amuse-gueules, après la victoire du Sieur, en attendant que l'oiseau soit à point. » Aghia acquiesça, mais un bref regard échangé entre l'aubergiste et elle me donna la certitude que ce n'était pas la première fois qu'ils se voyaient. « Pendant ce temps, reprit l'homme, s'il vous reste encore un peu de temps, je pourrais vous procurer une bassine d'eau chaude et une éponge pour cette autre jeune dame ; d'autre part, vous auriez peut-être tous plaisir à déguster un verre de médoc accompagné de quelques biscuits ? »

Je pris soudain conscience d'avoir jeûné depuis le petit déjeuner que j'avais partagé avec Baldanders et le Dr Talos, ce matin, à l'aube, et que Dorcas et Aghia n'avaient peut-être rien pris du tout de la journée. J'acceptai l'offre d'un hochement de tête, et l'aubergiste nous précéda dans le large escalier rustique ; le tronc qu'il encerclait faisait bien une dizaine de pas de large.

« Êtes-vous déjà venu chez nous, Sieur ? » Je secouai la tête. « J'étais justement sur le point de vous demander quel genre d'auberge était votre établissement ; je n'ai jamais rien vu qui lui ressemble.

— Et vous n'en verrez jamais d'autre en dehors de celle-ci. Mais vous auriez déjà dû venir nous rendre visite. Notre cuisine

est réputée, et prendre son repas en plein air ouvre l'appétit. » Je le crus sur parole, à voir le tour de taille qu'il avait, en dépit des marches qu'il fallait monter ou descendre pour se rendre un peu partout. Je gardai cependant pour moi cette réflexion.

« Comprenez-vous, la loi interdit toute construction si près de la muraille d'enceinte. La tolérance dont nous jouissons tient à ce que nous n'avons ni murs ni toit. Ceux qui viennent aux Champs Sanglants s'arrêtent ici – les combattants fameux, les héros, les spectateurs et les médecins, et même les éphores. Voici la pièce qui vous est réservée. »

Nous étions sur une plate-forme circulaire et parfaitement plane. Tout autour comme au-dessus, un feuillage vert pâle nous isolait de la vue comme du bruit. Aghia s'assit sur une chaise de toile, et pour ma part je me jetai (telle était ma fatigue, je dois l'avouer) à côté de Dorcas sur une couchette faite de cuir et portée par les cornes croisées de lechwes et d'antilope sing-sing. J'avais auparavant posé l'averne derrière. Puis, je sortis *Terminus Est* de son fourreau et entrepris d'en nettoyer la lame. Une domestique apporta à Dorcas de l'eau chaude et une éponge, et, quand elle vit à quoi je m'occupais, elle revint avec de l'huile et des chiffons. J'entrepris de démonter le pommeau, afin de dégager la lame de toute sa monture et de pouvoir la nettoyer à fond.

« Ne pouvez-vous pas vous laver toute seule ? » demanda Aghia à Dorcas.

« J'aimerais bien prendre un bain, oui, mais pas avec vous en train de me regarder.

— Sévérian tournera la tête si vous le lui demandez. C'est quelque chose qu'il a déjà fait, et très bien, en un endroit où nous nous trouvions ce matin.

— Mais il y a vous, madame, dit doucement Dorcas. Je préfère n'être vue de personne, et être seule dans un coin, si c'est possible. »

Cette réponse fit sourire Aghia, mais j'appelai la domestique à nouveau, et lui donnai un orichalque pour nous trouver un paravent. Quand il fut en place, je dis à Dorcas que je lui achèterais une robe s'il était possible de s'en procurer une dans l'auberge.

« Non », me répondit-elle. À voix très basse, je demandai à Aghia la raison de son refus.

« Elle aime ce qu'elle porte, c'est évident. Moi, je dois toujours marcher en retenant mon corsage de la main si je ne veux pas avoir honte jusqu'à la fin de mes jours. » Elle laissa retomber sa main, et je pus voir luire la peau claire de ses seins dans la lumière du couchant. « Mais elle, ses haillons lui permettent de laisser voir juste ce qu'il faut de poitrine et de jambes. Il y a aussi un accroc à l'aine, mais je parierais que vous ne l'avez même pas remarqué. »

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de l'aubergiste, suivi d'un serveur portant un plateau où se trouvaient des pâtisseries, une bouteille et des verres. J'expliquai que mes vêtements étaient humides, et il fit apporter un brasero – devant lequel il se chauffa d'ailleurs lui-même sans vergogne, exactement comme s'il s'était trouvé dans ses appartements privés. « Ça fait du bien, à cette époque de l'année, dit-il. Le soleil est mort, et si lui l'ignore, nous, nous le savons. Si vous êtes tué, vous allez manquer l'hiver prochain ; mais si vous êtes gravement blessé, il vous faudra garder la chambre. C'est ce que je leur dis toujours. Certes, la plupart des combats se déroulent généralement vers le milieu de l'été, ce qui tombe mieux, si je puis dire. Je ne sais pas si cela les réconforte ou non, mais ça ne peut pas faire de mal. »

J'ôtai le manteau brun et ma cape de guilde, posai mes bottes sur un siège près du brasero, et me tins près du feu pour faire sécher mes pantalons et mes chaussettes. Je demandai à l'aubergiste si tous ceux qui venaient participer à une monomachie s'arrêtaient chez lui pour s'y rafraîchir. Comme tout homme ayant l'impression qu'il est sur le point de mourir, j'aurais été heureux de savoir que je ne faisais que me plier à une coutume bien établie.

« Tous ? Oh, non, répondit-il. Puisse la Modération et saint Amand vous bénir, Sieur. Si tous ceux qui vont aux Champs Sanglants séjournaient dans mon établissement, il ne m'appartiendrait plus : je l'aurais vendu, et vivrais dans une grande et confortable maison de pierre. Deux atroces garderaient l'entrée, et quelques jeunes gens armés de poignards se promèneraient dans les parages, histoire de

décourager mes ennemis. Non, nombreux sont ceux qui passent ici sans même y jeter un regard, et l'idée ne les effleure pas que la prochaine fois qu'ils croiseront mon entrée, il pourrait bien être trop tard pour déguster mon vin.

— Puisque nous en parlons », intervint Aghia – et elle me tendit un verre, plein à ras bord d'un breuvage écarlate et foncé. Ce n'était peut-être pas un très bon vin, car il me picotait la langue et cachait, sous son goût délicieux, une certaine âpreté, cependant, glissant sur le palais de quelqu'un d'aussi fatigué et gelé que je l'étais, c'était un vin merveilleux, un vin mieux que bon. Aghia s'en servit également un verre, mais à la rougeur de ses joues et à la petite flamme qui brillait dans son regard, je compris qu'elle en avait déjà vidé au moins un. Je lui dis d'en laisser un peu pour Dorcas, mais elle me répliqua : « Cette vierge de lait coupé d'eau ? Cela m'étonnerait qu'elle en boive – et c'est vous qui allez avoir besoin de courage, pas elle. »

Avec une certaine malhonnêteté, je lui répondis que je n'avais pas peur, ce qui fit s'exclamer l'aubergiste.

« Voilà comment il faut être ! Ne pas avoir peur, ni se farcir la tête de nobles pensées sur la mort, les dernières heures qui nous restent à vivre et tout le tralala. Ceux qui font ainsi sont ceux-là mêmes qui ne reviennent jamais, vous pouvez en être sûr. Cela dit, vous étiez sur le point de commander un repas, pour vous et les deux jeunes dames, votre affaire terminée ?

— Mais nous l'avons déjà commandé.

— Commandé, j'entends bien, mais non encore payé – c'est ce que je voulais dire. Il y a aussi le vin et les petits gâteaux secs. Ceux-ci doivent être payés tout de suite, ayant été mangés (et bu) tout de suite. Pour le repas, je vous demande simplement un acompte de trois orichalques ; il vous en restera deux à me régler à votre retour.

— Et si je ne reviens pas ?

— Eh bien, vous ne me devrez rien, Sieur. Voilà pourquoi je peux offrir mes repas à un prix aussi dérisoire. »

Je me sentis désarmé par la totale indifférence de cet homme ; je lui tendis l'argent et il nous quitta. Aghia regarda furtivement derrière le paravent où Dorcas était en train de se laver avec l'aide de la domestique, tandis que je m'asseyais de

nouveau sur la couchette, prenant une pâtisserie pour accompagner ce qui me restait de vin.

« Si nous pouvions bloquer ces charnières, Sévérian, nous pourrions nous amuser pendant au moins un petit moment sans être dérangés. On pourrait bien le coincer à l'aide d'une chaise, mais il y a fort à parier que nos deux péronnelles choisiraient le moment le plus gênant pour se mettre à piailler et à tout renverser. »

J'étais sur le point de lui répondre sur le ton de la plaisanterie, lorsque je remarquai un bout de papier replié plusieurs fois, qui avait été glissé sous le plateau porté par le domestique, de telle manière que seule une personne assise à ma place pouvait l'apercevoir. « Voilà qui dépasse la mesure, dis-je. Un défi ce matin, et maintenant un mystérieux billet. »

Aghia vint regarder. « De quoi donc parlez-vous ? Seriez-vous déjà ivre ? »

Je posai la main sur la rondeur sans défaut de sa hanche, et comme elle ne protestait pas, je me servis de cet agréable moyen pour l'attirer près de moi jusqu'à ce qu'elle puisse apercevoir le papier. « D'après vous, quel message contient-il ? "La Communauté a besoin de vous – sautez tout de suite à cheval… Votre ami est la personne qui vous dira le mot : *camarilla*… Défiez-vous de l'homme aux cheveux roses…" »

Aghia entra alors dans mon jeu et proposa : « "Venez dès que vous entendrez trois galets heurter vos fenêtres… Je devrais plutôt dire les feuilles, ici ! « La rose a poignardé l'iris, dont le nectar produit… Ça, c'est votre averne en train de me tuer, indiscutablement. Vous reconnaîtrez la véritable élue de votre cœur à son pagne rouge…" » Elle s'inclina pour m'embrasser, puis s'installa sur mes genoux. « N'allez-vous pas regarder ?

— Mais je regarde ! » Son corsage déchiré était une fois de plus retombé.

« Non, pas ici. Cachez donc cela de votre main ; après quoi, vous pourrez lire votre billet. »

Je fis ce qu'elle m'avait dit, mais laissai le billet en place. « Voilà qui dépasse la mesure, comme je le disais à l'instant. Le mystérieux Septentrion qui me lance un défi ; ensuite,

Hildegrin, et maintenant, ce billet. Vous ai-je déjà parlé de la châtelaine Thècle ?

— Plus d'une fois, pendant que nous marchions.

— Je l'aimais. Elle lisait énormément – elle n'avait en réalité rien d'autre à faire, lorsque j'étais parti, que de lire, broder ou dormir – et quand nous étions ensemble, nous nous amusions beaucoup des intrigues de certaines histoires. C'est ce genre d'événements qui arrivaient toujours aux héros du récit : ils se trouvaient constamment mêlés, sans être particulièrement qualifiés, à des situations mélodramatiques ou de grande importance. »

Aghia rit avec moi et me donna un autre baiser, un baiser qui se prolongea. Elle me dit, lorsque nos bouches se séparèrent : « Qu'y a-t-il de particulier, en ce qui concerne Hildegrin ? Il a l'air d'un homme parfaitement ordinaire. »

Effleurant le billet au passage, je pris une autre pâtisserie et lui en glissai un coin entre les lèvres. « Il y a quelque temps, j'ai sauvé la vie d'un homme du nom de Vodalus… »

Aghia s'écarta vivement de moi, recrachant des miettes de gâteau. « Vodalus ? Vous plaisantez !

— Nullement. Un de ses amis l'a appelé ainsi devant moi. J'étais alors un tout jeune homme ; j'ai réussi à retenir une hache par le manche quelques instants. Sinon, le coup aurait été mortel. Il m'a donné un chrisos, après.

— Attendez, attendez : quel est le rapport entre cette histoire et Hildegrin ?

— Lorsque j'aperçus Vodalus pour la première fois, il était accompagné d'un autre homme et d'une femme. Leur groupe fut attaqué par des ennemis, et Vodalus leur fit front pendant que son compagnon se chargeait de mettre la femme en sécurité. » (J'avais trouvé prudent de passer sous silence l'épisode du cadavre de femme et la mort de l'homme à la hache.)

« Moi aussi, je me serais battue, et il y aurait alors eu trois combattants au lieu d'un seul. Continuez.

— Hildegrin était l'homme qui accompagnait Vodalus – c'est tout. Si c'était lui que j'avais rencontré en premier, j'aurais pu me faire une idée – ou du moins m'imaginer tenir une explication – de la raison pour laquelle un hipparque de la

garde septentrionale me lançait un tel défi. Comprendre, également, que quelqu'un m'adresse un message furtif. Cela aurait assez bien cadré avec ce genre d'intrigues dont nous avions l'habitude de rire, la châtelaine Thècle et moi, avec leurs espions, leurs sombres machinations, leurs rendez-vous sous des déguisements, leurs héritiers enlevés. Que se passe-t-il, Aghia ?

— Est-ce que je vous répugne ? Suis-je donc si laide ?

— Vous êtes très belle – mais on dirait que vous êtes sur le point d'être malade. Vous avez dû boire trop vite.

— Un instant. » D'un seul mouvement, Aghia fit tomber sa robe pavonique qui se retrouva sur ses pieds bruns et poussiéreux comme un tas de pierres précieuses. Je l'avais déjà vue nue, dans la cathédrale des pèlerines, mais maintenant (que ce fût à cause du vin que j'avais bu, de celui qu'elle-même avait bu, de la lumière qui était moins forte ou au contraire plus vive, ou plus simplement parce que la première fois elle avait eu honte et avait caché ses seins de ses mains et sa féminité entre ses cuisses serrées), elle me faisait beaucoup plus d'effet. Je me sentis stupide de désir, et c'est la tête bourdonnante, la langue sèche dans le palais, que je pressai sur mon corps encore froid sa peau toute chaude.

« Attendez, Sévérian. Je ne suis pas une catin, quoique vous en pensiez – mais il y a une condition.

— Laquelle ?

— Vous devez me promettre de ne pas lire ce billet. Jetez-le dans le brasero. »

Je me détachai d'elle et reculai.

Des larmes lui montèrent aux yeux, comme l'eau des sources monte entre les rochers. « Je voudrais que vous puissiez voir de quelle façon vous êtes en train de me regarder, Sévérian. Non, j'ignore tout de son contenu. Simplement je… n'avez-vous jamais entendu parler de ces femmes qui possèdent un savoir surnaturel ? Qui ont des prémonitions ? Qui connaissent des choses qu'elles ne peuvent pas avoir apprises ? »

Le désir que j'avais éprouvé avait presque disparu. J'avais peur et j'étais en colère, sans savoir pourquoi. « De telles femmes existent, elles ont une guilde et ce sont nos sœurs, à la

Citadelle. Mais ni leur visage ni leur corps ne sont comme les vôtres.

— Je sais bien que je ne suis pas comme elles. Mais c'est la raison pour laquelle vous devez suivre mon conseil. Je n'ai jamais eu la moindre prémonition au cours de toute ma vie ; aujourd'hui j'en ai une. Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie ? C'est quelque chose qui doit être tellement vrai et important pour vous que vous ne devez pas et ne pouvez pas l'ignorer. Brûlez le billet.

— Quelqu'un cherche à m'avertir, et vous ne voulez pas que je sache de quoi il est question. Je vous ai déjà demandé si le Septentrion était votre amant. Vous m'avez dit que non, et je vous ai crue. »

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais je l'en empêchai.

« Je vous crois toujours ; il y avait quelque chose de sincère dans votre voix. Cependant, d'une manière ou d'une autre, vous essayez de me trahir. Jurez-moi donc qu'il n'en est rien. Jurez-moi que vous agissez au mieux de mes intérêts, et pour rien d'autre.

— Sévérian…

— Jurez.

— Nous nous sommes rencontrés ce matin, Sévérian. Je vous connais à peine, et vous me connaissez à peine. À quoi pouvez-vous vous attendre, à quoi pourriez-vous vous attendre, si vous ne sortiez pas tout juste du giron de votre guilde ? J'ai essayé de vous aider à plusieurs reprises. En ce moment, j'essaie encore de vous aider.

— Habillez-vous. » Je pris le billet sous le plateau. Elle se jeta sur moi, mais je n'eus pas de difficulté à la tenir à distance avec une seule main. Le billet avait été rédigé avec une plume de corbeau, et se présentait comme un griffonnage désordonné ; je ne pouvais en distinguer que quelques mots dans la pénombre.

« J'aurais pu vous distraire, et le jeter dans le feu. Voilà comment j'aurais dû m'y prendre. Sévérian, laissez-moi…

— Restez donc tranquille.

— J'avais un couteau, encore la semaine dernière. Une miséricorde, avec un manche en racine de lierre. Comme nous

avions faim, Agilus l'a mis au clou. Si je l'avais toujours, je vous en frapperais sur-le-champ !

— Il se trouverait dans votre robe, laquelle traîne encore sur le plancher. » Je lui donnai une bourrade, elle partit en arrière en chancelant (vacillement dû tout autant au vin qu'elle avait ingurgité qu'à mon geste) et s'effondra sur la chaise en toile. Avec le billet, je me rapprochai d'un endroit par où filtrait, à travers l'épaisseur du feuillage, un dernier rayon de soleil.

« La femme qui vous accompagne est déjà venue ici.
Ne lui faites pas confiance. Trudo dit que l'homme
est un bourreau. Vous êtes ma mère revenue. »

26

Sennet

À peine avais-je eu le temps de parcourir le billet, que, bondissant sur moi, Aghia me l'arrachait des mains et le jetait par dessus le rebord de la plate-forme. Elle resta un instant immobile devant moi, mais ses yeux ne cessaient d'aller de mon visage à *Terminus Est* appuyée, entièrement remontée, sur un bras de la couchette. Je crois bien qu'elle redoutait de voir sa tête, proprement tranchée, suivre le chemin du billet. Cependant, comme je ne bougeais pas, c'est elle qui finit par dire : « L'avez-vous lu ? Sévérian, dites-moi que vous ne l'avez pas lu !

— Je l'ai bien lu, mais ne l'ai pas compris.

— Alors, n'y pensez plus.

— Ne pourriez-vous vous calmer, pendant un moment ? Ce billet ne m'était même pas destiné. Il a peut-être été écrit à votre attention ; mais dans ce cas, je me demande pourquoi il a été placé à un endroit où j'étais seul à pouvoir le voir. Avez-vous eu un enfant, Aghia ? Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans. Cela me donne largement le temps d'en avoir eu un, mais ce n'est pas le cas. Vous pouvez examiner mon ventre si vous ne me croyez pas. »

Je m'efforçai de faire un calcul mental rapide, mais je m'aperçus que j'ignorais trop de choses en ce qui concerne le développement de la femme. « Quand avez-vous eu vos premières règles ?

— À treize ans. Si j'avais été aussitôt enceinte, j'aurais eu quatorze ans au moment de la naissance du bébé. Est-ce cela que vous voulez savoir ?

— Oui. Autrement dit, l'enfant aurait maintenant neuf ans. Un gamin brillant serait bien capable d'écrire une note de ce genre… Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y avait d'écrit ?

— Non !

— D'après vous, quel âge peut donc avoir Dorcas ? Dix-huit ans, dix-neuf peut-être ?

— Vous feriez mieux de ne plus *y* penser, Sévérian, quel que soit son contenu.

— Je n'ai pas envie de jouer à ce genre de jeu avec vous : vous êtes une adulte. Répondez : quel âge lui donnez-vous ? »

Aghia fit une moue dédaigneuse. « Je dirais que votre mystérieuse petite souillon a seize ou dix-sept ans ; elle est presque encore une enfant. »

Comme chacun a pu le remarquer – du moins je l'imagine –, il arrive parfois que l'on fasse apparaître une personne en parlant d'elle, comme lorsque l'on invoque un lémure. C'est ce qui se passa. L'un des panneaux du paravent fut repoussé, livrant passage à Dorcas. Ce n'était plus l'espèce de créature sculptée dans la boue à laquelle nous avions fini par nous habituer, mais une jeune fille élancée à la poitrine ronde et d'une grâce singulière. J'ai connu des femmes dont la peau était plus blanche – mais d'une blancheur maladive ; celle de Dorcas, en revanche, semblait luire doucement. Débarrassés de leur crasse, ses cheveux étaient couleur d'or pâle. Ses yeux étaient comme ils avaient toujours été, de ce même bleu profond caractéristique de l'Ouroboros, la rivière-monde de mon rêve. Devant la nudité d'Aghia, elle voulut retourner derrière le paravent, mais elle en fut empêchée par la servante, dont les imposantes proportions lui bouchaient le passage.

« Je ferais mieux de remettre mes guenilles, dit Aghia, avant que votre petite demoiselle ne s'évanouisse.

— Je ne regarderai pas, murmura Dorcas.

— Cela m'est complètement égal », lui répondit Aghia. Je remarquai cependant qu'elle nous tourna le dos pour enfiler sa robe. S'adressant à la muraille de feuillage, elle ajouta : « Nous

devons vraiment partir, maintenant, Sévérian ; la sonnerie du clairon ne va pas tarder à retentir.

— Ce qui signifie ?

— Vous l'ignorez ? » Aghia se retourna et nous fit face. « Au moment où le disque solaire semble venir toucher les mâchicoulis du Mur d'enceinte de la ville, une sonnerie de clairon – la première – s'élève des Champs Sanglants. Certains s'imaginent qu'il s'agit d'un signal dans le cadre des combats qui ont lieu ici, mais c'est inexact. Il n'a pour but que de faire savoir aux gardes qui sont dans le Mur que l'heure de fermer les portes est venue. Mais c'est aussi à ce moment que les combats peuvent commencer – si vous êtes en place quand il retentit, c'est alors que le duel commence. Une fois que le soleil est passé sous l'horizon, et que la nuit véritable s'est installée, un autre clairon sonne l'appel du soir depuis le haut du Mur. Cela signifie que les portes ne seront plus ouvertes, même pour les porteurs de laissez-passer spéciaux ; quant à tous ceux qui ne se trouvent pas aux Champs Sanglants, alors qu'ils ont reçu un défi, on considère, après la seconde sonnerie, qu'ils se sont dérobés. Ils peuvent être attaqués en n'importe quel lieu, et un écuyer ou un exultant peut engager des assassins professionnels sans souiller son honneur. »

La servante qui, pendant tout ce temps, était restée auprès de l'escalier, approuvant ces explications de plusieurs hochements de tête, s'écarta pour laisser passer son maître, l'aubergiste. « Sieur, si vous avez un rendez-vous pour un duel à mort… commença-t-il.

— C'est exactement ce que mon amie était en train de me dire, l'interrompis-je. Nous devons partir. »

Dorcas demanda alors si elle pouvait avoir un peu de vin. Légèrement surpris, je lui fis signe que oui, et l'aubergiste lui en versa un verre qu'elle tint à deux mains, comme l'aurait fait un enfant. Je m'informai auprès du gros homme s'il tenait de quoi écrire à la disposition de ses clients.

« Souhaiteriez-vous rédiger votre testament, Sieur ? Suivez-moi donc ; nous avons un boudoir réservé à cet usage. Ce service est gratuit, et je peux même, si vous le voulez, vous

trouver un jeune garçon qui portera le document à votre exécuteur. »

Je lui emboîtai le pas après avoir ramassé *Terminus Est,* laissant à Aghia et à Dorcas le soin de veiller sur l'averne. Le boudoir dont l'aubergiste se glorifiait n'était en fait qu'un espace exigu, perché sur une branche secondaire, mais qui comportait toutefois un petit bureau avec son tabouret, du papier, quelques plumes de corbeau taillées et une petite bouteille d'encre. Je m'installai, et recopiai les mots du billet tels que je les avais conservés dans ma mémoire ; pour autant que je pusse en juger, le papier était le même que celui de l'original, et l'encre avait la même nuance un peu diluée. Lorsque j'eus terminé et sablé mon griffonnage, je le repliai et le glissai dans l'une des poches de ma sabretache, que je n'utilisais que rarement ; puis je dis à l'aubergiste qu'il était inutile de requérir un messager et lui demandai s'il connaissait quelqu'un répondant au nom de Trudo.

« Trudo, Sieur ? s'enquit-il d'un air intrigué.

— Oui ; c'est un nom tout à fait courant.

— Certes, Sieur, certes ; je sais cela. J'essaye simplement d'imaginer une personne que je pourrais connaître, et que vous, dans la haute position qui est la vôtre, connaîtriez aussi. Un écuyer par exemple ou encore…

— N'importe qui, le coupai-je. Vraiment n'importe qui. Ce ne serait pas, par hasard, le nom du garçon qui nous a servis ?

— Non, Sieur ; il s'appelle Ouen. J'avais bien autrefois un voisin qui s'appelait Trudo, Sieur, mais cela date de plusieurs années. C'était avant que je n'achète cette auberge. Je ne pense pas qu'il s'agisse de lui, n'est-ce pas ? Reste mon garçon d'écurie : son nom est bien Trudo.

— J'aimerais pouvoir lui parler. »

L'aubergiste acquiesça d'un mouvement de tête qui fit disparaître son menton dans l'amas de graisse qu'était devenu son cou. « Comme il vous plaira, Sieur. Je serais bien étonné qu'il ait quelque chose à vous apprendre, toutefois. » Les marches craquaient sous son poids. « Il vient de très loin, du Sud, vous comprenez. » (Il parlait bien entendu des parties les plus méridionales de la ville, et non de ces territoires

désertiques, sans arbres, qui s'étendent jusqu'aux premiers glaciers.) « De l'autre côté du fleuve, par-dessus le marché. Vous n'en tirerez pas grand-chose ; c'est pourtant quelqu'un de rude à la tâche.

— Je crois avoir mon idée sur la partie de la ville d'où il vient, répondis-je.

— Vraiment ? Voilà qui est intéressant, Sieur, extrêmement intéressant. J'ai déjà entendu une ou deux personnes se vanter de pouvoir deviner ce genre de chose, à la seule façon dont un homme était habillé ou parlait, mais je ne savais pas que vous aviez posé les yeux sur lui, comme on dit. » Nous nous étions rapprochés du sol et il se mit à beugler : « *Trudo ! Tru-u-do !* » Et puis, encore plus fort : « ÉCURIE ! »

Personne ne se montra. Une dalle de pierre d'un seul bloc, de la taille d'une table, servait de seuil au bas des marches, et nous nous y arrêtâmes.

C'était l'heure à laquelle les ombres, à force de s'allonger, cessent d'être des ombres et se transforment toutes en flaques de ténèbres, comme si quelque fluide encore plus sombre que les eaux du Lac aux Oiseaux s'élevait de la terre. Des centaines de personnes, certaines seules, d'autres en petits groupes, parcouraient d'un pas pressé l'étendue herbeuse qui nous séparait de la ville. Toutes paraissaient tendues vers un but bien précis, et on aurait dit qu'elles courbaient le dos sous le poids de la tension et du désir qui les animaient. La plupart ne portaient pas d'arme, d'après ce que je pouvais voir, mais j'aperçus quelques casiers à rapières et pus distinguer, à une certaine distance, la fleur blanche d'une averne, portée, à ce qu'il me sembla, sur une perche ou un bâton dans le genre du mien.

« Quel dommage qu'ils ne s'arrêtent pas ici, remarqua l'aubergiste, non point parce qu'il n'y en aura pas un bon nombre pour faire halte sur le chemin du retour ; mais c'est avec les repas pris auparavant que l'on gagne le mieux. Je vous en parle franchement, Sieur, car en dépit de votre jeune âge, je vois bien que vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que le profit est le but de toute entreprise. J'essaye de faire de mon mieux ; comme je l'ai déjà dit, nous avons une excellente cuisine. *Tru-u-do* ! Je n'ai d'ailleurs pas le choix d'en faire une

autre, car aucune nourriture médiocre ne me conviendrait – je mourrais de faim plutôt que d'avaler ce que mangent la plupart des gens. *Trudo, espèce de pouilleux, où es-tu ? »*

Un garçon crasseux sortit de derrière l'arbre, s'essuyant le nez à l'aide de sa manche. « Il n'est pas par là-derrière, notre maître.

— Où diable est-il passé, dans ce cas ? Va donc le chercher. »

J'étais toujours en train de regarder la foule qui défilait devant nous. « Ils se rendent tous aux Champs Sanglants ? » Pour la première fois, je crois, je pris pleinement conscience que j'avais de bonnes chances de mourir avant que la lune ne se lève. Se soucier du billet en cet instant me parut futile, enfantin.

« Tous ne viennent pas combattre, entendons-nous bien ; l'essentiel de cette foule est constitué par les spectateurs. Parmi eux, on trouve ceux qui assistent aux duels pour la première et unique fois – parce qu'ils connaissent quelqu'un qui se bat, ou même simplement parce qu'ils en ont entendu parler, qu'ils ont lu quelque chose à ce propos ou écouté une chanson. D'ordinaire, ceux-là se trouvent mal, parce qu'ils passent par mon auberge et descendent une ou deux bouteilles le temps de récupérer.

« Mais il y a aussi ceux qui viennent toutes les nuits, ou du moins quatre ou cinq nuits par semaine ; ce sont les spécialistes, qui ne s'intéressent qu'à une seule variété d'armes, peut-être à deux, et qui prétendent en connaître le maniement mieux que celui qui l'utilise – ce qui est parfois bien possible, après tout. Après votre victoire, Sieur, il y en aura bien deux ou trois pour venir vous proposer un verre. Si vous les laissez faire, ils vous diront les erreurs que vous avez commises comme celles de votre adversaire ; mais vous vous apercevrez qu'ils tombent rarement d'accord.

— Notre repas restera privé », répondis-je, entendant à ce moment-là le glissement de pieds nus sur les marches, derrière nous. Suivie de Dorcas, Aghia était venue nous rejoindre, portant l'averne, qui me parut encore plus grande dans la pénombre de la soirée.

J'ai déjà mentionné avec quelle force je désirais Aghia. Lorsque nous parlons aux femmes, nous nous exprimons

comme si l'amour et le désir étaient deux entités différentes. Quant aux femmes, qui souvent nous aiment, et nous désirent quelquefois, elles contribuent au maintien de cette fiction. Le fait est qu'il ne s'agit que des deux aspects différents d'une seule et même chose – tout comme j'aurais pu parler à l'aubergiste du côté sud de son arbre et de son côté nord. Lorsque nous désirons une femme, nous en venons rapidement à l'aimer, par la manière dont elle condescend à se soumettre à nous (c'est cette attitude qui, au départ, a véritablement fondé mon amour pour Thècle) ; et comme, quand nous la désirons, elle se soumet toujours à nous, ne serait-ce que dans notre imagination, on trouve toujours quelque chose qui tient de l'amour. Si, d'un autre côté, nous l'aimons, nous ne tardons pas à la désirer, car être désirable est l'un des attributs que toute femme doit posséder, et nous ne pouvons supporter l'idée qu'il ne puisse rien avoir de désirable en elle ; c'est de cette manière que les hommes en viennent à désirer même des femmes dont les jambes sont fermées comme par la paralysie, et les femmes à désirer des hommes totalement impuissants, sauf vis-à-vis d'autres hommes.

Mais il n'y a personne pour dire d'où proviennent, d'où naissent ce que nous appelons (presque selon notre bon plaisir) *amour* et *désir*. Tandis qu'Aghia descendait l'escalier, la moitié de son visage éclairée par les dernières lueurs du jour mourant, l'autre moitié se perdant dans l'obscurité, une fente de sa robe, qui montait presque jusqu'à la taille, me permit d'entr'apercevoir l'éclat d'une cuisse soyeuse. Et le désir d'elle que j'avais perdu à peine quelques instants auparavant, quand je l'avais repoussée, me submergea à nouveau, deux fois plus puissant. Elle lut cela sur mon visage, j'en suis sûr, et Dorcas, qui la suivait d'une marche, le vit aussi et détourna les yeux. Aghia était cependant toujours en colère contre moi (comme elle en avait peut-être le droit), si bien qu'en dépit de son sourire de politesse et de son incapacité à masquer la douleur qui lui tenaillait encore les reins, elle resta sur la réserve tant qu'elle put.

Je pense que c'est en cela que réside la véritable différence entre ces femmes pour lesquelles nous devons jouer notre vie si

nous voulons rester des hommes, et celles que nous devons (toujours pour rester des hommes) surpasser en force comme en astuce, si nous le pouvons, et utiliser comme nous ne le ferions jamais d'une bête : car les secondes ne nous permettront jamais de leur donner ce que nous donnons aux premières. Aghia jouissait de mon admiration et aurait été transportée d'extase par mes caresses. Mais même si je m'étais répandu en elle plus d'une centaine de fois, nous nous serions quittés comme des étrangers. Je compris tout cela tandis qu'elle descendait les toutes dernières marches, retenant le pan déchiré de son corsage d'une main, et portant bien haut l'averne de l'autre. Elle avait fait du baliveau mal dégrossi une hampe qu'elle arborait comme un *baculus*[5]. Et malgré tout je l'aimais toujours, ou du moins je l'aurais aimée si je l'avais pu.

Le jeune garçon revint en courant. « La cuisinière dit que Trudo est parti. Elle était sortie prendre de l'eau, parce que la fille de la plonge était partie, et elle l'a vu s'enfuir à toute vitesse, et ses affaires ne sont plus à l'écurie.

— Il est donc parti définitivement, dans ce cas, dit l'aubergiste. À quel moment l'a-t-elle vu prendre la poudre d'escampette ? À l'instant ? »

Le garçon hocha affirmativement la tête. « Il a su que vous le recherchiez, Sieur, je le crains bien. Quelqu'un a dû vous entendre lorsque vous avez mentionné son nom, et a couru le prévenir. Vous aurait-il dérobé quelque chose ? »

Je secouai la tête. « Il ne m'a fait aucun tort, et j'ai même le sentiment qu'il essayait de me faire du bien, d'une manière ou d'une autre. Je suis désolé d'être cause de la perte de l'un de vos domestiques. »

L'aubergiste écarta les bras. « Je lui devais des gages, je ne perds donc rien. »

Comme il s'éloignait de nous, Dorcas en profita pour me glisser à l'oreille : « Et je suis désolée de vous avoir frustré de votre plaisir, là-haut. Je n'aurais pas voulu vous en priver. Mais, Sévérian, je vous aime. »

---

5 Baculus : bâton d'augure, chez les romains, porté avec une certaine dignité (N.d.T.).

Venant d'un point imprécis, mais peu éloigné, l'appel sonore d'un clairon s'élança vers les premières étoiles qui scintillaient dans le ciel.

27

Est-il mort ?

Les Champs Sanglants, dont tous mes lecteurs ont sûrement entendu parler, même si certains, comme je l'espère, ne les ont jamais visités, se trouvent au nord-ouest des parties construites de Nessus, notre capitale, et sont pris entre une enclave résidentielle réservée aux écuyers de la ville, d'une part, et les casernes et les écuries de la xénagie de la Dimarchie bleue, de l'autre. Ils s'étendent suffisamment près du Mur d'enceinte pour en paraître voisins – du moins aux yeux de quelqu'un comme moi, qui ne m'en étais jamais approché – mais il reste encore quelques bonnes lieues à parcourir, par des rues tortueuses, si l'on veut vraiment en atteindre la base. J'ignore combien de combats peuvent s'y dérouler simultanément, et il est possible que les barrières qui limitent chaque terrain – sur lesquelles s'appuient les spectateurs quand ils ne s'y juchent pas, selon leur humeur – puissent être déplacées en fonction des besoins de la soirée. Je n'ai visité cet endroit qu'une seule fois, mais il m'a paru, avec son gazon piétiné et ses spectateurs silencieux et languides, mélancolique et plein d'étrangeté.

Je n'occupe le trône que depuis peu de temps, et, pendant cette période, il y a eu des questions plus brûlantes à régler que la monomachie. Que ce genre de duel soit bon ou mauvais (ce que j'ai personnellement tendance à croire), il est certainement impossible d'en débarrasser une société comme la nôtre, qui, pour une simple question de survie, doit placer les vertus guerrières au-dessus de toutes les autres, et ne peut se

permettre de détacher que des effectifs armés réduits afin de contenir la populace et faire la police.

Et pourtant, est-ce un mal ?

Les époques qui ont banni le duel (et, si j'en crois mes lectures, c'est arrivé plusieurs centaines de fois) l'ont en fait remplacé par le meurtre, essentiellement – et précisément par le type de meurtre, à quelque chose près, que la monomachie semble avoir pour but d'empêcher : à savoir les meurtres qui sont le résultat de querelles de parents ou d'amis, ou de simples relations. Dans ce cas, deux meurent souvent au lieu d'un seul, puisque la loi poursuit le meurtrier (qui est un criminel non par vocation mais par hasard) et le met à son tour à mort, comme si sa mort pouvait rendre la vie à sa victime. De sorte que si, pour prendre un exemple, un millier de combats légaux se traduisaient par mille morts (chose hautement improbable, dans la mesure où peu de duels ont une issue fatale) mais empêchaient cinq cents meurtres, les choses ne seraient pas pires.

Qui plus est, le survivant d'un duel de ce genre est plus à même d'être capable de défendre l'État, tout comme il est plus à même d'engendrer des enfants en bonne santé ; tandis qu'il y a rarement de survivants dans la plupart des cas de meurtres, et si jamais le meurtrier survit, il peut tout aussi bien être retors, plutôt que fort, rapide ou intelligent.

Ce qui n'empêche pas la pratique des duels formalisés de produire toutes sortes d'intrigues.

Nous étions encore à une bonne centaine de pas des Champs lorsque nous entendîmes crier les noms, annoncés d'une voix puissante et d'un ton officiel par-dessus les trilles des hylas.

« Cadroé des Dix-sept Pierres ! »

« Sabas de la Prairie Partagée ! »

« Laurentia de la Maison de la Harpe ! » (C'était une voix de femme.)

« Cadroé des Dix-sept Pierres ! »

Je demandai à Aghia qui étaient ceux qui appelaient ainsi.

« Des gens qui ont lancé des défis, ou qui ont eux-mêmes été défiés. En hurlant leur nom – ou en le faisant hurler par un

domestique –, ils font savoir à tous qu'ils se sont présentés, mais que leur adversaire n'est pas venu. »

« Cadroé des Dix-sept Pierres ! »

Le soleil mourant, dont un quart était maintenant caché par l'obscurité impénétrable du Mur d'enceinte, avait teint le ciel de gomme-gutte et de cerise, de vermillon et de violet criard. En tombant sur la foule des monomachistes et des curieux, à la manière dont les rayons dorés de la faveur divine viennent illuminer les hiérarques sur les peintures, ces couleurs donnaient à tous ceux qui se trouvaient là une apparence éthérée, thaumaturgique, et l'on aurait pu croire qu'ils venaient de naître du déploiement d'un rideau magique, prêts à s'évanouir à nouveau dans l'air au premier coup de sifflet.

« Laurentia de la Maison de la Harpe ! »

« Aghia », appelai-je – et, provenant d'un endroit indéterminé, nous entendîmes le hoquet étouffé qui sort de la gorge de celui qui meurt. « Aghia, c'est vous qui allez crier : *Sévérian de la tour Matachine.*

— Je ne suis pas votre domestique. Vous n'avez qu'à gueuler vous-même votre nom si vous en avez envie. »

« Cadroé des Dix-sept Pierres ! »

« Ne me regardez pas comme cela, Sévérian ! J'aurais préféré ne jamais venir ici ! *Sévérian ! Sévérian des bourreaux ! Sévérian de la Citadelle ! De la tour des Mille Souffrances ! La Mort ! La Mort est venue ! »* Ma main la toucha juste en dessous de l'oreille, et elle alla rouler par terre, tandis que l'averne, toujours fixée à son bâton, tombait à côté d'elle.

Dorcas s'accrocha à mon bras. « Vous n'auriez pas dû faire cela, Sévérian.

— Je ne l'ai frappée que du plat de la main ; elle s'en remettra très bien.

— Elle va vous haïr encore davantage.

— Vous pensez donc qu'elle me hait déjà ? »

Dorcas ne répondit pas, mais après un instant de silence, j'oubliai moi-même que je venais de poser une question : à quelque distance, dans la foule, j'avais vu avancer une averne.

Le lieu du combat était une petite arène d'environ une quinzaine de grandes enjambées de large, délimitée par une barrière tout autour, sauf en deux endroits – les entrées, qui se faisaient face.

L'éphore annonça : « Le défi de l'averne a été lancé et accepté. Le duel se déroulera ici et maintenant. Il ne reste qu'une chose à décider ; allez-vous engager le combat comme vous êtes, ou bien nus, ou encore autrement ? Que choisissez-vous ? »

Avant même que j'aie pu ouvrir la bouche, Dorcas s'écriait : « Nus. Cet homme est en armure. »

Le casque grotesque du Septentrion se balança d'un côté à l'autre, en signe de dénégation. Comme la plupart des casques de cavalerie, celui-ci laissait les oreilles dégagées afin que son porteur puisse entendre le mieux possible l'appel du graisle et les ordres criés par son supérieur au cours du combat ; en dépit de la pénombre, je crus apercevoir, derrière la plaque zygomatique, une bande étroite et noire, et je cherchai à me rappeler où j'avais bien pu la voir auparavant.

L'éphore demanda : « Vous refusez, hipparque ?

— Dans mon pays, les hommes ne se mettent jamais nus, sauf en présence des femmes.

— Mais il porte une armure, reprit Dorcas, alors que cet homme n'a même pas une chemise. » Sa voix, qui jusqu'ici avait toujours été la douceur même, résonnait maintenant comme une cloche, dans le crépuscule.

« Je vais l'ôter. » Le Septentrion rejeta sa cape en arrière, et portant à l'épaule sa main prise dans le gantelet, il défit la boucle de la cuirasse qu'il fit glisser à ses pieds. Je m'attendais à voir apparaître un buste au moins aussi massif que celui de maître Gurloes, mais l'hipparque était en réalité plus mince que moi.

« Le casque, également. »

Une fois de plus, le Septentrion secoua négativement la tête, et l'éphore lui demanda si son refus était définitif.

« Il l'est. » Il y eut, dans sa voix, une hésitation à peine perceptible. « Tout ce que je peux dire est que j'ai l'ordre de ne pas le retirer. »

L'éphore se tourna vers moi. « Personne parmi nous, j'en suis persuadé, ne désire mettre l'hipparque dans l'embarras, et encore moins le personnage – même si nous ne pouvons dire qui il est – pour lequel cet homme a lancé le défi. Je crois que la solution la plus sage serait de vous accorder, Sieur, un avantage en compensation. Avez-vous quelque chose à suggérer ? »

Aghia, qui n'avait plus lâché un mot depuis que je l'avais frappée, s'écria : « Refusez le combat, Sévérian. Ou bien, conservez cet avantage secret jusqu'à ce que vous en ayez besoin. »

Dorcas, qui était en train de défaire le tortillon de chiffon qui retenait l'averne à son bâton, me lança également : « Refusez le combat !

— Nous sommes allés trop loin pour reculer maintenant. »

D'un ton sarcastique, l'éphore demanda : « Avez-vous pris une décision, Sieur ?

— Je crois que oui. » Mon masque se trouvait dans ma sabretache. Il était fait, comme tous ceux de la guilde, de cuir fin renforcé par des plaques d'os. Je n'avais aucun moyen de savoir s'il se révélerait suffisant pour arrêter les feuilles d'averne, mais j'eus la satisfaction d'entendre la rumeur de surprise des spectateurs quand je l'ouvris, et qu'il produisit le bruit sec habituel.

« Êtes-vous prêts, maintenant ? Hipparque ? Sieur ? Sieur, vous devez confier cette épée à quelqu'un ; vous ne devez porter aucune autre arme que l'averne durant le combat. »

Je cherchai Aghia du regard, mais elle s'était évanouie dans la foule. Dorcas me tendit la fleur mortelle, et je lui donnai Terminus Est.

« Commencez ! »

Une feuille passa en chuintant près de mon oreille. Le Septentrion s'avançait en faisant des pas irréguliers, tenant fermement son averne de la main gauche, juste en dessous des feuilles les plus basses, la main droite tendue comme s'il avait l'intention de m'arracher la mienne. Je me souvins avoir été prévenu par Aghia de ce risque, et gardai ma plante aussi près de moi qu'il se pouvait.

Nous tournâmes en rond, le temps de cinq respirations. Je tentai alors de porter un coup sur sa main tendue, qu'il para avec sa plante. Je brandis la mienne au-dessus de la tête, comme une épée, et pris conscience, ce faisant, que cette posture était idéale, dans la mesure où elle mettait la tige – partie vulnérable – hors de portée de mon adversaire, et me permettait de porter des coups de taille vers le bas avec l'ensemble de la plante, sans pour autant m'empêcher, au contraire même, d'arracher les feuilles les plus basses de la main droite.

Je mis immédiatement en pratique ma toute nouvelle découverte, détachai une feuille et la lançai en direction du visage de mon adversaire. En dépit de la protection assurée par son casque il esquiva le coup, et derrière lui, la foule s'écarta pour éviter le missile. Je renouvelai ma tentative, une fois, puis encore une autre. Ma feuille rencontra celle de mon adversaire en vol.

Le résultat fut remarquable : au lieu d'être coupées net dans leur élan et de tomber au sol, comme l'auraient fait n'importe quelles lames inanimées dans un cas semblable, les feuilles donnèrent l'impression de tordre et de gauchir leurs arêtes tranchantes les unes contre les autres, se frappant et se fouettant de leurs pointes à une telle vitesse, que, le temps de parcourir une coudée à peine dans leur chute, elles étaient réduites à des bandes de charpie d'un vert très sombre qui se transforma en mille couleurs chatoyantes, et se mirent à tournoyer comme une toupie…

Quelque chose, ou bien quelqu'un s'appuyait contre mon dos. J'avais l'impression qu'un inconnu était venu se placer juste derrière moi, sa colonne vertébrale collée le long de la mienne, et exerçait une légère pression. J'avais froid, et je me sentais reconnaissant de la chaleur qu'il me dispensait.

« Sévérian ! » C'était bien la voix de Dorcas, mais on aurait dit qu'elle s'était éloignée.

« Sévérian ! N'y a-t-il donc personne pour l'aider ? Laissez-moi passer ! »

Tintements de carillon. Les couleurs, que j'avais attribuées aux feuilles en train de se battre, se révélèrent appartenir au

ciel, où, sous une aurore boréale, se courbait un arc-en-ciel. Le monde n'était plus qu'un gigantesque œuf de Pâques, débordant de toutes les couleurs de la palette. Tout près de moi, une voix demanda : « *Est-il mort* ? » Et quelqu'un répondit sur le ton du constat : « *Exactement. Ce truc-là tue toujours. Peut-être voulez-vous qu'on emporte son corps ?* »

Bizarrement familière, la voix du Septentrion s'éleva : « Je réclame le droit du vainqueur, à savoir ses vêtements et ses armes. Donnez-moi cette épée. »

Je m'assis. À quelques pas de mes bottes, les feuilles entortillées continuaient de lutter faiblement. Le Septentrion se tenait debout un peu plus loin, son averne encore à la main. Je pris une profonde inspiration pour demander ce qui s'était passé, lorsque quelque chose tomba de ma poitrine sur mes genoux : une feuille d'averne, dont la pointe portait une tache de sang.

En me voyant, le Septentrion se mit en mouvement, l'averne brandie, mais l'éphore se précipita entre nous et tendit les bras. Depuis les barrières, l'un des spectateurs lança : « *Droit d'honneur, droit d'honneur, soldat ! Laissez-le se relever et reprendre son arme.* »

C'est à peine si mes jambes pouvaient me porter. D'un œil stupide je regardai autour de moi, à la recherche de mon averne, que je finis par retrouver pour la bonne raison qu'elle gisait aux pieds de Dorcas, laquelle était en train de lutter avec Aghia. Le Septentrion hurla : « Il devrait être mort ! » Mais l'éphore s'interposa et dit : « Il ne l'est pas, hipparque. Vous pourrez reprendre le combat lorsqu'il aura récupéré son arme. »

Quand je posai la main sur la tige de mon averne, j'eus un instant l'impression d'avoir touché la queue d'un animal à sang froid. La plante semblait s'agiter dans ma main, et les feuilles émettaient une sorte de crépitement. Aghia hurlait : *« Sacrilège ! »* Je pris le temps de lui jeter un regard, puis soulevai mon averne et me tournai pour affronter le Septentrion.

Je ne pouvais voir ses yeux à cause du casque, mais c'est tout son corps qui exprimait la terreur qu'il ressentait. Pendant quelques instants, il me sembla que son regard allait de moi à

Aghia. Puis il fit demi-tour et se précipita en direction de l'autre entrée de l'arène ; des spectateurs se mirent sur son passage, et il n'hésita pas à employer l'averne comme une cravache, frappant sur sa droite et sur sa gauche. Il y eut un premier hurlement, puis un crescendo de cris. J'étais tiré en arrière par ma propre averne – ou plutôt je ne tenais plus d'averne et quelqu'un me remorquait par le bras. Dorcas. À une certaine distance déjà, s'éleva la voix d'Aghia : *« Agilus ! »* puis une autre femme cria : « *Laurentia de la Maison de la Harpe ! »*

28

Carnifex

Quand je me réveillai, le lendemain matin, j'étais dans l'une des salles d'un lazaret, une pièce toute en longueur et haute de plafond, où tous ceux qui, comme je l'étais, sont blessés ou malades, reposent sur des couches étroites. J'étais entièrement nu, et, pendant un long moment, alors que le sommeil (à moins que ce ne fût la mort) alourdissait encore mes paupières, je fis passer mes mains lentement sur tout mon corps, à la recherche de mes blessures, tout en me demandant, un peu comme si j'étais en train de rêver de quelque autre personne, comment je pourrais bien expliquer à maître Palémon la perte du manteau de la guilde et de l'épée qu'il m'avait lui-même confiés.

J'étais en effet persuadé que l'un comme l'autre étaient perdus, ou que, d'une certaine manière, c'était moi qui étais perdu pour eux. Un singe à tête de chien descendit en courant toute la rangée des lits, s'arrêta auprès du mien pour me regarder, et reprit sa course. La chose ne me parut pas plus singulière que la lumière qui, passant par une fenêtre que je ne pouvais voir, tombait alors sur ma couverture.

Je m'éveillai une seconde fois, et m'assis sur le lit. Je crus vraiment pendant un moment que je me trouvais de nouveau dans notre dortoir, que j'étais toujours capitaine des apprentis et que tout le reste, ma prise de masque, la mort de Thècle, le combat avec les avernes, n'avait été qu'un rêve. J'allais encore souvent me trouver victime de ce genre de phénomène. Puis je remarquai l'enduit de plâtre du plafond, différent du nôtre, tout

de métal, et je vis que le malade couché dans le lit voisin était pris dans des bandages. Je rejetai la couverture et posai mes pieds sur le sol. Dorcas dormait, assise, le dos appuyé au mur, à la tête de mon lit. Elle s'était enroulée dans le manteau marron, et avait posé *Terminus Est e*n travers de ses genoux ; le pommeau et l'extrémité du fourreau dépassaient de chaque côté du paquet qu'elle avait fait avec mes vêtements. Je réussis à récupérer mes bottes, mon pantalon et ma cape de guilde, ainsi que ma ceinture avec la sabretache, sans la réveiller. Mais elle murmura et s'agrippa à mon épée lorsque je tentai de la reprendre, et je décidai de la lui laisser pour le moment.

Un bon nombre de malades étaient réveillés, tous me regardaient, mais aucun ne parlait. À l'autre bout de la salle, une porte donnait sur une volée de marches aboutissant elles-mêmes dans une cour intérieure, où piaffaient quelques destriers. Pendant un instant, je me crus encore en train de rêver, à voir le cynocéphale se mettre à grimper le long des protubérances du mur. Mais cet animal était tout aussi réel que les coursiers qui rongeaient leur frein, et quand je lui lançai un débris quelconque, il me montra des crocs aussi impressionnants que ceux de Triskèle.

Un militaire portant haubert se rendit près de son cheval pour prendre quelque chose dans ses fontes ; je l'arrêtai et lui demandai où je me trouvais. Il crut que je voulais savoir dans quelle partie de la forteresse nous étions, et m'indiqua une tourelle derrière laquelle, me dit-il, se tenait la salle des Audiences. Il ajouta que si je l'accompagnais, je pourrais avoir de quoi manger.

Comme il disait ces mots, je pris conscience d'être littéralement affamé. Je le suivis donc le long d'un corridor vaste et sombre, et nous arrivâmes dans une salle bien plus noire et basse de plafond que celle du lazaret ; deux ou trois groupes de dimarques, de la même unité que lui, étaient en train d'expédier un déjeuner composé de pain frais, de bœuf et de légumes bouillis. Mon nouvel ami me conseilla de prendre un plateau et de raconter au cuisinier que l'on m'avait dit de me rendre ici pour manger. C'est ce que je fis, et quoiqu'il marquât

une légère surprise à la vue de ma cape de fuligine, il me servit sans faire d'objections.

Si le cuisinier et ses aides ne manifestèrent aucune curiosité, il n'en alla pas de même avec les soldats, qui étaient la curiosité même. Ils me demandèrent quel était mon nom, d'où je venais, et quel était mon rang – supposant sans doute que notre guilde était organisée d'une manière militaire. Ils me demandèrent également ce que j'avais fait de ma hache, et quand je leur dis que nous utilisions la grande épée, où celle-ci se trouvait ; il me fallut donc leur expliquer que la femme qui était avec moi l'avait sous sa garde, sur quoi ils me conseillèrent de veiller à ce qu'elle ne parte pas avec, puis de lui apporter un morceau de pain caché dans mon manteau, car il ne lui serait pas permis de venir manger ici. Je découvris que tous les hommes les plus âgés, à un moment ou à l'autre de leur existence, avaient entretenu des femmes – de celles qui suivent les armées d'un campement à l'autre, des créatures certainement bien plus utiles que dangereuses –, mais que bien peu d'entre eux en avaient une à charge en ce moment. Ils venaient de passer l'été précédent à se battre dans le nord, et avaient été renvoyés à Nessus pour y hiverner et contribuer au maintien de l'ordre. Ils s'attendaient à repartir vers le nord dans une semaine tout au plus. Leurs femmes s'en étaient retournées dans leurs villages de naissance, où elles habitaient chez des parents ou des amis. Je leur demandai si celles-ci n'auraient pas préféré les suivre dans le Sud.

« Préféré ? répondit mon ami. Bien sûr, qu'elles auraient préféré. Mais comment faire ? C'est une chose que de suivre la cavalerie lorsqu'elle fait partie d'une armée qui combat sur le front nord ; dans le meilleur des cas, la progression est d'une lieue ou deux par jour, et si l'on en a gagné trois une semaine, vous pouvez être sûr que l'on en reperdra deux la suivante. Mais comment pourraient-elles maintenir le train lorsque nous revenons à Nessus ? Chaque jour, nous parcourons quinze lieues. Et que mangeraient-elles ? Il vaut bien mieux qu'elles attendent. Si c'est une autre xénagie qui vient occuper notre ancien secteur, elles trouveront des hommes nouveaux. De nouvelles filles viennent aussi remplacer celles des anciennes

qui renoncent à cette existence. Chacun a l'occasion de changer, s'il en a envie. J'ai entendu dire que l'on a ramené un carnifex comme vous, la nuit dernière, mais il était presque mort. Avez-vous été le voir ? »

Je répondis que non.

« C'est l'une de nos patrouilles qui a signalé sa présence, et lorsque le kiliarque a été averti, il l'a renvoyée à sa recherche, car il a de bonnes raisons de croire que nous aurons besoin de ses services dans un jour ou deux. Les gars de la patrouille jurent qu'ils ne l'ont pas touché, mais ils l'ont ramené sur une litière… Je ne sais pas si c'est l'un de vos camarades, mais vous aurez peut-être envie de vous rendre compte par vous-même. »

Je lui promis de le faire, et je quittai les soldats après les avoir remerciés pour leur hospitalité. Je m'inquiétais pour Dorcas, et en dépit de leurs bonnes intentions manifestes, les questions qu'ils m'avaient posées m'avaient mis mal à l'aise. Il y avait trop de choses qu'il m'aurait été difficile d'expliquer – comment j'avais été blessé, par exemple, si je leur avais avoué être précisément l'homme ramené sur un brancard la nuit précédente ; et d'où venait Dorcas. De ne pas véritablement comprendre ces choses moi-même me déplaisait autant que ce qui m'était arrivé, et je ressentais cette impression bizarre que nous éprouvons, lorsqu'il existe tout un pan de notre vie incapable de supporter la lumière et que, si loin du sujet interdit qu'ait porté la dernière question, nous redoutons que la suivante ne tombe en plein dessus.

Dorcas, réveillée, se tenait près de mon lit, sur lequel quelqu'un avait posé un bol de bouillon fumant. Elle eut une telle expression de bonheur en me voyant que je me sentis moi-même heureux, comme si la joie pouvait être aussi contagieuse que le choléra. « J'ai cru que vous étiez mort, avoua-t-elle. Vous aviez disparu, vos vêtements aussi, et je me suis imaginé qu'on les avait emportés pour vous enterrer avec.

— Je vais très bien, lui dis-je. Que s'est-il passé pendant la nuit ? »

Dorcas reprit immédiatement son air sérieux. Je la fis asseoir à côté de moi sur le lit et l'obligeai à manger le pain que j'avais apporté ainsi qu'à boire le bouillon, tout en me

répondant : « Je suis sûre que vous vous souvenez du combat avec l'homme qui portait ce casque si bizarre ; vous vous êtes vous-même mis un masque, et êtes entré dans l'arène avec sa seule protection, en dépit de mes objurgations. Il vous a presque tout de suite atteint à la poitrine, et vous êtes tombé. J'ai encore sous les yeux l'image de cette feuille, une chose horrible ressemblant à un ver plat mais taillée dans du fer, fichée pour moitié dans votre corps et devenant toute rouge au fur et à mesure qu'elle buvait votre sang.

« Puis elle s'est détachée. Je ne sais comment décrire ce qui s'est passé ; c'est comme si tout ce que je venais de voir avait été entièrement *faux*. Mais ce n'était pas faux – je me souvenais très bien de ce que j'avais vu. Vous vous êtes relevé et vous aviez l'air… je ne sais pas. On aurait dit que vous étiez perdu, ou qu'une partie de vous-même se trouvait loin, très loin d'ici. J'ai cru que votre adversaire allait en profiter pour vous tuer sur-le-champ, mais l'éphore s'est interposé et vous a protégé, disant qu'il devait vous laisser reprendre votre averne. La plante de l'autre était bien tranquille, comme la vôtre au moment où vous l'avez cueillie dans cet endroit affreux. Mais à ce moment-là, la vôtre s'est mise à se tordre et la fleur s'est ouverte. J'avais cru jusqu'ici qu'elle l'était déjà, que c'était cette chose blanche avec son feston de pétales, mais je comprends maintenant que je songeais trop à la comparer à une rose, et qu'elle n'avait jamais été ouverte. Car en dessous il y avait quelque chose, quelque chose de différent, un visage, le visage même du poison si le poison en avait un.

« Vous n'avez rien remarqué ; vous l'avez ramassée, et elle s'est mise à se recourber vers vous, lentement, comme si elle était seulement à demi éveillée. Mais l'autre homme, l'hipparque, n'arrivait pas à croire ce qu'il venait de voir. Il vous fixait des yeux, tandis que cette femme, Aghia, criait après lui. Puis, tout d'un coup, il a fait demi-tour et s'est enfui. Les gens qui regardaient le combat ne voulaient pas qu'il parte : ils voulaient voir un mort. Ils essayèrent donc de l'arrêter, et il… »

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle se détourna pour que je ne les voie pas. Je dis alors : « Et il a donné plusieurs

coups avec son averne, faisant plusieurs morts parmi les spectateurs, j'imagine. Mais ensuite ; qu'est-il arrivé ?

— Il ne s'est pas contenté de porter des coups au hasard ; il les a visés, après les deux premiers, frappant comme un serpent. Les gens qui avaient été coupés par les feuilles ne sont pas morts tout de suite ; ils se sont mis à crier, certains d'entre eux à courir, ils sont tombés, ils se sont relevés pour se remettre à courir – on aurait dit qu'ils étaient aveugles, ils heurtaient les autres spectateurs et les faisaient tomber. Finalement, un homme corpulent a frappé le Septentrion par-derrière, et une femme, qui venait de terminer un combat dans un autre endroit, est arrivée avec un braquemart. Elle a coupé l'averne avec son arme – non pas de côté, mais dans le sens de la longueur, d'un seul coup, en deux morceaux. D'autres hommes avaient capturé l'hipparque, et j'ai entendu le tintement de l'acier contre son casque.

« Pendant ce temps, vous vous contentiez de rester là, debout, immobile. Rien ne prouvait que vous aviez seulement conscience de la déroute de votre adversaire, mais l'averne continuait à se replier en direction de votre visage. L'exemple de ce que la femme venait de faire m'est venu à l'esprit, et j'ai frappé la plante avec votre épée. Elle était lourde, terriblement lourde au début, puis elle est devenue plus légère. Mais quand je l'ai abattue, j'ai eu l'impression que j'aurais pu tout aussi bien décapiter un bison, tellement le coup était fort. J'avais malheureusement oublié d'enlever l'arme de son fourreau ! Mais cela a suffi pour faire sauter l'averne de votre main ; alors, je vous ai pris par le bras et entraîné loin de cet endroit…

— Où donc ? » demandai-je.

Elle eut un frisson et trempa un morceau de pain dans son bouillon. « Je ne sais pas ; cela m'était indifférent. Je me sentais tellement heureuse, rien que de marcher auprès de vous, de savoir que je prenais soin de vous tout comme vous aviez pris soin de moi avant d'aller cueillir l'averne. Mais j'ai eu froid, horriblement froid, une fois la nuit complètement tombée. Je vous ai mis votre cape, bien serrée autour de vous, et comme vous n'aviez pas l'air d'avoir froid, j'ai pris ce manteau dont je

me suis enveloppée. Ma robe tombait en morceaux – et ça continue, d'ailleurs.

— J'avais l'intention de vous en acheter une autre, lorsque nous étions à l'auberge », lui dis-je.

Elle secoua la tête, tout en mâchant laborieusement la croûte durcie. « Figurez-vous que j'ai bien l'impression qu'il s'agit de mon premier repas depuis très, très longtemps. J'ai des crampes d'estomac – c'est pourquoi je vous ai demandé du vin, à l'auberge –, néanmoins cela me convient beaucoup mieux. Je n'avais pas conscience de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais.

« Mais je ne voulais pas me procurer une nouvelle robe dans cet endroit, car il m'aurait fallu la porter longtemps, et elle m'aurait toujours rappelé cette journée. Mais vous pouvez m'en acheter une maintenant, si vous voulez, parce que celle-là me rappellera le jour où je vous ai cru mort, alors qu'en fait vous vous portiez très bien.

« Quoi qu'il en soit, nous avons fini par regagner la ville, je ne sais comment. J'espérais trouver un endroit où nous pourrions nous réfugier et où vous pourriez vous allonger, mais il n'y avait que des grandes maisons, avec des terrasses et des balustrades – rien que des bâtiments de ce genre. Un groupe de soldats est arrivé au galop et m'a demandé si vous étiez bien le carnifex. C'est un terme que je ne connaissais pas, mais je me souvenais de ce que vous m'aviez dit, et je leur ai répondu que vous étiez bourreau, car comme les soldats m'ont toujours donné l'impression d'être en quelque sorte des bourreaux, j'ai pensé qu'ils nous aideraient. Ils ont essayé de vous faire monter à cheval, mais vous en êtes tombé. Alors, quelques-uns d'entre eux ont attaché leurs capes entre deux lances, vous ont allongé sur ce brancard improvisé, et ont glissé la pointe et l'autre extrémité dans les étriers et le harnachement de deux destriers. L'un des soldats voulait que je monte en croupe, mais j'ai refusé. J'ai marché tout le temps à côté de vous ; je vous ai adressé la parole à plusieurs reprises, mais je ne crois pas que vous m'ayez entendue. »

Elle avala ce qui restait de bouillon. « Je voudrais vous poser une question, maintenant. Pendant que je me lavais derrière le

paravent, je vous ai entendu parler d'un billet à voix basse avec Aghia. Plus tard, vous avez cherché quelqu'un, dans l'auberge. Acceptez-vous de me dire tout ce que cela signifiait ?

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas déjà parlé ?

— Aghia était tout le temps avec nous. Si vous aviez découvert la moindre chose, je n'aurais pas voulu qu'elle puisse entendre.

— J'ai la conviction qu'Aghia était capable de découvrir tout ce que j'aurais pu découvrir moi-même, lui dis-je. Je ne la connais pas très bien, et j'ai même l'impression, en réalité, que je la connais moins bien que je ne vous connais. Mais ce que je sais d'elle me suffit pour dire qu'elle est beaucoup plus habile que moi. »

Dorcas secoua de nouveau la tête. « Elle appartient à cette catégorie de femmes qui sont très fortes quand il s'agit de machiner des intrigues pour piéger les autres, mais qui sont incapables de résoudre celles qu'elles n'ont pas elles-mêmes conçues. Il me semble – je ne suis sûre de rien – qu'elle pense latéralement. Si bien que personne ne peut la suivre. C'est le genre de femme dont on dit qu'elle pense comme un homme, mais de telles femmes ne pensent pas vraiment comme les hommes ; en fait, elles pensent moins comme les hommes que ne le font la plupart des femmes. Mais elles ne pensent pas comme des femmes. Le mécanisme de leur pensée est difficile à suivre, ce qui ne signifie pas qu'elle soit claire et encore moins profonde pour autant. »

Je lui racontai donc l'épisode du billet, ce qu'il contenait, mentionnant aussi que s'il avait été détruit, je l'avais tout de même recopié de mémoire sur du papier appartenant à l'auberge, et que j'avais remarqué qu'il s'agissait d'un papier et d'une encre identiques à ceux du billet.

« Conclusion : il a été écrit sur place, dit Dorcas pensivement. Et probablement par l'un des domestiques de l'auberge, puisque le garçon d'écurie y est mentionné par son nom. Mais que peut-il bien signifier ?

— Je l'ignore.

— Je crois pouvoir expliquer pourquoi il a été posé à cet endroit. Je me suis assise avant vous sur cette espèce de canapé

à cornes ; je me souviens avoir été contente quand vous êtes venu vous installer auprès de moi. Vous souvenez-vous si le garçon – qu'il l'ait rédigé ou non, c'est forcément lui qui a apporté le billet – a posé son plateau avant que je ne me lève pour aller me laver ?

— Je peux tout me rappeler, répondis-je, en dehors de ce qui s'est passé cette nuit. Aghia s'est assise sur une chaise de toile pliante, vous sur le canapé, c'est exact, et moi ensuite près de vous. Mon épée était à mes côtés, et j'avais porté l'averne ficelée sur son mât ; j'ai déposé la plante à plat, derrière le canapé. Une servante est venue avec de l'eau et des serviettes pour vous, puis elle est repartie chercher de l'huile et des chiffons pour moi.

— Nous aurions dû lui donner un pourboire, remarqua Dorcas.

— Je lui ai laissé un orichalque après qu'elle eut apporté le paravent ; cela correspond probablement à son salaire d'une semaine. Bref, vous vous êtes installée derrière, et ce n'est qu'un moment plus tard que le garçon, précédé de l'aubergiste, a porté le plateau et le vin.

— C'est donc pour cela que je ne l'ai pas vu. Le garçon devait certainement savoir où j'étais assise – simplement parce qu'il n'y avait pas d'autre siège. Et c'est pourquoi il a glissé le billet sous le plateau, dans l'espoir que je le verrais en revenant. Pouvez-vous m'en répéter le début ?

— *La femme qui vous accompagne est déjà venue ici. Ne lui faites pas confiance.*

— Le billet devait donc m'être destiné. S'il avait été écrit à votre attention, on aurait mentionné de laquelle d'entre nous deux il s'agissait, par la couleur des cheveux, par exemple. Et s'il avait été destiné à Aghia, il aurait été placé de l'autre côté de la table, en un endroit où elle aurait pu le voir.

— Ainsi donc vous lui rappeliez sa mère d'une certaine façon.

— Oui. » Elle avait de nouveau les larmes aux yeux.

« Mais vous n'êtes pas assez âgée pour avoir eu un enfant déjà capable d'écrire un tel billet.

— Je ne me souviens de rien », répondit-elle ; puis elle enfouit son visage dans les larges plis du manteau marron.

29

Agilus

Lorsque le médecin responsable du lazaret m'eut examiné et eut constaté que je n'avais aucun besoin de traitement, il nous demanda de quitter son établissement, car, d'après ce qu'il nous dit, mon épée et ma cape perturbaient les autres malades.

Sur le côté opposé du bâtiment où j'avais déjeuné avec les soldats, se trouvait une petite boutique qui satisfaisait à leurs besoins courants. Outre les bijoux en toc et les bibelots du même genre que les hommes offrent à leurs petites amies, elle proposait quelques vêtements de femme ; et quoique mes fonds aient été sérieusement entamés par le dîner à l'auberge des Amours perdues, que nous n'avions finalement pas consommé, je fus en mesure de faire l'achat d'une simarre pour Dorcas.

L'entrée de la salle des Audiences n'était pas très loin de cette boutique. Une foule d'une centaine de personnes se pressait devant, mais comme les gens se mirent à me montrer du doigt et à se pousser du coude en apercevant ma cape de fuligine, nous battîmes en retraite vers la cour où les destriers étaient attachés. C'est là que nous trouva l'un des porveors de la salle des Audiences, un homme imposant avec un front très blanc et haut, bombé comme le ventre d'une cruche. « Vous êtes le carnifex, me dit-il. On m'a rapporté que vous étiez capable de remplir correctement votre office. »

Je lui répondis que je pouvais accomplir aujourd'hui tout ce qu'il faudrait, si j'étais requis par son maître.

« Aujourd'hui ? Non, non. Le procès ne sera pas terminé avant la fin de l'après-midi, ce n'est pas possible. »

Je lui fis remarquer que puisqu'il était venu s'assurer en personne que j'étais en mesure d'officier, c'est qu'il fallait être bien sûr que le prisonnier serait jugé coupable.

« Oh, la chose ne fait pas le moindre doute, non, pas le moindre. Il y a eu neuf morts, après tout, et l'homme a été arrêté sur le lieu même de son crime. Et comme il s'agit d'un individu de rien, il n'a aucune chance d'être gracié ou de pouvoir faire appel. Le tribunal siégera à nouveau demain dans la matinée, mais vos services ne seront pas requis avant midi. »

Comme je n'avais aucune expérience directe des procédures de cour et des hommes de justice (car, à la Citadelle, nos clients nous étaient toujours envoyés directement, et seul maître Gurloes avait occasionnellement affaire aux officiels, qui venaient parfois s'assurer des dispositions prises dans tel ou tel cas particulier), et que j'avais un grand désir de mettre réellement en pratique ce pour quoi j'avais été élevé et entraîné pendant si longtemps, je proposai que le kiliarque, s'il le voulait bien, envisageât une cérémonie à la lueur des torches, cette nuit même.

« La chose est exclue. Il doit réfléchir à la décision à prendre. De quoi aurait-il l'air, autrement ? Il y a déjà bien assez de personnes qui considèrent que les juges militaires ont tendance à aller trop vite et même à être capricieux. Et pour tout dire, enfin, un magistrat civil aurait probablement attendu une semaine, ce qui n'aurait pas été plus mal pour l'affaire, puisqu'il y aurait eu amplement le temps, pour un autre témoin, d'apporter des preuves supplémentaires. Tandis que dans ces conditions, personne, bien entendu, ne se permettra de le faire.

— Demain après-midi, dans ce cas, dis-je. Nous aurons besoin d'un endroit pour passer la nuit. Je veux aussi pouvoir examiner l'échafaud et le billot, ainsi que préparer mon client. Me faudra-t-il un laissez-passer pour le voir ? »

Le porveor nous demanda si nous ne pouvions pas nous faire héberger par le lazaret. En dépit de ma réponse négative, il tint à ce que nous allions tous les trois – lui-même, Dorcas et moi – négocier la chose avec le médecin, lequel, comme je l'avais prévu, refusa de nous accueillir. Cette discussion fut suivie d'une autre avec un officier subalterne de la xénagie, qui nous

expliqua l'impossibilité dans laquelle nous étions de loger dans les casernements réservés aux soldats, et que si nous devions résider dans l'une des pièces réservées aux gradés, plus personne, à l'avenir, ne voudrait en faire ses quartiers. Finalement, on vida à notre intention une sorte de débarras sans fenêtres, dans lequel on fit porter deux lits et un minimum de mobilier (le tout ayant manifestement déjà beaucoup servi). J'y laissai Dorcas, et après m'être assuré que je ne risquais pas de passer au travers de quelque planche pourrie de l'échafaud au moment critique, ni d'être obligé d'immobiliser mon client avec les genoux tout en le décapitant, je me rendis à la prison pour effectuer la visite, traditionnelle dans notre guilde.

Même si celle-ci est entièrement subjective, il existe une grande différence entre un établissement de détention auquel on est habitué et d'autres qui ne nous sont pas familiers. Si j'étais descendu dans les cachots de notre tour, j'aurais eu l'impression de revenir chez moi, très précisément – pour y mourir peut-être, mais chez moi. Certes, il m'était possible de prendre conscience, d'une façon toute abstraite, que nos corridors de métal circulaires et nos portes étroites et grises, pouvaient être synonymes d'horreur et d'épouvante pour ceux qui s'y trouvaient confinés ; mais c'est une horreur que je n'éprouvais pas moi-même, et si quelqu'un m'avait fait remarquer que j'aurais dû la ressentir, je n'aurais pas tardé à en faire ressortir tous les avantages : draps propres, couvertures chaudes, repas réguliers, éclairage suffisant, intimité rarement perturbée, et ainsi de suite.

Tandis que maintenant, tout en descendant l'étroit escalier de pierre en colimaçon qui menait dans des lieux de détention cent fois plus petits que les nôtres, les sentiments que j'éprouvais étaient exactement à l'opposé de ceux qui m'auraient envahi dans les sous-sols de la tour Matachine. J'étais oppressé par l'obscurité et la puanteur qui y régnaient. La pensée que j'aurais pu moi-même m'y trouver confiné par un accident quelconque (du fait d'un ordre mal transmis, par exemple, ou du machiavélisme insoupçonnable du porveor) ne cessait pas de me hanter, en dépit de tous mes efforts pour la chasser de mon esprit.

J'entendis une femme sangloter, et supposai, comme le porveor avait parlé d'un homme, qu'elle se trouvait dans une autre cellule que celle de mon client – laquelle, m'avait-on expliqué, était la troisième sur ma droite. Je comptai donc les portes jusqu'à la bonne, construite en bois, et simplement renforcée de barres de fer ; en revanche – telle est l'efficacité de l'armée –, les serrures et les gonds avaient été huilés. À l'intérieur, les sanglots hésitèrent et cessèrent presque au moment où je tirais les verrous.

Un homme, entièrement nu, était étendu sur de la paille. Une chaîne, attachée à son cou par un collier de fer, le reliait au mur. Une femme, également nue, se penchait au-dessus de lui, ses longs cheveux châtains tombant jusque sur le visage de l'homme, si bien qu'ils avaient l'air de les unir. Elle se tourna pour me regarder, et je reconnus Aghia.

Elle souffla : « Agilus ! » et l'homme s'adossa au mur. Leurs deux visages étaient tellement semblables que l'on aurait pu croire qu'Aghia tenait un miroir en face du sien.

« C'était donc vous ! m'exclamai-je, mais ce n'est pas possible ! » Cependant, avant même d'avoir fini de parler, je me souvins du comportement d'Aghia pendant le combat, aux Champs Sanglants, et du ruban noir que j'avais cru apercevoir derrière l'oreille de l'hipparque.

« Vous, me lança-t-elle, parce que vous vivez, il faut qu'il meure. »

Je ne pus que répondre : « S'agit-il vraiment d'Agilus ?

— Bien entendu. » La voix de mon client était plus basse d'une octave que celle de sa sœur jumelle, mais elle était moins assurée.

Incapable de rien dire, je secouai la tête.

« C'était Aghia dans la boutique ; c'est elle qui portait la tenue de Septentrion. Elle était passée par l'entrée de derrière tandis que nous discutions, mais je lui ai fait signe au moment où j'ai compris qu'il n'était pas question pour vous de vendre votre épée. »

Aghia ajouta : « Je ne pouvais pas parler – vous auriez reconnu une voix de femme – mais la cuirasse cachait mes

seins, et les gantelets mes mains. Et imiter la démarche des hommes n'est pas aussi difficile que les hommes se l'imaginent.

— Avez-vous au moins *bien regardé* cette épée ? La soie devrait comporter une signature. » Agilus esquissa le geste de tendre la main, comme s'il avait encore eu une chance de s'en emparer. D'un ton dépourvu d'expression, Aghia poursuivit : « Elle est signée, et par Jovinien. J'ai pu la voir, à l'auberge. »

Il y avait une toute petite fenêtre, très haut au-dessus de nous, dans le mur du fond. Soudain, comme si le soleil venait de franchir le faîte du toit ou de dissiper un nuage, un rayon de lumière tomba sur les jumeaux. Je regardai tour à tour leurs deux visages, baignés d'or luminescent. « Vous avez tenté de me tuer. Simplement pour cette épée. »

Agilus se défendit : « J'espérais que vous me la laisseriez – vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? J'ai tout fait pour vous en persuader, pour que vous puissiez repartir sous un déguisement. Je vous aurais donné des vêtements, et tout l'argent que j'aurais pu réunir.

— Ne comprenez-vous donc pas, Sévérian ? Elle vaut dix fois ce que vaut notre boutique, et cette boutique est tout ce que nous possédons.

— Ce n'est pas la première fois que vous tendez ce genre de piège, j'en suis sûr. Le scénario était trop bien monté. Un meurtre légal, et pas de cadavre à aller jeter clandestinement dans le Gyoll.

— Vous allez tuer Agilus, n'est-ce pas ? C'est la raison de votre présence ici – vous ne le saviez pas au moment où vous avez franchi le seuil du cachot. Qu'avons-nous fait de plus que ce que vous vous apprêtez à faire ? »

D'une voix moins stridente, Agilus reprit à la suite de sa sœur : « Le combat était loyal. Nous disposions d'armes identiques, et vous étiez d'accord sur les conditions. Allez-vous m'offrir les mêmes chances, demain ?

— Vous saviez qu'à la tombée de la nuit, la chaleur de ma main exciterait la plante, et qu'elle se retournerait contre moi. Vous portiez des gants et n'aviez qu'à attendre. D'ailleurs, ce n'était même pas la peine d'attendre, car ce n'était pas la première fois que vous lanciez les feuilles. »

Agilus sourit. « En fin de compte, l'affaire du gantelet était donc secondaire…» Il tendit les mains. « J'ai gagné. Mais en fait c'est vous qui avez gagné, grâce à quelque magie cachée que ni ma sœur ni moi ne comprenons. Trois fois de suite vous m'avez causé du tort ; or, il existe une ancienne loi qui dit qu'un homme qui a trois fois subi un tort peut exiger n'importe quelle faveur de la part de son oppresseur. Je crains bien qu'elle ne soit plus en vigueur, mais ma sœur bien-aimée m'a raconté votre attachement pour les choses du passé, pour l'époque où votre guilde était puissante et où votre forteresse était le centre de la Communauté. J'exige cette faveur. Libérez-moi. »

Aghia se leva, brossant de la main les fragments de paille restés collés sur ses genoux et ses cuisses rondes. Et, comme si elle venait seulement de se souvenir de sa nudité, elle ramassa la robe de brocart bleu-vert que je connaissais si bien et se drapa dedans.

« Comment vous ai-je donc causé du tort, Agilus ? répondis-je. Il me semble au contraire que c'est vous qui m'en avez causé, ou du moins qui avez essayé.

— Tout d'abord en me mystifiant. Vous transportiez de quoi acheter une villa en ville, sans même le savoir. En tant que propriétaire, il était de votre devoir d'être au courant de sa valeur réelle, et votre ignorance risque de me coûter la vie, demain, à moins que vous ne me rendiez la liberté cette nuit. Ensuite parce que vous avez refusé de prendre en considération toutes mes offres d'achat. Dans notre société mercantile, on a le droit de faire monter les enchères aussi haut qu'on le veut, mais c'est une trahison que de refuser de vendre quel que soit le prix. Aghia et moi avons endossé l'armure clinquante d'un barbare : mais c'est vous qui en avez le cœur. Et vous m'avez causé du tort, en dernier lieu, par le tour qui vous a fait remporter le combat. Contrairement à vous, je me suis trouvé en face de pouvoirs plus grands que ce que j'aurais pu envisager. J'ai perdu mon sang-froid, comme l'aurait fait n'importe qui, et c'est pour cela que je me retrouve ici. Je vous réclame ma liberté. »

Le rire dont j'éclatai à ces mots portait avec lui un goût amer. « Vous me demandez de faire pour vous, que j'ai toutes les raisons de mépriser, ce que je n'ai pas voulu faire pour Thècle,

que j'aimais presque davantage que ma propre vie. Non. J'admets que je ne suis qu'un sot, et si je n'en étais pas un auparavant, votre sœur bien-aimée a fait tout ce qu'il fallait pour que j'en devienne un. Mais pas à ce point, tout de même. »

Aghia laissa retomber sa robe et se jeta sur moi avec une telle violence que je crus, pendant un instant, qu'elle m'attaquait. Mais au lieu de cela, elle se mit à couvrir mes lèvres de baisers, et, prenant mes mains, mis l'une sur l'un de ses seins et l'autre sur sa hanche soyeuse ; des brindilles de paille pourrie étaient encore accrochées à sa peau, et je les fis tomber en déplaçant mes mains vers son dos.

« Je vous aime, Sévérian ! Je vous ai désiré lorsque nous étions ensemble, et j'ai plusieurs fois essayé de me donner à vous. Ne vous rappelez-vous donc pas le jardin des Délectations, où je ne cessais de vouloir vous amener ? Nous y aurions connu tous deux l'extase, mais vous refusiez d'y entrer. Pour une fois, soyez honnête ! » (À la façon dont elle en parlait, on aurait pu croire que l'honnêteté était une anomalie de comportement comme la paranoïa.) « Ne m'aimez-vous donc pas ? Prenez-moi, maintenant… Ici même. Agilus se détournera, je vous le promets. » Ses doigts s'étaient glissés entre mon ventre et le bord de mon pantalon, et ce n'est qu'en entendant le froissement du papier que je me rendis compte que son autre main avait soulevé le rabat de ma sabretache.

Je la frappai au poignet, plus sèchement, sans doute, que je ne l'aurais dû ; elle se jeta alors sur moi toutes griffes dehors, cherchant à atteindre mes yeux, comme il était arrivé à Thècle de le faire parfois, lorsqu'elle n'arrivait plus à supporter l'idée de son emprisonnement et des souffrances qui l'attendaient. Je la repoussai, mais c'est le mur, cette fois-ci, et non plus une chaise, qui la reçut brutalement. Sa tête frappa la pierre, et, en dépit du coussin formé par son abondante chevelure, elle sonna comme le marteau d'un tailleur de pierres. Elle perdit instantanément toutes ses forces, ses genoux se dérobant sous elle, et se retrouva assise sur la paille. Je n'aurais jamais cru Aghia capable de pleurer, mais c'est pourtant ce qu'elle fit.

Agilus me demanda ce qu'elle avait fait, mais en dehors d'une pointe de curiosité, il n'y avait pas trace d'émotion dans sa question.

« Vous l'avez bien vu ; elle a essayé de fouiller dans ma sabretache. » Je vérifiai la présence des quelques pièces que je possédais, dans leur compartiment : deux orichalques de laiton et sept as de cuivre. « Ou peut-être voulait-elle voler la lettre adressée à l'archonte de Thrax que j'ai avec moi. Je lui en ai parlé à un moment donné, mais elle n'est pas cachée dans la sabretache.

— Ce sont les pièces qu'elle voulait, j'en suis sûr. On m'a nourri ; mais elle doit être complètement affamée. »

Je redressai Aghia et lui lançai sa robe dans les bras, puis j'ouvris la porte et la conduisis à l'extérieur. Elle était encore sonnée par le choc, mais quand je lui tendis un orichalque, elle le jeta par terre et cracha dessus.

Je retournai dans la cellule. Agilus était assis en tailleur, le dos appuyé au mur. « Ne me demandez rien à propos d'Aghia, commença-t-il. Tout ce que vous soupçonnez d'elle est vrai – n'est-ce pas suffisant ? Demain je serai un homme mort, et elle épousera le vieux matelot qui lui court après, ou quelqu'un d'autre. De toute façon, je voulais qu'elle le fasse à brève échéance. Il n'aurait pas pu l'empêcher de me voir, moi, son propre frère. Maintenant, je ne serai plus là, et elle n'aura même plus ce souci.

— En effet, lui répondis-je, vous allez mourir demain. C'est de cela que je suis venu parler avec vous. Tenez-vous à faire bonne figure, une fois sur l'échafaud ? »

Il regarda fixement ses mains, qu'il avait fines et plutôt douces, et qui reposaient dans l'étroit rayon de soleil qui avait auréolé sa tête, ainsi que celle d'Aghia, un moment auparavant. « Oui, finit-il par dire. Il se peut qu'elle vienne. Je préférerais qu'elle n'y assiste pas. Mais j'y tiens. »

Je lui dis alors (comme on m'avait enseigné à le faire) de ne manger que très légèrement demain matin, afin qu'il ne soit pas malade, le moment venu, et l'avertis de se vider la vessie, qui se relâche au moment du coup. Je lui appris également les différents stades de cette fausse routine, comme nous le faisons

pour tous ceux qui doivent mourir, afin qu'ils aient l'impression que le moment n'est pas encore venu, alors qu'il l'est déjà. Fausse routine qui leur permet de mourir en ayant un peu moins peur. Je ne sais pas s'il m'a cru, mais j'espère néanmoins que si. Car si jamais mensonge prononcé sous les yeux du Pancréateur fut justifié, c'est bien celui-là.

Quand je sortis du cachot, l'orichalque avait disparu. À sa place – et tracé, sans aucun doute, avec le bord de la pièce – un dessin avait été esquissé dans la crasse qui recouvrait les dalles de pierre. On pouvait l'interpréter comme le visage grimaçant de Jurupari, ou peut-être aussi comme une carte, mais il était entouré de lettres d'une écriture qui m'était inconnue Du pied, je l'effaçai.

30

Nocturne

Ils étaient cinq : trois hommes et deux femmes. Manifestement, ils attendaient quelque chose ou quelqu'un, mais ils s'étaient cependant placés à une douzaine de pas de la porte. Leur attente n'était pas calme : trois d'entre eux échangeaient des propos avec vivacité, criant presque, les rires fusaient, ils gesticulaient et se poussaient du coude. Toujours dans l'ombre, je les observai pendant un moment. D'où ils étaient, il ne leur était probablement pas possible de me voir, enveloppé comme je l'étais dans ma cape de fuligine, et j'aurais tout aussi bien pu faire semblant d'ignorer ce qu'ils voulaient, ou feindre de les prendre pour un groupe en goguette, ayant un peu abusé de boissons fortes.

Ils se rapprochèrent, manifestant une sorte d'avidité mêlée d'hésitation, comme s'ils redoutaient d'être repoussés mais restaient néanmoins déterminés à faire leurs avances. L'un des hommes était plus grand que moi ; ce devait être le fils illégitime de quelque exultant. Avec sa bedaine presque aussi imposante que celle du patron de l'auberge des Amours perdues, je lui donnais une bonne cinquantaine d'années. Une jeune femme mince, qui me paraissait avoir à peu près vingt ans, marchait à ses côtés avec l'air d'être collée à lui ; elle possédait le regard le plus avide que j'aie jamais vu. Au moment où le gros homme s'avança dans ma direction, sa masse énorme bloquant le passage, c'est tout juste si elle ne m'embrassa pas : elle vint si près de moi que l'on aurait pu croire que seul un charme magique l'avait empêchée de me toucher. Ses mains aux

longs doigts ondoyaient devant la fermeture de mon manteau, pleines du désir de me caresser la poitrine, mais sans jamais oser le faire vraiment, et j'eus l'impression d'être sur le point de devenir la proie d'une espèce de fantôme buveur de sang, d'un succube ou d'une lamie. Le cercle formé par le groupe se resserra sur moi, et je me trouvai repoussé contre le mur.

« C'est bien pour demain, n'est-ce pas ? » « Qu'est-ce que l'on ressent ? » « Quel est votre vrai nom ? » « C'est un méchant homme, n'est-ce pas ? Un monstre ? » Aucun d'entre eux n'attendait de réponse à sa question, et dans la mesure où je pouvais m'en rendre compte, n'escomptait ou même ne voulait véritablement en avoir une. Ils ne cherchaient qu'une chose, m'approcher le plus possible et me parler. « Allez-vous tout d'abord lui rompre les membres ? Son corps recevra-t-il le sceau d'infamie ? » « Avez-vous déjà tué une femme ?

— Oui, répondis-je, j'en ai déjà tué une, une fois. »

L'un de mes assaillants, un petit homme menu avec un haut front bombé d'intellectuel, me glissa un asimi dans la main en m'expliquant : « Je n'ignore pas que votre fonction ne vous rapporte pas grand-chose, et j'ai entendu dire qu'il est misérable, et n'a pas les moyens de vous laisser un pourboire. » Une femme, des mèches de cheveux gris lui retombant en désordre sur le visage, essaya de me faire accepter un mouchoir bordé de dentelle. « Tachez-le de son sang ; autant que vous voulez. Quelques gouttes suffiront. Je vous paierai après. »

Les uns comme les autres m'inspiraient un sentiment de pitié en dépit de leur attitude révoltante – l'un des hommes surtout. Il était encore plus petit que l'homme qui m'avait donné l'asimi, et grisonnait davantage que la femme dépeignée. Il y avait une lueur de folie dans son regard mélancolique, l'ombre d'une ancienne préoccupation à demi oubliée qui avait fini par se diluer dans la prison de son esprit, user son ardeur et ne conserver que son énergie. On aurait dit qu'il attendait simplement la fin des questions des autres, mais comme il était évident qu'elle ne viendrait jamais, je les fis taire d'un geste et lui demandai ce qu'il désirait.

« M-m-maître, lorsque j'étais à bord du *Quasar,* j'avais une paracoïteuse, vous savez, une poupée, une génicone ; elle était si

belle avec ses immenses pupilles noires, profondes comme des puits, avec ses i-i-iris pourpres comme des asters ou les pensées qui fleurissent en été, Maître, c'était comme si on en avait ramassé de pleins paniers, je crois, pour lui faire ces yeux et cette peau qui semblait toujours réchauffée par le soleil. Où-où est-elle, maintenant, ma scopolagne, mon godenot ? Qu'on plante des c-c-crochets dans les mains de celui qui me l'a volée ! Écrasez-les, Maître, sous des pierres ! P-p-pourquoi n'est-elle plus dans le coffre en bois de citronnier que j'avais fabriqué pour elle, où elle ne dormait d'ailleurs jamais, parce qu'elle restait à côté de moi toute la nuit et pas dans la boîte, dans le coffre en bois de citronnier où elle attendait toute la journée, d'une veille sur l'autre, M-m-maître, elle souriait quand je l'y déposais, comme ça elle souriait quand j'allais la chercher… Comme ses mains étaient douces, ses toutes petites mains. On aurait dit des c-c-colombes ; avec elles, elle aurait pu voler dans la cabine, mais elle préférait rester allongée près de moi. Enroule-lui les boyaux sur un treuil, a-a-arrache-lui les yeux et mets-les dans sa bouche. Castre-le, coupe-lui tout afin que sa catin ne puisse pas le reconnaître, que sa maîtresse le repousse, et que les putains se moquent de lui de leurs rires effrontés. Que ta volonté s'abatte sur le coupable. A-t-il eu pitié de l'innocent ? A-t-il jamais tremblé, a-t-il jamais pleuré ? Mais quel homme est-il donc pour avoir fait ce qu'il a fait ? C'est un voleur, un faux frère, un traître, un faux compagnon, un ennemi, un meurtrier, un kidnappeur. S-s-sans toi, quels cauchemars aurait-il, et comment rendrait-il des comptes, ces comptes p-p-promis depuis si longtemps ? Où sont ses fers, ses chaînes, ses menottes, sa cangue ? Où est le bassinement qui le rendra aveugle ? À quand la défenestration qui lui rompra les os, l'estrapade qui lui disjoindra les membres ? Et où est-elle, ma bien-aimée, celle que j'ai perdue ? »

Dorcas avait trouvé une pâquerette qu'elle avait piquée dans ses cheveux ; mais tandis que nous nous promenions à l'extérieur (j'étais enroulé dans ma cape de guilde, si bien qu'à quelques pas, un passant aurait pu croire qu'elle marchait toute seule), la petite fleur replia ses pétales pour la nuit. Dorcas

cueillit alors l'un de ces boutons blancs en forme de trompette appelés « fleurs de lune » à cause de la nuance verte qu'ils prennent dans la lumière verte de l'astre de la nuit. Nous n'éprouvâmes aucun besoin de parler, si ce n'est pour remarquer combien notre solitude serait absolue sans le réconfort que nous nous apportions mutuellement. Mais en s'étreignant, nos mains exprimaient cela mieux que les mots.

Les fournisseurs de vivres allaient et venaient, car les soldats étaient sur le point de partir. Du nord à l'est s'étirait la muraille d'enceinte, dans un immense arc de cercle ; elle réduisait les murs qui entouraient les casernes et les bâtiments administratifs à la taille d'une construction d'enfant, d'un château de sable qu'un simple coup de pied pourrait jeter à bas. Les Champs Sanglants s'étendaient au sud-ouest ; nous entendîmes de nouveau les appels du clairon et les cris de nouveaux monomachistes lançant leurs noms à leurs adversaires. Je crois que tous deux avons craint, pendant un moment, que l'autre ne propose d'y retourner pour regarder les combats – mais ni l'un ni l'autre, nous ne fîmes cette suggestion.

Quand l'ultime sonnerie du couvre-feu descendit de la muraille, nous empruntâmes une chandelle et retournâmes dans notre cagibi sans fenêtre ni feu. La porte ne comportait pas de serrure, et je la condamnai précairement en y appuyant la table, sur laquelle je posai le chandelier. J'avais dit à Dorcas qu'elle était libre de s'en aller, mais je l'avais avertie qu'après cela, on raconterait d'elle, durant toute sa vie, qu'elle était maîtresse d'un bourreau et qu'elle s'était donnée à moi à l'ombre de l'échafaud, pour une poignée d'as tachés de sang.

« Mais c'est avec cet argent que j'ai été nourrie et habillée », m'avait-elle répondu. Elle était maintenant en train d'enlever le manteau marron (qui lui tombait jusqu'aux chevilles et qui traînait même dans la poussière quand elle oubliait de le retenir) ; puis elle se mit à lisser de la main l'étoffe brun clair, un peu râpeuse, de sa simarre.

Je lui demandai si elle avait peur.

« Oui », répondit-elle, puis elle ajouta vivement : « Oh, mais pas de vous !

— De quoi, alors, dans ce cas ? » J'avais commencé de me déshabiller. Si elle me l'avait demandé, je ne l'aurais pas touchée de la nuit. Mais je voulais qu'elle me le demande ; je voulais même, en fait, qu'elle mendie cette faveur. Car je m'imaginais que le plaisir éprouvé à m'abstenir serait au moins aussi grand que celui de la posséder, augmenté à la pensée qu'elle me serait d'autant plus obligée la nuit prochaine, d'avoir été épargnée au cours de celle-ci.

« De moi-même. Et des choses qui pourraient me revenir à l'esprit au moment où je serai de nouveau dans les bras d'un homme.

— De nouveau ? Vous vous souvenez donc d'y avoir été ? »

Dorcas secoua négativement la tête. « Non, mais j'ai la conviction de ne pas être vierge. Je vous ai souvent désiré, hier et aujourd'hui. Pour qui croyez-vous que je me suis lavée ? La nuit dernière, je vous ai tenu la main pendant que vous dormiez. J'ai rêvé que nous nous satisfaisions et que j'étais dans vos bras ; je connais donc le plaisir tout autant que le désir, et c'est pourquoi je pense avoir connu au moins un homme. Vous plairait-il que j'enlève ceci avant de souffler la chandelle ? »

En dépit de sa minceur, de sa poitrine haute, de ses hanches étroites, et de son apparence presque enfantine, elle était pleinement femme. « Vous paraissez si petite, lui dis-je en l'attirant à moi.

— Et vous, tellement grand. »

Je sus à cet instant qu'en dépit de tous mes efforts, je lui ferais du mal, cette nuit comme les nuits suivantes. Je compris également que j'étais incapable de l'épargner. Une minute auparavant, j'étais prêt à refréner mon désir si elle me l'avait demandé ; maintenant, ce n'était plus possible. Et de même que je n'aurais pas hésité à me jeter en avant, mon corps dût-il s'empaler sur une pointe de lance, de même je m'apprêtais à la suivre et à tenter de me l'attacher.

Ce fut son corps, cependant, et non le mien, qui connut le supplice du pal. J'avais commencé à la caresser et à baiser ses seins tandis que nous étions encore debout – ses seins ronds comme deux moitiés de fruit. Puis je la soulevai, et nous nous écroulâmes ensemble sur l'un des lits. Elle se mit à crier, moitié

de plaisir, moitié de douleur, et me repoussa avant de me serrer de toutes ses forces. « Je suis contente, dit-elle, je suis tellement contente » – et elle me mordit à l'épaule. Son corps se cambra comme un arc.

Un peu plus tard, nous rapprochâmes les lits afin de pouvoir rester côte à côte. Les choses se passèrent plus lentement la seconde fois, mais elle refusa une troisième étreinte. « Tu vas avoir besoin de toutes tes forces, demain, s'excusa-t-elle.

— C'est donc que cela t'est égal ?

— Si nous pouvions conduire les choses à notre guise, nul homme n'aurait besoin d'aller à l'aventure et de faire couler le sang. Mais ce ne sont pas les femmes qui ont fait le monde tel qu'il est. Vous êtes tous des bourreaux ; tous, d'une façon ou d'une autre. »

Il plut avec une telle force, au cours de la nuit, que le bruit de l'eau sur les tuiles, juste au-dessus de notre tête, ressemblait à un roulement de tambour, et me fit penser à une cataracte sans fin, qui, en s'écrasant sur le toit, purifiait tout. Je somnolai, et me mis à rêver que le monde avait basculé. Le Gyoll coulait maintenant au-dessus de nous, se délestant sur nos têtes de tout ce qu'il contenait de poissons, de fleurs et de vase. J'aperçus le visage immense que j'avais vu sous l'eau le jour où j'avais failli me noyer – prodige tout de blancheur et de corail projeté dans le ciel, souriant de toutes ses dents effilées.

On appelle Thrax la Ville des pièces sans fenêtres. Cette pièce sans fenêtre qui nous était échue, pensai-je, nous préparait à Thrax. Thrax allait être ainsi. Ou peut-être y étais-je déjà avec Dorcas ; peut-être ne se trouvait-elle pas si loin au nord que je le croyais, pas si loin qu'on me l'avait laissé croire…

Dorcas eut besoin de sortir et se leva. Je l'accompagnai, sachant qu'elle ne serait pas en sécurité en circulant seule, la nuit, dans un endroit où tant de soldats étaient cantonnés. Le corridor sur lequel donnait notre débarras courait le long du mur extérieur du casernement ; dans un poudroiement d'embruns, l'eau y pénétrait par les meurtrières. J'aurais préféré conserver *Terminus Est* dans son fourreau, mais ce genre d'épée n'est pas facile à dégainer rapidement. Une fois de retour dans

notre chambre et la porte à nouveau calée par la table, je sortis la pierre à aiguiser et entrepris d'affûter le tranchant mâle de la lame, effilant tout le troisième tiers – celui qui allait servir – au point de pouvoir couper en deux un fil lancé en l'air. Puis je l'essuyai et la huilai entièrement, avant de la placer près de ma tête, appuyée contre le mur.

Demain serait le jour de ma première apparition sur l'échafaud, à moins que le kiliarque ne décide, au dernier moment, d'utiliser son droit de grâce. Il y avait encore cette possibilité, cet ultime risque. L'histoire nous montre que chaque époque souffre d'une névrose tolérée, et maître Palémon nous avait enseigné que celle du nôtre était la clémence – une façon de dire que un ôté de un est davantage que rien et que, puisque les lois humaines n'ont pas besoin d'être logiques avec elles-mêmes, la justice n'a pas de raison de l'être non plus. Je me souviens avoir lu un dialogue entre deux mystagogues, quelque part dans le livre brun, au cours duquel l'un d'eux prétend que la culture découle simplement de la conception d'un Incréé logique et juste, doté d'une cohérence intérieure qui le contraint à tenir ses promesses comme ses menaces. Si tel est bien le cas pensai-je, nous allons certainement périr, et les invasions venues du nord, que tant d'hommes ont sacrifié leur vie pour empêcher, ne sont que le vent qui renverse un arbre déjà pourri jusqu'à la moelle.

La justice fait partie des grandes choses, et pendant cette nuit, pendant que j'écoutais la pluie, étendu auprès de Dorcas, j'étais encore jeune ; si bien que je ne désirais que de grandes choses. C'est pourquoi, je crois, je désirais alors tellement que notre guilde retrouve le rang et le respect dont elle avait autrefois joui. (Et je le désirais encore, alors qu'elle venait de me rejeter.) C'est peut-être pour la même raison que l'amour que je portais, enfant, à toutes les choses vivantes, avait fini par décliner au point de ne plus être qu'un vague souvenir au moment où j'avais trouvé le pauvre Triskèle en train de perdre tout son sang, sur la décharge de la tour de l'Ours. La vie, après tout, n'est pas une grande chose ; elle est même, à plus d'un titre, le contraire de la pureté. J'ai acquis une certaine sagesse, maintenant, même si je ne suis pas encore vieux ; je sais

cependant qu'il vaut mieux posséder toutes choses, élevées comme basses, et pas seulement celles qui sont élevées.

Donc, à moins que le kiliarque ne décide d'user de son droit de grâce, j'allais, le lendemain, prendre la vie d'Agilus. Personne ne peut dire ce qu'une telle chose signifie. Un corps humain n'est qu'une colonie de cellules (cette réflexion de maître Palémon, quand il la faisait, évoquait toujours pour moi nos cachots). Divisée en deux groupes suffisamment importants, cette colonie périt. Mais il n'y a aucune raison de déplorer la mort d'une colonie de cellules : il en disparaît une chaque fois que le boulanger enfourne une miche de pain. Si un homme n'est rien de plus qu'une colonie de ce genre, alors il n'est rien ; mais instinctivement, nous savons qu'un homme est davantage que cela. Qu'advient-il, dans ce cas, de cette partie qui est davantage ?

Il est possible qu'elle périsse également, quoique plus lentement. On trouve une grande quantité de demeures hantées, et il y a même des tunnels et des ponts qui le sont. J'ai cependant entendu dire que lorsque l'esprit qui se manifeste est humain, et non pas quelque chose d'élémentaire, ses apparitions deviennent de moins en moins fréquentes et finissent même par cesser complètement. Les historiographes prétendent que dans un passé très lointain, les hommes ne connaissaient qu'un seul monde, Teur, et ne craignaient pas les bêtes qui s'y trouvaient alors ; ils voyageaient librement de ce continent vers le nord. Mais personne n'a jamais rencontré le fantôme d'un homme ayant vécu durant cette période.

Il se peut également qu'elle périsse sur-le-champ, à moins qu'elle n'aille errer parmi les constellations. Cette Teur, qui est nôtre, est assurément plus petite qu'un village, par rapport à l'immensité de l'univers. Et si un homme demeurant dans un village voit sa maison brûler par la malveillance de ses voisins, il quitte l'endroit s'il ne meurt pas dans l'incendie. Mais nous pouvons alors nous demander comment il est arrivé.

Maître Gurloes, qui a pratiqué un nombre impressionnant d'exécutions, avait l'habitude de dire que seul un sot se soucie de commettre une erreur pendant le déroulement de la cérémonie – glisser dans le sang, par exemple, ou ne pas avoir

remarqué que le décapité portait perruque et vouloir soulever sa tête par les cheveux. On ne court que deux dangers : celui de perdre son sang-froid, ce qui ferait trembler notre main et pourrait nous faire porter un coup maladroit ; et celui de ressentir une vindicte qui transformerait un acte de pure justice en un geste de simple vengeance. Avant de m'endormir, je m'efforçai de me conforter pour lutter contre ces deux dangers.

31

L'ombre du bourreau

L'exercice de notre fonction prévoit que nous restions debout, sans notre cape, masqués, l'épée tirée, immobile pendant un long moment sur l'échafaud, attendant l'arrivée de notre client. Certains prétendent que ce rituel a pour but de symboliser l'omniprésence toujours en éveil de la justice, mais je crois que sa véritable raison d'être est de donner un pôle d'attraction à la foule, et de suggérer l'impression que l'événement est sur le point de se produire.

Une foule n'est pas la simple addition des individus qui la composent. Il s'agit plutôt d'une espèce d'animal, dépourvue de langage ou de conscience réelle, qui naît quand elle se rassemble et meurt lorsqu'elle se disperse. Dressé devant la salle d'Audience de la cour de Justice, l'échafaud était entouré de dimarques, la lance au poing, et le pistolet que portait l'officier qui les commandait aurait pu, j'imagine, éliminer cinquante ou soixante personnes avant que quelqu'un puisse le lui arracher et le tuer en le précipitant sur le pavé. Il n'empêche : il est bon d'avoir un pôle d'attraction, et quelque chose de concret pour symboliser le pouvoir.

Les gens venus assister à l'exécution n'étaient en aucun cas tous des misérables ; il n'y avait même pas une majorité de pauvres. Les Champs Sanglants sont situés à peu de distance de l'un des quartiers les plus chics de la ville, et je pus apercevoir beaucoup de soie rouge et jaune dans la foule, ainsi que des visages que l'on avait lavés ce matin au savon parfumé. (Dorcas et moi nous nous étions mutuellement aspergés avec l'eau du

puits de la cour.) Ce genre de public est plus lent à s'exciter qu'un autre composé de pauvres, mais lorsque la violence s'en empare il devient bien plus dangereux, car il n'est pas accoutumé à être impressionné par la force, et en dépit des démagogues qui s'y trouvent, il est nettement plus courageux.

Ainsi donc je me tenais debout, les mains posées sur les deux quillons de *Terminus Est*, après avoir disposé le billot de façon qu'il soit couvert de mon ombre, me déplaçant légèrement pour qu'il n'en sorte pas. Le kiliarque restait invisible, mais j'appris un peu plus tard qu'il avait regardé l'exécution depuis une fenêtre. Je cherchai Aghia des yeux dans la foule, mais ne pus la trouver. Dorcas était installée, comme j'en avais fait la requête auprès du porveor, sur les marches conduisant à la salle d'Audience.

Le gros homme qui m'avait accroché au passage la veille se trouvait aussi près que possible de l'échafaud, et la pointe d'une lance menaçait en permanence ses vêtements gonflés par son obésité. La femme aux yeux avides se tenait à sa droite et la femme aux cheveux gris en désordre à sa gauche ; son mouchoir était glissé dans le haut de ma botte. Je ne vis ni le petit homme qui m'avait donné l'asimi ni celui au regard si triste, qui bégayait et s'exprimait d'une manière tellement bizarre. Je parcourus du regard les toits environnants, d'où ils auraient pu bénéficier d'une bonne vue en dépit de leur petite taille, mais je ne les vis pas, ce qui n'empêchait pas qu'ils y fussent peut-être.

Quatre sergents en costume d'apparat encadraient Agilus pour le conduire. Je vis la foule s'ouvrir devant eux comme s'ouvrait l'eau dans le sillage du bateau de Hildegrin. Je n'aperçus tout d'abord que les plumets écarlates des casques ; puis vint l'éclat des armures, et au milieu, enfin, je reconnus Agilus à ses cheveux bruns. Son large visage enfantin était redressé vers le ciel, à cause des chaînes qui, en enserrant ses bras, lui tiraient les épaules en arrière. Je me souvins alors de son allure élégante, quand il portait la tenue d'officier de la garde, avec la chimère d'or ciselée sur la poitrine de son armure. Je trouvai tragique qu'il ne puisse être accompagné maintenant par un détachement de l'unité qui, en un certain sens, avait été la sienne, au lieu de ces simples hommes de troupe terrorisés,

en armures d'acier laborieusement poli. Il avait été dépouillé de tous ses habits d'apparat, et c'est caché par le masque de fuligine sous lequel je l'avais combattu que j'attendis qu'il me soit confié. Les vieilles femmes stupides s'imaginent que le Panjudicateur nous envoie nos défaites en punition et nos victoires en récompense : j'eus le sentiment d'avoir été récompensé bien au-delà de ce que je souhaitais.

L'instant suivant il montait les marches de l'échafaud, et la brève cérémonie commença. Quand elle fut terminée, les soldats l'obligèrent à s'agenouiller, et je soulevai mon épée, lui cachant pour toujours le soleil.

Si la lame est affûtée comme elle doit l'être, et si le coup est porté correctement, à peine la sent-on ralentir légèrement au moment où elle tranche la colonne vertébrale, avant qu'elle ne s'enfonce et se bloque dans le rebord du billot. Je pourrais jurer avoir senti l'odeur du sang d'Agilus, montant dans l'air purifié par la pluie nocturne, à l'instant même où sa tête tombait dans le panier, si ce n'est un peu avant. La foule eut un mouvement de recul, puis vint à nouveau battre le rempart des lances dressées. J'entendis distinctement le soupir lâché par le gros homme, un son tout à fait identique à celui qu'il aurait produit au moment de l'orgasme, suant et soufflant sur quelque corps de location. Un hurlement monta de loin ; je reconnus la voix d'Aghia avec autant de précision que l'on reconnaît un visage qu'un éclair a fait sortir de l'obscurité. Quelque chose dans le timbre de son cri me fit supposer qu'elle n'avait pas dû regarder, mais avait instantanément compris à quel moment son frère jumeau était mort.

Ce qui se passe par la suite pose en général plus de problèmes que l'acte lui-même. Dès que la tête a été montrée à la foule, on peut la laisser retomber dans son panier. Mais il faut enlever le corps (qui peut encore perdre beaucoup de sang longtemps après que le cœur a cessé de battre), et d'une façon, qui, sans pourtant manquer de dignité, soit tout de même déshonorante. En outre, non seulement doit-on « l'enlever », mais encore faut-il le transporter en un endroit précis, où il soit à l'abri de toute profanation. La tradition permet que le corps

décapité d'un exultant soit posé en travers de son destrier, et que sa dépouille mortelle soit immédiatement rendue à sa famille. Il faut cependant prévoir, pour les personnes d'un rang moins élevé, quelque endroit où le corps puisse reposer à l'abri des mangeurs de cadavres, et ceux-ci doivent être repoussés de force tant que les restes macabres ne sont pas hors de vue. Cette tâche ne revient pas à l'exécuteur des hautes œuvres, qui a déjà la responsabilité de la tête et de son arme ; mais il est rare que ceux qui ont à s'en occuper – soldats, officiers de la cour de Justice etc., – soient volontaires pour cet office. (Il était rempli, à la Citadelle, par deux compagnons désignés, et la chose ne présentait pas la moindre difficulté.)

Cavalier par sa formation mais certainement aussi par inclination, le kiliarque avait résolu le problème en donnant l'ordre de faire tirer le cadavre par un animal de bât. Mais la pauvre bête n'avait pas été consultée, évidemment, et comme elle était davantage accoutumée à des tâches paisibles qu'à charger l'ennemi, l'odeur du sang lui fit prendre peur et elle tenta de décamper. Il y eut quelques intéressantes minutes de confusion avant que le corps du pauvre Agilus puisse être transporté jusque dans une cour interdite au public.

C'est là que me trouva le porveor, alors que j'étais en train de nettoyer mes bottes. Je crus en le voyant qu'il venait m'apporter mon salaire, mais il me fit savoir que le kiliarque désirait me régler en personne. Je dis au porveor qu'un tel honneur était inattendu.

« Il a surveillé tout le déroulement des opérations, me répondit l'homme. Et il s'est montré très satisfait. Il m'a donné pour instruction de vous dire que vous êtes le bienvenu, ainsi que la femme qui vous accompagne, si vous désirez passer la nuit ici.

— Nous partirons au crépuscule, dis-je. Je crois que cela sera plus sûr pour nous. »

Il prit le temps de réfléchir, puis acquiesça, montrant qu'il était capable de plus de finesse que je ne l'en aurais cru capable. « Ce mécréant doit certainement avoir une famille et des amis, j'imagine – mais vous n'en savez certainement pas plus que moi

sur cette question. C'est une difficulté à laquelle vous devez souvent vous heurter.

— J'ai été averti de me méfier par des membres expérimentés de ma guilde. »

J'avais dit vouloir partir au crépuscule, mais nous attendîmes finalement qu'il fît nuit noire, en partie pour des raisons de sécurité, mais aussi parce qu'il me parut avisé de dîner avant de nous mettre en chemin.

Il nous était bien entendu impossible de partir directement pour Thrax en passant par la muraille d'enceinte. Les portes (je n'avais d'ailleurs que la plus vague idée de leur emplacement) seraient fermées, et tout le monde m'avait confirmé qu'il ne se trouvait pas la moindre auberge entre la garnison et la muraille. Il nous fallait donc commencer par nous perdre, après quoi rechercher un endroit où passer la nuit et d'où il ne soit pas trop difficile de se rendre, le lendemain matin, jusqu'à la porte la plus proche. Le porveor m'avait donné des indications détaillées sur la route à suivre, et nous partîmes de la meilleure humeur du monde. Nous ne tardâmes pas à nous égarer, sans cependant nous en rendre compte tout de suite. Au lieu de les jeter à mes pieds, comme le veut la coutume, le kiliarque m'avait tendu mes gages de la main ; et c'était moi qui avais dû le dissuader de procéder ainsi, pour que sa réputation n'en fût pas ternie. Je racontai cet incident en détail à Dorcas, car il m'avait presque autant amusé qu'il m'avait flatté. Quand j'eus terminé, elle me demanda, faisant preuve d'un certain sens pratique : « Il t'a bien payé, je suppose ?

— J'ai touché plus du double de ce que l'on donne habituellement pour les services d'un seul compagnon. Un salaire de Maître. Sans compter les pourboires que j'ai reçus en liaison avec l'exécution. Sais-tu qu'en dépit de tout ce que j'ai dépensé tandis qu'Aghia était avec moi, j'ai actuellement plus d'argent qu'au moment où j'ai quitté la tour ? Je commence à croire que j'aurais les moyens de nous faire vivre tous deux au cours de ce voyage, rien qu'en pratiquant les mystères de notre art. »

Dorcas esquissa le geste de resserrer le manteau brun autour d'elle. « Et moi qui espérais que tu n'aurais plus jamais à exercer cet office… Ou du moins, pas avant longtemps. Tu t'es senti tellement malade, après ; mais je ne te blâme pas.

— C'était purement nerveux. Je craignais que quelque chose n'aille mal.

— Tu avais pitié de lui, j'en suis sûre.

— Je le crois, en effet. C'était le frère d'Aghia, après tout ; et en dehors du sexe, il lui ressemblait à tous points de vue.

— Aghia te manque, n'est-ce pas ? L'aimais-tu donc tellement ?

— Je n'ai eu qu'un seul jour pour la connaître – je te connais déjà depuis bien plus de temps. Si elle avait obtenu ce qu'elle voulait, je serais maintenant un homme mort. L'une de ces deux avernes aurait eu ma peau.

— Pourtant, la feuille ne t'a pas tué. »

Je me souviens encore parfaitement du ton avec lequel elle dit cela ; et il me suffit même de fermer les yeux, en ce moment, pour entendre de nouveau sa voix et sentir le choc que j'éprouvai, en prenant conscience que depuis l'instant où je m'étais assis, tandis qu'Agilus me regardait, l'averne toujours à la main, j'avais évité d'y songer. La feuille ne m'avait pas tué, mais je m'étais arrangé pour détourner mon esprit de ce fait, un peu à la manière dont quelqu'un atteint d'une maladie mortelle évite par mille roueries d'envisager la mort en face ou mieux, comme une femme seule dans une grande maison évite de regarder dans les miroirs et s'active à toutes sortes de tâches triviales, afin de ne rien apercevoir de la chose dont elle entend parfois le pas, dans les craquements de l'escalier.

J'avais survécu, alors que j'aurais dû mourir. J'étais un être hanté par sa propre vie. Je glissai la main sous ma cape, et caressai ma poitrine, d'abord d'un doigt précautionneux. Il y avait bien quelque chose comme une cicatrice, à laquelle adhérait encore un peu de sang séché. Mais elle ne saignait plus et je n'en souffrais pas. « Elles ne tuent pas, dis-je. Tout simplement.

— Aghia prétendait pourtant que si.

— Elle ne cessait pas de mentir. » Nous grimpions le long d'une colline en pente douce, que baignait la lumière vert pâle de la lune. Devant nous, semblant plus proche qu'elle ne l'était ou pouvait l'être en réalité comme les montagnes en donnent l'impression, se dressait la barre d'un noir de poix de la muraille d'enceinte. Derrière nous, les lumières de Nessus créaient une fausse impression d'aube naissante, qui, en fait, mourait peu à peu au fur et à mesure qu'avançait la nuit. Je m'arrêtai au sommet de l'éminence pour admirer le spectacle, et Dorcas me prit par le bras. « Il y a tant de maisons ! Combien d'habitants peut-il y avoir dans la ville ?

— Personne ne le sait.

— Nous allons laisser tout cela derrière nous. Thrax se trouve-t-elle loin, Sévérian ?

— Très loin, comme je te l'ai déjà dit ; au pied de la première cataracte. Je ne t'oblige pas à me suivre, tu n'ignores pas cela.

— Mais je le veux. Sévérian, suppose que… c'est une simple supposition ! que je veuille repartir, plus tard. Essaierais-tu de m'en empêcher ?

— Parcourir un tel chemin toute seule pourrait être dangereux pour toi, répondis-je, et pour cette raison, je tenterais sans doute de t'en dissuader. Mais je ne t'attacherais pas ni ne t'emprisonnerais, si c'est bien cela que tu as voulu dire.

— Tu m'as dit que tu avais fait une copie du billet laissé à mon attention à l'auberge. Tu n'as pas oublié ? Tu ne me l'as cependant jamais montrée. J'aimerais la voir maintenant.

— Je t'ai rapporté exactement ce qu'il contenait, et ce n'est pas le billet véritable, tu sais. Aghia l'a jeté. Je suis convaincu qu'elle croyait que quelqu'un – Hildegrin, par exemple – s'efforçait de me prévenir. » J'avais déjà ouvert ma sabretache ; mais au moment où je saisis le morceau de papier, mes doigts rencontrèrent autre chose, un objet froid à la forme étrange.

Dorcas remarqua mon expression intriguée et me demanda ce qu'il y avait.

Je sortis la chose. Elle était plus grande qu'un orichalque, mais de peu, et à peine plus épaisse. Sa matière froide répondit par des reflets célestins aux rayons glacés de la lune. J'eus

l'impression de tenir une balise lumineuse visible jusqu'aux limites de la ville, et je remis précipitamment l'objet dans la sabretache dont je fermai le rabat.

Dorcas se mit à me serrer le bras avec une telle force que l'on aurait dit un bracelet d'ivoire et d'or taillé aux dimensions d'une main de femme. « Qu'est-ce que c'était que ça ? » murmura-t-elle.

Je secouai la tête pour éclaircir mes idées. « Cela ne m'appartient pas. J'ignorais complètement l'avoir sur moi. C'est une gemme, une pierre précieuse…

— C'est impossible. N'en as-tu pas senti la chaleur ? Regarde donc ton épée, ici : voilà une pierre précieuse. Qu'était donc cette chose que tu as sortie de ta sabretache ? »

Je regardai l'opale sombre fixée au pommeau de *Terminus Est*. Elle luisait dans la lumière de la lune ; mais son brillant n'était pas plus comparable à l'objet dans ma sabretache que celui d'un diamant ne l'est au soleil. « La Griffe du Conciliateur, répondis-je. Voilà ce que c'est. Aghia l'a glissée ici ; c'est certainement elle qui l'a fait, après que nous eûmes démoli l'autel, afin qu'on ne la trouve pas sur elle au cas où nous serions fouillés. Elle l'aurait reprise au moment où Agilus aurait exercé le droit du vainqueur. Mais comme je ne suis pas mort, elle a tenté de me la dérober dans la cellule de son frère. » Dorcas ne me regardait plus ; elle levait la tête, tournée dans la direction de la ville et de la lueur produite par ses myriades de lampes. « Sévérian, dit-elle, c'est impossible. »

Surplombant la ville, telle une montagne volante vue en rêve, se tenait une construction gigantesque – un bâtiment avec des tours, des remparts, des contreforts et un toit en carène de bateau inversée ; ses fenêtres diffusaient une lumière pourpre. J'essayai de parler, de nier le miracle alors qu'il se présentait à mes yeux. Mais avant que j'aie pu prononcer une seule syllabe, le château s'était évanoui comme une bulle d'air dans une fontaine, ne laissant à sa place qu'une cascade d'étincelles.

32

La représentation

Ce n'est qu'après que la vision de cette grande construction suspendue au-dessus de la ville se fut évanouie, que je compris enfin tout l'amour que je portais déjà à Dorcas. Nous avions trouvé une route au sommet de la colline et nous la prîmes pour redescendre sur l'autre versant, dans l'obscurité. Et comme nos pensées étaient entièrement tournées vers ce que nous venions de voir, nos âmes se fondirent sans retenue l'une dans l'autre, pour avoir traversé ces quelques secondes de vision comme si nous venions de franchir une porte qui n'avait jamais été ouverte et ne le serait plus jamais.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions et n'en ai toujours pas. Je me souviens seulement d'une route sinueuse gagnant le pied de la colline, franchissant l'arche d'un pont, et d'une autre route, que longeait, sur une bonne lieue, une palissade en bois qui semblait dressée là sans raison. Peu nous importait notre destination : nous ne parlions pas de nous-mêmes mais uniquement de ce que nous venions de voir et de la signification qu'il fallait y donner. Je sais très bien qu'au début de notre marche nocturne, je considérais Dorcas comme un simple compagnon de route offert par le hasard, si désirable qu'elle m'apparût, et si digne de pitié que fut son cas. Alors qu'à la fin, je l'aimais comme je n'avais encore jamais aimé aucun être humain. Et je ne l'aimais pas parce que mon amour pour Thècle avait diminué – il faudrait plutôt dire qu'en aimant Dorcas, je n'en aimais que davantage Thècle, car Dorcas était une autre moi-même (comme Thècle allait le devenir d'une

manière aussi terrible que l'autre était belle) et si j'aimais Thècle, Dorcas l'aimait donc aussi.

« Penses-tu, demanda-t-elle, que d'autres personnes que nous l'ont vu ? »

Je n'avais pas envisagé cette question, mais je lui répondis que le phénomène s'était tout de même produit au-dessus de la plus gigantesque des villes et qu'en dépit de sa brièveté, même si les millions et les dizaines de millions de personnes qui demeuraient à Nessus n'en avaient rien su, il devait néanmoins s'en trouver quelques centaines qui l'avaient aperçu.

« Mais est-ce qu'il ne serait pas possible que ce ne fût qu'une vision, destinée à nous seuls ?

— Je n'ai jamais eu de vision, Dorcas.

— Quant à moi, j'ignore complètement si j'en ai eu ou non. Lorsque je m'efforce de me souvenir de l'époque qui a précédé le moment où je t'ai sorti de l'eau, je n'arrive qu'à me voir moi-même dans l'eau. Tout ce qui précède ressemble à des images réduites en morceaux, je n'en vois que de minuscules fragments brillants : un dé à coudre posé sur du velours, ou l'aboiement d'un petit chien derrière une porte. Ce sont des visions qui n'ont rien à voir avec cela, avec ce que nous venons de voir. »

Ces propos me rappelèrent le billet que je cherchais quand mes doigts étaient tombés sur la Griffe, et celle-ci me fit à son tour penser au petit livre marron glissé tout à côté, dans l'un des replis de la sabretache. Je demandai à Dorcas s'il ne lui plairait pas de jeter un coup d'œil sur le livre ayant appartenu autrefois à Thècle, lorsque nous aurions trouvé un endroit où nous arrêter.

« Volontiers, dit-elle. À un moment où nous serons assis autour d'un feu, comme nous l'avons été à l'auberge.

— Le fait de trouver cette relique – qu'il nous faudra bien entendu rendre à ses propriétaires avant de quitter la ville – ainsi que la conversation que nous venons d'avoir m'ont fait penser à quelque chose que j'y ai lu une fois. Connais-tu la clef de l'univers ? »

Dorcas rit doucement. « Non, Sévérian. C'est tout juste si je connais mon nom, comment veux-tu que je sache quoi que ce soit sur la clef de l'univers ?

— Je ne me suis pas bien exprimé. La question que je voulais poser était plutôt : l'idée que l'univers possède une clef secrète t'est-elle familière ? Un dicton, une phrase, un proverbe – voire un simple mot – que l'on pourrait arracher de la bouche d'une statue particulière, ou lire dans le firmament ou encore qui serait enseigné à ses disciples par un anachorète sur un autre continent, au-delà des mers ?

— Les bébés la connaissent, me répondit-elle. Ils connaissent la clef de l'univers avant d'avoir appris à parler, mais ils l'ont oubliée, pour l'essentiel, une fois qu'ils sont en âge de s'exprimer. C'est du moins ce que m'a dit quelqu'un, une fois.

— C'est ce que je voulais dire, quelque chose comme cela. Le livre marron est une compilation des mythes du passé, et il comporte une liste de toutes les clefs de l'univers – de tout ce que les gens à un moment ou à un autre ont prétendu être le Secret, soit après avoir parlé avec des mystagogues sur des mondes lointains, soit en ayant étudié le *popol vuh* des magiciens, soit encore à la suite d'une période de jeûne passée dans un tronc d'arbre sacré. Il nous arrivait souvent de les lire, Thècle et moi, et d'en parler ; l'un de ces dictons disait que chaque chose et chaque événement ont trois significations. La première est d'ordre pratique, ce que le livre appelle « la chose telle que la voit le laboureur ». La vache arrache une touffe d'herbe ; c'est une véritable vache et c'est de l'herbe véritable. Cette signification a autant d'importance que les autres, elle est aussi vraie. La seconde traduit la façon dont le monde se reflète en lui-même. Chaque objet y est en contact avec tous les autres, et c'est ainsi que le sage peut tous les connaître en observant le premier. C'est ce que l'on pourrait appeler la signification du prophète, car c'est celle qu'utilisent ces gens-là quand ils prédisent une rencontre heureuse en étudiant les traces laissées par les serpents, ou confirment l'issue favorable d'une entreprise amoureuse en posant l'électeur de cœur par dessus la sainte patronne de trèfle.

« Et la troisième signification ? demanda Dorcas.

— Il s'agit de la signification transsubstantielle. Étant donné que tous les objets trouvent leur origine ultime dans le Pancréateur, que c'est lui qui les a tous mis en mouvement, ils

ne peuvent qu'exprimer sa volonté – qui est la réalité la plus haute.

— Tu es en train de dire, en somme, que nous avons vu un signe. »

Je secouai la tête. « Le livre explique que toute chose est signe. Le pieu de cette barrière en est un, ainsi que la manière dont cet arbre se penche au-dessus. Certains signes peuvent cependant plus facilement trahir la troisième signification que d'autres. »

Pendant peut-être environ une centaine de pas, nous gardâmes tous deux le silence. Puis Dorcas reprit : « Il me semble que si ce que raconte le livre de la châtelaine Thècle est exact, les gens prennent toutes les choses à l'envers. Nous avons vu une énorme construction monter dans les airs et s'effondrer, retomber au néant, n'est-ce pas ?

— À l'instant où je la vis, elle était suspendue au-dessus de la ville. Est-elle vraiment montée ? »

Dorcas acquiesça de la tête. L'or clair de ses cheveux reflétait la lumière de la lune. « J'ai aussi l'impression que ce que tu appelles la troisième signification est tout à fait clair. La deuxième signification est en revanche plus difficile à découvrir, et quant à la première, qui devrait être la plus évidente, c'est impossible. »

J'étais sur le point de lui répondre que je comprenais ce qu'elle voulait dire – au moins en ce qui concernait la première signification – lorsque nous entendîmes, à quelque distance, se répercuter les échos d'une sorte de grondement, évoquant un long roulement de tonnerre. « Qu'est-ce que ce bruit ? » s'exclama Dorcas, saisissant ma main dans la sienne, petite et tiède, ce que je trouvai très agréable.

« Je l'ignore ; mais j'ai l'impression qu'il provenait de ce hallier, là-bas devant nous.

— J'entends parler, maintenant, ajouta-t-elle en acquiesçant.

— Ton ouïe est donc meilleure que la mienne. »

Le grondement recommença, plus fort et plus long que la fois précédente ; mais ce coup-ci, peut-être parce que nous nous étions légèrement rapprochés, je crus apercevoir quelques

reflets de lumière entre les troncs d'une jeune plantation de bouleaux, en face de nous.

« Regarde par là ! » dit Dorcas, m'indiquant du doigt un point un peu au nord des arbres. « Ce ne peut pas être une étoile, elle serait trop basse sur l'horizon et trop brillante. Et elle se déplace trop rapidement !

— Il s'agit sans doute d'une lanterne, accrochée à un véhicule, peut-être, ou portée par quelqu'un. »

Le grondement enfla à nouveau, mais je sus cette fois-ci quelle en était l'origine : c'était un roulement de tambour. Je commençai aussi moi-même à entendre parler ; les voix étaient extrêmement ténues, mais l'une d'elles, paraissant plus grave que le son du tambour et presque aussi puissante, attira mon attention.

Dès que nous eûmes contourné le hallier, nous vîmes une cinquantaine de personnes, environ, attroupées autour d'une petite plate-forme. Sur celle-ci, éclairée de torches bondissantes, était juché un géant qui tenait une timbale sous le bras, comme s'il s'agissait d'un simple tam-tam. Il était entouré sur sa droite d'un homme nettement plus petit, richement habillé, et sur sa gauche, de la femme à la beauté la plus sensuelle que j'aie jamais vue, presque nue.

« Tout le monde est présent », était en train de proclamer l'homme le plus petit, d'une voix forte au rythme précipité. « Tout le monde est ici ! Que désirez-vous donc ? L'amour, la beauté ? » Il montra la jeune femme. « La force, le courage ? » Il agita la canne qu'il tenait en direction du géant. « Tromperies mystères ? » Il frappa sur sa propre poitrine. « Le Vice ? » géant fut à nouveau désigné. « Et regardez par là, regardez qui arrive, à l'instant ! Notre vieille ennemie, la Mort, celle qui finit toujours par arriver, tôt ou tard. » Sur ces mots, il brandit sa canne dans ma direction, et dans le public, tous les visages se retournèrent.

J'avais retrouvé le Dr Talos et Baldanders. Leur présence me parut inévitable dès l'instant où je les reconnus. Par contre, je ne me souvenais pas avoir rencontré la jeune femme auparavant.

« La Mort ! reprit le Dr Talos. La Mort est venue. J'ai douté de vous au cours de ces deux dernières journées, ma vieille amie ; c'était mal vous connaître. »

Je m'attendais à ce que la foule se mette à rire devant ce trait d'humour macabre, mais elle resta sans réaction. Quelques personnes marmonnèrent entre eux, et une vieille commère cracha dans la paume de sa main avant de pointer les doigts vers le sol.

« Et qui a-t-elle amené en sa compagnie ? » Le Dr Talos se pencha en avant pour mieux scruter le visage de Dorcas dans la lueur des torches. « L'Innocence, si j'en crois mes yeux. Oui, c'est bien l'Innocence. Et maintenant, la troupe est au complet ! Le spectacle ne va pas tarder à commencer. Il n'est pas fait pour les cœurs sensibles ! Vous n'avez jamais rien vu de tel, jamais rien qui soit comparable ! Toute la troupe est là, maintenant. »

La splendide jeune femme s'était éclipsée, mais la voix du docteur avait tant de magnétisme, que je ne l'avais même pas vue s'en aller.

S'il me fallait décrire maintenant le spectacle du Dr Talos comme moi-même (qui pourtant y participai) je l'ai compris, la chose ne pourrait paraître que confuse. Cependant, si je tentais de le décrire du point de vue du public (comme j'ai l'intention de le faire à un moment plus approprié), il se pourrait bien que l'on ne me croie pas. Disons simplement que tout au long d'un drame dont la distribution se réduisait à cinq personnes dont deux, en cette première soirée, n'avaient pas appris leur rôle, des armées se déployèrent, des orchestres jouèrent, la neige tomba et Teur elle-même trembla. Le Dr Talos sollicitait beaucoup l'imagination des spectateurs ; mais il l'aiguillonnait grâce à son sens de la narration, à des artifices simples mais efficaces : ombres projetées sur un écran, projections holographiques, bruits enregistrés, toiles de fond réfléchissantes, sans compter toute une gamme de trucs. Dans l'ensemble, il réussit fort bien, comme le prouvèrent les sanglots, les cris et les soupirs qui montaient de temps en temps de l'obscurité.

S'il triomphait bien de toutes ces difficultés, sa tentative était tout de même un échec. Ce qu'il désirait avant tout, en effet, c'était communiquer, raconter une magnifique histoire qui n'existait que dans son esprit, et ne pouvait être transmise par le langage courant. Mais parmi toutes les personnes ayant jamais assisté à une représentation – et encore moins parmi nous-mêmes qui nous déplacions sur la scène et parlions selon ses indications – il n'y en eut jamais une seule, je crois, qui ait vraiment bien compris le déroulement de l'histoire. On ne pouvait l'exprimer (d'après le Dr Talos) que par l'intermédiaire du son des cloches et du tonnerre des explosions, ainsi parfois qu'en empruntant des attitudes ritualisées. Mais on eut la preuve que même de cette façon, ce qu'il voulait dire n'était pas exprimable. Il y avait une scène au cours de laquelle le Dr Talos se battait avec Baldanders, jusqu'à ce que le sang leur coule sur le visage ; dans une autre, Baldanders se mettait à la recherche d'une Jolenta (tel était le nom de la plus belle fille du monde) terrifiée, dans une pièce d'un palais souterrain, et finissait par s'asseoir sur le coffre même où elle s'était cachée. J'occupais le centre de la scène pendant la dernière partie, et présidais un tribunal d'Inquisition devant lequel paraissaient Baldanders, le Dr Talos, Jolenta et Dorcas, tous ligotés par des systèmes différents. Sous les yeux du public, je leur infligeais tour à tour les tortures les plus bizarres (et, eussent-elles été réelles, les moins efficaces) que l'on puisse imaginer. Je ne pus m'empêcher de remarquer le murmure étrange qui monta du public, au moment où j'étais prétendument en train de me préparer à tordre la jambe de Dorcas jusqu'à la lui déboîter.

Sans que moi-même je m'en fusse rendu compte, l'assistance avait pu voir que Baldanders était en train de se libérer tout seul. Plusieurs femmes se mirent à crier, au fracas que firent ses chaînes en tombant sur la scène ; je regardai à la dérobée dans la direction du Dr Talos, pour savoir ce que je devais faire, mais lui-même bondissait vers les spectateurs, s'étant détaché avec encore moins de peine.

« Tableau, cria-t-il, tableau, tout le monde. » Je m'immobilisai, ayant appris ce que signifiait cette expression. « Noble assistance, vous avez suivi notre petit spectacle avec

une attention digne d'éloges. Nous vous avons demandé un fragment de votre temps ; nous vous demandons maintenant un fragment de votre bourse. Vous saurez à la fin de la représentation ce qui va se passer, maintenant que le monstre a fini par se libérer de ses liens. » Le Dr Talos tendit son haut chapeau à l'audience, et j'entendis le tintement de plusieurs pièces qui y tombaient. « N'oubliez surtout pas qu'une fois qu'il est libre, il n'y a plus rien pour l'empêcher d'assouvir ses désirs les plus bestiaux. N'oubliez pas que moi, son bourreau, je suis actuellement attaché et livré à sa merci. N'oubliez pas que vous ignorez encore – merci, Sieur – l'identité de la silhouette mystérieuse aperçue par la comtesse au travers des rideaux de la fenêtre. Merci. Ni qu'au-dessus du cachot que vous voyez encore, la statue qui pleure – merci – continue toujours de creuser sous le sorbier. Vous vous êtes montrés très généreux de votre temps ; allons, soyez-le aussi de votre bourse, c'est tout ce que nous vous demandons. Un petit nombre d'entre vous se sont montrés grands seigneurs, mais nous n'allons pas jouer pour si peu de monde. Où sont donc les asimis brillants qui auraient dû pleuvoir de vos mains dans mon pauvre chapeau, depuis un bon moment ? Ce ne sont pas quelques-uns qui vont payer pour tous ! Si vous n'avez pas d'asimis, alors donnez des orichalques ; et si vous êtes même dépourvus de monnaie de cuivre, il n'y a personne qui n'ait pas un as au fond de sa poche ! »

Une somme suffisante une fois réunie, le Dr Talos se glissa de nouveau à sa place, et rajusta prestement l'appareil qui semblait le maintenir dans un corset hérissé de grands clous. Baldanders se mit à rugir et tendit les bras vers moi comme pour me saisir, permettant au public de voir qu'il était en fait retenu par une deuxième chaîne, restée jusque-là invisible. « Regardez-le, me lança le Dr Talos *sotto voce*. Et tenez-le en respect avec l'un des flambeaux. »

Je fis semblant de découvrir seulement à ce moment-là que Baldanders s'était libéré les bras et j'arrachai un flambeau de la torchère installée dans un coin de la scène. Mais à cet instant précis, les deux flambeaux se mirent à couler ; les flammes, qui jusqu'ici avait été jaune clair au-dessus d'un cercle écarlate,

devinrent bleues et vert pâle, brasillèrent et crachèrent des étincelles, doublant et même triplant de volume avec un effrayant sifflement, avant de diminuer brusquement comme si elles allaient s'éteindre. J'agitai celle que je venais de prendre sous le nez de Baldanders en criant : « Non, non ! En arrière ! En arrière ! » encouragé de nouveau par le Dr Talos. Baldanders répondit en mugissant d'une manière encore plus furieuse qu'auparavant. Il se mit à tirer tellement fort sur ses chaînes que le portant auquel il était attaché se mit à craquer d'une manière inquiétante et que l'écume lui vint littéralement à la bouche, un liquide épais et blanchâtre qui coulait des commissures de ses lèvres et sur son menton, avant de tomber sur ses vêtements noirs et usés, où il laissait des taches semblables à des flocons de neige. Quelqu'un commença de crier dans la foule, et la chaîne se brisa, claquant comme le fouet d'un conducteur de mules. Le visage du géant était devenu hideux, comme fou, et je ne me sentais pas davantage disposé à l'arrêter que si je m'étais trouvé en face d'une avalanche ; mais avant d'avoir pu faire le premier pas pour me garer, il m'avait fait sauter la torche des mains et assommé d'un coup de son support métallique.

Je fus jeté à terre, mais je pus le voir arracher la deuxième torche et s'élancer sur le public avec les deux flambeaux à la main. Le hurlement des hommes submergea le cri strident des femmes – on aurait dit que notre guilde s'attaquait à une bonne centaine de clients à la fois. Je me remis debout, et j'étais sur le point d'attraper Dorcas, pour foncer nous abriter quelque part dans le hallier, lorsque je remarquai le Dr Talos. Son visage semblait rayonner de ce que je ne saurais appeler autrement qu'une méchante bonne humeur, et il prenait tout son temps pour se défaire de ses attaches. Jolenta était également en train de se libérer, et s'il était possible de déceler la moindre expression sur ce visage idéal, c'était le soulagement.

« Parfait ! s'exclama le Dr Talos. Vraiment parfait. Tu peux revenir maintenant, Baldanders ; ne nous laisse pas dans l'obscurité. » Puis, s'adressant à moi : « Avez-vous pris plaisir à cette première expérience des planches, maître Bourreau ? Pour

un débutant qui joue sans même avoir répété, vous vous en êtes très bien sorti. »

Je réussis à lui faire un geste d'acquiescement.

« Sauf lorsque Baldanders vous a jeté à terre. Vous devez lui pardonner, il ne pouvait pas savoir que vous étiez trop peu au fait de la chose pour penser à vous laisser tomber. Suivez-moi, maintenant. Baldanders ne manque pas de talents, mais il ne faut pas compter au rang de ceux-ci l'art de trouver les aiguilles au milieu d'une meule de foin. J'ai d'autres lumières dans les coulisses, et vous m'aiderez, avec Innocence, à tout ramasser. »

Je ne compris pas sur le coup ce qu'il voulait dire, mais quelques minutes plus tard les flambeaux avaient repris leur place sur la scène, tandis qu'en face d'elle, équipés de lanternes sourdes, nous explorions le terrain piétiné. « C'est quelque chose comme un pari, m'expliqua le Dr Talos. Et j'avoue que j'aime ça. Les pièces dans le chapeau, c'est la sécurité – dès la fin du premier acte, je peux prédire le montant de la recette à un orichalque près. Mais les choses qu'ils laissent tomber ! Il se peut que l'on ne trouve que deux pommes et un navet – mais aussi tout ce que l'imagination est capable de se figurer. Nous avons une fois récupéré un cochon de lait. Délicieux, d'après ce que m'a dit Baldanders, qui l'a dévoré. Mais nous avons aussi trouvé un vrai bébé ; une canne à pommeau d'or, que j'ai conservée, des broches anciennes, des chaussures… Nous en trouvons souvent, et de tous les genres imaginables. Là ! voici une ombrelle de dame, dit-il en exhibant l'objet. Exactement ce dont nous aurons besoin pour abriter notre belle Jolenta du soleil, demain, lorsque nous marcherons. »

Jolenta se redressait comme les personnes qui s'efforcent de ne pas se tenir voûtées. Mais les formes vastes et onctueuses qui débordaient au-dessus de sa taille devaient faire un tel poids qu'elle était sans doute obligée de rejeter la colonne vertébrale en arrière pour en contrebalancer l'effet. « Si nous devons coucher dans une auberge ce soir, j'aimerais bien m'y rendre tout de suite, dit-elle. Je suis très fatiguée, docteur. »

Je me sentais moi-même épuisé.

« Une auberge ? Ce soir ? Gaspillage criminel de nos fonds. Envisagez plutôt les choses ainsi : la plus proche est de toute

façon à une lieue d'ici, et il me faudrait une veille, avec l'aide de Baldanders, pour démonter la scène et emballer les accessoires – même si j'enrôlais notre ami l'Ange des Souffrances. À ce rythme, le temps que nous arrivions à ladite auberge, les coqs auront commencé de chanter, et des milliers de sots, au bas mot, vont se lever, claquer leurs portes et vider leurs seaux. »

Baldanders poussa un grognement (je l'interprétai comme une approbation) et frappa le sol de sa botte comme s'il écrasait quelque bestiole venimeuse qu'il aurait découverte dans l'herbe.

Le Dr Talos ouvrit les bras en grand, dans un geste embrassant tout l'univers. « Tandis qu'ici, ma toute belle, en dessous des étoiles qui sont la propriété personnelle et très chérie de l'Incréé, nous disposons de tout ce que nous pouvons souhaiter pour dormir du plus sain des sommeils. L'air est juste assez frais, cette nuit, pour que les dormeurs apprécient pleinement le confort de leur couverture et la chaleur du feu, et il ne tombe pas la moindre goutte de pluie. Nous camperons donc ici même, et ici même nous déjeunerons, demain matin ; d'ici même nous partirons, nos forces renouvelées, aux heures joyeuses d'un jour dans tout l'éclat de sa jeunesse. »

J'intervins alors : « Vous parlez de petit-déjeuner, si j'ai bien compris. N'y a-t-il rien à manger, pour l'instant ? Dorcas et moi, nous avons faim.

— Nous avons quelque chose, bien entendu ; Baldanders vient tout juste de ramasser un panier d'ignames. »

Plusieurs personnes de ce qui avait été notre assistance devaient être des fermiers des environs, revenant du marché avec les produits qu'ils n'avaient pu y vendre. En dehors des ignames, nous découvrîmes, finalement, une paire de pigeonneaux et quelques tiges de canne à sucre. Bien que réduit, le matériel de couchage existait tout de même ; le Dr Talos y renonça d'ailleurs, disant qu'il préférait rester assis à surveiller le feu, et qu'il ferait peut-être un petit somme, plus tard, sur le siège qui avait servi de trône à l'Autarque et de banc à l'Inquisiteur quelques instants auparavant.

33

Trois pattes, deux jambes

Je restai éveillé, me sembla-t-il, le temps d'une veille. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le Dr Talos ne dormirait pas, toutefois je m'accrochais à l'espoir qu'il s'éloignerait de notre campement, pour une raison ou une autre. Il resta un long moment assis, paraissant profondément plongé dans ses pensées, puis il se leva et commença de marcher de long en large devant le feu. Son visage presque immobile était cependant étonnamment expressif : il suffisait qu'il bougeât légèrement le sourcil ou qu'il redressât la tête, et il changeait du tout au tout. Tandis qu'il allait et venait, j'aperçus, à travers mes yeux mi-clos, tour à tour de l'allégresse, du désir, de l'ennui, de la résolution, ainsi que toute une gamme d'émotions qui ne portent pas de noms passer rapidement sur son masque vulpin.

Il finit par se mettre à décapiter, à l'aide de sa canne, les corolles de fleurs sauvages ; il lui fallut peu de temps pour venir à bout de toutes celles qui se trouvaient à moins de douze pas du feu. J'attendis jusqu'à ce que je ne puisse plus voir, dans l'obscurité, sa silhouette bien droite et énergique, et que le bruit des moulinets de sa canne fût devenu presque imperceptible. Alors, lentement, je retirai la pierre précieuse de sa cachette.

On aurait dit que je tenais une étoile, un objet qui brûlait dans la nuit. Dorcas dormait ; j'avais pensé que nous examinerions la gemme ensemble, mais je renonçai à l'éveiller. Le rayonnement bleu et glacé se mit à croître, au point que je craignis que le Dr Talos, si loin qu'il fût, ne l'aperçoive. Je rapprochai la pierre de mon œil, poussé par l'envie enfantine de

regarder le feu au travers comme s'il s'agissait d'une lentille, mais l'en éloignai brusquement : le monde familier d'herbe et de dormeurs qui m'entourait s'était transformé en une danse d'étincelles, traversée de coups de cimeterre.

Je ne sais pas très bien quel âge j'avais à la mort de maître Malrubius. C'était bien des années avant que je ne devienne capitaine, et je devais être encore très jeune. En revanche, je me souviens parfaitement du jour où maître Palémon lui succéda en tant que maître des apprentis ; c'est un poste que maître Malrubius avait occupé depuis toujours pour moi, et, pendant des semaines et peut-être même des mois, je restai sous l'impression que maître Palémon (que j'aimais autant sinon davantage) ne pouvait être notre véritable maître au sens où maître Malrubius l'avait été. En outre, cette impression de désordre et d'irréalité se trouvait accrue par le fait que maître Malrubius n'était pas mort, ni même parti… et qu'en fait, il était simplement allongé sur sa couchette, celle dans laquelle il avait dormi chaque nuit à l'époque où il nous dispensait son enseignement et appliquait sa discipline. Un dicton affirme que ce que l'on ne voit pas n'existe pas. Mais dans ce cas, il en allait autrement : devenue invisible, la présence de maître Malrubius était d'autant plus palpable. Maître Palémon refusait de confirmer qu'il ne reviendrait jamais, si bien que toutes nos actions étaient mesurées sur une double échelle : « Maître Palémon le permettra-t-il ? » et « Qu'aurait dit maître Malrubius ? »

(À la fin il ne dit rien ; les bourreaux ne vont pas à la tour des Soins, quel que soit leur état ; une ancienne croyance – vraie ou fausse, je l'ignore – prétend qu'on y règle toutes les vieilles rancunes.)

Si j'écrivais cette histoire pour distraire le lecteur ou même pour l'instruire, je m'abstiendrais d'y introduire des digressions sur le cas de maître Malrubius, lequel, au moment où je remis la Griffe à sa place, n'était plus que poussière depuis bien longtemps. Mais dans une histoire, comme en bien d'autres choses, existent plusieurs formes de nécessité. Je connais peu de chose du style littéraire ; cependant, je me suis instruit, j'ai

fait quelques progrès, et je considère que cet art n'est pas aussi différent de mon ancienne spécialité qu'il peut en avoir l'air au premier abord.

Des dizaines et même parfois des centaines de personnes viennent assister aux exécutions, et j'ai vu des balcons s'effondrer sous le poids des spectateurs qui s'y étaient entassés, tuant plus de gens en une seule fois que moi dans toute ma carrière. Ces dizaines et ces centaines de spectateurs peuvent être assimilés aux gens qui lisent un récit écrit.

En dehors du public, cependant, il existe d'autres personnes à satisfaire : les autorités au nom desquelles agit le carnifex, ceux qui l'ont appointé afin que le condamné subisse une peine sans souffrir ou au contraire dans les plus grands tourments, ainsi également que le bourreau lui-même.

La foule s'estimera satisfaite si l'attente n'est pas trop longue, si l'on permet au condamné de dire quelques mots et qu'il le fasse bien, si la lame dressée vers le ciel brille quelques instants dans la lumière du soleil avant de s'abaisser, donnant à chacun le temps de retenir son souffle, de pousser le voisin du coude, et si la tête, en tombant, est accompagnée d'un bon jet de sang. De même, vous qui plongerez un jour ou l'autre dans la bibliothèque de maître Oultan, attendez de moi que je ne vous fasse pas trop languir ; que les personnages qui s'exprimeront soient brefs, mais parlent bien, que certains temps d'arrêt dramatiques vous signalent que quelque chose d'important est sur le point de se produire, et qu'il y ait une quantité suffisante de sang.

Les autorités au nom desquelles agit le carnifex, à savoir les kiliarques et les archontes (si l'on me permet de prolonger encore un peu cette figure de rhétorique), n'auront guère à se plaindre si le condamné ne s'échappe pas, et s'il n'excite pas trop les passions de la foule – et s'il est indiscutablement mort à la fin des opérations. Il me semble que dans ce que j'écris, cette autorité est l'impulsion qui me meut. Elle exige que ce qui constitue le sujet de l'œuvre reste central dans mon propos – qu'il ne se dilue pas dans des préfaces, des avertissements ou ne devienne un tout autre ouvrage. Elle exige aussi qu'il ne soit pas

submergé par la rhétorique, et qu'il soit mené jusqu'à une conclusion satisfaisante.

Ceux qui ont payé le carnifex pour que l'exécution soit douloureuse ou au contraire indolore peuvent être assimilés aux traditions littéraires et aux modèles reconnus auxquels je suis tenu de me plier. Je me souviens d'un certain jour d'hiver, alors qu'une pluie froide tambourinait sur les fenêtres de la salle où se déroulait la leçon, et où maître Malrubius – voyant peut-être que nous n'avions pas la tête au travail, ou étant tout simplement lui-même peu disposé à enseigner – nous raconta l'histoire d'un certain maître Werenfrid ayant appartenu il y a fort longtemps à notre guilde. Il avait un pressant besoin d'argent et accepta la rémunération offerte par les ennemis du condamné comme celle de ses amis ; mais en disposant le premier groupe sur sa droite et le second sur sa gauche, il réussit à faire croire aux deux, grâce à son immense talent, que le résultat était dans les deux cas parfaitement conforme à leur attente. C'est exactement de la même manière que les tenants des traditions opposées font pression sur celui qui écrit des histoires. Oui, fût-il Autarque. Les uns désirent la facilité ; les autres, la richesse de l'expérience dans l'exécution… de l'œuvre littéraire. Or, il me faut essayer, alors que je me trouve devant le dilemme de maître Werenfrid, de satisfaire les deux ; c'est bien ce que j'ai tenté de faire.

Reste enfin le carnifex lui-même ; moi, autrement dit. Il ne lui suffit pas d'être loué par tout le monde. Il ne lui suffit même pas d'assurer ses fonctions d'une manière parfaitement correcte et conforme en tout point à l'enseignement reçu de ses maîtres et à la tradition. Il doit en outre, s'il veut lui-même tirer une entière satisfaction du moment où le Temps fera voler sa propre tête décapitée dans les airs, ajouter certains caractères particuliers à l'exécution, si insignifiants soient-ils, mais qui sont entièrement son fait et qu'il ne reproduira plus jamais. Ce n'est qu'à ce prix qu'il pourra se sentir un artiste libre.

J'avais fait un étrange rêve, la nuit où j'avais partagé mon lit avec Baldanders ; je n'ai pas hésité à le rapporter en écrivant cette histoire, la relation des rêves faisant tout à fait partie de la tradition littéraire. Au point du récit où nous sommes

maintenant rendus, alors que Dorcas et moi dormions en compagnie de Baldanders et de Jolenta, le Dr Talos assis à côté de nous, j'ai vécu quelque chose qui est soit plus, soit moins qu'un simple rêve – et là, je sors de la tradition. Je vous avertis, vous qui lirez plus tard cela, qu'il n'a que très peu de rapport avec ce qui va se passer tout de suite après ; je ne le transcris que parce que ce phénomène m'a intrigué au moment où il s'est produit, et que j'en tire une certaine satisfaction. Néanmoins, il se peut tout aussi bien qu'étant entré dans mon esprit à cette époque, et y étant toujours resté depuis, il ait affecté mon comportement au cours des événements qui vont suivre.

La Griffe à nouveau soigneusement cachée, je restai étendu sur ma vieille couverture, auprès du feu. La tête de Dorcas était auprès de la mienne, et mes pieds touchaient presque ceux de Jolenta. Baldanders était couché sur le dos de l'autre côté du feu, ses bottes aux fortes semelles parmi les cendres brûlantes. La chaise du Dr Talos était tout à côté de la main du géant, mais le dos tourné au feu ; lui-même y était-il assis ou non, le visage levé vers les étoiles, je ne saurais le dire ; pendant une partie du temps que prit mon demi-rêve, il me sembla avoir conscience de sa présence sur la chaise, alors qu'à d'autres moments, j'avais l'impression qu'il n'y était pas. Le ciel me parut devenir plus clair qu'il ne l'est habituellement en pleine nuit.

Des bruits de pas parvinrent à mes oreilles, mais sans pratiquement me déranger dans mon repos ; ils étaient à la fois lourds et feutrés. Puis il y eut le halètement d'une respiration et les reniflements d'un animal ; si j'étais éveillé, j'avais les yeux ouverts. Mais j'étais tellement sur le point de succomber au sommeil que je ne me retournai pas. L'animal s'approcha de moi et se mit à sentir mes vêtements et mon visage. C'était Triskèle ; il se coucha, et sa colonne vertébrale vint s'appuyer contre moi. Il ne me parut pas extraordinaire qu'il ait réussi à me retrouver, mais je me souviens avoir éprouvé un certain plaisir de le voir à nouveau.

J'entendis ensuite d'autres bruits de pas, une démarche ferme et lente d'homme ; je reconnus instantanément celle de maître Malrubius, telle que je l'avais si souvent entendue lorsqu'il arpentait les corridors des étages inférieurs de la tour,

les jours où il faisait l'inspection des cellules ; c'était bien le même son. Il pénétra dans mon champ visuel. Sa cape était poussiéreuse, comme elle l'était la plupart du temps, sauf lors des grandes occasions ; il la serra autour de lui du même geste familier qu'autrefois, et il s'assit sur une caisse d'accessoires. « Sévérian ! Récite-moi les sept principes de gouvernement. »

Je dus faire un effort pour parler, mais je m'arrangeai (dans mon rêve, toujours s'il s'agissait bien d'un rêve) pour dire : « Je ne me souviens pas que nous ayons étudié un tel sujet, Maître.

— Tu as toujours été le plus dissipé de mes élèves », me répondit-il, sans rien ajouter.

Un mauvais pressentiment commença à s'emparer de moi ; j'avais l'impression que si je ne répondais pas, il se produirait quelque tragédie. Finalement, j'arrivai à murmurer faiblement : « L'anarchie…

— Ce n'est pas une forme de gouvernement, mais l'absence de tout gouvernement. Je t'ai appris qu'elle précédait tous les gouvernements. Maintenant, récite-moi la liste des sept principes.

— L'attachement à la personne du monarque. L'attachement à une lignée, soit par le sang, soit par toute autre règle de succession. L'attachement au code qui légitime le pouvoir de l'État. L'attachement à la loi, et à elle seule. L'attachement à un groupe d'électeurs, grand ou petit, qui dit la loi. L'attachement à la notion abstraite qui inclut un corps d'électeurs, les autres corps qui lui donnent naissance, et nombre d'autres éléments, essentiellement idéaux.

— Passable. Parmi ceux-ci, quel est le plus ancien, et quel est le plus élevé ?

— Leur développement se fait dans l'ordre que j'ai donné, Maître, répondis-je. Mais je ne me souviens pas que vous nous ayez jamais demandé lequel était le plus élevé de tous. »

Maître Malrubius s'inclina vers l'avant, et la flamme qui dansait dans ses yeux était plus brillante que les braises du feu. « Quel est le plus élevé, Sévérian ?

— Le dernier, Maître ?

— Tu veux dire l'attachement à la notion abstraite qui comprend le corps des électeurs, les autres corps qui lui

donnent naissance, et nombre d'autres éléments, essentiellement idéaux ?

— Oui, Maître.

— De quelle sorte est ton propre attachement à la Divine Entité, Sévérian ? »

Je ne répondis rien. Peut-être étais-je en train de réfléchir à la question ; mais si c'était bien le cas, j'avais l'esprit trop embrumé de sommeil pour en être conscient. Au lieu de cela, je devins extrêmement attentif à mon environnement physique. Au-dessus de ma tête, le ciel, dans toute sa grandeur, semblait avoir été conçu pour mon seul bénéfice, et on aurait dit qu'on le soumettait à mon inspection. J'étais couché sur le sol comme sur une femme, et l'air qui m'entourait me paraissait aussi admirable qu'un cristal, aussi fluide que du vin.

« Réponds-moi, Sévérian.

— Il est du premier genre, si tant est que j'en éprouve un.

— L'attachement à la personne du monarque ?

— Oui, parce qu'il n'y a pas de succession.

— L'animal qui est couché à tes côtés est prêt à mourir pour toi. De quel genre est son attachement pour toi ?

— Du premier ? »

Il n'y avait plus personne. Je m'assis. Malrubius et Triskèle avaient disparu ; et pourtant, je sentais encore une légère chaleur sur mon corps.

34

Aube

« Vous voici réveillé, dit le Dr Talos. Je gage que vous avez très bien dormi ?

— J'ai fait un rêve bizarre. » Je me levai et regardai autour de moi.

« Il n'y a personne ici, à part nous-mêmes. » Comme s'il tentait de rassurer un enfant, le Dr Talos me montra Baldanders et les deux femmes endormies.

« Je viens de rêver de mon chien ; cela fait maintenant des années que je l'ai perdu. Il revenait et s'allongeait contre moi. Je sentais encore la chaleur de son corps lorsque je me suis réveillé.

— Vous n'étiez pas loin du feu, remarqua le Dr Talos. Je n'ai pas vu le moindre chien, ici.

— Et un homme, dans des vêtements très semblables aux miens. »

Le Dr Talos secoua la tête. « Impossible que je ne l'aie pas vu !

— Vous vous êtes peut-être assoupi.

— Oui, mais au début de la soirée ; cela fait deux bonnes veilles que je suis réveillé.

— Je veux bien garder la scène et les accessoires à votre place, lui dis-je, si vous désirez dormir maintenant. » En vérité, j'avais tout simplement peur de me recoucher.

Le Dr Talos parut hésiter, puis me répondit : « C'est très aimable de votre part », et il se plia avec raideur pour s'étendre sur ma couverture, devenue humide de rosée.

Je m'installai sur sa chaise, après l'avoir retournée pour faire face au feu. Je restai quelque temps seul avec mes pensées qui tournèrent tout d'abord autour du rêve que je venais de faire, puis de la Griffe, la puissante relique que le hasard venait de faire tomber dans ma main. C'est avec plaisir que je vis enfin Jolenta remuer, puis, au bout d'un moment, se lever et étirer ses membres épanouis sur un fond de ciel barbouillé d'écarlate. « Y a-t-il de l'eau ? demanda-t-elle. Je voudrais me laver. »

Je lui dis avoir eu l'impression que Baldanders était allé en chercher, pour le souper, dans le petit bois voisin. Elle acquiesça et partit à la recherche du cours d'eau. Son seul aspect suffit à me distraire de mes pensées, et je me surpris à regarder alternativement sa silhouette s'amenuisant et Dorcas, toujours étendue. La beauté de Jolenta était parfaite. Aucune des autres femmes que j'avais rencontrées jusqu'ici ne s'en approchait – le port altier de Thècle avait quelque chose de rude et de masculin, en comparaison ; la délicate blondeur de Dorcas, de son côté, la faisait paraître aussi menue et enfantine que Valéria, la fillette oubliée que j'avais rencontrée dans l'Atrium du Temps.

Je n'étais cependant pas autant attiré par Jolenta que je l'avais été par Aghia ; je ne l'aimais pas comme j'avais aimé Thècle ; et je ne souhaitais pas connaître avec elle l'intimité de pensées et de sentiments qui s'était créée entre Dorcas et moi – je n'aurais d'ailleurs pas cru la chose possible. Comme tous les hommes qui la virent, je la désirais, mais plutôt à la façon dont on peut désirer une femme dont on voit le portrait. Et même en l'admirant, néanmoins, je ne pus m'empêcher de remarquer (comme la veille au soir sur scène) la lourdeur de sa démarche, elle qui paraissait tellement gracieuse au repos. Ses cuisses trop rondes se touchaient, et ses chairs admirables lui donnaient quelque chose de pesant dans l'allure ; elle promenait sa volupté comme une autre aurait promené son gros ventre de femme enceinte. Quand elle revint du hallier, des gouttes d'eau claires et brillantes encore prisonnières de ses cils, et son visage aussi pur et parfait que la courbe de l'arc-en-ciel, j'avais presque encore l'impression d'être tout seul.

«… Je dis qu'il y a des fruits si vous en voulez. Le Dr Talos m'a demandé d'en laisser quelques-uns pour le petit déjeuner

de ce matin. » Sa voix, un peu voilée et paraissant essoufflée, s'écoutait comme une musique.

« Je suis désolé, répondis-je, je pensais à autre chose. Oui, je mangerais un fruit avec plaisir ; c'est très gentil de votre part.

— Je n'ai pas l'intention d'aller vous les chercher ; il faudra vous déplacer. Ils sont posés là-bas, derrière le portant de l'armure. »

L'armure en question n'était en réalité qu'un morceau de tissu tendu sur un cadre métallique et recouvert d'une peinture aux tons argentés. Un vieux panier se trouvait derrière, contenant une grappe de raisin, une pomme et une grenade.

« Je prendrais bien quelque chose, moi aussi, dit Jolenta, le raisin, par exemple. »

Je le lui donnai, et, supposant que Dorcas préférerait la pomme, je la posai près de sa main, me rabattant sur la grenade.

Jolenta souleva sa grappe. « Elle a dû pousser sous châssis, dans le jardin d'un exultant ; ce n'est pas encore la saison du raisin. Au fond, cette vie errante pourrait bien être assez agréable, d'autant plus que je touche le tiers des recettes. »

Je lui demandai si cela ne faisait pas quelque temps qu'elle appartenait à la troupe du docteur.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ? C'est ce qu'il me semblait. » Elle lança un grain de raisin dans sa bouche, et, à ce qu'il me sembla, l'avala tout de go. « Non, je viens juste de débuter. Nous avions fait une répétition, mais avec cette fille propulsée au beau milieu de l'histoire, tout d'un coup, il a fallu tout changer.

— J'ai dû bouleverser le scénario bien davantage qu'elle ; Dorcas n'a fait que quelques apparitions sur scène.

— Oui, mais vous, votre rôle était prévu, et c'est le Dr Talos qui le tenait lorsque nous avons répété ; en plus du sien, il disait votre texte.

— Il était donc tributaire de notre rencontre, dans ce cas. »

À ces mots, le docteur se mit sur son séant, d'un seul mouvement. Il paraissait parfaitement réveillé. « Bien entendu, bien entendu. Nous vous avions dit où nous nous trouverions, lors de notre petit déjeuner ; et si vous n'étiez pas venu, la nuit

dernière, nous aurions joué des *Morceaux choisis,* et attendu un jour de plus. Vous ne recevez pas le tiers des recettes, Jolenta, mais le quart ; c'est la moindre des choses que nous partagions avec l'autre rôle féminin. »

Jolenta haussa les épaules et avala un autre grain de raisin.

« Réveillez-la maintenant, Sévérian. Nous devrions être déjà partis. Je m'occupe de secouer Baldanders ; nous partagerons l'argent, puis nous rangerons le matériel.

— Je n'ai pas l'intention de vous accompagner », dis-je.

Le Dr Talos me lança un regard interrogatif.

« Je dois revenir en ville ; j'ai une affaire à régler avec l'ordre des Pèlerines.

— Dans ce cas, vous pouvez au moins rester avec nous jusqu'à ce que nous ayons atteint la route principale. Ce sera le chemin le plus rapide pour vous, si vous voulez faire demi-tour. » J'eus l'impression – peut-être parce qu'il se retint de me questionner davantage – qu'il en savait plus que sa réponse ne pouvait le laisser supposer.

Se désintéressant de notre conversation, Jolenta étouffa un bâillement. « Il faudra que je puisse dormir encore un peu, sans quoi mes yeux ne seront pas parfaits, pour ce soir.

— Je vous accompagnerai donc jusque-là, dis-je. Une fois sur la route, nous nous séparerons. »

Mais déjà, le Dr Talos s'était retourné et entreprenait de réveiller le géant, le secouant et frappant ses épaules de sa canne souple. « Comme vous voulez », dit-il simplement, sans que je puisse savoir s'il s'adressait à Jolenta ou à moi.

Je caressai le front de Dorcas en lui disant doucement que nous devions maintenant partir.

« Pourquoi m'as-tu réveillée ? J'étais en train de faire le plus merveilleux des rêves… avec plein de détails ; c'était très réaliste.

— Moi aussi – enfin, avant de me réveiller, je veux dire.

— Cela fait donc longtemps que tu ne dors plus ? Cette pomme est pour moi ?

— C'est tout ce que tu auras en guise de petit déjeuner, j'en ai bien peur.

— Mais c'est tout ce qu'il me faut. Regarde donc, comme elle est ronde et rouge. Il y a une expression qui dit : « Rouge comme les pommes de…» Je n'arrive pas à m'en souvenir. En veux-tu un morceau ?

— J'ai déjà déjeuné ; j'ai eu droit à une grenade.

— J'aurais dû m'en douter à voir ta bouche toute tachée. Je m'imaginais que tu avais passé la nuit à sucer le sang de quelqu'un. » Sans doute lui ai-je donné l'impression d'avoir été choqué par sa remarque, car elle ajouta aussitôt : « Ma foi, tu ressemblais à une chauve-souris toute noire en te penchant sur moi. »

Baldanders s'était redressé, et il se frottait les yeux à la manière d'un enfant qui n'a pas envie de se réveiller. Par-dessus les restes du feu, Dorcas lui lança : « C'est dur de devoir se lever si tôt le matin, n'est-ce pas, compère ? Avez-vous fait de beaux rêves ?

— Aucun, répondit le géant. Je ne rêve jamais. » (Le Dr Talos me regarda et secoua la tête d'un air de dire : *c'est très malsain.)*

« Je vous donnerai quelques-uns des miens, si vous le voulez. Sévérian dit qu'il en a aussi fait beaucoup. »

Baldanders avait l'air parfaitement réveillé ; cependant, il se mit à regarder fixement Dorcas et lui demanda : « Qui êtes-vous ?

— Je suis…» Soudain un peu effrayée, Dorcas se tourna vers moi.

« C'est Dorcas, dis-je.

— Oui, Dorcas. Vous ne vous souvenez pas ? Nous nous sommes rencontrés hier au soir, dans les coulisses. C'est votre… votre ami qui nous a présentés ; il m'a dit qu'il ne fallait pas que j'aie peur de vous, et que vous feriez seulement semblant de faire mal aux gens. Pendant le spectacle. Je lui ai dit que j'avais compris, parce que Sévérian, lui aussi, fait des choses épouvantables – et cependant il est très gentil. » Dorcas se tourna de nouveau vers moi : « Tu te souviens de tout cela, Sévérian, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Il n'y a aucune raison d'avoir peur de Baldanders, il me semble, parce qu'il a oublié qu'il te

connaissait. D'accord, c'est un géant, mais sa taille à le même effet que ma cape de fuligine : elle le fait paraître bien plus méchant qu'il ne l'est en réalité.

— Vous avez une mémoire remarquable, dit Baldanders à Dorcas. J'aimerais beaucoup pouvoir tout me rappeler comme vous. » Sa voix était semblable au grondement de pierres énormes en train de rouler.

Durant cet échange de propos, le Dr Talos était allé chercher sa cassette. Il se mit à la secouer pour obtenir le silence. « Approchez-vous, mes amis ; je vous ai promis une distribution honnête et équitable des bénéfices de la représentation, et nous partirons quand celle-ci sera faite. Tourne-toi, Baldanders, et tends tes mains. Sieur Sévérian, mes Dames, voulez-vous aussi vous placer autour de moi ? »

J'avais bien entendu remarqué, lorsqu'un peu plus tôt le docteur avait parlé de partager la recette, qu'il avait explicitement mentionné quatre parts ; je m'étais alors dit que Baldanders, qui paraissait son esclave, ne devait sans doute rien toucher. Or, voici qu'après avoir fouillé dans sa cassette, il fit tomber un asimi bien brillant dans les mains du géant ; il m'en donna un autre, un troisième alla à Dorcas, tandis que Jolenta recevait une poignée d'orichalques. Puis il se mit à distribuer les orichalques un par un. « Vous remarquerez que jusqu'ici, je ne vous donne que bonne monnaie, sonnante et trébuchante, dit-il. Je suis au regret de signaler la présence de quelques espèces douteuses, en assez bon nombre. Quand les bonnes auront été épuisées, vous vous les partagerez également. »

Jolenta demanda : « Avez-vous déjà pris votre part, docteur ? Il nie semble que nous aurions dû être présents à ce moment-là. »

Les mains du Dr Talos, qui n'avaient cessé d'aller et venir vivement depuis un moment, restèrent suspendues en l'air pendant quelques secondes. « Je ne prends aucune part de nos bénéfices. »

Dorcas me lança un regard comme pour s'assurer que nous étions bien du même avis et dit à voix basse : « Ce n'est pas juste, il me semble.

— C'est même très injuste, ajoutai-je. Vous avez participé au spectacle au moins autant que nous, hier soir, docteur ; c'est vous qui avez ensuite fait la quête, et si j'ai bien compris, c'est vous qui avez fabriqué la scène et les accessoires, et écrit la pièce. Ce n'est pas une part que vous devriez toucher, mais deux.

— Non, je ne veux rien », dit le Dr Talos lentement. C'était la première fois que je le voyais aussi décontenancé. « C'est pour mon plus grand plaisir que je dirige ce que l'on peut maintenant appeler notre compagnie. Oui, j'ai écrit la pièce que nous avons jouée et de même que… (Il chercha des yeux autour de lui, comme s'il lui manquait un exemple) de même que cette armure peinte, j'ai tenu mon rôle. Je fais tout cela pour mon plaisir, qui est ma seule récompense ; je n'en demande pas d'autre.

« Maintenant, mes amis, il ne nous reste plus que quelques orichalques, mais pas en nombre suffisant pour faire un tour complet. Pour être précis, il n'y en a que deux. Si quelqu'un veut les prendre et renoncer aux as et à la monnaie de mauvais aloi… Alors ? Sévérian ? Jolenta ? »

C'est Dorcas, qui, à ma grande surprise, intervint : « Je veux bien les prendre.

— Voilà qui est parfait. Je ne vais pas me mettre en peine de faire le tri de ce qui reste, mais vous le passer par poignées Simplement je tiens à vous avertir d'être bien prudents pour ce qui est d'écouler la monnaie douteuse. Ce genre de chose est sévèrement puni. Cependant, au-delà de la muraille… Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

Je suivis la direction de son regard et aperçus un homme vêtu d'habits gris et élimés, qui se dirigeait vers nous.

35

Héthor

J'ignore pourquoi nous devrions nous sentir humiliés d'accueillir un étranger, assis sur le sol ; il en va pourtant ainsi. Les deux femmes du groupe se levèrent à son approche et je fis de même. Baldanders lui-même finit par se mettre lentement sur ses pieds, si bien que, lorsque le nouveau venu fut à portée de voix, seul le Dr Talos, qui s'était installé sur notre unique chaise, se trouvait en position assise.

Il aurait été pourtant bien difficile d'imaginer personnage moins impressionnant. De petite taille, ses vêtements, trop grands pour lui, le faisaient paraître plus petit encore ; son menton fuyant était recouvert du chaume d'une barbe de plusieurs jours. En approchant, il retira sa casquette graisseuse, exhibant un crâne déplumé d'étrange façon, les cheveux ayant disparu de part et d'autre, et une mèche unique ondulant sur le sommet comme la crête de quelque vieux bourginot crasseux. J'étais sûr de l'avoir déjà vu quelque part, mais je mis un certain temps avant de le reconnaître.

« Messeigneurs, commença-t-il. Ô Messeigneurs et Mesdames, maîtres de la création, femmes aux cheveux et aux habits de soie, homme qui commande les empires et les armées d-d-des ennemis de notre Ph-ph-photosphère ! Tour aussi solide que la pierre est solide, puissante comme le ch-ch-chêne qui fait pousser de nouvelles feuilles après l'incendie ! Et mon maître, mon maître noir, qui donne la victoire à la mort, vice-roi de l'empire de la nuit ! Il y a l-l-longtemps, je me suis engagé sur les vaisseaux aux ailes d'argent, les navires aux cent mâts dont

les gréements se dressaient pour aller toucher les étoiles, et m-m-moi, je flottais parmi les focs brillants et les trinquettes, et au-delà des f-f-flèches d'artimon brûlaient les Pléiades, oui, mais je n'ai jamais rien vu comme vous ! Hé-Hé-Héthor est mon nom, et je suis venu pour vous servir, pour nettoyer la boue de votre manteau, affûter la grande épée, p-p-porter le panier dans lequel les yeux de la victime me regarderont, Maître, des yeux comme les lunes jumelles mortes de Verthandi quand leur soleil s'est éteint. Leur soleil qui s'est éteint ! Où sont-ils, maintenant, les b-b-brillants acteurs ? Pendant combien de temps les torches vont-elles brûler ? Les m-m-mains glacées se tendent maladroitement vers elles, mais les torchères sont plus froides que la plus froide des glaces, plus froides que les lunes de Verthandi, plus froides que les yeux morts ! Où sont les forces qui-qui agitaient alors le lac jusqu'à le faire écumer ? Où-où-où est la Communauté, où sont les années du Soleil, les bataillons aux longues lances et aux bannières dorées ? Et où sont donc les f-f-femmes aux cheveux dorés que nous aimions la n-n-nuit dernière, encore ?

— Vous faisiez partie de notre public, si je comprends bien, dit le Dr Talos. Je ne peux que me réjouir de votre désir de revoir ce spectacle. Mais nous ne serons pas en mesure de vous obliger avant la fin de la soirée, et à ce moment-là, nous nous trouverons à une certaine distance d'ici. »

Héthor, l'homme que j'avais rencontré à l'extérieur de la prison en compagnie du géant obèse, de la femme aux yeux avides et des autres, ne parut pas l'avoir entendu. Il me regardait fixement, jetant seulement de temps en temps de brefs coups d'œil à Baldanders et à Dorcas. « Il vous a fait du mal, n'est-ce pas ? Vous tordre, vous tortiller de douleur. Je vous ai vue couverte de sang, aussi rouge que la Pentecôte. Q-q-quel honneur pour vous ! Vous le servez aussi, et votre rang est plus élevé que le mien. »

Dorcas secoua la tête et se détourna. Baldanders le regardait fixement. Le Dr Talos reprit : « Bien entendu, vous savez que ce que vous avez vu n'est qu'une représentation théâtrale. » (Il me vint à l'esprit que si notre public, dans son ensemble, s'en était tenu plus fermement à cette idée, nous nous serions trouvés

dans une situation délicate au moment où Baldanders s'était précipité sur lui depuis la scène.)

« Je-je-je comprends davantage de choses que vous ne le pensez, moi, le vieux capitaine, le vieux lieutenant, le vieux maître coq dans sa vieille c-c-cuisine, qui préparait la soupe et faisait cuire le brouet pour nos animaux en train de mourir ! Mon maître est bien réel, mais où sont vos armées ? Bien réel, mais où sont vos empires ? Un sang falsifié peut-il couler d'une blessure véritable ? Où r-r-réside votre force, lorsque le sang s'est enfui, où est le lustre de vos cheveux soyeux ? Je le recueillerai dans une c-c-coupe de cristal, moi, le v-v-vieux capitaine du vieux r-r-rafiot déglingué, avec son équipage noir sur le fond des voiles argentées, et le pot au noir derrière. »

Je devrais sans doute préciser que sur le moment, je ne prêtai guère attention au discours précipité et cahotant d'Héthor, même si la fidélité absolue de ma mémoire me permet maintenant de le recréer entièrement sur le papier. Il s'exprimait par une sorte de mélopée gloussée accompagnée d'une fine projection de postillons, volant par les trous de sa dentition. Du fait de son inhérente lenteur, Baldanders le comprenait peut-être. Je suis sûr que Dorcas, en revanche, éprouvait un tel sentiment de répulsion pour lui qu'elle ne l'écoutait pas. Elle s'était détournée du malheureux comme l'on se détourne des caractères romains quand il déchiquette une carcasse ; quant à Jolenta, elle ne prêtait attention à rien du moment qu'il n'était pas question d'elle.

« Vous pouvez constater par vous-même que la jeune femme n'a pas la moindre trace de blessure. » Posant la cassette sur le sol, le Dr Talos se leva. « J'éprouve toujours du plaisir à bavarder avec quelqu'un qui montre qu'il apprécie notre spectacle, mais nous avons, hélas, de l'ouvrage devant nous. Il nous faut plier bagage ; j'espère que vous nous excuserez. »

Maintenant que la conversation se déroulait exclusivement entre lui et le Dr Talos, Héthor décida de remettre sa casquette la tirant sur son front jusqu'à ce qu'elle couvre presque ses yeux. « Vous parlez de charger la cargaison ? Il n'y a pas plus qualifié que moi, l'ancien subrécargue, le vieil intendant, le vieux docker. Qui d'autre serait capable de remettre les graines dans

leur cosse, d'installer de nouveau le poussin dans sa coquille ? Qui d'autre pourrait donc replier les ailes des papillons de nuit comme des bonnettes, pour les replacer dans leur cocon brisé, q-q-qui reste pendu comme un s-s-sarcophage ? Je vais le faire, pour l'amour du Maître, je vais l-l-le faire. Et je vais le su-su-su-suivre partout, partout où lui-même se rendra. »

Ne sachant pas que répondre, j'approuvai. Au même instant, Baldanders – qui avait au moins relevé l'allusion au rangement des affaires, même s'il n'avait rien compris d'autre – se saisit d'un décor peint sur toile et commença à l'enrouler sur sa perche. Avec une agilité inattendue, Héthor se précipita à son tour et fit la même chose avec la toile de fond de la scène de l'Inquisiteur, puis se mit à lover les fils des projecteurs. Le Dr Talos se tourna vers moi avec une expression qui signifiait : *Il est sous votre responsabilité, après tout, comme Baldanders est sous la mienne.*

« Il n'est pas le seul de son espèce, loin de là, lui dis-je. Ils trouvent leur plaisir dans la souffrance et veulent se tenir près de nous tout comme les hommes normaux peuvent avoir envie de tourner autour de Jolenta ou de Dorcas. »

Le docteur approuva de la tête. « Je me demandais… On peut toujours s'imaginer un domestique idéal, faisant son service par pur amour pour son maître, tout comme on peut s'imaginer un cul-terreux restant cantonnier par pur amour de la nature, ou encore une fornicatrice idéale qui écarterait les cuisses une douzaine de fois par nuit par pur amour de la copulation. Mais ces créatures fabuleuses ne se rencontrent jamais dans la réalité. »

Une veille plus tard, nous étions en chemin. Une fois démonté, notre petit théâtre se repliait parfaitement et devenait une sorte de grosse charrette à bras, constituée d'éléments de la scène ; Baldanders était chargé de pousser tout ce bric-à-brac, sans parler de divers accessoires qu'il portait sur le dos. Le Dr Talos ouvrait la marche, suivi de Jolenta, de Dorcas et de moi-même ; Héthor, pour sa part, se mit à suivre Baldanders à une centaine de pas.

« Il est comme moi, me dit Dorcas en lançant un coup d'œil en arrière. Et le Dr Talos est comme Aghia, mais il n'est pas aussi méchant. T'en souviens-tu ? Elle voulait me chasser, et finalement tu as obtenu qu'elle cesse de me persécuter. »

Je m'en souvenais parfaitement, et lui demandai pourquoi elle nous avait suivis avec autant d'opiniâtreté.

« Vous étiez les seules personnes que je connaissais. J'avais encore plus peur de me retrouver seule que je n'avais peur d'Aghia.

— Tu en avais donc peur ?

— Oui, terriblement – et je la redoute toujours. Mais… je ne sais pas d'où je viens, cependant, il me semble que j'étais seule, quel que soit l'endroit. Et que ma solitude durait depuis longtemps. C'était cela que je ne voulais pas revivre. Tu ne vas peut-être pas comprendre ce que je vais dire, ni l'aimer, néanmoins…

— Oui ?

— Si tu m'avais autant haïe qu'Aghia, je t'aurais tout de même suivi.

— Je ne crois pas qu'Aghia te détestait. »

Dorcas tourna son regard vers moi, et je peux voir encore aujourd'hui son visage piquant, tout comme s'il se reflétait dans un puits d'encre vermillon sans une ride. Il était peut-être légèrement tiré et pâle, et encore trop enfantin pour être d'une grande beauté ; mais ses yeux étaient comme deux fragments d'azur, empruntés au firmament d'une planète attendant encore la venue de l'homme, et ils auraient pu rivaliser avec ceux de Jolenta elle-même. « Elle me haïssait », répéta doucement Dorcas. « Et elle me déteste encore plus maintenant. Te rappelles-tu l'état de prostration dans lequel tu te trouvais après le combat ? Tu ne t'es pas une seule fois retourné quand je t'ai entraîné. Moi, si, et j'ai vu son visage. »

Jolenta s'était plainte auprès du Dr Talos d'être obligée de marcher. La voix grave et triste de Baldanders nous parvint de l'arrière, tout d'un coup, « Je peux vous porter. »

Elle se retourna pour lui jeter un coup d'œil. « Quoi ? En plus de tout le reste ? » Il ne répondit pas. « Quand je dis que je

ne veux pas marcher, ce n'est pas comme vous semblez le croire, pour avoir l'air d'une idiote à une bastonnade publique. »

J'imaginai le triste acquiescement du géant. Jolenta avait peur de paraître sotte, mais ce que je vais raconter maintenant pourra sembler encore plus ridicule, bien qu'étant parfaitement vrai. Toi, mon lecteur, pourras t'en réjouir à mes dépens. Car à cet instant-là, je fus frappé par la chance qui m'avait accompagné depuis que j'avais quitté la Citadelle. J'avais trouvé une véritable amie en Dorcas – elle était bien plus qu'une maîtresse, une véritable compagne, même si nous ne nous connaissions que depuis quelques jours. Derrière moi, le pas lourd du géant me rappela combien d'hommes sont condamnés à parcourir Teur dans la plus grande solitude. Je compris alors (ou du moins, crus comprendre) pourquoi Baldanders avait choisi d'obéir au Dr Talos, et consacrant ses forces considérables aux tâches, quelles qu'elles fussent, que lui imposait l'homme aux cheveux rouges.

Une main se posant sur mon épaule me tira de ma rêverie. C'était celle d'Héthor, qui avait dû remonter silencieusement notre petit convoi. « Maître », dit-il.

Je lui répondis de ne pas m'appeler ainsi, et lui expliquai mon rang de simple compagnon dans notre guilde, ajoutant qu'il était peu probable que j'atteigne jamais le niveau de la maîtrise.

Il acquiesça humblement. À travers ses lèvres entrouvertes, j'apercevais ses incisives cassées. « Maître, où allons-nous ?

— Au-delà des portes », dis-je. Je pensai en moi-même lui avoir fait cette réponse parce que je voulais qu'il suive le Dr Talos plutôt que moi ; mais en vérité, je rêvais à la beauté surnaturelle de la Griffe, et au plaisir que j'aurais à l'amener avec moi jusqu'à Thrax, au lieu de revenir sur mes pas et de retourner au centre de Nessus. D'un geste, je lui montrai la muraille d'enceinte, qui s'élevait maintenant au loin, et nous étions comme des souris au pied d'une forteresse ordinaire. Elle était noire comme un cumulus d'orage, et son sommet arrêtait la course des nuages.

« Je vais porter votre épée, Maître. »

Ses offres de service me parurent honnêtes, mais je me souvins que le complot ourdi par Aghia et Agilus était né du désir de s'emparer de *Terminus Est*. Et c'est d'un ton aussi ferme que possible que je lui répondis : « Non. Ni maintenant ni jamais.

— C'est pitié, Maître, que de vous voir marcher avec elle sur votre épaule ; elle doit être très lourde. »

J'étais en train de lui expliquer, d'une façon d'ailleurs tout à fait sincère, qu'elle n'était pas aussi pesante qu'elle le paraissait, lorsque au détour d'une colline en pente douce, nous arrivâmes en vue d'une grand-route toute droite, qui se terminait, au bout d'une demi-lieue, à la hauteur d'une porte immense ouverte dans la muraille. La chaussée était encombrée de toutes sortes de charrettes et de voitures ; les moyens de transport les plus divers étaient représentés, mais à cause du gigantisme de la muraille, toute cette activité et ce trafic se trouvaient réduits à l'agitation de fourmis traînant des débris et des miettes. Le Dr Talos se retourna, continuant à marcher à l'envers, et agita les bras en direction de la muraille, avec autant de fierté dans le geste que si c'était lui qui l'avait bâtie.

« Il me semble que certains d'entre vous n'ont jamais contemplé cette chose, n'est-ce pas ? Sévérian ? Mesdames ? Êtes-vous déjà venus jusqu'ici ? »

Jolenta elle-même prit la peine de secouer négativement la tête, et je répondis : « Non. J'ai passé ma vie au centre de la ville ou presque, en un endroit d'où la muraille était un simple trait noir à l'horizon, quand nous la regardions depuis le toit de verre, tout en haut de notre tour. Je suis sous le choc, je dois l'avouer.

— Les Anciens savaient construire, non ? Pensez donc : après tant de millénaires, il reste encore toute cette région libre de constructions que nous avons franchie aujourd'hui, uniquement destinée à permettre à la ville de s'agrandir. Baldanders, cependant, secoue la tête ! Ne vois-tu donc pas, mon cher malade, que tous ces bosquets, toutes ces riantes prairies que nous avons traversées pendant la matinée devront un jour laisser la place à des rues et à des maisons ?

— Cet espace n'a pas été prévu pour la croissance de Nessus, répondit Baldanders.

— Bien entendu, bien entendu. Je suis sûr que tu étais présent, et que tu sais tout de la question. » Le docteur cligna de l'œil à notre intention. « Baldanders est plus âgé que moi, si bien qu'il s'imagine tout savoir. Parfois. »

Nous nous retrouvâmes bientôt à environ une centaine de pas de la grand-route, et l'attention de Jolenta ne tarda pas à être accaparée par le trafic. « Si nous trouvons une litière libre, il faudra la louer pour moi, lança-t-elle au Dr Talos. Je ne serai pas en état de jouer ce soir si je dois marcher ainsi tout le jour. »

Le docteur secoua négativement la tête. « Vous oubliez que je n'ai pas d'argent ; bien entendu, vous êtes libre, si vous en trouvez une, de la payer de vos deniers. Mais si vous ne montez pas sur les planches ce soir, votre doublure prendra votre rôle.

— Ma doublure ? »

Le Dr Talos montra Dorcas d'un geste. « Je suis persuadé qu'elle meurt d'envie de prendre la vedette, et je crois qu'elle s'en tirerait très bien. Pourquoi croyez-vous donc que je l'aie laissée se joindre à nous et partager nos bénéfices ? Il y aura moins de modifications à faire qu'avec deux femmes.

— Elle suivra Sévérian, espèce d'idiot. Est-ce que lui-même n'a pas dit ce matin qu'il voulait faire demi-tour pour rejoindre les…» Jolenta se dirigea vers moi, et la colère la rendait plus belle que jamais. « Comment les avez-vous appelées ? Des Pelisses ?

— Des Pèlerines », répondis-je. À ces mots, un homme qui chevauchait un merychippus en bordure de route pour rester en dehors de la foule des hommes et des animaux, tira sur les rênes de sa petite monture. « Si vous cherchez les Pèlerines, me dit-il, il faudra suivre le même chemin que le mien – c'est-à-dire franchir les portes et non retourner vers la ville. Elles sont elles-mêmes passées par ici cette nuit. »

J'accélérai le pas jusqu'à ce que je puisse attraper la bâte de sa selle, et lui demandai s'il était bien sûr de cette information.

« J'ai même été dérangé quand les autres clients, à l'auberge où j'ai couché, se sont précipités pour recevoir leurs bénédictions, me dit l'homme au merychippus. J'ai regardé par

la fenêtre et j'ai vu leur procession. Leurs esclaves portaient des dives illuminées par des chandelles, mais tenues à l'envers, et les prêtresses elles-mêmes avaient déchiré leurs habits. » Il avait un long visage à la peau abîmée mais plein d'humour, qui se plissa quand il sourit sardoniquement. « J'ignore ce qui n'allait pas, mais croyez-moi, leur départ a été quelque chose d'impressionnant et on ne pouvait pas s'y tromper – comme disait l'ours, vous savez, en parlant des pique-niqueurs. »

À l'adresse de Jolenta, le Dr Talos murmura : « Quelque chose me dit que l'Ange d'Angoisse que voici ainsi que votre doublure vont rester quelque temps de plus en notre compagnie. »

Comme la suite le prouvera, il ne se trompait qu'à moitié Nul doute que vous, qui avez peut-être vu la muraille très souvent et même franchi régulièrement l'une ou l'autre des portes dont elle est percée, n'allez pas manquer de vous impatienter à cette lecture ; mais avant de continuer le récit de ma vie, il me semble que je dois, pour ma propre tranquillité d'esprit, décrire ce rempart en quelques mots.

J'ai déjà parlé de sa hauteur. Rares sont les espèces d'oiseaux, je pense, capables de le franchir, en dehors de l'aigle, du grand tératornis des montagnes, et peut-être des différentes variétés d'oies sauvages. Les autres me paraissent exclues. Je m'attendais à être frappé par cette hauteur au moment où nous en atteindrions la base : cela faisait maintenant plusieurs lieues que nous l'avions bien en vue, et il suffisait de lever la tête et de voir les nuages l'effleurer comme des rides sur les eaux calmes d'un étang pour prendre conscience de son effarante altitude. La muraille est construite en métal noir, comme les murs de notre Citadelle, mais c'est précisément pour cette raison que la muraille me parut moins effrayante : les constructions que j'avais longées en ville étaient toutes en pierre ou en brique, et il ne m'était pas désagréable de retrouver le matériau que je connaissais depuis ma plus tendre enfance.

Franchir l'immense porte revenait néanmoins à pénétrer dans un tunnel de mine, et je ne pus réprimer un frisson. Je remarquai également qu'autour de moi, tous, à l'exception du

Dr Talos et de Baldanders, avaient l'air de ressentir la même chose. Dorcas se mit à me serrer la main plus fort, et Héthor rentra la tête dans les épaules. Jolenta sembla admettre qu'en dépit de la dispute qu'ils venaient d'avoir, le Dr Talos pourrait la protéger ; mais comme il ne lui prêta nulle attention quand elle vint lui toucher le bras et qu'il continua son chemin en plastronnant, frappant régulièrement le sol de sa canne comme il le faisait sous la lumière du soleil, elle l'abandonna pour aller, à mon grand étonnement, se pendre à la courroie de l'étrier de l'homme au merychippus.

Les deux côtés du passage s'élevaient très haut au-dessus de nous, percés, à des intervalles assez éloignés, de fenêtres dont les vitres étaient taillées dans un matériau plus clair et pourtant plus épais que du verre. On voyait se profiler derrière elles des silhouettes mobiles d'hommes et de femmes, mais aussi de créatures qui n'étaient ni des hommes ni des femmes. Il s'agissait à mon avis de cacogènes, ces êtres pour lesquels l'averne est aussi peu dangereuse qu'une marguerite ou un œillet pour nous. Il y avait aussi d'autres bêtes avec quelque chose de trop humain en elles, si bien que des têtes pourvues de cornes nous jetaient des regards où se lisait une étrange sagesse, et que des bouches apparemment en train de parler exhibaient des dents comme des clous ou des crochets. Je demandai au Dr Talos quelles étaient ces créatures.

« Des soldats, me répondit-il. Ce sont les pandours de l'Autarque. »

Jolenta qui, dans sa frayeur, pressait l'un de ses seins plantureux contre la cuisse de l'homme au merychippus, dit d'une voix murmurée : « Dont la transpiration est un ruisseau d'or pour ses sujets.

— Et ils sont casernés à l'intérieur de la muraille, docteur ?

— Comme des souris, exactement. Son épaisseur a beau être immense, elle est partout criblée de galeries – c'est du moins ce que j'ai compris. Et ces galeries, ces salles, fourmillent de soldats innombrables, prêts à défendre leur position tout comme les termites défendent leur nid de terre séchée, de la taille d'un bœuf, dans les pampas du Nord. Cela fait la quatrième fois que nous traversons la muraille d'enceinte,

Baldanders et moi, et la première porte que nous avons franchie est justement celle-ci, lorsque nous nous dirigions vers le sud ; après avoir parcouru Nessus, nous sommes sortis un an plus tard par la porte dite des Chagrins. Ce n'est que récemment que nous avons quitté le Sud, avec les maigres bénéfices que nous y avons réalisés mais en passant par une autre entrée méridionale, la porte des Louanges. À chaque passage, nous avons admiré l'intérieur du mur comme vous le faites, et ces mêmes visages des esclaves de l'Autarque nous ont regardés. J'ai la certitude qu'il s'en trouve beaucoup parmi eux qui ont la tâche d'identifier tel ou tel mécréant, et que dès qu'ils l'aperçoivent, ils jaillissent de leur trou pour s'en emparer. »

Sur ces mots, l'homme au merychippus (qui s'appelait Jonas, comme j'allais l'apprendre plus tard) intervint : « Je vous prie de m'excuser, Optimat, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que vous venez de dire ; néanmoins, si vous le désirez, je peux vous en apprendre davantage. »

Le Dr Talos me jeta un bref regard, et je vis ses yeux briller. « Voilà, ma foi, qui serait bien agréable, à condition de passer un petit accord. Vous ne parlerez que de la muraille d'enceinte et de ceux qui y demeurent. En d'autres termes, nous ne vous poserons aucune question personnelle. Courtoisie que, bien entendu, vous nous retournerez. »

L'étranger repoussa son chapeau bosselé sur la nuque, et je pus voir qu'à la place de sa main droite, il portait en fait une réplique en acier articulé de son membre manquant. « Vous m'avez encore mieux compris que je ne l'aurais voulu, comme disait l'homme en se regardant dans un miroir. Je dois avouer avoir espéré vous demander comment il se faisait que vous voyagiez en compagnie du carnifex, et pourquoi cette dame, la plus délicieuse que j'aie jamais vue, marchait dans la poussière. » Jolenta relâcha la courroie de l'étrier et lança : « Vous êtes pauvre, compère, si j'en crois votre apparence, et n'êtes plus tout jeune. Il ne vous appartient pas de poser des questions à mon sujet. »

En dépit de la pénombre sous la porte, je vis le rouge monter aux joues de l'étranger. Tout ce qu'elle avait dit était vrai. Il avait des vêtements usés et salis par la route, sans être toutefois

aussi crasseux que ceux d'Héthor. Le vent avait ridé et tanné son visage. Il resta sans rien dire pendant environ une douzaine de pas, puis revint à son sujet. Il avait une voix sans inflexion, dont le ton ne montait ni ne baissait jamais, mais pleine d'humour à froid.

« Aux temps anciens, les seigneurs de cette terre ne redoutaient rien tant que leur propre peuple, et c'est pour se défendre contre lui qu'ils bâtirent une grande forteresse, au sommet d'une colline située au nord de la ville. Celle-ci ne s'appelait pas encore Nessus, car la rivière n'avait pas été empoisonnée.

« Nombre de gens du peuple furent en colère lorsqu'ils virent se construire la Citadelle, car ils considéraient avoir le droit d'abattre sans obstruction leur seigneur, s'ils le souhaitaient. Mais d'autres personnes débarquèrent un jour de ces vaisseaux qui voguent entre les étoiles, apportant trésors et connaissances. Parmi elles, se trouvait une femme qui ne rapportait rien, si ce n'est une poignée de haricots noirs…

— Ah, dit le Dr Talos, vous êtes un conteur professionnel ! J'aurais aimé le savoir dès le début, car, comme vous pouvez le deviner, nous sommes à peu de chose près confrères. »

Jonas secoua la tête. « Pas du tout ; cette histoire est la seule que je connaisse, ou presque. » Il abaissa les yeux vers Jolenta. « Puis-je continuer, ô la plus merveilleuse des femmes ? »

Mon attention fut attirée à ce moment-là par une trouée de lumière en avant de nous, ainsi que par les désordres occasionnés par un embouteillage de véhicules ; certains cherchaient à reculer, et les conducteurs houspillaient leurs attelages, essayant de se frayer une voie à coups de fouet.

«… Elle montra les haricots aux seigneurs des hommes, et leur dit que si on ne lui obéissait pas en tout point, elle les jetterait dans l'océan, ce qui mettrait fin au monde. Ils la firent arrêter et elle fut mise en morceaux, car leur pouvoir était des centaines de fois plus fermement établi que celui de notre Autarque.

— Puisse-t-il vivre assez vieux pour voir le Nouveau Soleil », murmura Jolenta.

Dorcas affermit sa main sur mon bras et me demanda :

« Pourquoi ont-ils tellement peur ? » Puis l'instant d'après, elle poussa un cri et plongea son visage dans ses mains : elle venait d'être atteinte à la joue par le bout métallique d'une lanière de fouet. Je dépassai l'homme au merychippus, saisis par la cheville le charretier qui l'avait frappée, et l'arrachai de son siège. Entre-temps, c'est tout le passage sous la porte qui s'était mis à résonner du bruit des hurlements et des jurons, des cris des blessés, et des meuglements ou des hennissements des animaux effrayés. Je ne sais si l'étranger continua son récit, en tout cas je ne l'entendis pas.

Le conducteur que j'avais jeté à terre était certainement mort sur le coup. Voulant impressionner Dorcas, j'avais espéré pouvoir lui infliger ce supplice que nous appelons *deux abricots ;* mais il était tombé sous les pieds des passants et sous les lourdes roues des charrettes. Même ses cris se perdirent.

Ici, je fais une pause ; je t'ai conduit, lecteur, d'une porte à une autre – du portail verrouillé et emmitouflé de brumes de notre nécropole à cette porte-ci, ourlée de tortillons de nuages, la plus grande au monde, actuellement, et peut-être la plus grande de tous les temps. C'est en franchissant la première que j'ai fait le premier pas sur la route qui devait me conduire jusqu'à la seconde. Et en passant sous sa voûte, c'est un autre premier pas que je faisais, sur une nouvelle route. À travers cette gigantesque porte, elle allait me conduire, pendant longtemps, hors de la Ville impérissable, parmi forêts et pâturages, jusqu'aux montagnes et aux jungles du nord.

Ici je fais une pause. Si tu ne souhaites pas aller plus loin en ma compagnie, lecteur, je ne saurais te blâmer : le chemin n'est pas facile.

Appendice

Remarques sur la traduction

En traduisant ce livre – originellement écrit dans une langue qui n'a pas encore d'existence réelle – en anglais, j'aurais pu m'épargner beaucoup d'efforts en ayant recours à des termes de mon invention ; mais ce n'est pas ainsi que j'ai procédé. Cependant, dans nombre de cas, je me suis vu dans l'obligation de remplacer des concepts qui restent à découvrir par les équivalents les plus proches que l'on puisse trouver au XX^e^ siècle. C'est ainsi que j'ai employé les termes de *peltaste,* d'*androgyne* et *d'exultant ;* mais il faut y voir davantage une indication qu'un mot clairement défini. Le substantif *métal* est utilisé – mais pas toujours – pour désigner une substance qui se rapproche en effet de ce que le mot évoque pour des esprits contemporains.

Lorsque le manuscrit parle d'espèces animales résultant de manipulations biogénétiques ou importées de planètes extrasolaires, j'ai pris la liberté de me servir du nom des espèces disparues les plus proches. (Et de fait, Sévérian, à plusieurs reprises, semble affirmer que des races éteintes ont été rétablies.) La nature des animaux de selle, comme de bât, n'est pas toujours très claire dans le texte original. J'ai éprouvé certains scrupules à appeler ces animaux des chevaux, car j'ai la certitude que le mot n'est pas correct. Les « destriers » du *Livre du Nouveau Soleil* sont des bêtes manifestement plus rapides et plus endurantes que celles que nous connaissons actuellement ; ceux qu'emploie la cavalerie, notamment, semblent pouvoir atteindre une vitesse telle qu'elle permet de lancer des charges

contre des ennemis équipés d'un armement à rayonnement d'énergie.

Le latin est employé deux ou trois fois, lorsque Sévérian tombe sur des inscriptions ou des phrases dans un langage qui, à ses yeux, est périmé depuis longtemps. Je n'ai aucune idée de ce que pouvait être ce langage.

Je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont précédé dans l'étude du monde posthistorique, et en particulier aux collectionneurs – trop nombreux pour être nommés ici – qui m'ont permis d'examiner les artefacts ayant survécu à tant de siècles d'avenir, et tout spécialement à ceux qui m'ont permis de visiter et de photographier les rares constructions survivantes de cette époque.

G. W.

FIN LIVRE I